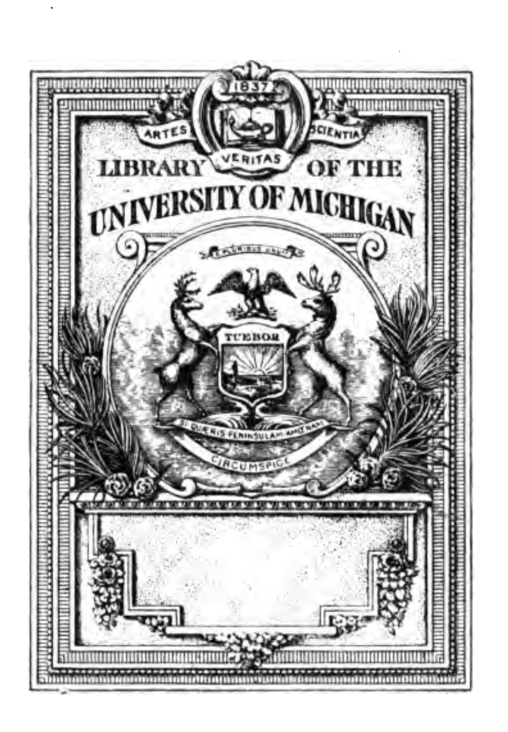

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME I

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME I

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. HACHETTE ET Cie, dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France.*

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les histoires les plus difficiles à écrire sont celles qu'aucun événement ne remplit; l'histoire de Mme de Sévigné est de ce nombre. Elle s'est mariée, elle a eu deux enfants, qu'elle a mariés à leur tour, et elle est morte entourée de l'amour des siens et de l'estime universelle. Les biographes sont réduits à raconter tous les voyages qu'elle a faits à sa terre de Bourbilly et à sa terre des Rochers, à fixer avec précision le jour du départ de Mme de Grignan pour la Provence, et le jour de son retour; à supputer combien d'argent elle a eu pour sa dot, et ce qu'a coûté le collier de perles que sa mère lui a donné. N'est-il pas tout simple en effet que ce soient là les grands événements de la vie d'une femme du monde, aimable et vertueuse? Il est vrai qu'on veut connaître les idées, les goûts, les sentiments des personnes illustres; mais Mme de Sévigné s'est, pour ainsi dire, racontée elle-même, et s'il y a un écrivain dont l'âme ne puisse être analysée, c'est l'auteur de ces lettres immortelles, qui reproduisent si fidèlement le charmant esprit, les grâces et le cœur de celle qui les a écrites. Il n'y a pas même ici à faire un chapitre d'his-

toire littéraire; car personne ne peut se dispenser de lire les Lettres, et personne n'a besoin qu'on lui en développe les beautés. C'est bien sur ce livre qu'on pourrait se contenter d'écrire à chaque page, en guise de commentaire : divin, parfait, adorable. On raconte que certains beaux esprits, charmés de vivre par la pensée dans la société polie du dix-septième siècle, se sont pris d'un amour plus que platonique pour les prudes et les coquettes de la cour de Louis XIV. Cette passion se comprendrait si ces héroïnes, au lieu de leur portrait et de leur histoire, avaient laissé des lettres comparables à la correspondance de Mme de Sévigné. Celle-là du moins est vivante encore aujourd'hui; nous la connaissons avec toutes ses grâces ; il n'y a pas un homme de goût qui n'ait joui de son intimité, et ne se soit cru quelquefois en la lisant, aussi favorisé que l'abbé de Coulanges.

M. Paul Mesnard, le dernier historien de Mme de Sévigné, a écrit sur elle un excellent livre. Il a tout dit, ce qui est un mérite, et il a tout compris, ce qui en est un bien plus grand. Nous n'aurons pas comme lui, l'ambition d'être complets, et nous nous bornerons à donner quelques dates, quelques détails qui ne se trouvent pas dans les Lettres, et qui serviront à les lire plus aisément.

Marie de Rabutin Chantal, qui fut la marquise de Sévigné, naquit le 5 février 1626 dans un hôtel de la place Royale, et fut baptisée à l'église St-Paul. Son père se nommait Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, et sa mère, Marie de Coulanges.

Marie de Coulanges était tout simplement la fille d'un conseiller d'État de robe, et qui même avait été financier; mais le baron de Chantal était de très-haut lignage et comptait parmi ses ancêtres une fille légitimée de la royale maison de Bourgogne. Il eut pour mère Jeanne Frémyot, qui porta dans la postérité de cette auguste

bâtarde une gloire moins chimérique, fondée sur sa piété et ses vertus. Elle débuta par un coup d'éclat qu'il ne faut pas juger avec les lumières du monde. Devenue veuve dans un âge où elle pouvait plaire encore, elle résolut de quitter ses enfants pour s'ensevelir dans un cloître; son fils, âgé alors de quatorze ans, désespérant de la retenir par ses prières, se coucha sur le seuil de la maison paternelle; mais elle lui passa sur le corps, et s'en fut du même pas, à Annecy, fonder l'ordre de la Visitation, sous la direction de saint François de Sales. Ce n'était pourtant pas la mauvaise mère qu'une telle scène ferait augurer; car elle avait pourvu à l'éducation et à l'avenir de ses enfants, et parmi les nombreux travaux que lui imposèrent les maisons créées et gouvernées par elle, elle ne cessa de prendre part dans toutes les affaires de « sa petite famille », c'est-à-dire, en langage mondain, de sa famille véritable. Soixante et onze ans après la mort de Mme de Sévigné, l'Église a canonisé Jeanne Frémyot sous le nom de sainte Chantal.

Se jeter à quatorze ans sous les pieds d'une mère qui déserte le foyer domestique, ce n'est pas pour aller vivre dans une gentilhommière et mourir paisiblement dans son lit. Fils d'un duelliste, Celse-Bénigne de Rabutin ne dégénéra pas de son père. Il venait tout récemment d'épouser Marie de Coulanges quand Boutteville entra chez lui à l'improviste par un beau jour de Pâques, et lui demanda d'être son second. C'était alors l'âge héroïque du duel, car les seconds se battaient entre eux et la loi punissait de mort tous les survivants. Le baron sortit à l'instant, et se battit comme il était, en mules de velours noir. Il fut condamné à être pendu, exécuté en effigie. Il se cacha, et comme les lois atroces entraînent toujours les défaillances de l'autorité, avec le temps il put reparaître à la cour. Son ami Boutteville y revint comme lui, se battit de nouveau, fut pris cette fois

et décapité. L'arrêt rappelait la condamnation précédente, et le nom des complices. Ce fâcheux souvenir et la haine de Richelieu obligèrent Rabutin à se tenir à l'écart. Il se réfugia dans l'île de Ré auprès de son ami Toiras, depuis maréchal de France, et c'est là qu'il mourut à trente et un ans, percé de trente-sept coups de piques, en combattant contre les Anglais.

Sa fille, encore au berceau, le perdait avant d'avoir pu le connaître; elle perdit aussi sa mère six ans après, et se trouva, à sept ans et demi, orpheline. De ses deux grand'mères, l'une, Mme de Rabutin Chantal, était religieuse; Marie de Rabutin demeurait chez l'autre depuis le veuvage de sa mère; elle y resta; mais comme si elle devait être successivement privée de tous ses protecteurs, la mort lui ravit presque aussitôt Mme de Coulanges, et M. de Coulanges, son grand-père, deux ans après. Le conseil de famille s'assembla et lui donna pour tuteur le frère de sa mère, Christophe de Coulanges, abbé de Livry, qui l'aima toute sa vie comme un père, et à qui elle rendit bien la tendresse qu'il avait pour elle.

Il est probable qu'elle passa sa vie jusqu'à son mariage moitié à Paris, moitié à Livry. Elle ne quittait pas son tuteur. Mme de Chantal, la religieuse, vint en France à la prière d'Anne d'Autriche, pour visiter les couvents de son ordre; elle ne vit qu'un instant sa petite-fille, et on n'a d'ailleurs aucun détail sur cette entrevue, qui ne paraît pas avoir laissé de traces dans la mémoire de Mme de Sévigné. On sait aussi qu'avant son mariage Marie de Rabutin reçut les soins de sa tante, Mme de Coulanges la jeune, fille de M. d'Ormesson; mais si l'abbé de Livry procura à sa pupille la compagnie et les conseils d'une parente, il se chargea lui-même de son éducation et de sa conduite, et l'introduisit tout enfant dans sa propre société. C'est ainsi qu'elle

connut Chapelain et Ménage, deux grands hommes de ce temps-là, fort maltraités par la postérité. Ménage apprit à Marie de Rabutin l'italien et l'espagnol; et comme elle était belle et charmante, et que pour être pédant, on n'en est pas moins homme, il devint amoureux de sa jeune élève. Elle fut aussi aimée dans cette première fleur de sa jeunesse par Sanguin de St-Pavin, seigneur du village de Livry, où était l'abbaye de M. de Coulanges, et par Bussy-Rabutin, le duelliste, le débauché, le cynique, Bussy-Rabutin, auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui devait plus tard aimer, haïr, puis aimer de nouveau Mme de Sévigné, et qui commença de l'aimer quand elle n'était encore qu'une jeune orpheline élevée dans la maison de son tuteur.

C'est que tout le monde l'aimait; et ceux qui ne pouvaient l'aimer comme une fille, commençaient à l'aimer comme une maîtresse. Sa personne était charmante; sa figure qu'elle conserva belle jusque dans la vieillesse, semblait pétrie par les plus tendres amours; son nez carré, dont il est tant parlé dans les portraits écrits par ses contemporains et par elle-même, ne faisait que rendre sa beauté plus originale. Son esprit perçait déjà dans cette première jeunesse, et son humeur à la fois gaie, hardie et décente. Belle, noble, riche, elle n'eut pour se marier que l'embarras du choix. Le célèbre coadjuteur la donna à son petit-neveu, Henri de Sévigné; une blessure reçue dans un duel, car il fallait toujours alors qu'il y eût un duel dans toutes les histoires, retarda un temps le mariage. Il fut conclu le 4 août 1644. La nouvelle marquise avait dix-huit ans. Notons sur-le-champ que, quarante et un ans plus tard, la marquise, veuve depuis longtemps, frisant la soixantaine, mais très-agréable encore, et dans tout l'éclat de sa réputation et de son esprit, refusa d'épouser le duc de Luynes.

Son mariage avec le marquis de Sévigné devait être

heureux, et ne le fut point. Mme de Sévigné, qui était aimée de tout le monde, ne le fut pas de son mari. Lui, de son côté, aimait toutes les femmes excepté la sienne. Après quelque temps passé à la terre des Rochers, auprès de Vitré, sur la marche de Bretagne, ils revinrent à Paris où Mme de Sévigné accoucha, le 10 octobre 1646, d'une fille qui fut Mme de Grignan ; ainsi elle avait précisément vingt ans de plus que sa fille. On était alors en pleine régence, et en plein règne des précieuses. Mme de Sévigné fréquenta les ruelles, et fut reçue chez *l'incomparable Arthémise,* Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, la future ennemie de Mme de Grignan. On voyait là tout ce qui brillait à la cour et tout ce qui s'illustrait dans les lettres, la duchesse de Longueville, la marquise de Sablé, Mme du Plessis-Guénégaud, Mme Cornuel, Corneille, Segrais, Balzac, Voiture. Mme de Sévigné y retrouva aussi Chapelain, Ménage, Saint-Pavin, les amis de sa jeunesse. Elle y connut Scudéry, qu'on ne lit plus, et qu'elle admirait. Ce salon était le centre des subtilités quintessenciées, des raffinements étranges, des recherches de mauvais goût ; Molière l'a passablement prouvé, et on n'en appelle pas de ses arrêts ; mais il faut admettre le bien à côté du mal. On ne saurait méconnaître dans ce monde des précieuses, une passion ardente, intelligente pour la gloire et pour les lettres ; c'est de quoi racheter bien des ridicules. Il n'est pas juste de n'y voir que Balzac, Segrais et Benserade, puisque Corneille y était aussi. Le grand siècle, dont on ne voyait que l'aurore, nous a trop associés à ses dédains pour ce qui l'avait précédé ; et quand on trouve, dans le dictionnaire des Précieuses, le nom de Mme de Sévigné, on se sent porté à croire que Molière a été cruel.

Elle retourna aux Rochers l'année suivante, et c'est là que naquit son fils Charles de Sévigné ; puis elle re-

vint à Paris avec son mari, et elle y resta pendant qu'il accompagnait le duc de Longueville en Normandie. Ils étaient frondeurs, elle et lui, à cause de leur parenté avec le coadjuteur; elle l'aurait été sans cela. Il y avait dans son humeur une certaine disposition à la révolte; juste assez pour en faire une frondeuse, pas assez pour en faire une rebelle. Elle avait d'ailleurs alors assez d'affaires sur les bras, sans compter les affaires publiques; car son mari aimait Ninon, et elle le savait. Bussy, son cousin, qui lui faisait la cour, quoiqu'ils fussent mariés l'un et l'autre, et lui tout récemment, l'avait avertie. Il lui offrit même de lui fournir la preuve des infidélités de M. de Sévigné, si elle voulait l'accepter pour vengeur : admirable proposition pour un cousin et un nouveau marié; mais Bussy ne croyait à la vertu d'aucune femme. — « Tout beau, monsieur le comte, lui dit la marquise; je ne suis pas aussi fâchée que vous le croyez. »

Ce même Bussy, quelque temps avant son mariage, avait enlevé Mme de Miramion, une sainte, et il voulait par cet éclat la contraindre à l'épouser. Tout en arrivant chez lui, elle prononça devant ceux qui se trouvaient là un vœu de chasteté : ce fut à Bussy à trembler, car on ne plaisantait pas alors avec les choses saintes, et à relâcher sa captive avec force respects. Voilà quel était l'homme qui regardait comme une excellente aventure de désespérer d'abord Mme de Sévigné, et de la déshonorer ensuite. Peut être après tout n'eût-il pas osé faire une si étrange proposition à sa cousine, si elle n'avait mis dans ses discours une liberté qui tenait en elle à une sorte de bravoure, et à un parfait dédain de la pruderie. Elle disait tout ce qu'elle trouvait joli, et elle lisait tout ce qu'elle trouvait amusant, même les contes de la Fontaine. Cela ne l'empêchait pas d'être fidèle à tous ses devoirs, et d'aimer son mari, qui le méritait si peu. Bussy,

quoique désappointé, lui en rend le témoignage. Il se console par une méchanceté très-gratuite en disant qu'elle regrettait au fond du cœur de se trouver si vertueuse. « Je ne sais ce qu'il est devant Dieu, disait-il en parlant de Sévigné, mais il s'est tiré d'affaire devant les hommes. »

Ce mariage, que les fautes de Sévigné rendirent malheureux, ne dura pas longtemps. Il avait confiné sa femme aux Rochers, pendant qu'il restait à Paris à faire la cour à Mme de Gondran. Il se prit de querelle avec le chevalier d'Albret, se battit, fut blessé à mort. Il n'avait que trente-deux ans; sa femme eut la bonté de le pleurer.

Mme de Sévigné se trouvait veuve à vingt-deux ans, et il faut avouer que jusque-là sa vie avait été assez agitée. Une sainte dans sa famille; son aïeul, son père et son mari morts à la fleur de l'âge, et les deux derniers de leurs blessures; orpheline de père et de mère à sept ans, élevée par l'abbé de Livry dans un monde de beaux esprits et d'esprits forts; mêlée aux intrigues de la fronde, amie et parente du coadjuteur; mal mariée, jalouse, et enfin laissée veuve avec deux enfants comme elle venait à peine d'entrer dans le monde; ce n'était pas jusque-là une destinée ordinaire; le reste n'y répondit pas; son amour pour ses enfants et surtout pour sa fille, remplit désormais toute sa vie. Elle ne vécut plus que par eux et pour eux, refusant tous les partis qui vinrent la chercher jusque dans sa vieillesse, administrant avec soin sa fortune pour la leur conserver, se condamnant même à des privations quand il le fallait, et ne connaissant pas de plus grands événements qu'un voyage d'économie aux Rochers, ou un voyage de tendresse à Grignan.

Quand elle reparut à Paris après les premiers temps de son deuil, ce fut à qui la rechercherait et lui ferait fête.

Elle avait une assez belle fortune. Outre les cent mille écus qu'elle avait apportés en se mariant, les terres de son mari, dont elle avait la jouissance, furent estimées dans un inventaire, à trois cent cinquante-huit mille francs. Il est vrai qu'elles étaient obérées, et qu'en se séparant de biens, car elle s'y était résignée d'après le conseil de Coulanges, elle avait consenti à s'engager envers les créanciers de son mari pour une somme de cinquante mille écus. Cependant, nous la voyons plus tard donner deux cent mille francs de dot à Mme de Grignan, acheter à son fils une charge de sous-lieutenant dans les gendarmes Dauphin pour quarante et un mille écus, rester riche malgré cela, et faire encore à ses deux enfants, à l'époque du mariage de Charles de Sévigné, des donations très-importantes. Même après s'être ainsi dépouillée, il ne paraît pas qu'elle menât une existence trop dure. Elle avoue bien qu'elle fut réduite dans ce temps-là à n'avoir que deux chevaux; mais outre qu'elle avait à sa disposition le carrosse de son fils ou celui de sa fille, on peut croire qu'elle ne fut pas condamnée pour longtemps à des privations si dures. Il est certain, dans tous les cas, que son écurie était mieux montée, quand elle sortit de sa retraite, après la mort de son mari, pour reprendre sa place à la cour et dans le grand monde. Elle se trouvait de plain-pied avec toutes les grandes dames de la fronde, princesses et duchesses. La grande Mademoiselle l'accueillit avec une faveur marquée. Son cousin Bussy, que rien ne décourageait, lui fit de nouveau la cour. Un noble breton, Tonquedec, et le duc de Rohan Chabot se prirent de querelle pour elle et chez elle. Il y eut bien un peu de scandale, mais on n'alla pas jusqu'à soupçonner sa vertu. Le comte de Ludre fut peut-être bien près de lui plaire. Elle résista plus aisément à Turenne, au prince de Conti, à Fouquet. Elle était incapable de faillir, et elle ne voulait pas se marier pour se conserver

à ses enfants. Elle fut sur le point d'être compromise après l'arrestation de Fouquet. Repoussé comme amant, il avait tourné court en galant homme, s'était offert comme ami, et avait été cordialement accepté. Il avait d'elle plusieurs billets relatifs aux affaires de M. de la Trousse, qu'elle lui avait recommandées; et, peut-être par hasard, peut-être en souvenir de ses premiers sentiments, il avait mis ces billets dans sa cassette privée parmi les lettres de ses maîtresses. Ce fut en ce lieu suspect qu'on les trouva. Chapelain, Ménage, Pomponne s'entremirent et arrêtèrent les mauvais bruits qui commençaient à courir. Il faut noter à la gloire de Mme de Sévigné que ni ce contre-temps, ni la disgrâce ne l'empêchèrent de prendre ouvertement parti pour le ministre tombé. Elle avait ce cœur tendre et fier qui fait les attachements profonds et les amitiés fidèles.

Les deux enfants pour lesquels elle se résigna à rester veuve méritaient bien ce qu'elle fit pour eux, Mlle de Sévigné par sa beauté et son esprit, Charles de Sévigné par son bon cœur; c'est un partage inégal et assez inattendu. Leur mère faisait aussi un partage inégal de sa tendresse; car elle aimait son fils et elle adorait sa fille. Mlle de Sévigné se laissait adorer, comme toutes les divinités, et ne partageait pas complétement la passion qu'elle faisait naître.

Elle était admirablement belle, il n'y a qu'une voix sur ce point; si belle qu'on pensa un moment, dans cette cour corrompue, à la donner au roi après la Vallière. Qui conçut cette pensée? Bussy et quelque débauché de sa trempe; non pas elle, ni sa mère que cette seule idée aurait blessée. On vit bien vite que l'obstacle viendrait d'elle, et que malgré le sang de son aïeule bourguignonne, les splendeurs de la royauté ne couvriraient pas à ses yeux la honte et le péché de l'adultère Il fallut se résigner à la voir briller à la cour dans le

rang de simple mortelle ; elle y fit sensation dès son début ; on la retint pour le ballet du roi ; elle dansa deux fois avec lui, et avec les premières du royaume. Benserade fit pour elle, dans le goût du temps, des vers qu'il faut citer, parce qu'ils associent la mère au triomphe de la fille. Mlle de Sévigné représentait l'Amour.

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu,
Amour ! c'est comme si, pour n'être pas connu,
Avec une innocence extrême
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos feux et votre air engageant,
Et, de même que vous, sourit en égorgeant.
Enfin qui fit l'une a fait l'autre ;
Et jusques à sa mère, elle est comme la vôtre.

Voilà Mme de Sévigné comparée à Vénus en plein visage ; et pourtant les contemporains s'accordent à reconnaître qu'elle était moins belle que sa fille. Elle avait des défauts, ce nez carré, et sa fille n'en avait pas. Ce n'est pas toujours une raison, et les beautés parfaites sont quelquefois fatigantes ; il leur manque comme à Florian, un loup dans la bergerie. Il est bien difficile de croire, du moment que Mme de Sévigné était belle, qu'aucune femme pût l'être davantage. En tout cas, ce fut là le premier triomphe de sa tendresse maternelle ; car elle pensa, sur la beauté de sa fille, comme ses contemporains, et jamais elle n'en fut jalouse.

Elle la mit quelque temps aux filles Sainte-Marie de Nantes, pour obéir à la coutume. Elle l'en retira bien vite, et ne comprenait plus comment elle avait pu l'y mettre. Elle avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour l'instruire elle-même ; elle lui apprit l'italien et le latin, l'abbé de la Mousse lui apprit Descartes. Cette éducation d'une jeune fille est un peu moins frivole que les éducations de nos jours ; Mme de Sévigné avait été élevée de même par l'abbé de Coulanges, et de là vient,

sous toutes ses grâces, un fond solide de bon sens et de connaissances, qui atteste un esprit fortifié par l'étude. Elle ne goûtait pourtant pas les leçons philosophiques de l'abbé de la Mousse, peut-être parce qu'il réussissait trop. Il est bien probable qu'elle-même lisait Descartes, sans le dire ; mais elle ne dissertait pas comme sa fille, sur la substance pensante et les qualités premières ; elle n'a pas fait, comme elle, un traité sur le pur amour à l'occasion de la controverse de Bossuet et de Fénelon, et on n'a jamais eu l'idée de la comparer au P. Malebranche.

Avec sa beauté, sa richesse, sa grande naissance et toute sa philosophie, Mlle de Sévigné ne se mariait pas. Il y avait nombre de prétendants ; mais on se croyait le droit d'être difficile. Le marquis de Mérinville, le comte d'Étange furent écartés ; le duc de Caderousse eut le même sort ; ce n'était qu'un de ces petits ducs romains, qui ne donnent pas le tabouret à leur femme. De refus en refus, on commençait à avoir vingt-trois ans. « Le nom de la plus jolie fille de France est assez agréable à porter, disait sa mère ; mais je suis lasse d'en faire les honneurs. » La plus jolie fille de France fit un choix qu'on n'aurait pas attendu ; elle épousa M. de Grignan, veuf avec deux filles de la sœur de Mme de Montausier, âgé de quarante ans, fort laid, perdu de dettes, à ce point que les deux cent mille livres de la dot de sa femme furent en grande partie la proie de ses créanciers. Mais il était de grande et ancienne noblesse, ce qui réparait bien des choses. Il finit par avoir le cordon bleu ; son château de Grignan, qui tombait en ruines, était une demeure presque royale. Mme de Sévigné fut charmée de ce mariage ; elle aima constamment M. de Grignan, et se félicita jusqu'à la fin de l'avoir pris pour gendre. Il était lieutenant-général en Languedoc, où il y en avait trois, et devint peu de temps après, seul lieutenant-général en

Provence, sous le duc de Vendôme, gouverneur, qui n'avait alors que treize ans, et qui ne résida jamais. M. de Grignan fut obligé de vivre dans la Provence, d'y tenir le rang et d'y faire les fonctions de gouverneur, c'est-à-dire, d'y être à peu près roi, ce qui convenait à merveille aux qualités et aux défauts de sa femme, admirable pour régner et pour dépenser, et fort peu faite pour tout ce qui exige de la complaisance et des sacrifices. Malheureusement, avec la représentation et l'autorité de gouverneur, M. de Grignan n'avait que les appointements de lieutenant-général, c'est-à-dire dix-huit mille livres. Ce mince revenu, des terres obérées, une dot mangée à l'avance et deux filles qui avaient des reprises contre lui, rendaient la position de M. de Grignan fort critique. Le roi lui donnait presque chaque année une gratification de cinq mille livres; il eut aussi un moment le gouvernement du Comtat, que le roi avait saisi sur le pape, et cela lui valait vingt mille livres; mais traitements, gratifications et bénéfices extraordinaires, tout était dévoré, tout tombait dans le gouffre. Lui et sa femme travaillaient à l'envi à leur propre ruine, avec une noble émulation; les conseils de Mme de Sévigné, qui de loin les surveillait, ne faisaient que blanchir. Le titre même de gouverneur n'aurait pas en conscience obligé M. de Grignan à tant de luxe. Quand il se retirait à sa terre par économie, il y traînait cinquante domestiques à sa suite. Le jeu emportait ce qu'il ne donnait pas à ce fastueux état de maison. Mme de Grignan passait sa vie à le surpasser dans ses prodigalités, et à trembler pour les conséquences.

Pendant le long séjour qu'elle fit à Paris (huit ans), sur la fin de la vie de sa mère, il lui arriva une cruelle petite aventure. En jouant dans le salon de Marly, elle renversa par maladresse, les pistoles qui étaient sur la table; M. le Duc, qui jouait contre elle, la pria tout

haut « de ne pas jeter tout par terre. » Le mot était sanglant, et sa prodigalité et celle de son mari trop connues pour qu'elle pût feindre de ne pas l'entendre.

Mme de Sévigné était admirable pour eux. Elle les grondait, les consolait, les conseillait, et toujours fort bien. Elle usait pour eux de l'amitié de Pomponne, alors ministre, se faisait solliciteuse. Elle tâchait de compenser la folie avec laquelle ils gaspillaient leur fortune par une bonne administration de la sienne. Plus d'une fois ses longs séjours aux Rochers eurent pour cause le désir de faire des économies et de grossir la part qui reviendrait à ses enfants. Elle s'y trouva un moment tellement gênée, et dans un temps où le séjour de Paris semblait nécessaire à sa santé, que ses amis firent un complot pour la tirer d'embarras en lui prêtant de l'argent. Mme de Chaulnes mit à sa disposition mille écus, sans se nommer. Elle s'obstina. Pendant ce temps-là les sommations pleuvaient à Grignan. On y était aux expédients; un procès qui survint à M. de Grignan et qui n'allait à rien moins que la perte de son nom et de ses biens, compliqua cruellement la situation. Il était Castellane, et avait hérité de Grignan en vertu d'une substitution d'Adhémar de Monteil, baron de Grignan, mort en 1519. Des parents d'une autre branche contestaient la substitution, et la cause parut plus d'une fois désespérée pendant le cours du procès. Mme de Grignan était à Paris, dans tous les embarras d'une procédure de cette époque, voyant les juges et les hommes d'affaires, parlant le jargon du palais avec l'aplomb d'un vieux procureur et transformée, disait sa mère, en véritable comtesse de Pimbesche. « J'admire la bonté de votre tête sur les affaires » disait-elle de la meilleure foi du monde. Elle-même s'y employa avec son ardeur ordinaire, et ne contribua pas peu à sauver la position de ses enfants. Ce procès fut une des grandes affaires de sa vie. Elle en avait une autre, sans cesse

reprise, et qui lui semblait l'unique moyen de réparer les ruines de la maison de Grignan ; c'était d'obtenir pour son gendre la charge de premier maître d'hôtel du roi, une de ces places de cour qui avaient les avantages d'une place de finances. M. de Grignan y aurait fait admirablement, avec son grand nom, ses grandes manières, son goût et son habileté pour la représentation ; mais peut-être, avec sa prodigalité ordinaire, aurait-il trouvé moyen d'augmenter ses embarras au lieu de les diminuer. Il était depuis si longtemps dans une province éloignée, où il avait la première autorité et le premier rang, qu'il se souciait médiocrement de venir à la cour. Mme de Grignan, par bonheur, partageait son sentiment. La marquise ne parvint pas à les ébranler ; elle n'en nourrit pas moins très-longtemps cette chimère, par le désir de ramener sa fille auprès d'elle, et de faire couler ce Pactole à leur profit.

Mme de Grignan avait aussi sa méthode pour réparer les affaires de sa maison. Incapable de sacrifier son jeu et son luxe, elle voulait au moins écarter les dépenses inutiles en tournant vers le cloître les filles du premier mariage de M. de Grignan, et jusqu'à ses propres filles. Par ce côté, l'histoire de la famille de Mme de Sévigné a une grande et sérieuse importance, parce qu'elle éclaire d'une triste lumière les mœurs de cette époque, en apparence si brillante. Mme de Grignan réussit deux fois, po r la fille aînée de M. de Grignan, et pour la fille aînée du second lit. La première de ces enfants eut une vocation très-décidée, soit qu'elle lui fût venue d'elle-même, ou, ce qui est infiniment plus probable, qu'on n'eût rien négligé pour aider les mouvements de la grâce. Un jour qu'elle se trouvait à Paris avec Mme de Grignan, elle sortit furtivement de la maison de sa belle-mère et fut se jeter dans l'abbaye de Gif, voisine de Chevreuse. On peut croire qu'elle n'eut pas trop besoin de se cacher

pour partir, et qu'on lui eût ouvert les portes toutes grandes. Elle ne se trouva pas bien dans cette abbaye, en sortit au bout d'un an, et entra aux grandes carmélites du faubourg Saint-Jacques. Elle y prit l'habit le 3 mai 1679. Elle avait une santé chancelante qui ne put s'accoutumer de la règle, en sorte qu'elle se vit forcée de rentrer dans le monde. En fille d'esprit, elle comprit qu'il fallait payer sa rançon, et abandonna à son père, par un acte en bonne forme, quarante mille écus qu'il lui devait. On la reçut à bras ouverts à cette condition. Ce fut une grande joie de Mme de Grignan et de Mme de Sévigné. La sœur cadette de Mlle de Grignan eut seule à se plaindre de cette donation, qui lui enlevait ses espérances, et ce fut l'origine de ses démêlés avec sa belle-mère. Cette cadette portait le nom de Mlle d'Alérac. Il n'y avait pas à espérer de la pousser vers le cloître; elle aimait le monde avec passion, et on a remarqué à sa honte qu'elle se ruinait en toilette pour un carrousel dans le temps que sa sœur prenait l'habit de carmélite. Elle ne resta qu'un an chez Mme de Grignan après le retour de son aînée, et se retira chez M. de Montausier, son oncle paternel. M. de Montausier le prit de très-haut avec les Grignan, fit faire une saisie sur tous leurs biens en garantie des reprises de Mlle d'Alérac. Toute cette aventure et le couvent de l'aînée leur firent du tort dans le monde.

En poussant la fille de M. de Grignan à prendre le voile, Mme de Grignan avait au moins l'excuse d'une vocation déclarée. Il n'en fut pas de même pour Marie-Blanche, sa propre fille, que Mme de Sévigné avait en partie élevée. Mme de Grignan ne l'aimait pas. Marie-Blanche le voyait; elle était jalouse de sa jeune sœur et surtout de son frère; ce fut là toute sa vocation. On la mit à la Visitation d'Aix, encore tout enfant; on la poussa, elle se laissa faire, comprenant bien qu'on vou-

lait l'éloigner, épargner une dot. Elle fut religieuse à seize ans; son martyre en dura bien quarante-neuf. Mme de Sévigné n'osa rien dire; elle applaudit même à ce sacrifice quand il fut consommé. Un ou deux mots seulement dans sa correspondance avec sa fille font entrevoir le fond de son cœur. Elle n'avait pas d'illusion; la tendresse maternelle, le monde, les pressantes nécessités de la maison de Grignan, et, par-dessus tout, la conscience de l'inutilité de ses efforts lui imposèrent silence. Il ne faut pas trop songer à ces deux religieuses quand on lit les lettres de Mme de Sévigné à son idole. Il est certain que la plupart des grandes familles recouraient à ces étranges moyens pour ne pas périr, et se consolaient en pensant que ces déshérités de la terre auraient la plus grande part de l'héritage céleste.

Il n'est pas sûr que Mme de Grignan n'ait pas cherché à se défaire par le même moyen de sa seconde fille, Pauline. On trouva un galant homme qui l'épousa pour sa beauté, avec une dot de vingt mille écus. C'était un coup de fortune, car il était riche et de grande naissance. Cette fois Mme de Sévigné partagea de bon cœur la joie de sa fille. Mme de Simiane (Pauline) était faite pour briller à la cour, et c'eût été deux fois dommage de l'enterrer dans un cloître comme sa sœur aînée. On l'eût fait s'il l'eût fallu. On sacrifiait tout à l'héritier du nom de Grignan, c'est-à-dire à l'orgueil, car l'amour maternel ainsi compris n'est plus que de l'orgueil. On trouva pour cet héritier ruiné d'une grande maison une fille de quatre cent mille francs de dot, dont les créanciers de Grignan dévorèrent sur-le-champ la moitié. Il fallut s'abaisser pour avoir cet or, s'allier avec un financier, Saint-Amant, trésorier des états du Languedoc. Mme de Sévigné, un peu honteuse de cette mésalliance, écrivait à sa fille, comme pour la consoler de cette fortune si peu espérée et si nécessaire, « que la faim fait sortir le loup du bois. »

Le jeune marquis promettait de relever sa maison par des moyens plus nobles qu'un riche mariage. Mais cette maison était condamnée. Beau, brave, spirituel, distingué déjà à la guerre et dans la diplomatie, il périt sans enfants, à la fleur de l'âge, un an avant sa mère.

Cette mère partiale, pour parler avec indulgence, n'était pas une fille bien tendre. Non contente d'accepter l'idolâtrie et les sacrifices de Mme de Sévigné, elle trouvait toujours des prétextes pour différer ses voyages à Paris, et, quand enfin elle y venait, c'est à peine si elle savait se plier à ce qu'on avait tant de droit d'attendre d'elle. Dans un de ces voyages, la vie commune devint impossible; il fallut se séparer; elles-mêmes le comprirent. On ne sait pas bien d'où venait cette incompatibilité d'humeur entre deux personnes, dont l'une, qui aurait pu tout exiger, accordait tout. Les défenseurs de Mme de Grignan, car elle en a, prétendent qu'il y avait de part et d'autre excès d'amitié, et par conséquent d'exigences. Cela est fort probable du côté de Mme de Sévigné, et s'accorde moins avec la nature un peu froide de Mme de Grignan. L'histoire avérée et peu édifiante de sa conduite envers Marie-Blanche est un grave préjugé contre elle. Nous verrons que quand sa mère mourut de la petite vérole, sous son toit, elle se tint prudemment à l'écart. Charles de Sévigné aurait été plus tendre et moins circonspect. De ces deux enfants de Mme de Sévigné, le moins aimé était certainement le plus aimable. Jamais fils, avec un cœur plus tendre, ne se résigna plus noblement à la seconde place. Il eut pourtant plus d'une fois à souffrir des préférences de Mme de Sévigné pour sa sœur. Prodigue pour Mme de Grignan, la marquise était beaucoup moins généreuse pour son fils, qu'elle laissait parfois sans argent. Un jour qu'elle se faisait prier pour l'équiper au début d'une campagne, elle donna à sa sœur un fil de perles de douze mille écus. Quand il fut marié,

et qu'elle leur fit à tous deux une donation anticipée, ne se réservant que son douaire, elle avantagea encore sa fille, qui pourtant se plaignit. A force de lui répéter que tout lui était dû, Mme de Sévigné avait fini par l'en bien convaincre. Toute la conduite de Mme de Grignan porte la trace de cette persuasion. Rien ne peint mieux la supériorité morale de son frère que la lettre qu'il lui écrivit après la mort de leur mère. Mme de Sévigné, en partant pour son dernier voyage de Provence, avait laissé au lieutenant de police le Camus une cassette qui renfermait un codicile en faveur de Mme de Grignan ; on ne devait s'en servir que si son frère élevait des prétentions contre elle. Cette précaution était aussi injuste que cruelle. Au premier mot qu'on lui dit, M. de Sévigné s'empressa de souscrire à tout, et il écrivit à sa sœur la lettre suivante : « Ma mère m'a toujours fait un secret sur ce qui s'était passé entre vous depuis l'accommodement qu'elle eut la bonté de faire en faveur de mon mariage. Je n'ai jamais été bien connu d'elle à ce sujet : elle m'a quelquefois soupçonné d'intérêt et de jalousie contre vous pour toutes les marques d'amitié qu'elle vous a données. J'ai présentement le plaisir de vous donner des preuves authentiques des véritables sentiments de mon cœur. M. le lieutenant civil a été témoin des premiers mouvements, qui sont toujours les plus naturels. Je suis très-content de ce que ma mère a fait pour moi pendant que j'étais dans la gendarmerie et à la cour ; j'ai encore devant les yeux tout ce qu'elle a fait pour mon mariage, auquel je dois le bonheur de ma vie. Je vois toutes les obligations longues et solides que nous lui avons ; ce sont là les mêmes paroles dont vous vous servez dans votre lettre; tout le reste ne m'a jamais donné la moindre émotion. Quand il serait vrai qu'il y aurait eu dans son cœur quelque chose de plus tendre pour vous que pour moi, croyez-vous en bonne foi, ma très-chère

sœur, que je puisse trouver mauvais qu'on vous trouve plus aimable que moi? Et ma fortune, soit faute de bonheur, soit faute de mérite, s'est-elle tournée de manière à bien encourager à me faire des biens de surérogation? Jouissez tranquillement de ce que vous tenez de la bonté et de l'amitié de ma mère. Quand j'y pourrais donner atteinte, ce qui fait horreur à penser, et que j'en aurais des moyens aussi présents qu'ils seraient difficiles à trouver, je me regarderais comme un monstre si j'en pouvais avoir la moindre intention. Les trois quarts de ma course, pour le moins, sont passés; je n'ai point d'enfants, et vous m'en avez fait que j'aime tendrement. Si je pouvais souhaiter d'être plus riche, ce serait par rapport à vous et à vos enfants. Nous ne nous battrons jamais qu'à force d'amitié et d'honnêteté. N'est-ce pas une consolation pour nous, en nous aimant tendrement par inclination, comme nous faisons, que nous obéissions à la meilleure et à la plus aimable de toutes les mères? »

Cette lettre qui fait peu d'honneur à Mme de Grignan, honore infiniment celui qui l'a écrite. Il était né, heureusement pour lui, avec un de ces caractères tournés à la bonne humeur, et qui prennent toujours les choses par leur bon côté. Il avait reçu une éducation solide, dont il subsiste des traces, puisqu'il soutint une discussion en règle contre Dacier, sur un passage de l'*Art poétique* d'Horace; on a encore cet opuscule, imprimé en 1698. Il était plein de cœur et même de tendresse, doux comme une femme, brave comme un lion, spirituel assez pour tenir son rang dans un salon et pour s'y faire remarquer, s'il n'avait pas été le fils de sa mère. Saint-Simon disait de lui : « Ce n'était pas un homme d'esprit, mais d'après un esprit. » A vingt ans, il s'engagea dans cette aventureuse et héroïque expédition que la Feuillade, duc de Roannez, conduisit au secours de Venise contre les Turcs. Rentré en France,

il fut guidon dans la compagnie des gendarmes Dauphin, commandée par la Trousse ; il le fut même très-longtemps, plus longtemps que personne, car ce grade de guidon, qui menait à celui d'enseigne, était un poste de début, un pied à l'étrier. Il y resta des années entières, et se crut, disait-il, condamné à un *guidonnage* perpétuel. Il était brave pourtant, le premier au feu partout ; mais assez relâché sur la discipline, et toujours pressé de retourner à Paris ; il avait la vie de garnison en horreur. Le service était fort ennuyeux sous la Trousse et dans un grade subalterne. Il partit une fois sans permission et frisa la Bastille. De mauvais bruits en coururent contre lui ; et sa mère disait avec étonnement, que la réputation d'un homme est « plus délicate et blonde » que celle d'une femme. Il finit par devenir sous-lieutenant moyennant finances, et par commander sa compagnie, parce que la Trousse, qui en était capitaine-lieutenant, servait en même temps de lieutenant-général. Cette position ne le réconcilia pas avec l'état militaire ; il ne songeait qu'à vendre, et il vendit en effet, vers 1681 ; c'était se casser le cou à la cour ; mais la cour lui allait moins encore que l'armée. Il aimait à flâner, à se sentir indépendant, et à se croire amoureux ; à dire vrai, il le fut de tout le monde, de Ninon, de Mlle de Ludres, d'une duchesse qui l'empoisonna. Il trouvait toujours le moyen d'être ridicule dans ses amours ; non pas qu'il y fût condamné au *guidonnage* comme dans l'armée, mais il était si débonnaire, qu'on le trompait sans risque et sans scrupule. Ninon disait de lui, que c'était une citrouille fricassée dans de la neige. Sa mère était sa confidente ; il lui disait tout, et fort crûment ; elle s'amusait de ces récits de la meilleure foi du monde, et rendait toutes ces histoires à sa fille comme d'excellents contes, sans réticences ni embarras. Elle était avec lui aussi peu mère que possible. Un jour qu'elle parlait d'un

de ses innombrables amours de garnison : « Je n'en suis pas inquiète, disait-elle, parce que ce n'est pas pour épouser. » Elle ne le tenait serré que sur l'argent. Il se plaisait extrêmement avec elle, faisait tout ce qu'elle voulait, causait, lisait, écrivait, jouait la comédie. Quand elle fut malade aux Rochers, il ne la quitta pas un instant, et la soigna avec le dévouement le plus admirable. Il était dans son centre en Bretagne, fort aimé, fort compté, un des premiers barons du pays, tandis qu'il n'était qu'un guidon à la cour, et le fils d'une femme d'esprit. Mme de Sévigné, tout en l'aimant, riait de lui, et le traitait comme une chose légère. Elle ne parlait de ses succès les plus sérieux qu'en diminutifs. « Il a brilloté aux États. » Il devint pourtant amoureux une bonne fois, et sa mère l'aida à se marier. Il épousa le 8 février 1684, la fille du conseiller de Bréhant, baron de Mauron, dont la femme était une Quélen. Ils firent ensemble le meilleur ménage, confinés dans leur province, où Sévigné se fit lieutenant de roi du pays nantais, moyennant une somme de 180 000 livres, puis ils se retirèrent dans un faubourg de Paris, et vécurent en solitaires dans les dehors d'un couvent; fin plus convenable à un petit-fils de sainte Chantal qu'à un fils de la marquise de Sévigné. Tel fut cet excellent homme, qui eut toutes les qualités, excepté celles qui réussissent dans le monde. On a souvent reproché à sa mère de ne l'avoir point aimé; elle en a été accusée même de son vivant, et par ses amis. Mme de la Fayette, sa plus chère amie, lui en écrivit une fois avec sévérité. Le reproche n'était mérité que par comparaison. Mme de Sévigné paraissait froide pour son fils, parce qu'elle était tout amour et toute tendresse pour sa fille.

C'est cette tendresse maternelle qui fait le sujet d'un grand nombre de ses lettres, et c'est elle qui les a toutes inspirées. A peine est-elle séparée de sa fille, qu'elle n'a

d'autre bonheur que de lui écrire. Tantôt, c'est pour lui écrire qu'elle écrit, pour être avec elle, pour soulager son cœur, pour entrer dans ses peines, dans ses plaisirs, pour lui donner des conseils, pour lui prodiguer des louanges; tantôt, c'est pour la distraire, en lui envoyant des bulletins de la cour. Il n'y avait pas alors de gazettes, et comme les communications étaient fort lentes, on savait à peine à Marseille les événements qui se passaient à Paris. On n'en était que plus curieux de les connaître, surtout quand on tenait à la cour, comme Mme de Grignan, par son rang, sa famille, ses souvenirs d'enfance, ou comme son mari, par ses intérêts. Mme de Sévigné prenait son rôle de nouvelliste au sérieux; elle donnait tout, événements politiques, faits de guerre, commérages de cour, anecdotes frivoles. Son but était de bien renseigner ses enfants, et de bien les intéresser. Elle était à la source pour tout, unie à la cour avec les personnages les mieux renseignés, en femmes et en ministres très-influents, tels que Fouquet et ensuite Pomponne. Elle tenait aux mécontents par le Coadjuteur et Mme de Longueville, aux beaux esprits par les anciens habitués du salon de Julie d'Angennes, à la magistrature et au Parlement par les Coulanges. Même dans ses retraites en Bretagne, elle avait sous la main le gouverneur M. de Chaulnes, et « la bonne Tarente » qui ne la laissait pas chômer de nouvelles. Cette bonne Tarente était la princesse de Tarente, veuve d'un la Trémouille, fille du landgrave de Hesse, et propre tante de cette princesse palatine, qui avait épousé Monsieur après la mort d'Henriette d'Angleterre, et qui fut mère du Régent. La palatine passait sa vie dans son cabinet à écrire tout ce qui se passait à la cour. Mme de Tarente recevait un grand nombre de ces lettres qui, depuis, ont été publiées, et les communiquait à sa chère voisine. Mme de Sévigné restait ainsi dans les coulisses de la cour, à quatre-vingts lieues de dis-

tance. C'est ce qui fait de ses lettres les mémoires les plus curieux, les plus authentiques, les plus amusants, les plus instructifs sur toute la partie du règne de Louis XIV qu'ils embrassent. On y voit comment les contemporains jugeaient ce qui se passait sous leurs yeux, comment ils vivaient ensemble, ce qu'ils faisaient, ce qu'ils pensaient, leur grandeur, leurs petitesses, leurs préjugés, leurs folies. Le charme incomparable de ce style si simple, si souple, si brave, si inattendu, si négligé, si maître de lui, n'est pas la seule raison qui fasse dévorer les Lettres. On y recherche aussi les jugements de cette femme d'élite, qui est toujours assez frivole pour être charmante, mais qui, en presque tout, est pleine de sens, et même, sous des formes polies et légèrement railleuses, d'indépendance. Quelques phrases mal interprétées, ou prises trop au sérieux, ont donné le change sur son véritable caractère. Cet engouement pour le roi, qu'on lui a tant reproché, était le vice commun de tous ses contemporains, et peut-être était-elle moins dupe, et au fond, moins obéissante que la plupart de ceux avec qui elle vivait. Elle était frondeuse au dedans, et se rendait prudente avec effort depuis qu'elle était chargée de l'avenir de ses enfants. Il ne faut pas qu'une boutade sur la chose la plus étonnante, la plus invraisemblable, la plus admirable, nous empêche de nous souvenir de Fouquet, du cardinal de Retz, de Pomponne, de tous ses amis chassés et emprisonnés, qu'elle aimait dans leur disgrâce, à tous risques, seule peut-être de la cour, avec une douce mais inébranlable fermeté. Elle en usait avec le roi, comme avec Mme de Grignan lorsqu'elle mettait sa fille au couvent; elle approuvait longuement, et laissait voir le fond de son âme par un mot qui lui échappait, et qui éclairait tout le reste. Il faut entendre de la même façon ses félicitations à M. de Grignan, quand il eut réussi à tondre de si près la Provence pour

plaire à Colbert ; elle parlait en femme, qui triomphe de bien dire, dans tout ce qui est admis et convenu, et qui, pourtant, ne veut pas qu'on s'y trompe, et sans éclat, sans dissonance, s'arrange pour se laisser deviner. Quelque temps après, M. de Grignan traque les huguenots dans les Cévennes; et Mme de Sévigné lui écrit, qu'elle le plaint plus que les démons qu'il pourchasse. Peut-être n'est-elle pas trop éloignée de voir des démons des deux côtés. Rien ne lui a été plus reproché que ses plaisanteries sur les paysans bretons, roués, pendus, écartelés, pour s'être révoltés à force de misère contre les exactions, les manquements de foi, les impôts injustes, les emprisonnements tyranniques. Il est vrai qu'elles sont navrantes. Elle est montée, comme toutes les dames et les seigneurs de son temps, tout en haut de la tour, et voit de bien loin et de bien haut la vile multitude. Elle a toutes les peines du monde à sympathiser avec ces manants, ou même avec ces bourgeois et ces nobliaux bas-bretons, si éloignés des idées et des manières de l'hôtel de Rambouillet. Cependant, quand on y regarde attentivement, elle rend justice à leur cœur; elle en sait plus long qu'elle n'en veut dire, sur ces rudes natures, obstinées dans le bien et dans le mal. Ses plaisanteries ne sont pas des approbations; elles sont cruelles, mais pour les bourreaux, qu'elles atteignent en ne paraissant frapper que les victimes. Il ne lui convient pas de déclamer; mais on sent l'ironie sous les éloges, l'indignation sous les sourires. Elle ne pensait et surtout elle ne sentait pas comme elle n'aurait pas manqué de le faire cent ans plus tard; mais tout en prenant sa part des plaisirs de la cour, elle la jugeait. Elle était indépendante aussi en littérature, puisqu'elle préférait Corneille à Racine, et la Fontaine à Boileau. Elle se sentait plus près de la verve du seizième siècle, que de la perfection un peu froide et compassée du dix-septième. On n'était pas

dans ce temps-là maître de son jugement en matière littéraire. La critique de Boileau était la critique de l'État; et c'était une sorte de crime de lèse-majesté que de se plaire à une comédie, quand le roi l'avait rejetée. Elle en voulait particulièrement à Boileau pour la façon dont il avait traité Ménage. Boileau le savait, et il en souffrait : il avait trop de goût pour ne pas tenir à l'estime de Mme de Sévigné. On voulut les rapprocher; on leur ménagea un entretien. Ils y firent merveille. Boileau se relâcha un peu, sauf à ne rien corriger dans ses éditions. Mme de Sévigné ne fut pas dupe de ses galanteries. « Vous êtes tendre en prose, lui dit-elle, et cruel en vers. »

Le point capital, dans ce temps-là, c'était la religion. Louis XIV, qui ne pardonnait rien, pouvait fermer les yeux sur un duel, sur une concussion, même sur une faute contre l'étiquette; mais s'il s'agissait de la foi, il était implacable. Il valait mieux attaquer le gouvernement que de ne pas souscrire à la bulle *Unigenitus*. La France n'avait pas d'inquisiteur; elle n'y gagnait rien; le roi remplaçait l'inquisition; il la dépassait par sa sévérité et par son zèle. Il veillait non-seulement sur l'orthodoxie, mais sur l'assiduité à la messe, sur le choix d'un confesseur, sur la communion pascale. Il était entré avec toute son autorité dans la lutte contre le jansénisme. Cependant, Mme de Sévigné était janséniste; non pas jusqu'au martyre, non pas même jusqu'à l'entêtement théologique; elle l'était par goût, par choix, par admiration pour une grande école; elle l'était en femme, sans disputer, sans approfondir, parce que c'était la cause vaincue, la cause des grands caractères et des nobles esprits. Elle n'avait dans sa Bibliothèque d'autre jésuite que Bourdaloue. Elle se nourrissait des *Essais de morale* de Nicole. C'était son livre de chevet; elle aurait voulu le mettre en bouillon pour l'avaler. Toute sa dévotion était janséniste. Elle ne lisait la Bible que dans Royaumont. Elle

laissait même traîner sur ses tables, à côté des opuscules de saint Augustin, traduits par du Bois, *La fréquente communion* d'Arnauld, la *Prière perpétuelle* de Hamon. Il y en avait cent fois trop pour perdre un courtisan. On trouve souvent, dans ses lettres, la trace de ces lectures; elle y est quelquefois, plus que janséniste, fataliste. Combien de fois s'écria-t-elle, qu'il ne faut pas tant se tourmenter, qu'on n'y changera rien, que tout est arrêté et décidé quoi que nous tentions, et qu'il n'y a pas autre chose à faire que de se résigner à la volonté divine? N'est-elle pas, en apparence, la plus sûre d'elle-même quand elle parle de ces balles, qui ont leur commission, et de ce canon chargé de toute éternité? On la prendrait, sur cet échantillon, pour une théologienne de premier ordre. Il n'en était rien; et elle se montre ailleurs très-dévouée à la doctrine du libre arbitre. Qu'est-ce à dire? Tantôt plus ferme qu'un jésuite sur la liberté, tantôt plus résignée qu'un janséniste à la prédestination? C'est qu'il s'agit pour elle non de doctrines, mais de sentiments; c'est que son imagination parle, ou son cœur tout au plus. Elle ne prend pas la peine d'approfondir les principes et les conséquences de tout ce fatalisme. Elle met cette couleur sur sa palette, et de très-bonne foi; ne lui en demandez pas davantage. C'est affaire à sa savante fille de pousser les syllogismes. Elle s'en moque pour sa part, et s'en tient volontiers au sens commun, qui ne met pas le salut au prix de ces subtilités. « Épaississez-moi un peu la religion, » disait-elle. Un fond de piété sérieuse et tendre surnage dans toute cette théologie légère et contradictoire; son indifférence pour les subtilités scolastiques tourne en tolérance, en indulgence, et on comprend vite, quand on la lit, quand on sait la lire, qu'il s'en fallait de bien peu qu'elle ne jugeât en philosophe les entreprises de Louis XIV sur la liberté de penser et de croire.

Il ne faut pourtant pas prendre Mme de Sévigné pour un esprit fort. Elle avait les superstitions les plus incroyables, surtout en médecine. Un jour qu'elle avait fait une chute en Bretagne, sa fille lui envoya un onguent et de la poudre de sympathie, qui furent reçus avec acclamation, prônés, et abandonnés quand il fut constant que le mal empirait. La malade se mit alors entre les mains des capucins de Rennes, qui plaçaient des herbes sur la blessure, puis les en retiraient, et les mettaient pourrir en terre, pour pourrir aussi la maladie. Mme de Tarente succéda aux capucins avec sa *thériaque céleste ;* enfin, ce fut la bonne Charlotte qui, avec des pains de rose trempés dans du lait doux et des compresses de vin blanc, eut la gloire de triompher de la maladie, et refit en peu de jours à sa cliente « une jambe à la Sévigné. » Cette médication, avec toutes ses phases, mérite d'être notée dans l'histoire de Mme de Sévigné, et peu s'en faut qu'elle n'ait son importance dans l'histoire des mœurs du dix-septième siècle.

Mme de Sévigné avait perdu en 1687 son vieil ami l'abbé de Coulanges, son tuteur, son second père. Il était mort à quatre-vingts ans. Ce fut une grande perte et vivement sentie. Six ans après, Bussy mourut, un ami aussi celui-là, quoique moins tendre assurément, moins digne et moins fidèle ; mais il était attaché à Mme de Sévigné depuis leur jeunesse, et tout, jusqu'à leurs différends et à leurs longues disputes, avait contribué à les rendre nécessaires l'une à l'autre. La même année mourut Mme de la Fayette, la première après de Mme de Grignan dans le cœur de Mme de Sévigné. Leur commerce avait été continuel, dans une confiance sans bornes, et avec une nuance de douce protection de la part de Mme de la Fayette, dont l'esprit, bien moins brillant et charmant, avait plus de justesse et de fermeté. Au premier

bruit de son danger, Mme de Sévigné, qui était en Provence, accourut avec sa fille, M. de Grignan et Pauline, mais ce fut pour la voir mourir dans ses bras. L'année suivante lui enleva encore une autre amie, Mme de Lavardin. Elle-même ne survécut que trois ans à Mme de la Fayette. Elle était retournée en Provence, et se trouvait au château de Grignan, quand sa fille eut une indisposition qui d'abord parut grave. Elle s'effraya à son ordinaire, se trouva mal, et prit la petite vérole. La maladie fut courte, et l'enleva le 17 avril 1696. Mme de Grignan, sous le même toit qu'elle, eut le triste courage de ne pas la voir. Elle mourut neuf ans après de la même maladie que sa mère. Son fils, le jeune marquis de Grignan, était mort aussi de la petite vérole l'année précédente, à Thionville, en Lorraine, où il était ambassadeur. Charles de Sévigné ne mourut qu'en 1713, à l'âge de soixante-cinq ans, dans une cellule du faubourg Saint-Jacques, où il s'était retiré. Son beau-frère, le comte de Grignan, s'éteignit l'année suivante. Il avait gouverné la Provence pendant quarante-cinq ans.

Les lettres de Mme de Sévigné ont été publiées pour la première fois par sa petite-fille, Mme de Simiane. Cette publication n'a fait que continuer leur succès; car elles couraient déjà auparavant, on se les arrachait manuscrites. Il n'y a peut-être dans aucune langue de modèle plus accompli de la facilité, de la grâce, du naturel, de l'éloquence sans apprêt, de la distinction parfaite, unie au plus aimable abandon. Mme de Sévigné est tellement présente dans son livre, qu'on goûte dans cette lecture tout le charme de l'intimité avec une femme belle, spirituelle, tour à tour aimante et railleuse, instruite sans le laisser voir, connaissant le monde et les affaires, les jugeant avec esprit et finesse, et toujours femme de la tête aux pieds, quel que soit le sujet qui se rencontre sous sa plume. Les libertés qu'elle prend avec la langue

et avec toutes choses, lui font une place à part dans cette littérature du dix-septième siècle, où la règle, qu'elle sut faire plier, et dont souvent elle se railla, règne partout en souveraine. On s'est demandé si Mme de Sévigné avait pensé, en écrivant, à d'autres lecteurs que ceux qui recevaient ses lettres. Il le faut bien, puisqu'on colportait ses lettres de son vivant, et qu'on avait encore cette habitude, depuis les Précieuses, d'écrire des portraits, des récits, de les lire et de les commenter entre soi. La littérature n'était pas alors seulement un luxe ou un plaisir; elle était un besoin, une occupation sérieuse; elle prenait une grande part dans les vies les plus remplies. Il y avait beaucoup d'écrivains dans le plus grand monde; non pas de ces écrivains de profession, qui travaillent assidûment, et qui commençaient alors à faire entre eux un monde à part; mais les plus grands seigneurs, les princes et jusqu'au roi lui-même, faisaient des vers pour leur propre compte, donnaient des avis à Molière pour ses pièces, ou tout au moins écrivaient leurs mémoires, et quelquefois dans un fort beau et fort grand style. Il est bien probable que Mme de Sévigné a soigné plus d'une de ses lettres, de celles surtout qui sont des gazettes, dans la pensée qu'elle recevrait une sorte de publicité dans la société choisie qu'elle fréquentait; il est douteux qu'elle ait songé à l'impression; elle ne rêva pas d'être un auteur. Ce qui est bien plus certain encore, et bien plus évident, c'est qu'elle commença à écrire sans aucune arrière-pensée littéraire, et que, toute sa vie, la plus grande partie de ses lettres ne fut que l'échange très-privé et très-confidentiel de ses pensées et de ses sentiments avec sa fille et quelques très-intimes amis. On a beau être Mme de Sévigné, on n'écrit pas avec ce naturel quand on écrit pour tout le monde, ou du moins pour beaucoup de monde. On ne se confesse pas, on ne se peint pas ainsi. Il y a toujours quelque chose qui sent le scrupule ou la

précaution dans la phrase ou dans la pensée. Mais tout coule de source avec Mme de Sévigné; elle donne sans compter son esprit et son cœur. Elle ne se prodiguerait pas au public avec tant de simplicité et d'abandon. Le plaisir que nous prenons à lire la Correspondance est un larcin fait à Mme de Grignan.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ,

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

---

1. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Je vous dis encore une fois que nous ne nous entendons point, et vous êtes bien heureux d'être éloquent, car sans cela tout ce que vous m'avez mandé ne vaudroit guère. Quoique cela soit merveilleusement bien arrangé, je n'en suis pourtant pas effrayée, et je sens ma conscience si nette de ce que vous me dites, que je ne perds pas espérance de vous faire connoître sa pureté. C'est pourtant une chose impossible, si vous ne m'accordez une visite d'une demi-heure ; et je ne comprends pas par quel motif vous me la refusez si opiniâtrément. Je vous conjure encore une fois de venir ici, et puisque vous ne voulez pas que ce soit aujourd'hui, je vous supplie que ce soit demain. Si vous n'y venez pas, peut-être ne me fermerez-vous pas votre porte, et je vous poursuivrai de si près que vous serez contraint d'avouer que vous avez un peu de tort. Vous me voulez cependant faire passer pour ridicule, en me disant que vous n'êtes brouillé avec moi qu'à cause que vous êtes fâché de mon départ. Si cela étoit ainsi, je mériterois les Petites-Maisons et non pas

votre haine; mais il y a toute différence, et j'ai seulement peine à comprendre que, quand on aime une personne et qu'on la regrette, il faille, à cause de cela, lui faire froid au dernier point, les dernières fois que l'on la voit. Cela est une façon d'agir tout extraordinaire, et comme je n'y étois pas accoutumée, vous devez excuser ma surprise. Cependant je vous conjure de croire qu'il n'y a pas un de ces anciens et nouveaux amis dont vous me parlez, que j'estime ni que j'aime tant que vous. C'est pourquoi, devant que de vous perdre, donnez-moi la consolation de vous mettre dans votre tort, et de dire que c'est vous qui ne m'aimez plus.

CHANTAL.

---

2. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

C'est vous qui m'avez appris à parler de votre amitié comme d'une pauvre défunte, car pour moi, je ne m'en serois jamais avisée, en vous aimant comme je fais. Prenez-vous-en donc à vous de cette vilaine parole qui vous a déplu, et croyez que je ne puis avoir plus de joie que de savoir que vous conservez pour moi l'amitié que vous m'avez promise, et qu'elle est ressuscitée glorieusement. Adieu.

MARIE CHANTAL.

Jeudi.

---

3. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Il y a trois semaines que je vous écrivis et vous envoyai trois ou quatre lettres de recommandation pour l'affaire de M. Levasseur. J'adressai le paquet droit chez vous, et comme je n'en ai point eu de réponse, j'en suis en peine et meurs de peur qu'il n'ait été perdu. Vous pouvez m'ôter d'inquiétude avec deux mots de votre main. Vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui; croyez

seulement que je suis toujours la plus fidèle de vos servantes,

M. DE RABUTIN CHANTAL.

La suscription de ce billet est : A Monsieur, Monsieur Ménage.

---

4. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET DE LENET
A MONSIEUR ET MADAME DE SÉVIGNÉ.

Au mois de mars 1646, étant à Paris, et me trouvant sur le point d'en partir pour venir chez moi me préparer à la campagne prochaine, Lenet, procureur général au parlement de Bourgogne, et fort de mes amis alors, vint souper avec moi pour me dire adieu; et ne sachant à quoi passer le reste de la soirée, nous écrivîmes cette lettre en vers au marquis de Sévigné et à sa femme, qui étoient en Bretagne dans leur maison des Rochers.

A Paris, mars 1646.

Salut à vous, gens de campagne,
A vous, immeubles de Bretagne,
Attachés à votre maison
Au delà de toute raison:
Salut à tous deux, quoique indignes
De nos saluts et de ces lignes;
Mais un vieux reste d'amitié
Nous fait avoir de vous pitié,
Voyant le plus beau de votre âge
Se passer en votre village,
Et que vous perdez aux Rochers
Des moments à tous autres chers.
Peut-être que vos cœurs tranquilles,
Censurant l'embarras des villes,
Goûtent aux champs en liberté
Le repos et l'oisiveté.
Peut-être aussi que le ménage
Que vous faites dans le village
Fait aller votre revenu

Où jamais il ne fût venu :
Ce sont raisons fort pertinentes,
D'être aux champs pour doubler ses rentes,
D'entendre là parler de soi,
Conjointement avec le Roi,
Soit aux jours, ou bien à l'église,
Où le prêtre dit à sa guise :
« Nous prierons tous notre grand Dieu
Pour le Roi et Monsieur du lieu;
Nous prierons aussi pour Madame,
Qu'elle accouche sans sage-femme;
Prions pour les nobles enfants
Qu'ils auront d'ici à cent ans.
Si quelqu'un veut prendre la ferme,
Monseigneur dit qu'elle est à terme,
Et que l'on s'assemble à midi.
Or disons tous *De profundi*
Pour tous mes seigneurs ses ancêtres, »
Quoiqu'ils soient en enfer peut-être.
Certes ce sont là des honneurs
Que l'on ne reçoit point ailleurs :
Sans compter l'octroi de la fête,
De lever tant sur chaque bête,
De donner des permissions,
D'être chef aux processions,
De commander que l'on s'amasse
Ou pour la pêche, ou pour la chasse ;
Rouer de coups qui ne fait pas
Corvée de charrue ou de bras;
Donner à filer la poupée,
Où Madame n'est point trompée;
Car on rend *ribaine-ribon*,
Plus qu'elle ne donne, dit-on.
L'ordre vouloit ribon-ribaine,
Mais d'ordre se rit notre veine;

Et pour rimer à ce *dit-on*,
Elle renverse le dicton.

---

5. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A la fin de cette campagne, je l'écrivis à la marquise de Sévigné moitié vers et moitié prose.

Du camp de Hondscotte, ce 21e octobre 1646.

A vous qui aimez les détails, Madame, je m'en vais vous en faire un de notre campagne, c'est proprement à dire un éloge de Monsieur le Duc.

Il fit d'abord le siége de Courtrai;
Il y signala sa prudence ;
Sans elle (pour dire le vrai)
Nous fussions retournés en France.
Quoique tout cède à son grand cœur,
Que rien n'égale sa valeur,
Peut-être en a-t-on vu jadis d'aussi brillante ;
Mais il est encore inouï
Qu'à l'âge où la bile régente,
On ait été jamais aussi prudent que lui.

Il est certain, ma chère cousine, qu'on n'a jamais vu tant de conduite avec tant de jeunesse.

Après cette expédition.
Nous marchâmes à la Bruyère,
Pour y faire la jonction
De ces gros avaleurs de bière.
Un prisonnier nous dit d'un cœur sincère
Que l'Archiduc la veille opinoit au combat
(Car c'est en ces grands coups d'État
Que le conseil d'Espagne hasarde) :
Mais qu'ayant su de grand matin
Que le Duc avoit l'avant-garde,
Il avoit changé de dessein.

Nous avions donné rendez-vous aux Hollandois au

canal de Bruges, pour leur prêter six mille hommes, afin qu'ils en fissent une diversion considérable. Les ennemis, qui en voyoient la conséquence, s'étoient postés à l'entrée de la plaine, pour s'opposer à notre jonction; mais la nouvelle qu'ils eurent que Monsieur le Duc avoit l'avant-garde, les obligea de se retirer sous les murailles de Bruges.

De la plaine marchant et les jours et les nuits,
Et par une chaleur mortelle,
Un de mes meilleurs amis
M'engagea dans sa querelle.
Quoique rien ne fût plus léger
Que le sujet qui nous put obliger
De faire voir notre courage,
Mon ami deux fois se battit.
La première j'eus l'avantage;
Mais comme seul à seul il revint au conflit,
Il fut tué, dont ce fut grand dommage.

Pour vous expliquer ceci un peu plus clairement, Madame, je vous dirai que le chevalier d'Isigny et moi, nous eûmes querelle contre des officiers d'infanterie pour un verre d'eau. On l'appela, je le servis, et je désarmai mon homme. Le sien, n'étant pas content, le refit appeler le lendemain, seul à seul, et le tua.

A Bergues-Saint-Vinox on fit ces deux combats;
On en fit mêmes encor d'autres,
Que je ne vous conterai pas,
Comme moins sanglants que les nôtres;
Mais enfin Saint-Vinox privé de tout secours
Ne dura pas plus de deux jours;
Et de là, de Mardick nous fîmes l'entreprise.
Si je voulois vous faire le portrait
Des hasards que courut le prince avant la prise,
Je n'aurois jamais fait.
Ce fut là que pour mon bonheur
L'ennemi rasant la tranchée,

Devant ce prince j'eus l'honneur
De tirer une fois l'épée.
Ce fut en cette occasion
Qu'il fit lui-même une action
Digne d'éternelle mémoire,
Et que m'ayant d'honneur comblé,
Il se déchargea de la gloire
Dont il se trouvoit accablé.

Je ne vous saurois dire, ma chère cousine, combien Monsieur le Duc prôna le peu que je fis en cette sortie; mais ce qui la rendit plus considérable, ce furent les choses qu'il y fit, et la mort ou les blessures des gens de qualité qui s'y trouvèrent, et tout cela me fit honneur parce que je commandois en cette occasion.

Mardick enfin s'étant rendu,
Gaston se retira rempli de renommée,
Mais il n'emporta pas ni toute la vertu,
Ni tout le bonheur de l'armée.
Le prince, malgré ce départ,
En eut encore une assez bonne part;
Car, sans laisser reprendre haleine
Aux ennemis qu'il insulta,
A la barbe de Caracène
Il prit Furne et l'accommoda.

Pendant qu'il fortifioit cette place, il prit ses mesures avec la cour et avec les Hollandois, pour faire le siége de Dunkerque.

La Rochelle des Pays-Bas,
Cette inexorable pucelle,
Eut pour mon prince des appas
Qui le firent amoureux d'elle.
Cet amant par mille travaux
Ota l'accès à ses rivaux
Tant sur la terre que sur l'onde,
Et pressa la place si fort
Qu'il fit douter à tout le monde
S'il n'iroit point de Dunkerque à Nieuport.

Il est vrai que ce siége alla fort vite, et que sans le mauvais temps nous aurions pu entreprendre encore quelque chose de considérable.

Sans les eaux, le froid et le vent,
Seules ressources de l'Espagne,
Mon prince eût poussé plus avant
Ces merveilles de sa campagne.
Et moi, je finirois mes récits de combats
Et l'éloge de Son Altesse,
En vous parlant de ma tendresse,
Si je n'étois un peu trop las.

---

6. — DE L'ABBÉ DE MONTREUIL A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comme votre mérite ne sauroit demeurer longtemps en un lieu sans éclat, il court un bruit que vous êtes à Paris. Je ne le saurois croire; c'est une des choses du monde que je souhaite le plus, et ces choses-là n'arrivent point. J'envoie pourtant au hasard savoir s'il est vrai, afin qu'en ce cas je ne sois plus malade. Ce ne sera pas le premier miracle que vous aurez fait: dans votre illustre race, on les sait faire de mère en fils. Vous savez que Mme de Chantal y étoit fort sujette; et tous les honnêtes gens qui vous voient et qui vous entendent demeurent d'accord que Monsieur son fils, qui étoit votre père, a fait un grand miracle. Je vous supplie donc, si vous êtes de retour, de ne vous point faire celer, afin que tantôt j'aie le plaisir de me porter bien et l'honneur de vous voir: c'est une grâce que je crois mériter autant qu'autrefois, puisque je suis aussi étourdi, aussi fou, et disant les choses tout aussi mal à propos que jamais. Je ne songe pas qu'encore que je ne sois point changé, vous pourriez bien être changée, et au lieu de la lettre monosyllabe que je reçus de vous l'an passé, dans laquelle il y avoit *Oui*, m'en envoyer une de même longueur, où il y

auroit *Non*. Mais Dieu sur tout: c'est une sentence que je viens de trouver dans mon almanach, en regardant quel jour nous avons du mois; c'est le dix-neuvième. Je suis, avec tout le sérieux et tout le respect dont je suis capable (le premier n'est pas grand, l'autre si),

Votre très-humble serviteur.

J'ai oublié à mettre des *Madame* dans ma lettre ; et à présent que vous êtes lieutenante de Roi de Fougères, c'est une grande faute. Tenez donc, en voilà trois: distribuez-les aux endroits qui vous sembleront en avoir plus de besoin : Madame, Madame, Madame.

---

7. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

L'année d'après, marchant en Catalogne avec la compagnie de chevau-légers d'ordonnance du prince de Condé, dont j'étois capitaine-lieutenant, je reçus à Valence cette lettre de la marquise de Sévigné.

Des Rochers, le 15e mars 1648.

Je vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois. Avez-vous oublié qui je suis, et le rang que je tiens dans la famille? Ah! vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir : si vous me fâchez, je vous réduirai au lambel. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma santé que si j'étois encore fille. Eh bien, je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire sucer la haine contre vous avec le lait, et que j'en ferai encore bien d'autres, seulement pour vous faire des ennemis. Vous n'avez pas eu l'esprit d'en faire autant, le beau faiseur de filles.

Mais c'est assez vous cacher ma tendresse, mon cher cousin ; le naturel l'emporte sur la politique. J'avois envie de vous gronder de votre paresse depuis le commen-

cement de ma lettre jusques à la fin ; mais je me fais trop de violence, et il en faut revenir à vous dire que M. de Sévigné et moi vous aimons fort, et que nous parlons souvent du plaisir qu'il y a d'être avec vous.

---

8. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fis aussitôt cette réponse à cette lettre.

Ce 12[e] avril 1648.

Pour répondre à votre lettre du 15[e] de mars, je vous dirai, Madame, que je m'aperçois que vous prenez une certaine habitude de me gourmander, qui a plus l'air de maîtresse que d'amie. Prenez garde à quoi vous vous engagez; car enfin, quand je me serai une fois bien résolu à souffrir, je voudrai avoir les douceurs des amants, aussi bien que les rudesses. Je sais que vous êtes chef des armes, et que je dois du respect à cette qualité, mais vous abusez un peu trop de mes soumissions. Il est vrai que vous êtes aussi prompte à vous apaiser qu'à vous mettre en colère, et que si vos lettres commencent par : *Je vous trouve un plaisant mignon,* elles finissent par : *Nous vous aimons fort, M. de Sévigné et moi.*

Au reste, ma belle cousine, je ne vous régale point sur la fécondité dont vous me menacez ; car, depuis la loi de grâce, on n'en a pas plus d'estime pour une femme, et quelques modernes mêmes, fondés en expérience, en ont moins fait de cas. Tenez-vous-en donc, si vous m'en croyez, au garçon que vous venez de faire ; c'est une action bien louable, je vous avoue que je n'ai pas eu l'esprit d'en faire autant : aussi envié-je ce bonheur à M. de Sévigné plus que chose du monde.

J'ai fort souhaité que vous vinssiez tous deux à Paris quand j'y étois ; mais maintenant je serois bien fâché que vous y allassiez, c'est-à-dire que vous eussiez des

plaisirs sans moi. Vous n'en avez déjà que trop en Bretagne.

Je m'accommode fort de M. de Launay Lyais ; il recevra de moi toutes les assistances et tous les bons offices que je puis rendre auprès de Monsieur le Prince à un de mes amis ; il est honnête homme, et ma chère cousine me l'a recommandé : je vous laisse à penser si je le servirai.

---

9. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MONSIEUR ET MADAME DE SÉVIGNÉ.

A la fin de 1648, étant allé avec Sévigné et sa femme à l'abbaye de Ferrières (*près de Montargis, en Gâtinais*) voir l'évêque de Chalon, notre oncle, je les y laissai, après y avoir été cinq ou six jours avec eux, et je m'en allai à Paris pour terminer une affaire que j'y avois. Deux jours après que j'y fus arrivé, je leur écrivis cette lettre.

A Paris, ce 15e novembre 1648.

J'ai voulu d'abord écrire à chacun de vous en particulier ; mais la réflexion de la peine m'en a rebuté ; de faire aussi des baisemains à l'un dans la lettre de l'autre, j'ai appréhendé que l'apostille ne l'offensât ; de sorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus sûre nouvelle que j'aie à vous apprendre, c'est que je me suis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vus. Il faut dire la vérité, je ne le prévoyois pas quand je sortis d'auprès de vous. Au contraire, allant voir cette petite brune pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre, je croyois que je ne songerois plus que vous fussiez au monde. Cependant je m'étois trompé ; la petite brune m'avoit, ce qu'on appelle, sauté aux yeux, je ne lui avois dit que deux mots. C'est une beauté surprenante, de qui la conversation guérit : on peut dire que pour l'aimer, il ne la faut voir qu'un moment ; car si on la voit davantage, on ne l'aime plus. Voilà où j'en suis :

Ainsi c'est vous aujourd'hui
Qui causez tout mon ennui.

Au reste, mes chers, je vous demande des nouvelles de la santé de notre oncle : je vous prie de l'entretenir toujours de propos joyeux; faites-le rire à gorge déployée quand même il en devroit tousser un peu. Dites-lui de ma part qu'il se conserve plus qu'il ne fait, et que s'il ne se veut aimer pour lui, il s'aime pour moi, qui l'aime plus que moi-même. Je n'en dirai pas davantage : aussi bien suis-je persuadé que cela ne serviroit de rien, et que vous êtes des fripons qui vous donnerez bien de garde de faire valoir mon bon naturel. De l'humeur dont je vous connois, vous enrageriez qu'on m'aimât autant ou plus que vous.

Si vous ne revenez bientôt, je m'en irai vous retrouver : aussi bien mes affaires ne s'achèveront-elles qu'après les Rois; mais ne pensez pas de revenir l'un sans l'autre, car autrement je ne serois pas homme à me payer de raison.

Depuis que je vous ai quittés, je ne mange presque plus. Vous qui présumez de votre mérite, vous ne manquerez pas de croire que le regret de votre absence me donne ce dégoût; mais point du tout : ce sont les soupes de maître Crochet qui me donnent du dégoût pour toutes les autres.

---

10. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

En 1649, le Roi ayant bloqué Paris, je me trouvai avec la compagnie de chevau-légers du prince de Condé dans le quartier de Saint-Denis, d'où j'écrivis cette lettre à la marquise de Sévigné, qui étoit à Paris, parce que son mari étoit dans le parti des rebelles.

A Saint-Denis, le 5e février 1649.

J'ai longtemps balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemie, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je vous devois envoyer un laquais, ou un trompette. Enfin me ressouvenant de vous

avoir ouï blâmer la brutalité d'Horace, pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connoissoit plus depuis la guerre déclarée entre leurs républiques, j'ai cru que l'intérêt de votre parti ne vous empêcheroit pas de lire mes lettres, et pour moi, hors le service du Roi mon maître, je suis votre très-humble serviteur.

Ne croyez pas, ma chère cousine, que ce soit ici la fin de ma lettre; je vous veux dire encore deux mots de notre guerre.

Je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne nous coûte rien ici, et que nous y faisons grande chère à bon marché. Avec tout cela je m'y ennuie fort, et sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris, et que vous ne passerez que par mes mains, je ne pense pas que je ne désertasse; mais cette vue me fait prendre patience.

J'envoie ce laquais pour me rapporter de vos nouvelles, et pour me faire venir mes chevaux de carrosse, sous le nom de notre oncle le grand prieur. Adieu, ma chère cousine.

---

11. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les gens du maréchal de la Mothe Houdancourt ayant pris mes chevaux à mon cocher comme il me les amenoit, j'écrivis cette lettre à la marquise de Sévigné.

A Saint-Denis, ce 5e mars 1649.

C'est à ce coup que je vous traite en ennemie, en vous écrivant par mon trompette. La vérité est que je l'envoie au maréchal de la Mothe pour le prier de me renvoyer les chevaux de carrosse du grand prieur de France, notre oncle, que ses domestiques ont pris comme on me les amenoit. Je ne vous prie pas de vous y employer, car c'est votre affaire comme la mienne; mais nous jugerons par le succès de votre entremise quelle considération on

a pour vous dans votre parti : c'est proprement à dire que nous aurons bonne opinion de vos généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive présentement de notre expédition de Brie-Comte-Robert, las comme un chien : il y a huit jours que je ne me suis dépouillé. Nous sommes vos maîtres, mais il faut avouer que ce n'est pas sans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez promptement de faim, nous mourrons bientôt de fatigue. Rendez-vous ou nous nous allons rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si le cardinal Mazarin avoit à Paris une cousine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix se feroit à quelque prix que ce fût. Tant y a que je la ferois, moi, car sur ma foi je vous aime fort. Adieu.

---

12. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les ennemis étoient trop bien informés que les chevaux de carrosse que je répétois sous le nom du grand prieur de France n'étoient pas à lui, de sorte que Mme de Sévigné n'ayant pu les ravoir, je lui écrivis cette lettre le lendemain.

A Saint-Denis, ce 6e mars 1649.

Tant pis pour ceux qui vous ont refusé, ma belle cousine. Je ne sais pas si cela leur fera grand profit; mais je sais bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je suis tout consolé de la perte de mes chevaux par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de la Mothe, maréchal de la Ligue, s'il a jamais besoin de moi, il trouvera un chevalier peu courtois.

Mais parlons un peu de la paix : qu'en croit-on à Paris? L'on en a ici fort méchante opinion : cela est étrange, que les deux partis la souhaitent et qu'on n'en puisse venir à bout.

Vous m'appelez insolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie : est-ce qu'on dit à Paris que cela n'est pas vrai? Si nous en avions levé le siége, nous aurions été bien inquiets; car pour vos généraux, ils ont eu toute la patience imaginable, et toute la tranquillité : nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine? Comme il n'y a point de péril pour nous à courre avec vos gens, il n'y a point aussi d'honneur à gagner : ils ne disputent pas assez la partie; nous n'y avons point de plaisir; qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien. Il n'y a, je crois, jamais eu que cette guerre où la fortune n'ait point eu de part : quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, et le nombre ni l'avantage du lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle cousine! Toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous apaiser.

---

13. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LENET.

Paris, ce 14e mars.

MONSIEUR,

C'est pour vous remettre bien avec moi qu'après m'avoir refusé du blé en général, vous m'envoyez des douceurs en particulier. Pour vous dire la vérité, ce n'est pas sans raison que vous vous servez de cette finesse pour me rapaiser; car le bruit qui couroit ici, que vous passiez la main habilement par-dessus le boisseau pour empêcher que la mesure ne fût comble, m'avoit donné une telle rage contre vous, que je ne mettois guère de différence de votre cruauté à celle d'un Polonois; mais aujourd'hui, par votre soin, vous m'avez absolument gagnée, et mes sentiments sont tellement changés, que la plus grande joie que j'espère de la paix, sera votre retour,

et le plaisir de vous entretenir, et tourner en ridicule ce qui le mérite de part et d'autre.

Si M. de S. étoit ici, il vous rendroit grâce, comme moi, des offres que vous lui faites, mais notre ami Bussy vous pourra dire où il est depuis deux mois. Contentez-vous donc de mes seules reconnoissances, et de la protestation que je vous fais de vous honorer plus que tous les hommes du monde. Il est impossible d'avoir eu l'honneur de vous voir sans avoir pour vous une estime tout extraordinaire, et puisque souvent nous avons pensé crever de rire ensemble, faites vos conclusions, et jugez vous-même que je suis avec passion,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

M. D. R. C.

Suscription : A Monsieur, Monsieur Lené, conseiller d'État. A Corbeil.

---

14. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LENET.

Paris, ce 20e mars à minuit.

MONSIEUR,

Vous faites des triolets comme celui même qui les a inventés. Quand le siége n'auroit servi qu'à vous donner cette science, vous devez vous en souvenir toute votre vie. Je vous en dirois davantage, si je n'étois prête d'aller aux Quinze-Vingts, et qu'une saignée m'empêche de vous faire réponse en triolets. Excusez donc une pauvre estropiée qui est avec passion,

Monsieur,

Votre très-humble servante,

M. DE RABUTIN CHANTAL.

La suscription de cette lettre et de la suivante est : A Monsieur, Monsieur Lené, conseiller d'État.

---

15. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LENET.

MONSIEUR,

Vous me permettrez de souhaiter la paix, car je trouve avec votre permission qu'une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres. Quand vous serez ici et que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous ferai demeurer d'accord que la guerre est une fort sotte chose. J'en souhaite la fin avec passion, et la continuation de vos bonnes grâces, dont je fais une estime tout extraordinaire, et suis avec vérité,

Monsieur,

Votre très-humble et obéissante servante,

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Paris, ce 25ᵉ mars.

---

16. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Paris, vers le milieu de 1650.

Je n'avois pas tort hier, Madame, de me défier de votre imprudence; vous avez dit à votre mari ce que je vous dis : vous voyez bien que ce n'est pas pour mes intérêts que je vous fais ce reproche, car tout ce qui m'en peut arriver est de perdre son amitié; et pour vous, Madame, il y a bien plus à craindre. J'ai pourtant été assez heureux pour le désabuser; au reste, Madame, il est tellement persuadé qu'on ne peut être honnête homme sans être toujours amoureux, que je désespère de vous voir jamais contente si vous n'apprenez qu'à être aimée de lui; mais que cela ne vous alarme pas, Madame : comme j'ai commencé de vous servir, je ne vous abandonnerai pas en l'état où vous êtes. Vous savez que la jalousie a quelquefois plus de vertu pour retenir un cœur que les charmes et que le mérite; je vous conseille d'en donner à votre mari, ma belle cousine, et pour cela je m'offre à

vous si vous le faites revenir par là. Je vous aime assez pour recommencer mon premier personnage de votre agent auprès de lui et me faire sacrifier encore pour vous rendre heureuse, et s'il faut qu'il vous échappe, aimez-moi, ma cousine, et je vous aiderai à vous venger de lui en vous aimant toute ma vie.

---

17. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

L'hiver de 1649, les princes de Condé, de Conti et de Longueville ayant été arrêtés par ordre du Roi et menés au bois de Vincennes, leurs partisans prirent les armes. L'engagement où j'étois alors dans la recherche de Mlle de Rouville (*il l'épousa en mai* 1650) m'empêcha heureusement de me trouver dans Bellegarde, qui ne fit pas d'honneur à ceux qui défendirent cette place. Mais quinze jours après que je fus marié, nous nous en allâmes, Tavannes, Chastelux et moi, nous jeter dans Montrond, d'où j'écrivis, un mois après cette lettre à la marquise de Sévigné.

Au camp de Montrond, ce 2e juillet 1650.

Je me suis enfin déclaré : je vous l'avois bien dit, ma belle cousine, ce n'a pas été sans de grandes répugnances; car je sers contre mon Roi un prince qui ne m'aime pas. Il est vrai que l'état où il est me fait pitié, je le servirai donc pendant sa prison comme s'il m'aimoit, et s'il en sort jamais, je lui remettrai sa lieutenance, et je le quitterai aussitôt.

Que dites-vous de ces sentiments-là, Madame? Ne les trouvez-vous pas grands et nobles?

Au reste, écrivons-nous souvent; le cardinal n'en saura rien; et au pis aller, si on vous envoie une lettre de cachet, il est beau à une femme de vingt ans d'être mêlée dans les affaires d'État. La célèbre Mme de Chevreuse n'a pas commencé de meilleure heure. Pour moi, je vous l'avoue, ma belle cousine, j'aimerois assez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût.

Quand je songe que nous étions déjà l'année passée dans des partis différents, et que nous y sommes encore aujourd'hui, quoique nous en ayons changé, je crois que nous jouons aux barres. Cependant votre parti est toujours le meilleur; car vous ne sortez point de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Montrond au diable.

Pour nouvelles, je vous dirai que je viens de défaire le régiment de Saint-Aignan. Si le mestre de camp y avoit été en personne, je n'en aurois pas eu si bon marché.

Le sieur de Launay Lyais vous dira la vie que nous faisons. C'est un garçon qui a du mérite et que, par cette considération, je servirai volontiers; mais la plus forte sera parce que vous l'aimez, et que je croirai vous faire plaisir.

---

18. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Si vous n'aviez point voulu me conter cette vilaine affaire de Mme de Bretigny, vous auriez pu à bon marché, c'est-à-dire avec trentes larmes, vous faire passer auprès de moi pour l'homme du monde le plus passionné; mais trop parler nuit, quelquefois, et vous m'avez mise au point qu'il n'y a plus qu'une léthargie de deux heures ou une mort comme celle d'un certain Tiridate que je connois, qui me puisse persuader que vous êtes touché de mon départ. Voilà ce que c'est que de conter de petites historiettes mal à propos. Il faut pourtant que je vous avertisse que vous avez du temps pour songer à ce que vous voulez faire pour me témoigner votre désespoir; car depuis que je ne vous ai vu, on ne m'a rien dit sur ce chapitre-là. On a vu deux fois la Chimène à gogo, et je ne sais si c'est pour cela que l'on me fait fort froid; mais j'ai remarqué une furieuse glace depuis deux jours, et je

crois même que c'est parce qu'on ne me parle point, qu'on ne me dit rien de fâcheux.

J'avois hier dessein de vous aller voir, mais je n'eus ni carrosse ni chevaux, et n'en ai point encore aujourd'hui, tellement que je suis à mes amies. Si j'étois tout de même à mes amis, vous y auriez bonne part. Je vis hier le président Charton qui parle, ce me semble, avec plus d'emphase que jamais. Ne venez point ici que vous n'ayez de mes nouvelles : ce sera bientôt, je vous en réponds.

---

19. — DE SCARRON A MADAME DE SÉVIGNÉ.

MADAME,

J'ai vécu de régime le mieux que j'ai pu, pour obéir au commandement que vous m'aviez fait, de ne mourir point que vous ne m'eussiez vu ; mais, Madame, avec tout mon régime, je me sens tous les jours mourir d'impatience de vous voir. Si vous eussiez mieux mesuré vos forces et les miennes, cela ne serait pas arrivé. Vous autres dames de prodigieux mérite, vous vous imaginez qu'il n'y a qu'à commander : nous autres malades, nous ne disposons pas ainsi de notre vie. Contentez-vous de faire mourir ceux qui vous voient plus tôt qu'ils ne veulent, sans vouloir faire vivre ceux qui ne vous voient point aussi long-temps que vous le voulez; et ne vous prenez qu'à vous-même de ce que je ne puis obéir au premier commandement que vous m'avez jamais fait, puisque vous avez hâté ma mort, et qu'il y a grande apparence que pour vous plaire j'aurois de bon cœur vécu cent ans aussi bien qu'un autre. Mais ne pourriez-vous pas changer le genre de mort? Je ne vous en serois pas peu obligé. Toutes ces morts d'impatience et d'amour ne sont plus à mon usage, encore moins à mon gré; et si j'ai pleuré cent fois pour des personnes qui en sont mortes, encore que je ne les connusse point, songez à ce que je ferai

pour moi-même, qui faisois état de mourir de ma belle mort ! Mais on ne peut éviter sa destinée, et de près et de loin vous m'auriez toujours fait mourir : ce qui me console, c'est que si je vous avois vue, j'en serois mort bien plus cruellement. On dit que vous êtes une dangereuse dame, et que ceux qui ne vous regardent pas assez sobrement en sont bien malades, et ne la font guère longue. Je me tiens donc à la mort qu'il vous a plu me donner, et je vous la pardonne de bon cœur. Adieu, Madame ; je meurs votre très-humble serviteur, et je prie Dieu que les divertissements que vous aurez en Bretagne ne soient point troublés par le remords d'avoir fait mourir un homme qui ne vous avoit jamais rien fait;

Et du moins souviens-toi, cruelle,
Si je meurs sans te voir,
Que ce n'est pas ma faute.

La rime n'est pas trop bonne; mais à l'heure de la mort on songe à bien mourir plutôt qu'à bien rimer.

---

20. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Paris, dimanche 12e janvier.

Je suis agréablement surprise de votre souvenir, Monsieur : il y a longtemps que vous aviez retranché les démonstrations de l'amitié que je suis persuadée que vous avez toujours pour moi. Je vous rends mille grâces, Monsieur, de vouloir bien les remettre à leur place, et de me témoigner l'intérêt que vous prenez à mon retour et à ma santé. Mon grand voyage, dans une si rude saison, ne m'a point du tout fatiguée, et ma santé est d'une perfection que je souhaiterois à la vôtre. J'irai vous en rendre compte, Monsieur, et vous assurer qu'il y a des sortes d'amitiés que l'absence et le temps ne finissent jamais.

LA M. DE SÉVIGNÉ.

---

21. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Aux Rochers, ce 19e août.

Je suis bien obligée au plus paresseux de tous les hommes de m'écrire avec tant de bonté et de soin. Il y a eu un désordre à notre poste de Vitré, qui certainement st cause que je n'ai pas reçu vos dernières lettres, car je n'ai eu que celle d'Angers, mais dans la pensée que ce n'est pas votre faute, je ne fais simplement que me plaindre de l'infidélité de nos courriers, et me loue si fort de votre tendresse et de votre amitié, que je veux prendre à tâche désormais d'en dire autant de bien que j'en ai dit de mal. Pour moi, j'ai bien de l'avantage sur vous ; car j'ai toujours continué à vous aimer, quoi que vous en ayez voulu dire, et vous ne me faites cette querelle d'Allemand que pour vous donner tout entier à Mlle de la Vergne. Mais enfin, quoiqu'elle soit mille fois plus aimable que moi, vous avez eu honte de votre injustice, et votre conscience vous a donné de si grands remords, que vous avez été contraint de vous partager plus également que vous n'aviez fait d'abord. Je loue Dieu de ce bon sentiment et vous promets de m'accorder si bien avec cette aimable rivale, que vous n'entendrez aucune plainte ni d'elle ni de moi, étant résolue en mon particulier d'être toute ma vie la plus véritable amie que vous ayez. Il ne tiendra qu'à vous désormais d'être bizarre et inégal, car je me sens résolue à vous mettre toujours dans votre tort, par une patience admirable. Faites, je vous supplie, que je n'en aie pas besoin, et continuez-moi toujours votre amitié, dont vous savez bien que je fais un cas tout particulier.

Je vous supplie de remercier pour moi Monsieur votre frère, le lieutenant particulier d'Angers ; je lui ai depuis des obligations toutes particulières, par la peine qu'il a prise d'une chose dont je l'avois prié. Il s'en est acquitté avec tant de civilité, que je serai bien aise qu'il sache en-

core par vous que je n'en perdrai jamais le souvenir ni le désir de lui rendre service.

Je vous rends mille grâces de toutes vos nouvelles. J'ai été fort surprise de la mort de Mme l'abbesse du Pont.

Je suis ici fort embarrassée de la maladie de Mme la comtesse de Montrevel, qui lui prit le lendemain qu'elle y arriva; c'est aujourd'hui le septième de son mal, qui est une fièvre.

---

22. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME LA MARQUISE D'UXELLES.

Io sono sdegnata contra di VS. Illma per aver presa una medicina senza dirmi chio andassi ad aiutarla da far loperatione. Non mi credo ch' il remedio habbia potuto operare sensa il conforto della sua sorella. Bisogna che noi ci vediamo, per trattar la pace insieme. Fra tanto dirò a VS. Illma ch' andai hier sera al ballo. Lampegiavano miravigliosamente i begli occhi della presidente di cosi legiadra statura. Non sò da dovero se tutti gli strali aventati da lei, fussero indirizzati nel bersaglio; sò pure ella non havere havuto pensiero di scoccar a voto. Sono stata visitata dal signor conte di Bussy, il quale spera che VS. Illma andra in un piciol festino che si fara nel Tempio fra pochi giorni. La prego humilmente di farmi intendere la sua volonta sopra questo, massimamente sopra l'amore intenso con cui la sconiuro d'honorarmi, et di tacere il contenuto nel billetto.

---

23. — DE L'ABBÉ DE MONTREUIL A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Qui le croiroit? par cette chaleur il n'y a que des tuiles entre le soleil et moi. Je ne serai pas si mal dans votre salle, et puis j'ai ouï dire que les plus honnêtes gens ne font que se morfondre auprès de vous. Je vous supplie

donc très-humblement, quand votre demoiselle vous dira tout à cette heure : « C'est un tel qui demande s'il sera le bienvenu, » de répondre oui. Aussi bien quand vous auriez dit non, je ne sais si je ne passerois point outre. Je brûle de chaud, et d'envie de vous voir. Songez donc à ce que vous ferez, et n'allez pas me réduire au point de vous désobéir. J'en serois fâché, car je suis avec un profond respect,

Madame, votre, etc.

---

24. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Depuis l'année 1650 jusques en 1654, je ne trouve point de commerce de lettres entre la marquise de Sévigné et moi, et même depuis que nous avons recommencé à nous écrire, j'en ai perdu quelques-unes des siennes que je payerois de bon cœur au poids de l'or à qui me les rapporteroit. Comme j'allois en Catalogne avec le prince de Conti, à la campagne de 1654, il séjourna deux jours à Montpellier. Pendant ce séjour j'écrivis cette lettre à la marquise de Sévigné.

A Montpellier, ce 16e juin 1654.

J'ai bien appris de vos nouvelles, Madame. Ne vous souvenez-vous point de la conversation que vous eûtes chez Mme de Montausier, avec M. le prince de Conti, l'hiver dernier? Il m'a conté qu'il vous avoit dit quelques douceurs, qu'il vous avoit trouvée fort à son gré, et qu'il vous le diroit plus fortement cet hiver. Tenez-vous bien, ma belle cousine : telle dame qui n'est pas intéressée, est quelquefois ambitieuse, et qui peut résister aux finances du Roi, ne résiste pas toujours aux cousins de Sa Majesté. De la manière que le prince m'a parlé de son dessein, je vois bien que je suis désigné confident. Je crois que vous ne vous y opposerez pas, sachant, comme vous faites, avec combien de capacité je me suis acquitté de cet emploi en d'autres rencontres. Pour moi, j'en suis ravi, dans l'espérance de la succession,

vous m'entendez bien, ma belle cousine. Si après tout ce que la fortune vous veut mettre en main, je ne fais pas la mienne, ce ne sera que votre faute; mais vous en aurez soin assurément; car enfin il faut bien que vous me serviez à quelque chose.

Je crois que vous serez un peu embarrassée dans le choix d'un de ces rivaux; et il me semble déjà vous entendre dire :

Des deux côtés j'ai beaucoup de chagrin;
O Dieu, l'étrange peine!
Dois-je chasser l'ami de mon cousin!
Dois-je chasser le cousin de la Reine?

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au service des princes, et que mon exemple vous en rebutera. Peut-être la taille de l'un ne vous plaira-t-elle pas; peut-être aussi la figure de l'autre. Mandez-moi des nouvelles de celui-ci, et les progrès qu'il a faits depuis mon départ : à combien d'acquits-patents il a mis votre liberté.

La fortune vous fait de belles avances, ma chère cousine; n'en soyez point ingrate. Je vous vois entêtée de la vertu, comme si c'étoit une chose solide, et vous méprisez le bien, comme si vous ne pouviez jamais en manquer. Ne savez-vous pas ce que disoit le vieux Senneterre, homme d'une grande expérience, et du meilleur sens du monde, que les gens d'honneur n'avoient point de chausses? Nous vous verrons un jour regretter le temps que vous aurez perdu; nous vous verrons repentir d'avoir mal employé votre jeunesse, et d'avoir voulu avec tant de peines acquérir et conserver une réputation qu'un médisant vous peut ôter, et qui dépend plus du hasard que de votre conduite.

Je joignis M. le prince de Conti à Auxerre; il ne passa point à Chaseu, parce qu'il apprit qu'il se détour-

neroit de six lieues, de sorte que mes préparatifs furent perdus. Je ne l'ai point quitté depuis, et je suis avec lui aussi bien qu'on y peut être. Nous nous allons réjouir ici deux jours dans le jeu, les promenades, et la bonne chère, en attendant que les troupes soient assemblées pour entrer en Catalogne. Je vous réponds, ma belle cousine, que vous entendrez parler de moi cette campagne.

Adieu, ma belle cousine, songez quelquefois à moi, et que vous n'avez ni parent ni ami qui vous aime tant que je fais. Je voudrois.... non, je n'achèverai pas, de peur de vous déplaire, mais vous pouvez bien savoir ce que je voudrois.

---

25. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

La réponse que me fit la marquise de Sévigné à la lettre du 16e juin a été perdue. On en connoîtra bien le dommage par la lettre que je lui écrivis six semaines après.

A Figuières, le 30e juillet 1654.

Mon Dieu, que vous avez d'esprit, ma cousine, que vous écrivez bien, que vous êtes aimable! Il faut avouer qu'étant aussi prude que vous l'êtes, vous m'avez grande obligation que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi, j'ai bien de la peine à me retenir. Tantôt je condamne votre insensibilité, tantôt je l'excuse. Mais je vous excuse toujours : j'ai tant de raisons de ne vous pas déplaire en cette rencontre; mais j'en ai de si fortes de vous désobéir. Quoi! vous me flattez, ma cousine, vous me dites des douceurs, et vous ne voulez pas que j'aie les dernières tendresses pour vous! Eh bien, je ne les aurai pas : il faut bien vouloir ce que vous voulez, et vous aimer à votre mode; mais vous répondrez un jour devant Dieu de la violence que je me fais, et des maux qui s'en ensuivront.

Au reste, Madame, vous me mandez qu'après que vous êtes demeurée d'accord avec Chapelain que j'étois un honnête homme, et que vous l'avez remercié du bien qu'il disoit de moi, je ne puis plus vous dire que vous êtes du parti du dernier venu. Je ne vois pas que cela vous justifie beaucoup : vous m'entendez louer, et vous en faites de même. Que sais-je, s'il vous avoit dit : « C'est un galant homme que M. de Bussy : il ne peut pas manquer de faire quelque chose ; il est à craindre seulement qu'il ne s'attache un peu trop à ses plaisirs quand il est à la cour ; » que sais-je, dis-je, si vous n'auriez pas cru qu'il eût eu raison, et si dans votre cœur au moins vous n'auriez pas condamné ma conduite; car enfin je vous ai vue dans des alarmes mal fondées après de semblables conversations. C'est une marque que les bonnes impressions que vous avez de moi ne sont pas encore bien fortes. Bien m'en prend que vous voyez souvent de mes amis; sans cela Mlle de Biais m'auroit bientôt ruiné dans votre esprit. Je ne vous traiterois pas de même si l'occasion s'en présentoit; je ne rejetterois pas seulement une grosse médisance qu'on me feroit de vous, mais encore la plus légère, précédée de vos louanges. Adieu, ma belle cousine, donnez-moi de vos nouvelles.

---

26. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Au camp de Vergès, le 17e août 1654.

Vous me mandez si souvent que vous me regretteriez beaucoup si j'étois mort, et je trouve si beau d'être fort regretté de vous, que cela me feroit souhaiter d'être en cet état, sans quelques petites raisons qui m'en empêchent, outre que ne vous ayant jamais surprise en mensonge, j'aime autant vous croire en cette rencontre que d'y aller voir ; et puis il y a une grande apparence qu'une

personne qui a la larme à l'œil en parlant seulement de la perte d'un de ses bons amis, le pleureroit fort si elle l'avoit effectivement perdu. Je crois donc, ma belle cousine, que vous m'aimez, et je vous assure que je suis pour vous comme vous êtes pour moi, c'est-à-dire content au dernier point de vous et de votre amitié. Ce n'est pas que je demeure d'accord avec vous que votre lettre, toute franche et toute signée, comme vous dites, fasse honte à tous les poulets : ces deux choses n'ont rien de commun entre elles. Il vous doit suffire que l'on approuve votre manière d'écrire à vos bons amis, sans vouloir médire des poulets, qui ne vous ont jamais rien dit. Vous êtes une ingrate, Madame, de les traiter mal, après qu'ils ont eu tant de respect pour vous. Pour moi, je vous l'avoue, je suis dans l'intérêt des poulets, non pas contre vos lettres; mais je ne vois pas qu'il faille prendre parti entre eux : ce sont deux beautés différentes. Vos lettres ont leurs grâces, et les poulets les leurs; mais, pour vous parler franchement, si l'on pouvoit avoir de vos poulets, on ne feroit pas tant de cas de vos lettres.

Il est vrai que vous êtes étrangement révoltée contre les coquettes. Je ne sais pas si cela vous durera jusques à cinquante ans. A tout hasard, je me tiendrai en haleine de beaux sentiments, pour les pousser avec vous, si entre ci et ce temps-là vous veniez à vous humaniser; et en attendant je n'aurai pour vous que la plus belle amitié du monde, puisque vous ne voulez autre chose.

Je suis bien aise que vous soyez satisfaite du surintendant, c'est une marque qu'il se met à la raison, et qu'il ne prend plus tant les choses à cœur qu'il faisoit. Quand vous ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il faut bien vouloir ce que vous voulez; on est encore trop heureux de demeurer de vos amis. Il n'y a guère que vous dans le royaume qui puisse réduire ses amants à

se contenter de l'amitié; nous n'en voyons point qui d'amant éconduit ne devienne ennemi; et je suis persuadé qu'il faut qu'une femme ait un mérite extraordinaire, pour faire en sorte que le dépit d'un amant maltraité ne le porte pas à rompre avec éclat.

J'admire la constance de M. d'Elbeuf pour Mme de Nesle. Ne voit-il pas ses dents, et, qui pis est, ne les sent-il pas? J'ai toujours bien cru que l'amour aveugloit, mais je ne savois pas encore qu'il enrhumât. Que sert à Mme d'Elbeuf d'être revenue si belle de Bourbon, si elle ne peut étaler ses charmes dans le monde, et s'il faut qu'elle s'aille enfermer dans Montreuil! En vérité, c'est une tyrannie effroyable que celle qu'elle souffre; et je crois qu'après cela on la devroit excuser si elle se vengeoit de son tyran. Il est vrai que je pense qu'elle s'est vengée, il y a longtemps, du mal qu'il lui devoit faire. Comme c'est une femme de grande prévoyance, elle a bien jugé qu'il lui donneroit sujet de plainte quelque jour. Elle n'a pas attendu qu'il primât, et entre nous, je crois que M. d'Elbeuf est sur la défensive.

Nous avons ici Vardes, un de ses amants, qui m'a dit qu'il étoit de vos amis, et qu'il vouloit vous écrire. Je sais par M. le prince de Conti qu'il a dessein d'être amoureux cet hiver de Mme de Roquelaure; et sur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes, qui bien souvent donnent une véritable passion pour un amour de dessein, c'est-à-dire de bon argent pour de la fausse monnoie? Je crois que Vardes aura de la peine à cette conquête, non pas tant par la force de la place, que par les soins et la vigilance du gouverneur. Au reste, il me fait des avances d'amitié extraordinaires, et si grandes, qu'il m'a obligé contre la résolution que j'avois faite, de lui promettre amitié. La réputation qu'il a d'être infidèle me faisoit peur; mais il est des amis de toutes sortes. Si j'ai un secret, celui-là ne le saura pas, et par-

ticulièrement si c'est un dessein pour ma fortune à quoi il puisse prétendre : *Guarda la Gamba.* Voilà qui est de mon cru, Madame. Corbinelli est à dix lieues d'ici. Il faut avouer que j'ai un beau naturel de savoir cela sans jamais avoir eu de maîtres.

Vous ne me mandez rien de la marquise d'Uxelles. Cependant elle est de vos bonnes amies, et assez des miennes. Est-ce qu'elle n'est plus à Paris, ou que vous ne m'en voulez pas parler, de peur d'être obligée de me mander ce qu'elle fait? Écrivez-le-moi, je vous prie, car enfin je l'estime fort, et je serai bien aise de faire quelque chose pour elle. Si elle peut une fois sortir de condition, je lui en offrirai : j'ai ouï dire que c'est une personne de service.

Je suis ravi d'être bien avec Messieurs vos oncles. Jalousie à part, ce sont d'honnêtes gens, mais il n'y a personne de parfait dans le monde; s'ils n'étoient jaloux, ils seroient peut-être quelque chose de pis. Avec tout cela je ne les crains pas trop, et en voulez-vous savoir la raison, Madame ? c'est que je vous crains beaucoup, et que vous êtes cent fois plus jalouse de vous-même qu'eux.

Toujours quelques douceurs, Madame; je ne m'en saurois tenir; mais il n'y a pas de danger, à cette heure que Mme de la Trousse voit mes lettres.

J'oubliois de vous dire que j'écris à M. de Coulanges sur la mort de Madame sa femme. Mme de Bussy me mande que je lui ai bien de l'obligation de ce qu'il a fait pour moi à la chambre des comptes. Ce qui redouble le déplaisir que j'ai de la perte qu'il a faite, c'est que j'appréhende qu'il n'aille devenir mon quatrième rival; car il y avoit assez de disposition du vivant de sa femme, mais sa considération le retenoit toujours.

Adieu, ma belle cousine, c'est assez badiner pour cette fois. Voici le sérieux de ma lettre : je vous aime de tout mon cœur.

A MADAME DE LA TROUSSE.

Je vous suis extrêmement obligé, Madame, de l'avis que vous m'avez donné. Croyant que notre belle marquise eût lu mes lettres toute seule, je lui aurois peut-être écrit des choses que je ne voudrois pas que d'autres qu'elle vissent, et Dieu sait quelle vie vous m'auriez faite à mon retour, et quelle honte vous et moi en aurions eue. Votre prudence a détourné ce malheur, en m'apprenant que vous lisez tout ce que je lui écris, et a mis les choses en état que je vous donnerai toujours du plaisir, et jamais de chagrin; mais, Madame, en vous rassurant sur les lettres trop tendres, j'ai honte d'en écrire de si folles, sachant que vous les devez lire, vous qui êtes si sage, et devant qui les précieuses ne font que blanchir. Il n'importe, votre vertu n'est point farouche, et jamais personne n'a mieux accordé Dieu et le monde que vous.

---

27. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Aux Rochers, ce 1er d'octobre.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée de M. le Coadjuteur, et ne doute pas qu'elle ne fasse un très-grand effet. Je l'envoyai dès hier à Nantes, à M. le maréchal de la Meilleraye, et je ne vous puis dire à quel point je vous suis obligée de la diligence avec laquelle vous m'avez rendu ce bon office. En cela j'ai bien reconnu votre manière ordinaire, et en vérité je vous en remercie d'aussi bon cœur, que de bon cœur vous avez pris cette peine. Je crois que vous en serez content. Je n'écris point à M. le Coadjuteur pour lui en faire un compliment; je crois qu'il suffira que vous lui en fassiez un pour moi. Je vous conjure de n'y pas manquer, et de me mander si le vôtre suffira.

Mais voici qui est admirable de vous voir si bien avec

toute ma famille. Il y a six mois que cela n'étoit pas du tout si bien. Je trouve que les changements si prompts ressemblent fort à ceux de la cour; je vous dirai pourtant qu'à mon avis cette bonne intelligence ici durera davantage ; et pour moi, j'en ai une si grande joie, que je ne puis vous la dire au point qu'elle est. Mais, bon Dieu ! où avez-vous été pêcher ce M. le grand prieur, que M. de Sévigné appeloit toujours *mon oncle le Pirate?* Il s'étoit mis dans la fantaisie que c'étoit sa bête de ressemblance, et je trouve qu'il avoit assez de raison. Mais dites-moi donc ce que vous pouvez avoir à faire ensemble, aussi bien qu'avec le comte de Bussy. J'ai une curiosité étrange que vous me contiez cette affaire, comme vous me l'avez promis. Mais en voici bien une autre : c'est que notre abbé, qui entend dire de tous côtés que l'on vous aime, se va mettre dans la tête de vous aimer aussi, tellement qu'il m'a déjà priée de vous en jeter quelques paroles par-ci par-là. Je lui ai promis de faire mes efforts, et s'il est vrai que vous aimiez ceux que j'aime, et à qui j'ai d'extrêmes obligations, je n'aurai pas beaucoup de peine à obtenir cette grâce de vous. Je vous donne le temps d'y penser, et en attendant je vous assure que vous devez être aussi content de moi, que ce jour que je vous écrivis une lettre de dix mille écus.

MARIE DE RABUTIN CHANTAL.

Un compliment à M. Girault; je n'ai point reçu son livre. Mandez-moi si c'est tout de bon que M. de Luynes soit mort, car je ne le saurois encore croire.

---

28. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

La campagne de 1655, j'allai servir en Flandre, et étant parti de Paris pour l'armée sans avoir été dire adieu à ma chère cousine, je lui en demandai pardon par une lettre que je lui écrivis de Lan-

drecy, aussitôt que nous y fûmes arrivés. Je ne rapporte point ici cette lettre, car je n'en ai pas retrouvé la copie; mais la marquise la reçut. Cependant je lui écrivis celle-ci quelque temps après.

Au camp devant Landrecy, le 3e juillet 1655.

D'où vient que je ne reçois point de vos lettres, Madame? Est-ce que vous me croyez encore en Catalogne cette campagne, ou que vous me grondez d'être parti sans vous dire adieu? Pour le premier je vous ai promis de venir en Flandre, et pour l'autre je vous ai dit de si bonnes raisons que vous seriez de fort méchante humeur si vous n'en étiez satisfaite.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de l'amour du surintendant pour vous, vous n'obligerez pas un ingrat : je vais vous dire à la pareille des nouvelles du mien pour ma Chimène. Il me semble que je vous fais un honnête parti quand je vous offre de vous dire un secret pour des bagatelles.

Vous saurez donc que la veille de mon départ de Paris fut employée aux adieux, aux protestations de s'aimer toute sa vie, et à toutes les marques les plus tendres que deux personnes qui s'aiment fort se peuvent donner de leur amour.

Ici je te permets, trop fidèle mémoire,
De cacher à mes sens le comble de ma gloire.

On se promit de s'écrire souvent, et le malheur des lettres douces qui tombent tous les jours entre les mains du tiers et du quart ne nous faisant point de peur, on résolut de s'écrire sans chiffre toutes les choses par leur nom. On demanda seulement que les lettres fussent brûlés aussitôt qu'elles auroient été lues. Après cela l'on recommença de se prouver par bons effets qu'on s'aimoit éperdument. Ensuite, l'amour étant un vrai recommenceur, l'on se redit les mêmes choses qu'auparavant en d'autres termes, et quelques-unes en mêmes mots. On y

ajouta seulement des assurances de ne jamais rien croire au désavantage de chacun. Quelques larmes suivirent ces assurances; elles furent encore mêlées d'un moment de plaisir, et puis on ne fit autre chose que pleurer en se quittant.

Voilà, Madame, mon histoire amoureuse. Je pense que celle du surintendant n'est ni si gaie, ni si lamentable; mais quelle qu'elle soit, je vous supplie de me la dire. Adieu, ma belle cousine.

---

29. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de la marquise, qui étoit la réponse à l'adieu que je lui avois fait en arrivant à Landrecy.

A Livry, ce 26e juin 1655.

Je me doutois bien que tôt où tard vous me diriez adieu, et que si ce n'étoit chez moi, ce seroit du camp devant Landrecy. Comme je ne suis pas une femme de cérémonie, je me contente de celui-ci, et je n'ai pas songé à me fâcher que vous eussiez manqué à l'autre. Je m'étois déjà dit vos raisons, avant que vous me les eussiez écrites, et je suis trop raisonnable pour trouver étrange que la veille d'un départ on couche chez des baigneurs. Je suis d'une grande commodité pour la liberté publique, et pourvu que les bains ne soient pas chez moi, je suis contente, et mon zèle ne me porte pas à trouver mauvais qu'il y en ait dans la ville.

Depuis que vous êtes parti, je n'ai bougé de ce beau désert ici, où, pour vous parler franchement, je ne m'afflige point trop de vous voir à l'armée. Je serois une indigne cousine d'un si brave cousin, si j'étois fâchée de vous voir cette campagne à la tête du plus beau corps qui soit en France, et dans un poste aussi glorieux que celui que vous tenez. Je crois que vous condamneriez des

sentiments moins nobles que ceux-là. Je laisse aux baigneurs d'en avoir de plus tendres et de plus foibles. Chacun aime à sa mode. Pour moi, je fais profession d'être brave, aussi bien que vous : voilà les sentiments dont je veux faire parade. Il se trouveroit peut-être quelques dames qui trouveroient ceci un peu romain,

Et rendroient grâce aux dieux de n'être pas Romaines,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Mais sur cela j'ai à leur répondre que je ne suis pas aussi tout à fait inhumaine, et qu'avec toute ma bravoure je ne laisse pas de souhaiter avec autant de passion qu'elles que votre retour soit heureux. Je crois, mon cher cousin, que vous n'en doutez pas, et que je ne demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve. Voilà l'adieu que je vous eusse fait, et que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

---

30. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre, je reçus encore celle-ci de la marquise, qui me l'écrivit transportée de joie des heureux succès de mes gardes de Landrecy, que le maréchal de Turenne avoit fort louées à la cour.

A Paris, ce 14e juillet 1655.

Voulez-vous toujours faire honte à vos parents? Ne vous lasserez-vous jamais de faire parler de vous toutes les campagnes? Pensez-vous que nous soyons bien aises d'entendre dire que M. de Turenne mande à la cour que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy? En vérité, c'est avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choses-là, et vous comprenez bien de quelle sorte je m'intéresse aux affronts que vous faites à notre maison.

Mais je ne sais, mon cousin, pourquoi je m'amuse à

faire la plaisante, car je n'en ai pas le loisir, et si peu que j'ai à vous dire, je le devrois dire sérieusement. Je vous dis donc que je suis ravie du bonheur que vous avez eu à tout ce que vous avez entrepris.

Je vous ai écrit une grande lettre de Livry, que je crains bien que vous n'ayez pas reçue ; j'aurois du chagrin qu'elle fût perdue, car elle me paroissoit assez badine.

Je me trouvai hier chez Mme de Montglas, qui avoit reçu une de vos lettres, et Mme de Gouville une autre. Je croyois en trouver une chez moi; mais je fus trompée dans mon attente, et je jugeai que vous n'aviez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en suis bien aise, et je prétends avoir un de ces jours ma *voiture* à part. Adieu, mon cousin; le gazetier parle de vous légèrement : bien des gens en ont été scandalisés, et moi plus que les autres; car je prends plus d'intérêt que les autres à tout ce qui vous touche. Ce n'est pas que je ne vous conseille de quitter Renaudot de ses éloges, pourvu que M. de Turenne et M. le Cardinal soient toujours bien informés de vos actions.

---

31. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 19e juillet 1655.

Voici la troisième fois que je vous écris depuis que vous êtes parti; c'est assez pour vous faire voir que je n'ai rien sur le cœur contre vous. Je reçus l'adieu que vous me faisiez de Landrecy, pendant que j'étois à Livry, et je vous fis réponse en même temps. Je vois bien que vous ne l'avez pas reçue, et j'en suis fort fâchée; car, outre qu'elle étoit assez honnêtement tendre, c'est qu'elle étoit assez jolie, au moins à ce qu'il me sembloit; et comme elle vous étoit destinée, je suis en colère qu'un

autre en ait eu le plaisir. Depuis cela je vous ai encore écrit par un laquais que vous aviez envoyé ici, lequel étoit chargé de plusieurs lettres pour de belles dames. Je ne m'amusai pas à vous chicaner sur ce qu'il n'y en avoit point pour moi aussi, et je vous fis une petite lettre en galopant, qui vous faisoit connoître, quoique assez mal arrangée, la sensible joie que j'ai eue du bonheur que vous eûtes à vos gardes de Landrecy, dont la nouvelle nous est venue ici le plus agréablement du monde, par des gens de la cour qui nous ont dit que M. le Cardinal avoit dit beaucoup de bien de vous devant le Roi, qui en avoit dit lui-même, et ensuite toute la cour, qui avoit fort loué cette dernière action. Vous pouvez croire que ma joie n'a pas été médiocre d'entendre dire tout haut cela de vous. Mais pour en revenir à mon conte, ce fut sur cela que je vous écrivis ma seconde lettre, et cinq ou six jours après j'ai reçu celle où je vois que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre cousin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun sujet, et là-dessus on peut tirer une belle moralité : c'est qu'il ne faut jamais condamner personne sans l'entendre. Voilà ce que j'avois à vous dire pour ma justification. Quelque autre peut-être auroit pu réduire les mêmes choses en moins de paroles; mais il faut que vous supportiez mes défauts : chacun a son style; le mien, comme vous voyez, n'est pas laconique.

Je ne crois pas avoir jamais rien lu de plus agréable que la relation que vous me faites de votre adieu à votre maîtresse. Ce que vous dites que l'amour est un vrai recommenceur est tellement joli, et tellement vrai, que je suis étonnée que l'ayant pensé mille fois, je n'aie jamais eu l'esprit de le dire. Je me suis même quelquefois aperçue que l'amitié se vouloit mêler en cela de contrefaire l'amour, et qu'en sa manière elle étoit aussi une vraie recommenceuse. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus

galant que ce que vous me dites sur votre affaire, je ne me sens point tentée de vous faire une pareille confidence sur ce qui se passe entre le surintendant et moi, et je serois au désespoir de vous pouvoir mander quelque chose d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions, et les mêmes craintes, de sorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je crois qu'il se lassera enfin de recommencer toujours inutilement la même chose. Je ne l'ai vu que deux fois depuis six semaines, à cause d'un voyage que j'ai fait. Voilà ce que je vous en puis dire, et ce qui en est. Usez aussi bien de mon secret que j'userai du vôtre : vous avez autant d'intérêt que moi à le cacher.

Je ne vous dis rien de l'aventure de Bartet; je crois qu'on vous l'aura mandée, et qu'elle vous aura diverti; pour moi, je l'ai trouvée bien imaginée. Il y a une dame qu'on accuse d'avoir été les premiers jours dans les maisons demander si c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intéressé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que présentement il commence à sentir son mal, et à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu.

Adieu, mon pauvre cousin : ce n'est point ici une belle lettre, ni une réponse digne de la vôtre; mais on n'est pas toujours en belle humeur. Il y a huit jours que je suis malade, cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toujours bien; car pour moi, je fais mon devoir sur votre sujet, et je vous souhaite un heureux retour.

---

32. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Je vous rends grâces de votre Malherbe; j'en ferai mon profit admirablement, et veux parer mon esprit de toutes sortes de belles choses, afin qu'il ne vous ennuie pas d'y demeurer. Celui qui me vint voir hier se con-

tenteroit d'être placé plus bas, c'est-à-dire au cœur. mais il est persuadé que ce n'est pas une chose facile; C'est pourquoi, quelque envie qu'il ait de se mettre à la mode, je vois bien que nous en demeurerons à l'estime et au respect. Je lui suis très-obligée de la chaleur qu'il me témoigna pour nos intérêts : il me promit de faire des merveilles, et moi je vous conjure de vous guérir, et d'être persuadé que je vous aime et vous estime d'une façon tout extraordinaire. Dites toujours du bien de moi, cela me fait un honneur étrange.

---

33. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bavay, ce 13e août 1655.

J'ai reçu vos trois lettres, Madame : celle du 26e juin de Livry, et celles du 14e et du 19e juillet de Paris. Celle de Livry est effectivement fort plaisante; mais, comme vous dites, elle n'est pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de désespoir et de larmes, tout exprès, à ce qui semble, pour me dire que ce n'est pas pour moi. Je sais bien que je n'y dois pas prétendre, mais vous n'avez que faire de m'exagérer si fort vos foiblesses pour un autre, et votre fermeté pour moi. Quand on aime bien les gens qui vont à l'armée, on a plus de crainte pour le danger de leurs personnes que de joie dans l'espérance de l'honneur qu'ils vont acquérir. Je jurerois qu'il y a des mouvements de dépit dans ce que vous m'écrivez. Sur la fin pourtant, vous vous radoucissez un peu, et craignant que ce que vous me mandez sur mon départ ne sente la rudesse de Rome naissante, vous vous radoucissez sur mon retour.

Pour votre lettre du 14e juillet, il n'y a rien de plus obligeant ni de plus flatteur que ce que vous me dites sur mes gardes de Landrecy. J'ai ri en lisant vos contre-

galant que ce que vous me dites sur votre affaire, je ne me sens point tentée de vous faire une pareille confidence sur ce qui se passé entre le surintendant et moi, et je serois au désespoir de vous pouvoir mander quelque chose d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions, et les mêmes craintes, de sorte que cela retarde notablement les progrès qu'il voudroit faire. Je crois qu'il se lassera enfin de recommencer toujours inutilement la même chose. Je ne l'ai vu que deux fois depuis six semaines, à cause d'un voyage que j'ai fait. Voilà ce que je vous en puis dire, et ce qui en est. Usez aussi bien de mon secret que j'userai du vôtre : vous avez autant d'intérêt que moi à le cacher.

Je ne vous dis rien de l'aventure de Bartet ; je crois qu'on vous l'aura mandée, et qu'elle vous aura diverti ; pour moi, je l'ai trouvée bien imaginée. Il y a une dame qu'on accuse d'avoir été les premiers jours dans les maisons demander si c'étoit un affront que cela, parce qu'elle avoit ouï dire à l'intéressé que ce n'étoit qu'une bagatelle. On dit que présentement il commence à sentir son mal, et à trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût pas été tondu.

Adieu, mon pauvre cousin : ce n'est point ici une belle lettre, ni une réponse digne de la vôtre ; mais on n'est pas toujours en belle humeur. Il y a huit jours que je suis malade, cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi toujours bien ; car pour moi, je fais mon devoir sur votre sujet, et je vous souhaite un heureux retour.

---

32. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Je vous rends grâces de votre Malherbe; j'en ferai mon profit admirablement, et veux parer mon esprit de toutes sortes de belles choses, afin qu'il ne vous ennuie pas d'y demeurer. Celui qui me vint voir hier se con-

tenteroit d'être placé plus bas, c'est-à-dire au cœur. mais il est persuadé que ce n'est pas une chose facile; C'est pourquoi, quelque envie qu'il ait de se mettre à la mode, je vois bien que nous en demeurerons à l'estime et au respect. Je lui suis très-obligée de la chaleur qu'il me témoigna pour nos intérêts : il me promit de faire des merveilles, et moi je vous conjure de vous guérir, et d'être persuadé que je vous aime et vous estime d'une façon tout extraordinaire. Dites toujours du bien de moi, cela me fait un honneur étrange.

---

33. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bavay, ce 13e août 1655.

J'ai reçu vos trois lettres, Madame : celle du 26e juin de Livry, et celles du 14e et du 19e juillet de Paris. Celle de Livry est effectivement fort plaisante; mais, comme vous dites, elle n'est pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de désespoir et de larmes, tout exprès, à ce qui semble, pour me dire que ce n'est pas pour moi. Je sais bien que je n'y dois pas prétendre, mais vous n'avez que faire de m'exagérer si fort vos foiblesses pour un autre, et votre fermeté pour moi. Quand on aime bien les gens qui vont à l'armée, on a plus de crainte pour le danger de leurs personnes que de joie dans l'espérance de l'honneur qu'ils vont acquérir. Je jurerois qu'il y a des mouvements de dépit dans ce que vous m'écrivez. Sur la fin pourtant, vous vous radoucissez un peu, et craignant que ce que vous me mandez sur mon départ ne sente la rudesse de Rome naissante, vous vous radoucissez sur mon retour.

Pour votre lettre du 14e juillet, il n'y a rien de plus obligeant ni de plus flatteur que ce que vous me dites sur mes gardes de Landrecy. J'ai ri en lisant vos contre-

vérités, et la honte que vous me mandez avoir eue des mauvaises actions que j'ai faites.

Pour votre troisième lettre du 19e juillet, je vous dirai que, pour n'être pas d'un style laconique, elle ne laisse pas d'être fort agréable. Je serois bien fâché qu'elle fût plus courte, et vous avez tort de dire que vous écririez mieux si vous n'étiez malade. Vous vous portez mieux que vous ne pensez, ma chère cousine, et moi je suis à vous mille fois plus que je ne vous le saurois dire.

Je vous écris fort à la hâte, parce qu'il y a une heure que l'armée est en marche. Je ne vous écris pas en galopant, comme vous me mandiez l'autre jour que vous faisiez; mais je vais galoper dans un moment pour vous avoir écrit.

---

34. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il se passa près de deux mois sans que j'écrivisse à la marquise, parce que nous fûmes dans de continuelles marches. Elle m'écrivit pourtant une lettre, que je n'ai point retrouvée, mais l'on le verra par la lettre suivante.

Au camp d'Angres, ce 7e octobre 1655.

Je suis fort aise, Madame, que vous m'assuriez que M. le surintendant souhaite de trouver que j'ai raison dans l'affaire qu'on m'a voulu faire avec lui. Cela ne laisse pas de me surprendre, et je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux avoir sujet de se plaindre de Mme Martel que de moi. Je vous assure aussi, ma belle cousine, que je lui en ai bien plus d'obligation, et qu'il n'y a guère de gens au monde contre qui je ne me déclarasse quand il s'agira de ses intérêts. Pour vous qui m'empêchez de perdre un si bon ami, vous pouvez juger si je vous aime.

J'ai reçu de grands remerciements de la comtesse de Fiesque sur l'affaire dont vous dites qu'on a tant chu-

choté à Saint-Fargeau. Ce n'est pas qu'elle ne désavoue la lettre, mais elle me rend grâces de l'avoir supprimée, disant que si elle avoit été vue, il auroit été bien malaisé de désabuser le public, à moins que de faire des manifestes qui, bien loin de justifier, éternisent la médisance.

M. le Cardinal a été une seconde fois à l'armée, pour voir Condé et Saint-Ghislain, et pour laisser ces places en état de ne rien craindre cet hiver, et de se passer de nous jusqu'au printemps. Son Éminence m'a fort bien traité, et m'a fait donner mille écus pour achever ma campagne.

Il y a deux ou trois jours que M. de Turenne et moi parlant de quelque chose, je vins à vous nommer. Il me demanda si je vous voyois; je lui répondis qu'étant cousins germains vous et moi, et de même maison, je ne voyois pas une femme plus souvent que vous. Il me dit qu'il vous connoissoit, et qu'il avoit été vingt fois à votre porte sans vous rencontrer; qu'il vous estimoit fort, et qu'une marque de cela étoit qu'il ne voyoit aucune femme. Je lui dis que vous m'aviez parlé de lui, que vous aviez su l'honneur qu'il vous avoit fait, et que vous m'aviez témoigné lui en être très-obligée.

Et à ce propos, Madame, il faut que je vous dise que je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne plus généralement estimée que vous. Vous êtes les délices du genre humain : l'antiquité vous auroit dressé des autels, et vous auriez assurément été déesse de quelque chose. Dans notre siècle, où l'on n'est pas si prodigue d'encens, et surtout pour le mérite vivant, on se contente de dire qu'il n'y a point de femme à votre âge plus aimable ni plus vertueuse que vous. Je connois des princes du sang, des princes étrangers, des grands seigneurs façon de princes, des grands capitaines, des ministres d'État, des gentilshommes, des magistrats, et des philosophes, qui

fileroient pour vous si vous les laissiez faire. En pouvez-vous souhaiter davantage? A moins que d'en vouloir à la liberté des cloîtres, vous ne sauriez aller plus loin.

J'oubliois de vous dire qu'il y a deux mois qu'Humières disant à Nogent quelque chose qui lui déplut, celui-ci donna du bout de ses gants sur le chapeau de l'autre. M. le Cardinal étoit alors à l'armée; il défendit à Humières, de la part du Roi, d'en avoir aucun ressentiment; mais la Châtre, son beau-frère, fit appeler Nogent par un gentilhomme de ses parents appelé Sainte-Fère, lieutenant d'Humières. Nogent ne voulut point se battre, et dit depuis qu'il n'avoit tenu qu'à Sainte-Fère qu'il n'eût satisfait la Châtre. Il y a huit jours que Sainte-Fère lui faisant un éclaircissement là-dessus, Nogent le traita de petit mignon, ne lui voulant donner satisfaction aucune. Sainte-Fère, qui tenoit un fouet de postillon à la main, lui en donna quelques coups. Nogent dit n'avoir point été frappé, et qu'Humières l'a voulu faire assassiner. Humières dit qu'il n'a aucune part à cela, que véritablement, s'il avoit cru être offensé, il auroit fait donner cent coups de bâton à Nogent par un de ses domestiques, et il dit même qu'il veut bien que Nogent croie que c'est lui qui lui a fait faire cette insulte.

---

35. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

La campagne de 1655 étant finie, je vins attendre à Noyon les ordres du quartier d'hiver, et en les attendant, j'écrivis cette lettre à la marquise.

A Noyon, ce 7e novembre 1655.

J'attends ici la venue du Messie, Madame, c'est-à-dire les ordres du quartier d'hiver, avec une grande impatience. Je ne m'ennuie pas trop, vu la saison (cela soit dit sans vous offenser, ma chère cousine; car il me semble que je dois m'ennuyer partout où vous n'êtes

pas). Je me lève tard, je me couche de bonne heure; je vais, je viens, j'entre en colère, j'en sors, je prie Dieu, je le jure, et comme cela les journées d'hiver ne durent rien.

Aussitôt que j'aurai mon congé, j'irai à Compiègne faire ma cour; et si je dois servir cet hiver sur la frontière, comme je l'ai demandé, je serai bien pressé si je ne vais pas vous dire adieu. En tout cas, je vous écrirai, ma belle cousine, et partout je vous aimerai de tout mon cœur.

Mille amitiés, s'il vous plaît, à tous mes rivaux, fussent-ils quatre fois autant qu'ils ne sont.

---

36. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quelques jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus mon congé de la cour, et étant allé à Compiègne trouver le Roi, j'y reçus cette lettre de la marquise.

A Paris, ce 25e novembre 1655.

Vous faites bien l'entendu, Monsieur le Comte. Sous ombre que vous écrivez comme un petit Cicéron, vous croyez qu'il vous est permis de vous moquer des gens. A la vérité, l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je suis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit-là de ridicule; car de la manière dont je vous écrivis, c'est un miracle que vous ayez pu comprendre ce que je vous voulois dire, et je vois bien qu'en effet vous avez de l'esprit, ou que ma lettre est meilleure que je ne pensois : quoi qu'il en soit, je suis fort aise que vous ayez profité de l'avis que je vous donnois.

On m'a dit que vous sollicitiez de demeurer sur la frontière cet hiver. Comme vous savez, mon pauvre cousin, que je vous aime un peu rustaudement, je voudrois qu'on vous l'accordât; car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens, et vous ne doutez pas de la passion que j'ai

pour votre fortune. Mais, quoi qu'il puisse arriver, je serai contente. Si vous demeurez sur la frontière, l'amitié solide y trouvera son compte, et si vous revenez, l'amitié tendre sera satisfaite.

On dit que Mme de Châtillon est chez l'abbé Foucquet, cela paroît fort plaisant à tout le monde.

Mme de Roquelaure est revenue tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate couture : ce qui donne une si terrible jalousie aux belles qui y sont, que par dépit on a résolu qu'elle ne sera point des après-soupers, qui sont gais et galants, comme vous savez. Mme de Fiennes voulut l'y faire demeurer hier; mais on comprit par la réponse de la Reine qu'elle pouvoit s'en retourner.

Le prince d'Harcourt et la Feuillade eurent querelle avant-hier chez Jeannin. Le prince disant que le chevalier de Gramont avoit l'autre jour ses poches pleines d'argent, il en prit à témoin la Feuillade, qui dit que cela n'étoit point, et qu'il n'avoit pas un sou. « Je vous dis que si. — Je vous dis que non. — Taisez-vous, la Feuillade. — Je n'en ferai rien. » Là-dessus le prince lui jeta une assiette à la tête, l'autre lui jeta un couteau; ni l'un ni l'autre ne porta. On se met entre-deux, on les fait embrasser; le soir ils se parlent au Louvre, comme si de rien n'étoit. Si vous avez jamais vu le procédé des académistes, qui ont *campos*, vous trouverez que cette querelle y ressemble fort.

Adieu, mon cher cousin, mandez-moi s'il est vrai que vous vouliez passer l'hiver sur la frontière, et croyez surtout que je suis la plus fidèle amie que vous ayez au monde.

---

37. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Vendredi, 23e juin 1656.

Votre souvenir m'a donné une joie sensible, et m'a réveillé tout l'agrément de notre ancienne amitié. Vos vers m'ont fait souvenir de ma jeunesse, et je voudrois bien savoir pourquoi le souvenir de la perte d'un bien aussi irréparable ne donne point de tristesse. Au lieu du plaisir que j'ai senti, il me semble qu'on devroit pleurer; mais sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnoissance que j'ai de votre présent. Vous ne pouvez douter qu'il ne me soit agréable, puisque mon amour-propre y trouve si bien son compte, et que j'y suis célébrée par le plus bel esprit de mon temps. Il faudroit pour l'honneur de vos vers que j'eusse mieux mérité tout celui que vous me faites. Telle que j'ai été, et telle que je suis, je n'oublierai jamais votre véritable et solide amitié, et je serai toute ma vie la plus reconnoissante comme la plus ancienne de vos très-humbles servantes.

La M. de Sévigné.

---

38. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Si Montreuil n'étoit point douze fois plus étourdi qu'un hanneton, vous verriez bien que je ne vous ai fait aucune malice; car il se chargea de vous faire savoir que je ne pouvois vous aller prendre, et me le promit si sérieusement, que croyant ce qu'il me disoit qu'il n'étoit plus si fou qu'il avoit été, je m'en fiai à lui, et c'est la faute que je fis. Outre cela, le temps épouvantable qu'il fit vous devoit assez dire que je n'irois point au Cours. Tout cela vous fait voir que je n'ai aucun tort : c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous êtes revenu de Pontoise, de n'y point retourner pour vous pendre; cela n'en vaut pas

la peine, et vous y serez toujours reçu quand vous voudrez bien, mon cher. Croyez que je ne suis point irrégulière pour vous, et que je vous aime très-fort.

---

39. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le Tellier me manda qu'il feroit souvenir M. le Cardinal de moi pour servir sur la frontière cet hiver. Cependant je n'en ouïs plus parler et je l'allai passer à Paris.

La campagne de 1656 ayant commencé par le siége de Valenciennes, j'écrivis à la marquise cette lettre.

Au camp devant Valenciennes, ce 9e juillet 1656.

Il y a six jours que je suis ici, Madame; vous avez pu voir une lettre que j'écrivois à notre ami Corbinelli du jour que j'arrivai. Les choses sont quasi en même état; nous n'avons guère avancé depuis. Vous aurez déjà pu savoir la mort de trois capitaines aux gardes, et de quantité d'officiers que vous ne connoissez pas; la blessure du chevalier de Créquy à la tête, et du marquis de Sillery à la mâchoire, du marquis de Lauresse au bras, et de Molondin à la jambe.

La nuit du 7 au 8, les ennemis vinrent sur les onze heures à nos lignes, d'abord du côté des Lorrains, et peu de temps après au quartier de Picardie, et cela pour reconnoître notre contenance, et pour nous fatiguer par de petites alarmes, car il ne parut point d'infanterie. Le matin du 8e, il sortit trois escadrons de la ville sur le quartier des Lorrains, et comme tout le monde y courut, un cavalier des nôtres se détacha, et tira de quatre pas son mousqueton à la Feuillade, et puis lui demanda : « Qui vive? » La Feuillade répondit : « Vive la Feuillade! » parce qu'il n'étoit pas mort. Si vous me demandez pourquoi ce cavalier lui en vouloit, je vous répondrai que je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'il falloit que ce jour-là la Feuillade ressemblât à un Espagnol.

La même nuit du 7e au 8, la contrescarpe fut prise, qui coûta beaucoup de braves gens au régiment de Turenne.

Voici une des plus grandes entreprises que nous ayons faites depuis la guerre : nous attaquons la plus grande ville des Pays-Bas, où sont les magasins d'Espagne ; il y a quinze ou seize cents hommes de guerre dedans, et plus de dix mille bourgeois portant les armes, qui servent comme des troupes réglées. Nous avons à la portée du fauconneau de nos lignes une armée ennemie de vingt mille hommes, dans laquelle est le prince de Condé, qui observe tous nos mouvements, et qui nous tient dans une contrainte épouvantable. Cependant l'ordre est si bon parmi nous, et nos troupes me paroissent si bien intentionnées, que j'attends un bon succès de notre entreprise. Je ne doute pas que les ennemis ne fassent une attaque aux lignes : si c'est de notre côté, ils seront repoussés; je ne vous dis pas cela comme un fanfaron et sans connoissance de cause.

Par le premier ordinaire je vous manderai ce qui sera arrivé ; je sais quel plaisir c'est que de recevoir des nouvelles d'importance, et véritables comme celles-ci.

J'oubliois de vous dire que j'ai vu M. de la Trousse, qui se porte fort bien, aux enseignes qu'il me demanda un jugement pour un cavalier qu'il répétoit, et que je le condamnai.

L'affaire du régiment de Saint-Abre est échouée pour la Châtre et pour Biscarat, et M. le Cardinal ne la veut faire pour personne, à ce qu'il dit. Adieu, ma belle cousine.

---

40. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

La nuit du 15e au 16e juillet, les ennemis ayant attaqué les lignes du maréchal de la Ferté, battirent son armée, et le prirent prisonnier sans que nous le pussions secourir, parce que les écluses

de Bouchain ayant été levées, notre digue sur l'Escaut fut inondée, et nous n'y pûmes passer. Nous nous retirâmes donc au Quesnoy, d'où j'écrivis cette lettre le 20e juillet à la marquise.

Au camp de Quesnoy, le 20e juillet 1656.

Je vous aurois plus tôt tirée de peine, Madame, si j'avois eu plus tôt le loisir et la commodité de vous apprendre de mes nouvelles; mais depuis notre retraite de Valenciennes jusques à présent, j'ai presque toujours été à cheval ou sur la paillasse, et je n'ai point su qu'il partit de courrier de l'armée qu'aujourd'hui.

Vous saurez donc, Madame, que le 16e de ce mois, à deux heures du matin, les lignes du maréchal de la Ferté furent attaquées par l'armée des ennemis, et forcées sans résistance, hormis du côté des gardes françoises et de la marine, qui en firent beaucoup; mais ils furent pris par derrière. Nous ne pûmes secourir cette armée, parce que, du côté que les ennemis firent le plus grand effort, il n'y avoit qu'une digue fort étroite et longue de huit cents pas, sur l'Escaut et les prairies, que ceux de Bouchain avoient inondée, par laquelle digue nous pouvions nous communiquer; et cette inondation fit aussi que fort peu de gens se purent sauver. Le maréchal de la Ferté fut pris; le comte d'Estrées, le comte de Grand-Pré et Gadagne, lieutenants généraux, pris; Moret, Riberpré, le marquis de Renel, Vervins, Thianges, la Trousse, Pradel, Poillac, la Luserne, et plus de quatre cents officiers, cavalerie ou infanterie, pris; le marquis d'Estrées, volontaire, tué; la Roque Saint-Chamarant, mestre de camp de cavalerie, pris; Belsunce, mestre de camp d'infanterie, tué; et bien d'autres que nous ne savons pas encore.

Le marquis d'Uxelles se sauva par la digue, Bellefonds à nage. Le débris de cette armée, qui pouvoit être de deux mille hommes, cavalerie ou infanterie, se retira à Condé. Notre armée marcha au Quesnoy sans ordre de

bataille; nous y trouvâmes deux mille hommes qui venoient de France pour nous joindre.

Le lendemain 17e, ayant fait revue, nous trouvâmes huit mille hommes de pied, et huit mille chevaux dans l'armée de Turenne; cinq cents chevaux, et trois cents hommes de pied dans celle de la Ferté.

Le mardi 18e, les ennemis se vinrent poster à notre vue de l'autre côté du Quesnoy, un petit ruisseau entre-deux. Leur dessein étoit, à ce que nous croyons, d'assiéger le Quesnoy si nous en eussions déjà été éloignés, ou de nous attaquer si nous eussions fait devant eux une méchante démarche; mais malheureusement pour eux, ils nous ont trouvés bien postés, fiers, et témoignant ne respirer que la vengeance de la défaite de nos camarades.

Ce matin ils ont décampé de devant nous, et nous ont laissés douter deux heures durant s'ils ne vouloient point nous donner bataille; mais enfin ils ont repris le chemin de Valenciennes, et nous croyons qu'ils vont faire le siége de Condé, que nous aurons bien de la peine de secourir. Voilà notre aventure, Madame, que vous ne pouvez apprendre d'ailleurs plus véritablement.

Le 17e, j'envoyai mon trompette savoir ce qu'étoit devenu la Trousse. Il revint le lendemain sans avoir pu parler à lui, mais ayant appris qu'il se portoit fort bien.

J'oubliois de vous dire que toute l'armée de la Ferté a perdu son bagage, hormis Bellefonds, qui a sauvé sa vaisselle d'argent.

---

41. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Aux Rochers, ce 12e septembre.

Je vous suis bien obligée de votre agréable et ponctuelle réponse. Il me semble qu'à un paresseux comme vous cela veut dire quelque chose; mais moi que voulez-vous que je vous réponde sur la question que vous me

faites, touchant les madrigaux? Ne savez-vous pas bien que je suis une écolière qui n'entends rien à la beauté des vers italiens? Ne pouvant donc parler que de la pensée de l'un et de l'autre, je vous dirai que celle du Guarini, quoique fort semblable à celle du Tasse, me plaît davantage, sans que je puisse dire quasi pourquoi. Pour celui de M. du Raincy, que j'entends un peu mieux, je le trouve admirable, et ne crois pas qu'on en puisse faire un plus beau sur ce sujet. Je l'ai su par cœur la seconde fois que je l'ai lu : c'est signe qu'il m'étoit bien demeuré dans la tête. Mais vous saurez que la petite *canzonnetta* me paroît la plus jolie du monde. Je tâche de l'ajuster sur quelqu'un de tous les airs que j'ai jamais sus, et n'y trouvant pas bien mes mesures, je pense que j'entreprendrai d'y en faire un tout neuf, tant j'ai d'envie de la chanter.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir la onzième lettre des jansénistes. Il me semble qu'elle est fort belle. Mandez-moi si ce n'est pas votre sentiment. Je vous remercie de tout mon cœur du soin que vous avez eu de me l'envoyer avec tant d'agréables choses. Cela divertit extrêmement en tous lieux, mais particulièrement à la campagne. Songez donc que vous ferez une charité toutes les fois que vous en userez ainsi, et que vous obligerez une personne qui vous aime et vous estime beaucoup plus que vous ne pensez.

M. de Rabutin.

Mme de la Troche est ici qui vous baise les mains. Mes oncles et mes enfants en font de même. Mandez-moi bien quelle réception vous aura faite cette belle reine de Suède.

---

42. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A S. A. R. MADEMOISELLE.

Aux Rochers, ce 30e octobre 1656.

O belle et charmante princesse
Vos adorables qualités,
Et plus encor vos extrêmes bontés
Font qu'à vous on pense sans cesse,
Que toujours l'on voudroit se trouver près de vous,
Que l'on voudroit toujours embrasser vos genoux.

C'est donc avec justice, Mademoiselle, que Votre Altesse Royale fut persuadée que j'aurois bien voulu être du nombre de celles, à Chilly, à Saint-Cloud et dans les autres lieux, qui se trouvèrent sur son passage, en allant à Forges.... Le mien sans doute eût été des plus zélés, mais ma joie eût été parfaite si j'eusse été assez heureuse pour me trouver à point :

Car vous, grandes Divinités,
Vous vous rendez plus familières
A nous autres humbles bergères,
Dans les lieux du monde écartés,
Parmi les bois et les fougères,
Que vous ne faites pas dans les grandes cités.

C'est sans doute où vous m'eussiez fait l'honneur de me dire vos sentiments de cette reine du Nord, dont vous témoignez être si satisfaite. J'ai reçu vingt-cinq ou trente lettres qui m'ont dit vingt-cinq ou trente fois la même chose : la belle réception qu'on lui a faite et celle qu'elle a faite aux autres.

Pour moi, Mademoiselle, je ne vous manderai point de nouvelles de ce pays dont vous puissiez être importunée de redites; car je m'assure que je suis la seule qui vous puisse apprendre la cavalcade qu'ont faite à Nantes quelques dames du quartier Saint-Paul, en habit d'Ama-

zones. Mme de Creil étoit la principale, et M. de Brégis conduisoit cette belle troupe.

Tout ce qu'on voit dans les romans
De pompeux et de magnifique,
Tout ce que le moderne, aussi bien que l'antique,
A jamais inventé pour les habillements,
N'approche point des ornements
Dont cette troupe est parée,
Et je suis bien assurée
Qu'autrefois Thalestris,
Quand elle vint trouver, de lointaine contrée,
L'illustre conquérant dont son cœur fut épris,
N'était point si divine
Que de Creil, la divine,
Auprès du comte de Brégis

Elles étoient parties en cet équipage des Sables d'Olonne, pour rendre visite à Mme la maréchale de la Meilleraye, qu'elles ne trouvèrent point; mais leur peine ne fut pas tout à fait perdue, car elles furent régalées de force cris de carême-prenant, après quoi elles s'en retournèrent fort satisfaites.

Je m'assure aussi que vous n'aurez jamais ouï parler de la cane de Montfort, laquelle tous les ans, au jour Saint-Nicolas, sort d'un étang avec ses canetons, passe au travers de la foule du peuple, en canetant, vient à l'église et y laisse de ses petits en offrande.

Cette cane jadis fut une damoiselle
Qui n'alloit point à la procession,
Qui jamais à ce saint ne porta de chandelle;
Tous ses enfants, aussi bien qu'elle,
N'avoient pour lui nulle dévotion,
Et ce fut par punition
Qu'ils furent tous changés en canetons et canes,
Pour servir d'exemple aux profanes;

Et si, Mademoiselle, afin que vous le sachiez, ce n'est pas un conte de ma mère l'oie,

Mais de la cane de Montfort,
Qui, ma foi, lui ressemble fort.

Vous voyez, Mademoiselle, que je vous ai donné parole; ces nouvelles assurément n'auront point leurs pareilles. Mais parlant plus sérieusement, trouvez bon qu'avec tout le monde je souhaite avec passion le retour de Votre Altesse Royale à Paris, et que je l'assure que je suis plus que jamais sa très-humble et très-obéissante servante.

MARIE DE RABUTIN CHANTAL.

---

43. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Au camp de Blécy, ce 4e août 1657.

Votre lettre est fort agréable, ma belle cousine; elle m'a fort réjoui. Qu'on est heureux d'avoir une bonne amie qui ait autant d'esprit que vous! Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, et l'on ne peut pas vous dire: « Ce mot-là seroit plus à propos que celui que vous avez mis. » Quelque complaisance que je vous doive, Madame, vous savez bien que je vous parle assez franchement pour ne vous pas dire ceci si je ne le croyois, et vous ne doutez pas que je ne m'y connoisse un peu, puisque j'ose bien juger des ouvrages de Chapelain, et que je censure quelquefois assez justement ses pensées et ses paroles.

Je vous envoie la copie de la lettre que j'ai écrite à la marquise d'Uxelles. Elle me mande que si j'aime les grands yeux et les dents blanches, elle aime de son côté les gens tendres et les amoureux transis, et que ne me trouvant pas comme cela, je me tienne pour éconduit. Elle revient après, et sur ce que je lui mande, comme vous verrez, que je la quitterai si elle me rebute, et qu'à moins que de se déguiser en maréchale pour me sur-

prendre, elle ne m'y rattrapera plus, elle me répond que je ne me désespère point, et me promet de se donner à moi quand elle sera parvenue à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange jusqu'aux os ; que mon poulet ne pouvoit lui être rendu plus à propos, et que n'ayant pas un denier, elle étoit dans la plus méchante humeur du monde.

J'écris à Corbinelli de vous dire ce qui s'est passé entre M. de Turenne et moi depuis que je suis à l'armée, et qu'enfin nous avons fait une réconciliation qui me paroît sincère ; je ne sais si cette paix durera.

J'ai gagné huit cents louis d'or depuis quatre ou cinq jours. Si je n'en gagne pas davantage, c'est que l'on appréhende ma fortune : je ne trouve plus de gens qui veuillent jouer contre moi.

Voulez-vous savoir la vie que nous faisons, Madame ? Je m'en vais vous la dire. Quand l'armée marche, nous travaillons comme des chiens ; quand elle séjourne, il n'y a pas de fainéantise égale à la nôtre. Nous poussons toujours les affaires aux extrémités. On ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien on est trois ou quatre jours sans sortir du lit ; on fait bonne chère, ou l'on meurt de faim.

Les ennemis sont campés entre Béthune et la Bassée, attendant tranquillement la prise de Montmédy, qu'ils n'ont pas jugé d'assez grande conséquence pour hasarder un combat en voulant le secourir. Adieu, ma belle cousine.

---

44. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Vous me dites des choses si obligeantes de l'estime que vous avez donnée de moi à M. Servien, qu'encore que de moi j'y aie peu contribué, et que je craigne même de la détruire si j'ai jamais l'honneur de le voir, je ne laisse pourtant pas d'en sentir une certaine gloire, que

toute autre personne ne m'auroit pu donner; et je ne sais si je ne serois point obligée, pour reconnoître en quelque façon les civilités que vous me faites de sa part, de m'informer plus soigneusement de sa santé, ayant appris qu'il étoit malade. En attendant que vous m'en ayez dit votre avis, j'espère que puisque vous avez été si ponctuel à me mander ses sentiments, vous le serez de même à lui en témoigner ma reconnoissance, et que vous voudrez bien l'assurer pour moi que je suis sa très-obéissante servante.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Suscription: Pour monsieur Ménage.

---

45. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Votre billet est le plus joli du monde, c'est ainsi que je vous conseille de les faire. Je suis ravie que mes petits yeux aient fait de si illustres conquêtes, et je me trouverois bien honorée s'ils portoient le désordre jusque dans le conseil d'en haut, mais je crains que l'histoire ne soit telle qu'à demi. En tout cas, je me contente de l'estime, et vous conjure de me la conserver, puisque c'est vous qui me l'avez acquise. Pour M. de Noirmoutier, j'en prendrai le soin; car il prend le chemin de venir céans, et c'est là que je l'attends pour lui gagner le cœur. Après tout, vous avez la gloire que j'ai été plus friande du vôtre que de tous les autres; mais quelque honte qu'il y ait pour moi au temps que j'ai employé à l'acquérir, j'en suis toute consolée quand je songe à ce qu'il vaut.

---

46. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Vous demandez congé de si bonne grâce qu'il est difficile de vous le refuser. Il y a bien de la différence de cette fois-ci, à l'autre dont vous parlez, et de cette lettre

à l'autre dont vous parlez encore. J'ai fait mon possible pour y pouvoir revenir, mais il m'a été impossible, et je ne sais comme elle m'étoit échappée. Le principal est que le fonds y est toujours, et que ce qui me la fit écrire n'est en rien diminué. Je vous ordonne de le croire, et de vous occuper un peu pendant votre voyage à songer et à dire du bien de moi. J'en ferai de même ici, et vous attendrai le lendemain de votre retour à dîner ici. Adieu, l'ami de tous les amis le meilleur.

Suscription. A l'ami Ménage.

---

47. — DE COSTAR A MADAME DE SÉVIGNÉ.

MADAME,

Je vous avoue que j'ai grand tort, et que vous avez raison de me vouloir du mal. Il y a quelques mois que Mme la marquise de Lavardin me confia une belle lettre de la reine Christine, où Sa Majesté témoignoit qu'elle étoit éblouie comme les autres des lumières de votre esprit, et enchantée des charmes secrets qui sont en votre aimable personne. Je fus tellement touché de voir la princesse du monde la plus éclairée rendre de si glorieux témoignages de votre rare mérite, que, ne pouvant retenir ma joie au fond de mon cœur, j'en fis part à une de mes amies qui vous adore, Madame, mais qui est aussi foible que je le suis, et qui ne put s'empêcher de succomber à la même tentation que je n'avois pas eu le courage de repousser. Ainsi, Madame, la gloire de votre nom a volé plus loin que vous ne vouliez, et fait à cette heure dans l'Anjou, et peut-être même dans la Bretagne, un bruit qui vous importune. En ce cas-là, cette humilité dont vous êtes si jalouse, et que vous voulez conserver au milieu d'une infinité de qualités éclatantes qui ont bien de la peine à compatir avec elle, aura sans doute beaucoup à souffrir. Je suis cause de tout ce désordre

par l'indiscrétion de mon zèle; et ce qui m'afflige davantage en cela, c'est que le repentir de ma faute ne m'aidera pas à la réparer. Il m'est venu en pensée de vous faire demander ma grâce par Mme la comtesse de la Fayette; et je l'aurois fait, si je ne me fusse avisé que de ne m'adresser pas tout droit à vous, c'étoit vous ravir la gloire de faire une action de miséricorde. Je me promets, Madame, que je l'obtiendrai de votre bonté, et que vous ne serez pas si cruelle que de la refuser à mes très-humbles supplications. Autrement, j'ose vous déclarer que dans le désespoir où vous me mettrez, je pourrai bien me mutiner, et perdre une partie du respect que je vous dois. Votre modestie n'auroit point de plus dangereux ennemi que moi. D'abord j'apprendrois dans les provinces, ce qui n'est bien su que de la cour, que vous êtes la véritable *princesse Clarinte* de l'incomparable M. de Scudéry; et puis je remplirois de vos louanges un second volume de lettres que je donnerai au public sur la fin de cette campagne; et enfin je célébrerois si hautement vos vertus, qu'on connoîtroit par toute la France que je serois votre admirateur passionné, quoique je n'eusse point sujet d'être,

Madame,

Votre très-humble, etc.

---

48. — DE COSTAR A MADAME DE SÉVIGNÉ.

MADAME,

Que j'aimerai toute ma vie mon sac de poil d'ours, de vous avoir rendu tant de bons services durant la gelée! Mais, d'autre côté, j'appréhende dorénavant de le respecter un peu plus qu'il ne me seroit commode, et de n'avoir pas le cœur de mettre le pied dedans, tant que je m'imaginerai d'y apercevoir les traces des vôtres, si bien faits, si adroits et si savants. Je pense, Madame, que

tout ce que je pourrai obtenir sur moi, ce sera d'en faire faire des manchons, et encore je doute fort que j'ose y mettre les mains quand elles seront crasseuses, et que la goutte m'empêchera d'y passer l'éponge. Quoi qu'il en soit, Madame, quand mon sac me seroit devenu absolument inutile, et ne me tiendroit plus lieu que d'un ornement superflu, tant que je me souviendrai de l'aimable cause de ce changement, je n'aurai garde d'avoir regret à une perte si légère.

Je vous remercie très-humblement de vos quatre excellents portraits. Si vous étiez aussi régulière dans vos promesses de compliments, que vous l'êtes dans toutes les autres, je serois assuré que vous me feriez l'honneur de m'aimer un peu, et que vous m'estimeriez infiniment, et qu'ainsi ma fortune seroit faite, au moins en partie, car elle ne le pourroit être entièrement si vous ne retranchiez quelque chose de l'infinité de votre estime, pour en allonger votre affection, et pour la faire d'une raisonnable grandeur. Mais, Madame, il me sera plus aisé de modérer mon ambition, qu'il ne sera de la satisfaire, et dans la foiblesse où vous m'avez vu, il y aura de la prudence de choisir le plus aisé. La peinture de Mlle de Valois est la plus jolie du monde et la plus galante, et celle d'Iris n'a point reçu de louanges qu'elle ne mérite. Je croirois bien avec vous, Madame, qu'elle a été faite à plaisir; mais je ne dirai pas comme vous : *Car quel moyen d'être si parfaite?* Ce *Car*-là n'est bon que pour ceux qui ne vous virent jamais, qui ne vous ont point ouïe parler, et qui n'ont pas compris la beauté de votre esprit, sa grâce, ses charmes, sa solidité, sa douceur, et mille autres qualités qui se trouvent en vous, et qui ne se trouvent qu'en vous si bien assorties. Je sais, Madame, que vous avez sur les yeux un certain bandeau de modestie qui les empêche de voir en vous les choses comme elles y sont, *et j'en suis fâché, car vous n'en êtes que plus*

humble, et vous en seriez plus heureuse. Souffrez, Madame, que je vous plaigne de la perte que vous y faites, et que n'ayant remarqué en vous que cela seul qui soit digne de faire pitié, je ne perde pas cette occasion de vous témoigner par ma compassion combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde, et par conséquent combien je suis aussi,

Madame,

Votre très-humble, etc.

J'oubliois à vous dire, Madame, que l'inconnu ne vous connoît pas assez. Je ne suis pas trop mal satisfait de ce qu'il dit de votre visage et de votre taille; mais, bon Dieu ! s'il étoit entré bien avant dans votre âme, il y auroit bien découvert d'autres trésors que ceux dont il parle.

---

49. — DE CHAPELAIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 3e octobre 1661.

Qu'est-ce donc que cela, ma très-chère ? N'étoit-ce pas assez de ruiner l'État et de rendre le Roi odieux à ses peuples par les charges énormes dont ils étoient accablés, et de tourner toutes ses finances en dépenses impudentes et en acquisitions insolentes qui ne regardoient ni son honneur ni son service, et au contraire qui alloient à se fortifier contre lui, et à lui débaucher ses sujets et ses domestiques ? Falloit-il encore, pour surcroît de déréglement et de crime, s'ériger un trophée des faveurs ou véritables ou apparentes de la pudeur de tant de femmes de qualité, et tenir un registre honteux de la communication qu'il avoit avec elles, afin que le naufrage de sa fortune emportât avec lui leur réputation ? Est-ce, je ne dis pas être honnête homme, comme ses flatteurs, les Scarron, les Pellisson, les Sapho, et toute la canaille intéressée, l'ont tant prôné, mais homme seulement, de ceux qui ont

seulement la moindre lumière et qui ne font pas profession de brutalité? Je ne me remets point de cette lâcheté si scandaleuse, et je n'en serois guère moins irrité contre ce misérable quand vous ne vous trouveriez point sur ses papiers. Car, comme je l'apprends des mieux informés, vos billets, tout civils qu'ils soient, ne donnent aucun juste sujet de les interpréter à votre désavantage, et ne parlent que de la reconnoissance que vous avez du bien qu'il a procuré à Monsieur votre cousin. J'en avois même juré avant que l'on me l'eût assuré, et pour imprimer fortement l'opinion de votre pureté, qui vous est tant due, j'ai battu la campagne contre mon ordinaire, et au milieu de mes pertes et de mes morts, j'ai couru tous les réduits où l'on a créance en mes paroles, pour y soutenir votre justice et pour éclaircir tout le monde peu charitable de l'occasion si louable qui vous a quelquefois obligée à lui écrire des billets. Je m'y suis signalé, n'en doutez point, et en suis toujours sorti à ma gloire et à la vôtre par la force de la vérité et par la vigueur de mes paroles. Ne m'en sachez pas pourtant qu'un gré médiocre. Je n'y ai pas trouvé de résistance et m'a toujours semblé qu'avec moins de chaleur même, j'aurois obtenu ce que je désirois de ceux qui m'écoutoient. Je n'ai pas été le seul à vous rendre ce devoir. Vous n'avez point d'amis qui n'aient combattu pour votre cause, et vous en pouvez vivre et dormir en repos. Je n'ai pas voulu être le premier à vous en parler, et j'ai mieux aimé vous servir que de vous en donner la nouvelle.

---

50. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Ce 9e octobre.

J'ai bien de la joie de recevoir de vos lettres, mais je voudrois bien que ce fût pour un sujet moins triste que celui qui vous oblige de me les écrire. Je vous avoue que

je suis fort en peine de la santé de notre chère amie, et qu'après tant d'autres maux, je ne comprends pas qu'elle ait la force de supporter celui qu'elle a présentement. Vous me faites espérer pourtant qu'elle en sortira bientôt, et je le crois; car sans cette espérance (quoi que vous disiez de mon amitié), je vous assure que je ne serois pas consolable. Je vous remercie, mon cher Monsieur, de toutes vos nouvelles; il y en a deux ou trois dans votre lettre que je ne savois point. Pour celles de M. Foucquet, je n'entends parler d'autre chose. Je pense que vous savez bien le déplaisir que j'ai eu d'avoir été trouvée dans le nombre de celles qui lui ont écrit. Il est vrai que ce n'étoit ni la galanterie, ni l'intérêt qui m'avoient obligée d'avoir un commerce avec lui : l'on voit clairement que ce n'étoit que pour les affaires de M. de la Trousse; mais cela n'empêche pas que je n'aie été fort touchée de voir qu'il les avoit mises dans la cassette de ses poulets, et de me voir nommée parmi celles qui n'ont pas eu des sentiments si purs que moi. Dans cette occasion, j'ai besoin que mes amis instruisent ceux qui ne le sont pas : je vous crois assez généreux pour vouloir bien en dire ce que Mme de la Fayette vous en apprendra, et j'ai reçu tant d'autres marques de votre amitié que je ne fais nulle façon de vous conjurer de me donner encore celle-ci.

M. de Rabutin Chantal.

Les oncles et ma fille vous font mille civilités : recevez-les, s'il vous plaît.

---

51. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Aux Rochers, ce 11e octobre.

Il n'y a rien de plus vrai que l'amitié se réchauffe quand on est dans les mêmes intérêts; vous m'avez écrit si obli-

geamment là-dessus, que je ne puis y répondre plus juste qu'en vous assurant que j'ai les mêmes sentiments pour vous, que vous avez pour moi, et qu'en un mot, je vous honore, et vous estime d'une façon toute particulière. Mais que dites-vous de tout ce qu'on a trouvé dans ces cassettes ? Eussiez-vous jamais cru que mes pauvres lettres, pleines du mariage de M. de la Trousse et de toutes les affaires de sa maison, se trouvassent placées si mystérieusement? Je vous avoue que quelque gloire que je puisse tirer, par ceux qui me feront justice, de n'avoir jamais eu avec lui d'autre commerce que celui-là, je ne laisse pas d'être sensiblement touchée de me voir obligée à me justifier, et peut-être fort inutilement à l'égard de mille personnes, qui ne comprendront jamais cette vérité. Je pense que vous comprenez bien aisément la douleur que cela fait à un cœur comme le mien. Je vous conjure de dire sur cela ce que vous en savez; je ne puis avoir assez d'amis en cette occasion. J'attends avec impatience Monsieur votre frère, pour me consoler un peu avec lui de cette bizarre aventure : cependant je ne laisse pas de souhaiter de tout mon cœur du soulagement aux malheureux, et je vous demande toujours, Monsieur, la continuation de l'honneur de votre amitié.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

---

52. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Ce 22e octobre.

Je me doutois quasi bien que vous auriez prévenu ma prière, et qu'il ne falloit rien dire à un ami aussi généreux que vous. Je suis au désespoir qu'au lieu de vous écrire comme je fis, je ne vous envoyai point tout d'un train une lettre de remerciement : vous la méritiez dès lors, et je suis honteuse d'avoir tant perdu de temps devant que de vous la faire. Je m'en acquitte présentement,

et vous supplie de croire que j'ai toute la reconnoissance que je dois de toutes vos bontés. Je vous demande un compliment à Mlle de Scudéry sur le même sujet. Je crois que vous n'aurez pas manqué de faire ceux dont je vous chargeois dans ma dernière. Vous m'avez fait un extrême plaisir de me mander le détail de la grande nouvelle dont il est présentement question; il n'en falloit pas une moindre pour faire oublier celles que l'on découvroit tous les jours dans les cassettes de M. le surintendant. Je voudrois de tout mon cœur que cela le fît oublier tout à fait lui-même. Je suis avec sincérité votre très-humble servante.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Suscription : Pour M. Ménage.

---

53. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Je suis fort aise que la reine de Suède ait fait de si bons présents à Mlle de Scudéry. Je vous prie de lui dire la joie que j'en ai, et si vous pouvez faire savoir à M. Pellisson la part que je prends à son malheur, vous me ferez un extrême plaisir. Rien ne peut l'empêcher d'être toujours un des plus honnêtes hommes du monde, et rien ne peut m'empêcher aussi de l'estimer toujours et de lui être obligée.

Suscription : A Monsieur, Monsieur l'abbé Ménage.

---

54. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Aujourd'hui lundi 17e novembre, M. Foucquet a été pour la seconde fois sur la sellette. Il s'est assis sans façon comme l'autre fois. M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avoit

déjà dit les raisons qui l'empêchoient de prêter le serment; qu'il n'étoit pas nécessaire de les redire. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre; que le Roi l'avoit établie, et que les commissions avoient été vérifiées par les compagnies souveraines. M. Foucquet a répondu que souvent on faisoit des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvoit pas justes quand on y avoit fait réflexion. M. le chancelier a interrompu: « Comment! vous dites donc que le Roi abuse de sa puissance? » M. Foucquet a répondu: « C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le Roi; mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste; le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion. — Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnoissiez pas la chambre, vous lui répondez, vous présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. — Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis; mais je n'y suis pas par ma volonté; on m'y mène; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main. Peut-être pouvoit-on bien me l'épargner, après les services que j'ai rendus, et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer. » Après cela, M. le chancelier a continué l'interrogation de la pension des gabelles, où M. Foucquet a très-bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai à vous les mander fidèlement. Je voudrois seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur qui est à nos sœurs du faubourg a signé; elle voit à cette heure la communauté, et paroît fort contente. Madame votre tante ne paroît pas en

colère contre elle. Je ne croyois point que ce fût celle-là qui eût fait le saut ; il y en a encore une autre.

Vous savez sans doute notre déroute de Gigeri, et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté : on prétend faire le procès à Gadagne pour ne s'être pas bien défendu. Il y a des gens qui en veulent à sa tête : tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvoit pas faire autrement.

On parle fort ici de M. d'Aleth, qui a excommunié les officiers subalternes du Roi qui ont voulu contraindre les ecclésiastiques de signer. Voilà qui le brouillera avec Monsieur votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat.

Adieu, je sens que l'envie de causer me prend, je ne veux pas m'y abandonner : il faut que le style des relations soit court.

---

55. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Mardi au soir, 18e novembre.

J'ai reçu votre lettre qui me fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat : jamais je n'ai rien vu de si agréable et de si obligeant. Il faudroit être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres. Je vous avoue donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceur pour douceur, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense, et que j'ai une joie et une consolation sensible de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que notre cher solitaire en ait sa part. Je croyois bien aussi que vous instruisiez votre incomparable voisine. Vous me mandez une agréable nou-

velle en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur ; il n'y en a point où je sois plus aise de m'avancer : quand je veux avoir un moment de joie, je pense à elle, et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires; insensiblement je m'amusois à vous parler des sentiments que j'ai pour vous, et pour votre agréable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore allé sur la sellette. L'abbé d'Effiat l'a salué en passant. Il lui a dit en lui rendant son salut: « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur, » avec cette mine riante et fine que nous connoissons. L'abbé d'Effiat en a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvoit plus.

Aussitôt que M. Foucquet a été dans la chambre, M. le chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : « Monsieur, vous prîtes hier avantage de ce que je m'étois assis : vous croyez que c'est reconnoître la chambre. Puisque cela est, je vous supplie de trouver bon que je ne me mette pas sur la sellette. » Sur cela, M. le Chancelier a dit qu'il pouvoit donc se retirer. M. Foucquet a répondu : « Monsieur, je ne prétends point par là faire un incident nouveau. Je veux seulement, si vous le trouvez bon, faire ma protestation ordinaire, et en prendre acte : après quoi je répondrai. » Il a été fait comme il a souhaité; il s'est assis, et on a continué la pension des gabelles, où il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a demandé une chose qui me fait frissonner : il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une certaine voie enchantée, bon ou mauvais, comme Dieu le lui enverra, sans préambule, afin qu'il ait le temps de se préparer à en recevoir la nouvelle par ceux qui viendront lui dire ; ajoutant que pourvu qu'il ait une demi-heure à se préparer, il est capable de re-

cevoir sans émotion tout le pis qu'on lui puisse apprendre. Cet endroit-là me fait pleurer, et je suis assurée qu'il vous serre le cœur.

Mercredi.

On n'a point entré aujourd'hui à la chambre, à cause de la maladie de la Reine, qui a été à l'extrémité : elle est un peu mieux. Elle reçut hier au soir Notre-Seigneur comme viatique. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le Roi et toute la cour, avec des cierges et mille flambeaux, aller querir et reconduire le saint sacrement. Il fut reçu avec une autre infinité de lumières. La Reine fit un effort pour se soulever, et le reçut avec une dévotion qui fit fondre en larmes tout le monde. Ce n'étoit pas sans peine qu'on l'avoit mise en cet état. Il n'y avoit eu que le Roi capable de lui faire entendre raison ; à tous les autres elle avoit dit qu'elle vouloit bien communier, mais non pas pour mourir : on avoit été deux heures à la résoudre.

L'extrême approbation que l'on donne à tout ce que répond M. Foucquet déplaît infiniment à Petit : il craint qu'il ne gagne des cœurs. On croit même qu'il fera que Puis fera le malade pour interrompre le cours des admirations, et avoir le loisir de prendre un peu haleine des autres mauvais succès. Je suis très-humble servante du cher solitaire, de Madame votre femme et de l'adorable Amalthée.

---

56. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Le jeudi 20e novembre.

M. Foucquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or; il y a très-bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué. M. le chancelier en a fait reproche, et dit que ce n'étoit point la coutume, et au conseiller breton : « C'est à cause

que vous êtes de Bretagne que vous saluez si bas M. Foucquet. » En repassant par l'Arsenal, à pied pour le promener, il a demandé quels ouvriers il voyoit : on lui a dit que c'étoient des gens qui travailloient à un bassin de fontaine. Il y est allé, et en a dit son avis, et puis s'est tourné en riant vers Artagnan, et lui a dit : « N'admirez-vous point de quoi je me mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là. » Ceux qui aiment M. Foucquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre. Les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. Mme Foucquet la mère a donné un emplâtre à la Reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étoient à proprement parler des vapeurs. La plupart, suivant leur désir, se vont imaginant que la Reine prendra cette occasion pour demander au Roi la grâce de ce pauvre prisonnier ; mais pour moi qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que Mme Foucquet, et qu'elle peut faire des miracles.

Vendredi, 21e novembre.

Aujourd'hui vendredi 21e, on a interrogé M. Foucquet sur les cires et sucres. Il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisoit, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne ; mais en vérité la patience échappe : il me semble que je ferois tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu Madame votre tante, qui m'a paru abîmée en Dieu ; elle étoit à la messe comme en extase. Madame votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle. La pauvre enfant s'est évanouie ce matin; elle est très-incommodée. Sa tante

a toujours la même douceur pour elle. Monsieur de Paris lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur : c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de formulaire : je ne leur ai parlé ni à l'une ni à l'autre ; Monsieur de Paris l'avait défendu. Mais voici encore une image de la prévention ; nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : « Enfin Dieu soit loué ! Dieu a touché le cœur de cette pauvre enfant : elle s'est mise dans le chemin de l'obéissance et du salut. » De là je vais à Port-Royal : j'y trouve un certain grand solitaire que vous connoissez, qui commence par me dire : « Eh bien ! ce pauvre oison a signé ; enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait le saut. » Pour moi, j'ai pensé mourir de rire en faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir.

M. Foucquet a entré ce matin à la chambre. On l'a interrogé sur les octrois : il a été très-mal attaqué, et il s'est très-bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce ne soit un des endroits de son affaire le plus glissant. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avoit été trop fier ; mais il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé aussi de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la chambre ; je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends de vous écrire, et à me prïer de ne point continuer, je croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et qui vous trouvez fatigué d'y faire réponse, mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis ; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime infiniment vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un

peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles se présentent. Je vous supplie de faire tous mes compliments chez vous et dans votre voisinage. La Reine est bien mieux.

---

57. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

Le lundi 24e novembre.

Si j'en crois mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir que vous en avez à lire mes lettres. Tous les sentiments que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte-Marie de Saint-Antoine, il y a deux jours. La mère supérieure me conta en détail quatre visites que Puis lui a faites depuis trois mois, qui m'étonnèrent infiniment. Il lui vint dire que le bienheureux évêque de Genève lui avoit obtenu des grâces si particulières pendant la maladie qu'il eut cet été, qu'il ne pouvoit douter de l'obligation qu'il lui avoit; qu'il la prioit de faire prier pour lui toute la communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu. Il la pria de lui faire voir le cœur du bienheureux. Quand il fut à la grille, il se jeta à genoux, et fut plus d'un quart d'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avoit consumé. La mère supérieure pleuroit de son côté; elle lui donna un reliquaire, plein des reliques de ce bienheureux. Il le porte incessamment, et parut pendant ces

quatre visites si touché du desir de son salut, si rebuté de la cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la supérieure y auroit été trompée. Elle lui parla adroitement de l'affaire de M. Foucquet; il lui répondit, comme un homme qui ne regarderoit que Dieu seul, qu'on ne le connoissoit point, qu'on verroit, et qu'enfin il feroit justice selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un autre côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie ; et si ce n'en est point une, comment a-t-il accommodé tous les pas qu'il a faits depuis ce temps-là, avec de si belles paroles? Voilà de ces choses qu'il faut que le temps explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures : cependant n'en parlez point ; car la mère supérieure m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mère de M. Foucquet : elle me conta de quelle façon elle avoit fait donner cet emplâtre par Mme de Charost à la Reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux. En moins d'une heure, elle sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle-même dit tout haut que c'étoit Mme Foucquet qui l'avoit guérie ; que c'étoit ce qu'elle avoit vidé qui lui avoit donné ces convulsions dont elle avoit pensé mourir la nuit d'auparavant. La Reine-mère en fut persuadée, et le dit au Roi, qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avoit mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensoient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le Roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jeter à ses pieds. Cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore de ces choses dont il faut attendre la suite.

Mercredi 26e novembre.

Ce matin, M. le chancelier a interrogé M. Foucquet; mais la manière a été différente : il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B***. Il a dit au rapporteur de lire l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé; le rapporteur a lu, et cette lecture a duré si longtemps qu'il étoit dix heures et demie quand on a fini. Il a dit : « Qu'on fasse entrer Foucquet, » et puis il s'est repris : « M. Foucquet; » mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir; de sorte qu'il étoit encore à la Bastille. On l'est donc allé querir; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'auroit fort embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé; mais, au lieu d'être alerte, M. le chancelier sommeilloit doucement. On se regardoit, et je pense que notre pauvre ami en auroit ri s'il avoit osé. Enfin il s'est remis, et a continué d'interroger; et M. Foucquet, quoiqu'il ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, il se trouve pourtant que par l'événement il aura bien dit; car dans son malheur il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche, qui vous rendra compte du jeudi, vendredi et samedi; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi; et ainsi les lettres n'attendroient point longtemps chez vous. Je vous conjure de faire mes compliments à notre cher solitaire et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre voisine, ce sera bientôt à moi à vous en mander des nouvelles.

---

58. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi 27e novembre.

On a continué aujourd'hui les interrogations sur les octrois. M. le chancelier avait bonne intention de pousser M. Foucquet aux extrémités, et de l'embarrasser; mais il n'en est pas venu à bout. M. Foucquet s'est fort bien tiré d'affaire. Il n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le chancelier a fait lire le rapporteur, comme je vous l'ai mandé; et malgré toute cette belle dévotion, il disoit toujours tout le pis contre notre pauvre ami. Le rapporteur prenoit toujours son parti, parce que le chancelier ne parloit que pour un côté. Enfin il a dit : « Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. » Le rapporteur a dit : « Ah ! Monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit, » et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté : « Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre. » On a souri de l'*emplâtre*, qui a fait souvenir de celui qui a tant fait de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la chambre, et en sortant plusieurs ont fait compliment à T*** de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan étoit auprès de lui; cinquante mousquetaires derrière, à trente ou quarante pas. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris

[illegible] qu'il [illegible] vous [illegible] cette petite [illegible] quand [illegible] vous [illegible] pas [illegible] je vous [illegible]

[illegible]

[illegible] novembre.

[illegible] à la chambre. M. le chance-lier a dit qu'il fallait parler des quatre procès : sur quoi [illegible] et sur laquelle [illegible] M. Fouquet [illegible] qu'il l'avoit [illegible] On a voulu le con-[illegible] la chose comme il l'a [illegible] de l'écouter. On l'a [illegible] n'étoit pas [illegible] l'accusé : [illegible] qu'il n'est pas plus [illegible] M. le chancelier a voulu parler de ces quatre procès. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser [illegible] la veille sur les octrois; on l'a écouté, il a dit des merveilles; et comme le chan-celier lui disoit : « Avez-vous eu votre décharge de l'em-ploi de cette somme? » Il a dit : « Oui, monsieur, mais

ç'a été conjointement avec d'autres affaires, » qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. « Mais, a dit M. le chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense? — Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étoient destinées. — Ce n'est pas assez, a dit M. le chancelier. — Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Foucquet, quand je vous donnois vos appointements, quelquefois j'en avois la décharge un mois auparavant; et comme cette somme étoit destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. » M. le chancelier a dit : « Il est vrai, je vous en avois l'obligation. » M. Foucquet a dit que ce n'étoit point pour le lui reprocher, qu'il se trouvoit heureux de le pouvoir servir en ce temps-là; mais que les exemples lui revenoient selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille tirer l'affaire en longueur. Puis a promis de ne faire parler l'accusé que le moins qu'il pourroit. On trouve qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légèrement, et ne pas aller sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tout, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur quoi il n'aura pas dit ses raisons. Puis est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Foucquet avoit parlé trop longtemps, mais qu'il n'avoit pas pu l'interrompre. Ch*** est derrière le paravant quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage contre le pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, mon pauvre Monsieur, jusques à lundi : je voudrois que vous pussiez connoître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

---

59. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Lundi 1er décembre.

Il y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Foucquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le loisir de répondre. M. Foucquet a dit : « Monsieur, je ne prétends point tirer les choses en longueur; mais je vous supplie de me donner le loisir de répondre. Vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma réponse; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le gré des malintentionnés; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs. On continuera de suite, et la chose ira si vite, que je crois que les interrogations finiront cette semaine.

Je viens de souper à l'hôtel de Nevers; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre; car pour toute la famille du malheureux, la tranquillité et l'espérance y règnent. On dit que M. de Nesmond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir étoit de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux juges; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avoit faite.

Je viens de recevoir votre lettre; elle vaut mieux que tout ce que je puis jamais écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle

manière je suis avec vous et avec notre cher solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez. Je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui ait dit *la métamorphose de Pierrot en Tartuffe.* Cela est si naturellement dit que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comme il s'y faut prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: « Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi: « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses: il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit: « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal: les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connoître jamais la vérité.

Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous

envoie droit à l'hôpital. L'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois? Celle qui me touche le plus n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 2e décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard entre autres a dit: « Il faut avouer que cet homme est incomparable; il n'a jamais si bien parlé dans le parlement, il se possède mieux qu'il n'a jamais fait. » C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien d'admirable comme tout ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusques au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne la chose du monde que je souhaite le plus ardemment! Adieu, mon cher Monsieur; priez notre solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et par modestie j'y joins Madame votre femme.

Mercredi 3e décembre.

M. Foucquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions. Il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles; tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisoit des mines d'improbation et de négative, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand M. Foucquet a eu cessé de parler, Pussort s'est levé impétueusement, et a dit: « Dieu merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'ait laissé parler tout son soûl. » Que dites-vous de ces belles paroles? Ne sont-elles pas d'un fort bon juge? On dit que le chancelier est fort effrayé de l'érésipèle de M. de Nesmond, qui l'a fait

mourir ; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentiments d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose ; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argant : *E morì come visse.*

---

60. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi 4e décembre.

Enfin les interrogations sont finies. Ce matin M. Foucquet est entré dans la chambre; M. le chancelier a fait lire le projet tout du long. M. Foucquet a repris la parole le premier, et a dit : « Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion. » M. le chancelier a dit : « Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. — Monsieur, a dit M. Foucquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me jetoit quelquefois M. le Cardinal, principalement lorsque après avoir plus contribué que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la Reine mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été plus de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et le service du Roi n'en a pas été diminuée. » M. le chancelier a dit :

« Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtrément exprimée en différents temps. » M. Foucquet a répondu : « Monsieur, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du Roi ; et dans ces temps-là vous étiez, Monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui. »

M. le chancelier a senti ce coup ; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout à fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses ; il a dit : « Monsieur, je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le Cardinal avoit connoissance, soit par mes appointements, soit par le bien de ma femme ; et si je ne pouvois prouver ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. » Enfin cette interrogation a duré deux heures, où M. Foucquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colère, parce que la lecture de ce projet l'avoit extraordinairement touché.

Quand il a été parti, M. le chancelier a dit : « Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. » M. Poncet s'est approché, et lui a dit : « Monsieur, vous ne lui avez point parlé des preuves qu'il y a qu'il a commencé à exécuter le projet. » M. le chancelier a répondu : « Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. » Là-dessus Sainte-Hélène et Pussort ont dit : « Tout le monde n'est pas de ce sentiment. » Voilà de quoi rêver et faire des réflexions. A demain le reste.

Vendredi 5e décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance, sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugeant. Voilà qui est donc fait.

C'est mardi à M. d'Ormesson à parler; il doit récapituler toute l'affaire : cela durera encore toute la semaine qui vient, c'est-à-dire qu'entre ci et là ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi, je ne suis pas connoissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusque-là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute, et j'ai eu le plaisir, en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai, et Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit comme je la desire! Je vous assure que nous sommes tous à plaindre : j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir que je n'en puis plus.

---

61. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Mardi 9e décembre.

Je vous assure que ces jours-ci sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés. Ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'a point de bornes. Quand je médite encore là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, dont le sens est admirable, je trouve les mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose va comme nous la souhaitons. On ne perd jamais que

Mercredi 26e novembre.

Ce matin, M. le chancelier a interrogé M. Foucquet; mais la manière a été différente : il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B***. Il a dit au rapporteur de lire l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé; le rapporteur a lu, et cette lecture a duré si longtemps qu'il étoit dix heures et demie quand on a fini. Il a dit : « Qu'on fasse entrer Foucquet, » et puis il s'est repris : « M. Foucquet; » mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir; de sorte qu'il étoit encore à la Bastille. On l'est donc allé querir; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'auroit fort embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé; mais, au lieu d'être alerte, M. le chancelier sommeilloit doucement. On se regardoit, et je pense que notre pauvre ami en auroit ri s'il avoit osé. Enfin il s'est remis, et a continué d'interroger; et M. Foucquet, quoiqu'il ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, il se trouve pourtant que par l'événement il aura bien dit; car dans son malheur il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche, qui vous rendra compte du jeudi, vendredi et samedi; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi; et ainsi les lettres n'attendroient point longtemps chez vous. Je vous conjure de faire mes compliments à notre cher solitaire et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre voisine, ce sera bientôt à moi à vous en mander des nouvelles.

---

58. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi 27e novembre.

On a continué aujourd'hui les interrogations sur les octrois. M. le chancelier avait bonne intention de pousser M. Foucquet aux extrémités, et de l'embarrasser; mais il n'en est pas venu à bout. M. Foucquet s'est fort bien tiré d'affaire. Il n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le chancelier a fait lire le rapporteur, comme je vous l'ai mandé; et malgré toute cette belle dévotion, il disoit toujours tout le pis contre notre pauvre ami. Le rapporteur prenoit toujours son parti, parce que le chancelier ne parloit que pour un côté. Enfin il a dit : « Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. » Le rapporteur a dit : « Ah ! Monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit, » et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté : « Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre. » On a souri de l'*emplâtre*, qui a fait souvenir de celui qui a tant fait de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la chambre, et en sortant plusieurs ont fait compliment à T*** de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan étoit auprès de lui; cinquante mousquetaires derrière, à trente ou quarante pas. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris

cette mine riante que vous connoissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie, quand je l'ai vu rentrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureuse quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connois.

J'ai été voir votre chère voisine; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de notre cher ami; elle avait vu Sapho, qui lui a redonné du courage. Pour moi j'irai demain en reprendre chez elle; car de temps en temps je sens que j'ai besoin de réconfort. Ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance; mais, mon Dieu! j'ai l'imagination si vive que tout ce qui est incertain me fait mourir.

Vendredi 28e novembre.

Dès le matin, on est entré à la chambre. M. le chancelier a dit qu'il falloit parler des quatre prêts; sur quoi T*** a dit que c'étoit une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvoit rien reprocher à M. Foucquet; qu'il l'avoit dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevoit, et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la compagnie que cet article n'étoit pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé : il étoit onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Foucquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avoit pu dire la veille sur les octrois; on l'a écouté, il a dit des merveilles; et comme le chancelier lui disoit : « Avez-vous eu votre décharge de l'emploi de cette somme? » il a dit : « Oui, monsieur, mais

ç'a été conjointement avec d'autres affaires, » qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. « Mais, a dit M. le chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense? — Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étoient destinées. — Ce n'est pas assez, a dit M. le chancelier. — Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Foucquet, quand je vous donnois vos appointements, quelquefois j'en avois la décharge un mois auparavant; et comme cette somme étoit destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. » M. le chancelier a dit : « Il est vrai, je vous en avois l'obligation. » M. Foucquet a dit que ce n'étoit point pour le lui reprocher, qu'il se trouvoit heureux de le pouvoir servir en ce temps-là; mais que les exemples lui revenoient selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille tirer l'affaire en longueur. Puis a promis de ne faire parler l'accusé que le moins qu'il pourroit. On trouve qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légèrement, et ne pas aller sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tout, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur quoi il n'aura pas dit ses raisons. Puis est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Foucquet avoit parlé trop longtemps, mais qu'il n'avoit pas pu l'interrompre. Ch*** est derrière le paravant quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage contre le pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, mon pauvre Monsieur, jusques à lundi : je voudrois que vous pussiez connoître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

59. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Lundi 1er décembre.

Il y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Foucquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le loisir de répondre. M. Foucquet a dit : « Monsieur, je ne prétends point tirer les choses en longueur; mais je vous supplie de me donner le loisir de répondre. Vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma réponse; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le gré des malintentionnés; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs. On continuera de suite, et la chose ira si vite, que je crois que les interrogations finiront cette semaine.

Je viens de souper à l'hôtel de Nevers; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre; car pour toute la famille du malheureux, la tranquillité et l'espérance y règnent. On dit que M. de Nesmond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir étoit de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux juges; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avoit faite.

Je viens de recevoir votre lettre; elle vaut mieux que tout ce que je puis jamais écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle

manière je suis avec vous et avec notre cher solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez. Je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui ait dit *la métamorphose de Pierrot en Tartuffe.* Cela est si naturellement dit que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comme il s'y faut prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont: « Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi: « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses: il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit: « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal: les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connoître jamais la vérité.

Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous

envoie droit à l'hôpital. L'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois? Celle qui me touche le plus n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 2e décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard entre autres a dit: « Il faut avouer que cet homme est incomparable; il n'a jamais si bien parlé dans le parlement, il se possède mieux qu'il n'a jamais fait. » C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien d'admirable comme tout ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusques au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne la chose du monde que je souhaite le plus ardemment! Adieu, mon cher Monsieur; priez notre solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et par modestie j'y joins Madame votre femme.

Mercredi 3e décembre.

M. Foucquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions. Il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles; tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisoit des mines d'improbation et de négative, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand M. Foucquet a eu cessé de parler, Pussort s'est levé impétueusement, et a dit: « Dieu merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'ait laissé parler tout son soûl. » Que dites-vous de ces belles paroles? Ne sont-elles pas d'un fort bon juge? On dit que le chancelier est fort effrayé de l'érésipèle de M. de Nesmond, qui l'a fait

mourir ; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentiments d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose ; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argant : *E morì come visse*.

---

60. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi 4e décembre.

Enfin les interrogations sont finies. Ce matin M. Foucquet est entré dans la chambre; M. le chancelier a fait lire le projet tout du long. M. Foucquet a repris la parole le premier, et a dit : « Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion. » M. le chancelier a dit : « Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. — Monsieur, a dit M. Foucquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me jetoit quelquefois M. le Cardinal, principalement lorsque après avoir plus contribué que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la Reine mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été plus de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et le service du Roi n'en a pas été diminuée. » M. le chancelier a dit :

« Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtrément exprimée en différents temps. » M. Foucquet a répondu : « Monsieur, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du Roi ; et dans ces temps-là vous étiez, Monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui. »

M. le chancelier a senti ce coup ; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout à fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses ; il a dit : « Monsieur, je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le Cardinal avoit connoissance, soit par mes appointements, soit par le bien de ma femme ; et si je ne pouvois prouver ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. » Enfin cette interrogation a duré deux heures, où M. Foucquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colère, parce que la lecture de ce projet l'avoit extraordinairement touché.

Quand il a été parti, M. le chancelier a dit : « Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. » M. Poncet s'est approché, et lui a dit : « Monsieur, vous ne lui avez point parlé des preuves qu'il y a qu'il a commencé à exécuter le projet. » M. le chancelier a répondu : « Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. » Là-dessus Sainte-Hélène et Pussort ont dit : « Tout le monde n'est pas de ce sentiment. » Voilà de quoi rêver et faire des réflexions. A demain le reste.

Vendredi 5e décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance, sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugeant. Voilà qui est donc fait.

C'est mardi à M. d'Ormesson à parler; il doit récapituler toute l'affaire : cela durera encore toute la semaine qui vient, c'est-à-dire qu'entre ci et là ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi, je ne suis pas connoissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusque-là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute, et j'ai eu le plaisir, en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai, et Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit comme je la desire! Je vous assure que nous sommes tous à plaindre : j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir que je n'en puis plus.

---

61. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Mardi 9e décembre.

Je vous assure que ces jours-ci sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés. Ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'a point de bornes. Quand je médite encore là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, dont le sens est admirable, je trouve les mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose va comme nous la souhaitons. On ne perd jamais que

d'une voix, et cette voix fait le tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensoient être assurées : il est vrai que nous ne les perdîmes que de cinq à dix-sept. Depuis cela, leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant, au fond de mon cœur, j'ai un petit brin de confiance. Je ne sais d'où il vient ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causois hier de toute cette affaire avec Mme du Plessis ; je ne puis voir ni souffrir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espère comme je fais, sans en savoir la raison. « Mais pourquoi espérez-vous ? — Parce que j'espère. » Voilà nos réponses : ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disois avec la plus grande vérité du monde que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie étoit de penser que je vous enverrois un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendroit cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferois, rendroit le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi, et notre imagination nous donna plus d'un quart d'heure de *campos*.

Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'État. Je vous l'avois mandé comme on me l'avoit dit ; mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redit ainsi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Foucquet eut dit que le seul effet qu'on pouvoit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : « Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'État. » Il répondit : « Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces Messieurs, dit-il se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'État : ce n'est pas

qu'ils ne soient plus habiles que moi, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met à la tête du conseil de ses ennemis; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à son véritable maître; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'État : voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'État. » M. le chancelier ne savoit où se mettre, et tous les juges avoient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et dit ce que je vous ai mandé. J'aurois eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit comme il est : notre cher ami y auroit beaucoup perdu. Ce matin, M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire; il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours : on prétend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des juges qui prétendent bien s'étendre, de sorte que nous avons encore à languir jusques à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10e décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès; il a fait des merveilles, c'est-à-dire il a parlé avec une netteté, une intelligence et une capacité extraordinaire. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire. Il lui a dit sur un endroit qui lui paroissoit fort pour M. Foucquet : « Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous. »

---

62. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi 11e décembre.

M. d'Ormesson a continué encore. Quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit : « Voilà qui est contre l'accusé. — Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuve. — Quoi ! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux officiers-là ? — Non, a dit M. d'Ormesson. — Ah ! cela ne se peut pas, a répondu Pussort. — Je n'en trouve rien dans le procès, » a dit M. d'Ormesson. Là-dessus Pussort a dit avec emportement : « Ah ! Monsieur, vous deviez le dire plus tôt : voilà une lourde faute. » M. d'Ormesson n'a rien répondu ; mais si Pussort lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : « Monsieur, je suis juge, et non pas dénonciateur. » Ne vous souvient-il point de ce que je vous contai une fois à Fresnes ? Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a point découvert cela que lorsqu'il n'y a plus eu de remède. M. le chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson. Il lui a dit qu'il ne falloit point parler du projet, et c'est par malice ; car plusieurs jugeront que c'est un grand crime, et le chancelier voudroit bien que M. d'Ormesson n'en fît point voir les preuves, qui sont ridicules, afin de ne pas affoiblir l'idée qu'on en a voulu donner. Mais M. d'Ormesson en parlera, puisque c'est un des articles qui composent le procès. Il achèvera demain. Sainte-Hélène parlera samedi. Lundi, les deux rapporteurs diront leur avis, et mardi ils s'assembleront tous dès le matin, et ne se sépareront point qu'après avoir donné un arrêt. Je suis transie quand je pense à ce jour-là. Cependant la famille a de grandes espérances. Foucaut va sollicitant partout, et fait voir un écrit du Roi, où on lui fait dire qu'il trouveroit fort mauvais qu'il y eût des juges qui appuyassent leur

avis sur la soustraction des papiers; que c'est lui qui les a fait prendre ; qu'il n'y en a aucun qui serve à la défense de l'accusé; que ce sont des papiers qui touchent son état, et qu'il le déclare afin qu'on ne pense pas juger là-dessus. Que dites-vous de tout ce beau procédé? N'êtes-vous point désespéré qu'on fasse entendre les choses de cette façon-là à un prince qui aimeroit la justice et la vérité s'il les connoissoit? Il disoit l'autre jour à son lever, que Foucquet étoit un homme dangereux : voilà ce qu'on lui met dans la tête. Enfin nos ennemis ne gardent plus aucunes mesures : ils vont présentement à bride abattue ; les menaces, les promesses, tout est en usage. Si nous avons Dieu pour nous, nous serons les plus forts. Vous aurez peut-être encore une de mes lettres, et si nous avons de bonnes nouvelles, je vous les manderai par un homme exprès à toute bride. Je ne saurois dire ce que je ferai si cela n'est pas. Je ne comprends moi-même ce que je deviendrai. Mille baisemains à notre solitaire et à votre chère moitié. Faites bien prier Dieu.

Samedi 13e décembre.

On a voulu, après avoir bien changé et rechangé, que M. d'Ormesson dît son avis aujourd'hui, afin que le dimanche passât par-dessus, et que Sainte-Hélène, recommençant lundi sur nouveaux frais, fît plus d'impression. M. d'Ormesson a donc opiné au bannissement perpétuel et à la confiscation de biens au Roi. M. d'Ormesson a couronné par là sa réputation. L'avis est un peu sévère, mais prions Dieu qu'il soit suivi. Il est toujours beau d'aller le premier à l'assaut.

---

63. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Mercredi 17e décembre.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car, n'ayant point eu de mes nouvelles, vous aurez cru que tout est perdu ; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avoit rapporté l'affaire et opiné ; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes ; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de se faire paroître, et ne s'en est jamais mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir sa porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désempli ; mais il a voulu être modeste, il s'est caché avec soin. Son camarade très-indigne Sainte-Hélène parla lundi et mardi : il reprit toute l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disoit, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire. Il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Foucquet auroit la tête tranchée, à cause du crime d'État ; et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le Roi donneroit grâce ; que c'étoit lui seul qui le pouvoit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut aussi touché, qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs des juges en étoient scandalisés, et l'on croit que cette furie peut faire plus de bien que de

mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit sur ce crime d'État, qu'un certain Espagnol nous devoit faire bien de la honte, qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avoit passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Foucquet; que pour le punir il n'y avoit que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avoit possédées, et qu'il avoit plusieurs parents considérables, il se relâchoit à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais demain si on jugera, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de ce pauvre M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses qui sont très-véritables, et qui sont assez extraordinaires.

Premièrement, il y a une comète qui paroît depuis quatre jours. Au commencement elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué; mais présentement tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. de Foix qui l'a vue avec trois ou quatre savants. Moi qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paroît sur les trois heures; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre, c'est-à-dire qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse

pas d'être en fureur. Il parle de potence, de roue, il choisit des arbres exprès; il dit qu'on le veut pendre : il fait un bruit si épouvantable qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommée.

Il y a eu un nommé la Mothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que MM. de Bezemaux et Chamillard et Berrier (on y met Poncet, mais je n'en suis pas si assurée) l'avoient pressé plusieurs fois de parler contre M. Foucquet et contre de Lorme; que moyennant cela ils le feroient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mmes Foucquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce qu'on est aux opinions; mais elles peuvent le dire; et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est assez extraordinaire?

Il faut que je vous conte encore une action héroïque de Masnau. Il étoit malade à mourir, il y a huit jours, d'une colique néphrétique; il prit plusieurs remèdes, et se fit saigner à minuit. Le lendemain, à sept heures, il se fit traîner à la chambre de justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le chancelier le vit pâlir, il lui dit : « Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. » Il lui répondit : « Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. » M. le chancelier, le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : « Eh bien, Monsieur, nous vous attendrons. » Sur cela il sortit pour un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourroit passer pour un miracle, si les hommes étoient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bonhomme rentra gai et gaillard, et en vérité chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts; on s'attendrit, on espère, on craint, on peste, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier Monsieur votre père de l'aimable petit billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas ! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Eh! mon Dieu, vous me payez au delà de ce que je fais pour vous : je vous dois du reste.

---

64. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Vendredi 19e décembre.

Voici un jour qui nous donne de grandes espérances; mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort; jeudi, Noguez, Gisaucourt, Fériol, Héraut, à la mort encore. Roquesante finit la matinée, et après avoir parlé une heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, la Baume et Catinat, de l'avis de M. d'Ormesson. C'était à Poncet à parler; mais jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût qu'onze

heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux que la joie n'en est point entière ; car il faut que vous sachiez que M. Colbert est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurons le plaisir et la joie de voir notre ami, quoique bien malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : le Feron, Moussy, Brillac, Benard, Renard, Voisin, Pontchartrain et le chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons à ce reste-là.

Samedi 20e décembre.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez : notre pauvre ami est sauvé. Il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise que je suis hors de moi.

---

65. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

Dimanche au soir, 21e décembre.

Je mourois de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'avoit pas fait une grande diligence ; il avoit dit en partant qu'il n'iroit coucher qu'à Livry. Enfin il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu, que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier; tout de bon, elle étoit trop complète; j'avois peine à la

soutenir. Le pauvre homme apprit cette bonne nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne doute point qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le Roi a envoyé le chevalier du guet à Mmes Foucquet, leur commander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne, le marquis et la marquise de Charost à Ancenis, et le jeune Foucquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au Roi qu'elle avoit soixante et douze ans, qu'elle supplioit Sa Majesté de lui donner son dernier fils, pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne seroit pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol, car le Roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme, contre toutes les règles. Mais gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé : la mienne en est augmentée s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire ; elle est curieuse :

Non da vino in convito
Tanto gioir, qual de' nemici il lutto.

Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui; à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a mené M. Foucquet à la chapelle de la Bastille. Foucaut tenoit son arrêt à la main. Il lui a dit : « Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. » M. Foucquet a répondu : « Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom je ne le dirai non plus ici que je ne l'ai dit à la chambre; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. » On a écrit ce qu'il disoit, et en même temps Foucaut s'est couvert et a lu l'arrêt. M. Foucquet l'a écouté découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces

pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer. Ils faisoient un bruit si étrange que M. d'Artagnan a été contraint de les aller consoler; car il sembloit que ce fût un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille; on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Foucquet est allé dans la chambre d'Artagnan. Pendant qu'il y étoit, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson, qui venoit de reprendre quelques papiers qui étoient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Foucquet l'a aperçu; il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnoissance. Il lui a même crié qu'il étoit son très-humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très-grande civilité, et s'en est venu, le cœur tout serré, me raconter ce qu'il avoit vu.

A onze heures, il y avoit un carrosse prêt, où M. Foucquet est entré avec quatre hommes; M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires. Il le conduira jusques à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Saint-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a donné un autre valet de chambre. Si vous saviez comme cette cruauté paroît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes, Pecquet et Lavalée : c'est une chose inconcevable; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu le préservera, comme il a fait jusqu'ici. Il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours sa femme. On a obtenu que la mère n'ira qu'au Parc, chez sa fille, qui en est abbesse. L'écuyer suivra sa belle-sœur; il a déclaré qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir ailleurs. M. et Mme de Charost vont toujours à Ancenis. M. Bailly, avocat général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, devant le

jugement du procès, qu'il devroit bien remettre la compagnie du grand conseil en honneur, et qu'elle seroit bien déshonorée si Chamillard, Pussort et lui alloient le même train. Cela me fâche à cause de vous; voilà une grande rigueur :

Tantæne animis cœlestibus iræ?

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses ne sauroient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite : il y auroit bien à causer sur tout cela; mais il est impossible par lettre. Adieu, mon pauvre Monsieur, je ne suis pas si modeste que vous; et sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très-fort.

J'ai vu cette nuit la comète : sa queue est d'une fort belle longueur; j'y mets une partie de mes espérances. Mille baisemains à votre chère femme.

---

66. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

Jeudi au soir, 25e décembre.

Enfin la mère, la belle-fille et le frère ont obtenu d'être ensemble : ils s'en vont à Montluçon, au fond de l'Auvergne. La mère avoit permission d'aller au Parc-aux-Dames avec sa fille; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour M. et Mme de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pecquet et Lavalée sont encore à la Bastille. Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice ? On a donné un autre valet de chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation pendant le voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est fort honnête homme. Dieu le veuille ! ou pour mieux dire encore, Dieu le

garde ! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin particulier. La Forêt l'aborda comme il s'en alloit ; il lui dit : « Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection. Dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. » En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons point à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Mme de Grignan est morte.

Vendredi au soir, 26e décembre.

Il semble par vos beaux remercîments que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira, et dès qu'il y aura des vers du Pont-Neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit ici qu'il étoit bien malade. Tout le monde disoit : « Quoi ! déjà ? » On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement qu'il le menât toujours, en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux ; mais on voit par là ce que l'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondements sur quoi on augmente tout ce qu'on voit. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille. En vérité, cette conduite est admirable. On recommence la chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilées sont arrivées présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai, car il le faut mettre jusqu'à Pignerol, et plût à Dieu que de Pignerol nous le pussions faire revenir où nous voudrions bien ! Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil ? J'y pense bien souvent. Mille baisemains à Monsieur votre père. On m'a

dit que Madame votre femme est ici, je l'irai voir. Je soupai hier avec votre amie; nous parlions de vous aller voir.

---

67. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A POMPONE.

Mardi 30e décembre.

Voilà de quoi vous amuser quelques moments; assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité que de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et pour le fils vous étoit un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvelée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies. C'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en sais pas de nouvelles certaines. On a su seulement que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures nécessaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du Roi, et qu'il avoit dit à M. Foucquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien. On espère toujours des adoucissements, je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête:

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza.

Cependant je me garde bien de me décourager: il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier; il est gai et

tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse encore être long. Assurez bien Monsieur votre père de ma tendresse, voilà comme il faut parler; et me mandez un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi bien que des couplets.

---

68. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Fin de 1664.

..... Voici une stance que nous lisions tantôt, qui revient merveilleusement bien à ce qu'on pourroit dire de l'état où se trouve M. le surintendant :

Il miser che si trova a mal partito,
D'Agramante et dogniun si dolea forte,
Et ricordava lor si com' er' ito
Per quello anello a rischio della morte,
Pazzo, senza iudicio, scimunito,
Poi che i servigi ricordava in corte;
Non sapea che'l servir del cortigiano
La sera è grato e la matina è vano.

Suscription : A Monsieur, Monsieur l'abbé Ménage.

---

69. — DE MESDAMES DE LA FAYETTE ET DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

A Fresnes, 12e mars 1666.

DE MADAME DE LA FAYETTE.

Je suis si honteuse de ne vous avoir point écrit depuis que vous êtes parti, que je crois que je n'aurois jamais osé m'y hasarder, sans une belle occasion comme celle-ci, à l'abri des noms qui sont de l'autre côté de cette lettre. J'espère que vous vous apercevrez du mien. Aussi bien il y en a un qui le suit assez souvent. Mais apparemment, puisqu'il est question de Mlle de Sévigné, vous jugez

bien que l'on ne parlera plus de moi, au moins sur ce propos; car pour ne plus parler de moi, ce n'est pas chose possible à Fresnes et à l'hôtel de Nevers. J'y suis le souffre-douleur, on s'y moque de moi incessamment. Si la douceur de Mme de Coulanges et de Mme de Sévigné ne me consoloit un peu, je crois que je m'enfuirois dans le Nord.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Pour moi, je suis comme Mme de la Fayette : si j'avois encore été longtemps sans vous écrire, je crois que je vous aurois souhaité mort pour être défaite de vous : *chi offende non perdona,* comme vous savez. Cependant c'eût été grand dommage, car j'apprends que Votre Excellence fait autant de merveilles dans le Nord qu'elle se fait aimer quand elle est à Fresnes. Je suis donc fort aise de vous écrire, afin de ne vous plus souhaiter tant de mal. Nous sommes tous ici dans une compagnie choisie. Si vous y étiez, il n'y auroit rien à y desirer. J'ai causé ce matin deux heures avec Monsieur votre père. Si vous saviez comme nous nous aimons, vous en seriez jaloux. Adieu, Monsieur l'ambassadeur. Si M. l'évêque de Munster voit cette lettre, je serai bien aise qu'il sache que je vous aime de tout mon cœur.

---

70. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le reste de la campagne de 1656 et toute la campagne de 1657, je ne trouve point de lettres de la marquise ni de moi, et un peu avant la campagne de 1658, je me brouillai avec elle. J'eus tort dans le sujet de la brouillerie; mais le ressentiment que j'en eus fut le comble de mon injustice. Je ne saurois jamais assez me condamner en cette rencontre, ni avoir assez de regret d'avoir offensé la plus jolie femme de France, ma proche parente, que j'avois toujours fort aimée, et de l'amitié de laquelle je ne pouvois pas douter. C'est une tache à ma vie, que j'essayai véritablement de laver quand on arrêta le surintendant Fouquet, en prenant hautement à

la cour le parti de la marquise contre des gens qui la vouloient confondre avec les maîtresses de ce ministre. Ce ne fut pas seulement la générosité qui m'obligea d'en user ainsi, ce fut encore la justice. Avant que de m'embarquer à la défense de la marquise, je consultai le Tellier, qui seul avoit vu avec le Roi les lettres qui étoient dans la cassette de Fouquet. Il me dit que celles de la marquise étoient des lettres d'une amie, qui avoient bien de l'esprit, et qu'elles avoient bien plus réjoui le Roi que les douceurs fades des autres lettres; mais que le surintendant avoit mal à propos mêlé l'amitié avec l'amour. La marquise me sut bon gré de l'avoir défendue; son bon cœur et le sang l'obligèrent de me pardonner, et depuis ce temps-là, qui a été celui de ma disgrâce, elle s'est réchauffée pour moi, et hors quelques éclaircissements, et quelques petits reproches qu'un fâcheux souvenir lui a arrachés, il n'y a point de marques d'amitié que je n'en aie reçues, ni aussi de reconnoissance que je ne lui en aie données, et que je ne lui en donne le reste de ma vie.

Nous recommençâmes notre commerce la première année de mon exil, et je lui écrivis cette lettre.

A Forléans, ce 21e novembre 1666.

Je fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été si surpris, ma belle cousine. Je trouvai cette maison belle, et quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me sembla que cela venoit de votre absence. En effet, vous et Mlle de Sévigné enlaidissez ce qui vous environne, et vous fites ce tour-là, il y a deux ans, à votre maison. Il n'y a rien de si vrai; et je vous donne avis que si vous la vendez jamais, vous fassiez ce marché par procureur, car votre présence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le soleil, qu'on n'avoit pas vu depuis deux jours, commença de paroître; et lui et votre fermier firent fort bien l'honneur de la maison : celui-ci en me faisant une bonne collation, et l'autre en dorant toutes les chambres que les Christophle et les Guy s'étoient contentés de tapisser de leurs armes. J'y étois allé en famille, qui fut aussi satisfaite de cette maison que moi. Les Rabutins vivants, voyant tant d'écussons, s'estimèrent encore davantage, connoissant par là le cas que les Rabu-

tins morts faisoient de leur maison ; mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vîmes le bonhomme Christophle à genoux, qui, après avoir mis ses armes en mille endroits et en mille manières différentes, s'en étoit fait faire un habit. Il est vrai que c'est pousser l'amour de son nom aussi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle cousine, que Christophle avoit un cachet, et que ses armes étoient sur sa vaisselle, sur les housses de ses chevaux et sur son carrosse. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

---

71. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Je fus six mois sans avoir réponse à cette lettre. Enfin je reçus celle-ci le 23e de mai 1667.

A Paris, ce 20e mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de nos Rabutins, et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, et que je croyois moi-même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusques à présent que j'ai appris que vous ne viendrez point ici.

Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée, et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert, et, désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savois déjà, où si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose.

J'ai bien senti mon cœur pour vous depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer, ou à recommencer,

un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au Roi : envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, et un labyrinthe, d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit à la manière accoutumée : « Je vous fais parc ; » de sorte que j'ai étendu mes promenoirs, sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés. J'en fais autant à toute votre famille.

---

72 — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 23e mai 1667.

Pour vous parler franchement, Madame, j'étois un peu surpris de ne recevoir aucune réponse à la lettre que je vous écrivis il y a plus de six mois, parce que je ne croyois pas qu'il vous fallût deux de mes lettres pour m'en attirer une des vôtres ; mais après les raisons que vous me mandez, je suis content.

On m'écrivit que vous étiez à Paris, aussitôt que vous y fûtes arrivée. Pour moi, je n'irai point cette campagne ;

je la vais passer dans mes châteaux, à les embellir et à augmenter mon revenu, que ceux qui se mêloient de mes affaires avoient fort diminué, par les belles mains qu'ils prenoient de mes fermiers. Quoique je n'aie jamais fait jusques ici le métier d'un homme qui fait valoir son bien lui-même, je ne m'en acquitte pas trop mal, et je ne le crois pas si pénible que je me l'étois figuré : je pense que le profit en ôte les épines.

Pour la guerre où vous me souhaitez, je ne suis pas de même sentiment que vous. Je vous rends pourtant mille grâces, ma chère cousine, de la part que vous prenez à ma méchante fortune; mais je vous en veux consoler, en vous disant les raisons que j'ai d'avoir là-dessus l'esprit en repos. Il faut donc que vous sachiez que, lorsque je fus arrêté, j'étois tellement fatigué des injustices qu'on me faisoit depuis huit ou dix ans, que j'étois à tous moments sur le point de me défaire de ma charge. La seule raison qui m'en empêchoit, c'étoit la crainte des reproches qu'on m'auroit pu faire de m'être dégradé moi-même; mais lorsque j'eus ordre de me démettre, j'en fus ravi, croyant qu'on ne s'en pourroit pas prendre à moi, et qu'on n'en pourroit accuser que la fortune. Si d'un état agréable j'étois passé tout d'un coup à un état malheureux, je sentirois tout ce que vous sentez; mais on m'a fait avaler huit ans durant tant de couleuvres, dont je ne me vantois pas, que je regardois la fin de ces misères, de quelque façon qu'elle pût arriver, comme je regardois avant cela d'être maréchal de France; de sorte que j'entends parler aujourd'hui du voyage de Flandre avec la même tranquillité dont j'entendois ces jours passés parler des revues de la plaine d'Ouilles. Ce n'est pas que je n'aie écrit au Roi; mais j'ai donné cela à M. de Noailles, qui m'y avoit engagé, comme vous verrez par la copie de sa lettre que je vous envoie, et non pas à l'envie que j'ai eue de refaire un métier où j'ai reçu tant de dé-

goûts. Je vous envoie aussi la copie de ma lettre au Roi. Si l'on me donnoit un grand emploi et de quoi le soutenir, je serois ravi de recommencer; à moins que cela, je serois fort embarrassé si le Roi recevoit mes offres. Ainsi, Madame, cessez de me plaindre sur les chagrins que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont de plus grands plaisirs que moi, mais il n'y en a point au monde qui aient moins de peines. Cependant j'ai autant de courage et d'ambition que j'en ai jamais eu. Il est vrai que je ne suis pas assez fou pour me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrariétés de la fortune, je suis aussi peu fâché de n'être pas maréchal de France, que de n'être pas roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer, et se met au-dessus des mauvais succès quand il n'a pas réussi :

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers aussi bien que vous, Madame ; mais je suis assuré que je savois les miens, et je crois que vous avez fait les vôtres.

Mlle de Sévigné a raison de me faire des amitiés. Après vous, je n'aime ni n'estime rien tant qu'elle : je suis pour ses intérêts, comme vous êtes pour les miens. Je suis assuré qu'elle n'est pas si mal satisfaite de sa fortune que moi ; et sa vertu lui fait attendre sans impatience un établissement avantageux, que l'estime extraordinaire que j'ai pour elle me persuade être trop lent à venir. Voilà de grandes paroles, Madame ; mais en un mot je l'aime fort, et je trouve qu'elle devroit plutôt être princesse que Mlle de Brancas.

73. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A M. DE POMPONE.

A Fresnes, ce 1er d'août.

N'en déplaise au service du Roi, je crois, Monsieur l'Ambassadeur, que vous seriez tout aussi aise d'être ici avec nous, que d'être à Stockholm à ne regarder le soleil que du coin de l'œil. Il faut que je vous dise comme je suis présentement. J'ai M. d'Andilly à ma main gauche, c'est-à-dire du côté de mon cœur; j'ai Mme de la Fayette à ma droite; Mme du Plessis devant moi, qui s'amuse à barbouiller de petites images; Mme de Motteville un peu plus loin, qui rêve profondément; notre oncle de Cessac, que je crains parce que je ne le connois guère, Mme de Caderousse, sa sœur, qui est un fruit nouveau que vous ne connoissez pas, et Mlle de Sévigné sur le tout, allant et venant par le cabinet comme de petits frelons. Je suis assurée, Monsieur, que toute cette compagnie vous plairoit fort, et surtout si vous voyiez de quelle manière on se souvient de vous, combien l'on vous aime, et le chagrin que nous commençons d'avoir contre Votre Excellence, ou pour mieux dire contre votre mérite, qui vous tient longtemps à quatre ou cinq cents lieues de nous.

La dernière fois que je vous écrivis, j'avois toute ma tristesse et toute celle de mes amis. Présentement, sans que rien soit changé, nous avons toutes repris courage : ou l'on s'est accoutumé à son malheur, ou l'espérance nous soutient le cœur. Enfin nous revoilà tous ensemble avec assez de joie pour parler avec plaisir des Bayards et des comtesses de Chivergny, et même pour souhaiter encore quelque nouvel enchantement. Mais les magies d'Amalthée ne sont pas encore en train, de sorte que nous remettons l'ouverture du théâtre pour la Saint-Martin.

garde ! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin particulier. La Forêt l'aborda comme il s'en alloit ; il lui dit : « Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection. Dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. » En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons point à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Mme de Grignan est morte.

Vendredi au soir, 26e décembre.

Il semble par vos beaux remercîments que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira, et dès qu'il y aura des vers du Pont-Neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit ici qu'il étoit bien malade. Tout le monde disoit : « Quoi ! déjà ? » On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement qu'il le menât toujours, en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux ; mais on voit par là ce que l'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondements sur quoi on augmente tout ce qu'on voit. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille. En vérité, cette conduite est admirable. On recommence la chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilées sont arrivées présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai, car il le faut mettre jusqu'à Pignerol, et plût à Dieu que de Pignerol nous le pussions faire revenir où nous voudrions bien ! Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil ? J'y pense bien souvent. Mille baisemains à Monsieur votre père. On m'a

dit que Madame votre femme est ici, je l'irai voir. Je soupai hier avec votre amie; nous parlions de vous aller voir.

---

67. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A POMPONE.

Mardi 30e décembre.

Voilà de quoi vous amuser quelques moments; assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité que de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et pour le fils vous étoit un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvelée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies. C'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en sais pas de nouvelles certaines. On a su seulement que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures nécessaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du Roi, et qu'il avoit dit à M. Foucquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien. On espère toujours des adoucissements, je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza.

Cependant je me garde bien de me décourager : il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier; il est gai et

tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse encore être long. Assurez bien Monsieur votre père de ma tendresse, voilà comme il faut parler; et me mandez un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi bien que des couplets.

---

68. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Fin de 1664.

..... Voici une stance que nous lisions tantôt, qui revient merveilleusement bien à ce qu'on pourroit dire de l'état où se trouve M. le surintendant :

Il miser che si trova a mal partito,
D'Agramante et dogniun si dolea forte,
Et ricordava lor si com' er' ito
Per quello anello a rischio della morte,
Pazzo, senza iudicio, scimunito,
Poi che i servigi ricordava in corte;
Non sapea che'l servir del cortigiano
La sera è grato e la matina è vano.

Suscription : A Monsieur, Monsieur l'abbé Ménage.

---

69. — DE MESDAMES DE LA FAYETTE ET DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONE.

A Fresnes, 12e mars 1666.

DE MADAME DE LA FAYETTE.

Je suis si honteuse de ne vous avoir point écrit depuis que vous êtes parti, que je crois que je n'aurois jamais osé m'y hasarder, sans une belle occasion comme celle-ci, à l'abri des noms qui sont de l'autre côté de cette lettre. J'espère que vous vous apercevrez du mien. Aussi bien il y en a un qui le suit assez souvent. Mais apparemment, puisqu'il est question de Mlle de Sévigné, vous jugez

bien que l'on ne parlera plus de moi, au moins sur ce propos; car pour ne plus parler de moi, ce n'est pas chose possible à Fresnes et à l'hôtel de Nevers. J'y suis le souffre-douleur, on s'y moque de moi incessamment. Si la douceur de Mme de Coulanges et de Mme de Sévigné ne me consoloit un peu, je crois que je m'enfuirois dans le Nord.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Pour moi, je suis comme Mme de la Fayette : si j'avois encore été longtemps sans vous écrire, je crois que je vous aurois souhaité mort pour être défaite de vous : *chi offende non perdona,* comme vous savez. Cependant c'eût été grand dommage, car j'apprends que Votre Excellence fait autant de merveilles dans le Nord qu'elle se fait aimer quand elle est à Fresnes. Je suis donc fort aise de vous écrire, afin de ne vous plus souhaiter tant de mal. Nous sommes tous ici dans une compagnie choisie. Si vous y étiez, il n'y auroit rien à y desirer. J'ai causé ce matin deux heures avec Monsieur votre père. Si vous saviez comme nous nous aimons, vous en seriez jaloux. Adieu, Monsieur l'ambassadeur. Si M. l'évêque de Munster voit cette lettre, je serai bien aise qu'il sache que je vous aime de tout mon cœur.

---

70. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le reste de la campagne de 1656 et toute la campagne de 1657, je ne trouve point de lettres de la marquise ni de moi, et un peu avant la campagne de 1658, je me brouillai avec elle. J'eus tort dans le sujet de la brouillerie; mais le ressentiment que j'en eus fut le comble de mon injustice. Je ne saurois jamais assez me condamner en cette rencontre, ni avoir assez de regret d'avoir offensé la plus jolie femme de France, ma proche parente, que j'avois toujours fort aimée, et de l'amitié de laquelle je ne pouvois pas douter. C'est une tache à ma vie, que j'essayai véritablement de laver quand on arrêta le surintendant Fouquet, en prenant hautement à

la cour le parti de la marquise contre des gens qui la vouloient confondre avec les maîtresses de ce ministre. Ce ne fut pas seulement la générosité qui m'obligea d'en user ainsi, ce fut encore la justice. Avant que de m'embarquer à la défense de la marquise, je consultai le Tellier, qui seul avoit vu avec le Roi les lettres qui étoient dans la cassette de Fouquet. Il me dit que celles de la marquise étoient des lettres d'une amie, qui avoient bien de l'esprit, et qu'elles avoient bien plus réjoui le Roi que les douceurs fades des autres lettres; mais que le surintendant avoit mal à propos mêlé l'amitié avec l'amour. La marquise me sut bon gré de l'avoir défendue; son bon cœur et le sang l'obligèrent de me pardonner, et depuis ce temps-là, qui a été celui de ma disgrâce, elle s'est réchauffée pour moi, et hors quelques éclaircissements, et quelques petits reproches qu'un fâcheux souvenir lui a arrachés, il n'y a point de marques d'amitié que je n'en aie reçues, ni aussi de reconnoissance que je ne lui en aie données, et que je ne lui en donne le reste de ma vie.

Nous recommençâmes notre commerce la première année de mon exil, et je lui écrivis cette lettre.

A Forléans, ce 21e novembre 1666.

Je fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été si surpris, ma belle cousine. Je trouvai cette maison belle, et quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avois fait il y a deux ans, il me sembla que cela venoit de votre absence. En effet, vous et Mlle de Sévigné enlaidissez ce qui vous environne, et vous fîtes ce tour-là, il y a deux ans, à votre maison. Il n'y a rien de si vrai; et je vous donne avis que si vous la vendez jamais, vous fassiez ce marché par procureur, car votre présence en diminueroit fort le prix.

En arrivant, le soleil, qu'on n'avoit pas vu depuis deux jours, commença de paroître; et lui et votre fermier firent fort bien l'honneur de la maison : celui-ci en me faisant une bonne collation, et l'autre en dorant toutes les chambres que les Christophle et les Guy s'étoient contentés de tapisser de leurs armes. J'y étois allé en famille, qui fut aussi satisfaite de cette maison que moi. Les Rabutins vivants, voyant tant d'écussons, s'estimèrent encore davantage, connoissant par là le cas que les Rabu-

tins morts faisoient de leur maison ; mais l'éclat de rire nous prit à tous, quand nous vîmes le bonhomme Christophle à genoux, qui, après avoir mis ses armes en mille endroits et en mille manières différentes, s'en étoit fait faire un habit. Il est vrai que c'est pousser l'amour de son nom aussi loin qu'il peut aller. Vous croyez bien, ma belle cousine, que Christophle avoit un cachet, et que ses armes étoient sur sa vaisselle, sur les housses de ses chevaux et sur son carrosse. Pour moi, j'en mettrois mes mains dans le feu.

---

71. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Je fus six mois sans avoir réponse à cette lettre. Enfin je reçus celle-ci le 23e de mai 1667.

A Paris, ce 20e mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de nos Rabutins, et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avoit écrit d'ici qu'on vous y attendoit, et que je croyois moi-même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusques à présent que j'ai appris que vous ne viendrez point ici.

Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée, et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert, et, désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savois déjà, où si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose.

J'ai bien senti mon cœur pour vous depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer, ou à recommencer,

un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au Roi : envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, et un labyrinthe, d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit à la manière accoutumée : « Je vous fais parc ; » de sorte que j'ai étendu mes promenoirs, sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés. J'en fais autant à toute votre famille.

---

72 — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 23e mai 1667.

Pour vous parler franchement, Madame, j'étois un peu surpris de ne recevoir aucune réponse à la lettre que je vous écrivis il y a plus de six mois, parce que je ne croyois pas qu'il vous fallût deux de mes lettres pour m'en attirer une des vôtres ; mais après les raisons que vous me mandez, je suis content.

On m'écrivit que vous étiez à Paris, aussitôt que vous y fûtes arrivée. Pour moi, je n'irai point cette campagne ;

je la vais passer dans mes châteaux, à les embellir et à augmenter mon revenu, que ceux qui se mêloient de mes affaires avoient fort diminué, par les belles mains qu'ils prenoient de mes fermiers. Quoique je n'aie jamais fait jusques ici le métier d'un homme qui fait valoir son bien lui-même, je ne m'en acquitte pas trop mal, et je ne le crois pas si pénible que je me l'étois figuré : je pense que le profit en ôte les épines.

Pour la guerre où vous me souhaitez, je ne suis pas de même sentiment que vous. Je vous rends pourtant mille grâces, ma chère cousine, de la part que vous prenez à ma méchante fortune; mais je vous en veux consoler, en vous disant les raisons que j'ai d'avoir là-dessus l'esprit en repos. Il faut donc que vous sachiez que, lorsque je fus arrêté, j'étois tellement fatigué des injustices qu'on me faisoit depuis huit ou dix ans, que j'étois à tous moments sur le point de me défaire de ma charge. La seule raison qui m'en empêchoit, c'étoit la crainte des reproches qu'on m'auroit pu faire de m'être dégradé moi-même; mais lorsque j'eus ordre de me démettre, j'en fus ravi, croyant qu'on ne s'en pourroit pas prendre à moi, et qu'on n'en pourroit accuser que la fortune. Si d'un état agréable j'étois passé tout d'un coup à un état malheureux, je sentirois tout ce que vous sentez; mais on m'a fait avaler huit ans durant tant de couleuvres, dont je ne me vantois pas, que je regardois la fin de ces misères, de quelque façon qu'elle pût arriver, comme je regardois avant cela d'être maréchal de France; de sorte que j'entends parler aujourd'hui du voyage de Flandre avec la même tranquillité dont j'entendois ces jours passés parler des revues de la plaine d'Ouilles. Ce n'est pas que je n'aie écrit au Roi; mais j'ai donné cela à M. de Noailles, qui m'y avoit engagé, comme vous verrez par la copie de sa lettre que je vous envoie, et non pas à l'envie que j'ai eue de refaire un métier où j'ai reçu tant de dé-

Adieu, ma chère cousine; je suis ma foi bien à vous et à la plus jolie fille de France ; je n'ai que faire après cela de vous prier de faire mon compliment à Mademoiselle de Sévigné.

---

80. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Douze jours après que j'eus écris cette lettre, je reçus celle-ci de la marquise, qui répondoit à mes deux dernières.

A Paris, ce 26e juillet 1668.

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre du 9e de ce mois, et puis notre procès sera fini.

Vous m'attaquez doucement, Monsieur le Comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux ; mais qu'en récompense je battrai des mains pour votre retour; en un mot, que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire ceux qui blâment les absents.

Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci. Mon cousin, apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de foiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit Mme de Bouillon, mais je n'ai pas celle-là. Cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes preuves de générosité sur le sujet des disgraciés, qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirois bien si je voulois. Je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

Nous sommes proches, et de même sang; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aviez à toucher dans la succession de Monsieur de Chalon. Vous dites que je vous l'ai refusé, et moi, je dis que je vous l'ai prêté; car vous sa-

vez fort bien, et notre ami Corbinelli en est témoin, que mon cœur le voulut d'abord, et que lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse, afin d'entrer en votre place pour être payé, l'impatience vous prit; et m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes, et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à votre nom, et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage. Vous savez qu'une dame de vos amies vous obligea généreusement de le brûler; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi; et quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Foucquet et le mien, cette conduite acheva de me faire revenir. Je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne; mais avec quelle sincérité! vous le savez. Vous savez encore notre voyage de Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié. Je reviens entêtée de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait entre les mains de Mme de la Baume, je l'ai vu. » Je ne réponds que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amusoient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu, » me dit-on encore au bout de huit jours; et moi de sourire encore. Je le redis en riant à Corbinelli; je repris le même sourire moqueur qui m'avoit déjà servi en deux occasions, et je demeurai cinq ou six mois de cette sorte, faisant pitié à ceux dont je m'étois moquée. Enfin le jour malheureux arriva, où je vis moi-même, et de mes propres yeux *bigarrés*, ce que je n'avois pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurois été bien moins étonnée. Je le lus, et je le relus, ce cruel portrait; je l'aurois trouvé joli s'il eût été d'une autre que de moi, et d'un autre que de vous. Je le trouvai même si bien enchâssé, et te-

nant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avois ouï dire, plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus entièrement. Enfin je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre couroit. Vous voulûtes me conter qu'il falloit qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avoit mis là. Je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avoit donnés, et dont je m'étois moquée. Je trouvai que la place où étoit ce portrait étoit si juste, que l'amour paternelle vous avoit empêché de vouloir défigurer cet ouvrage, en l'ôtant d'un lieu où il tenoit si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de Mme de Montglas, et de moi; que j'avois été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente, en voyant le retour de mon cœur pour vous et sachant que le vôtre me trahissoit : vous savez la suite.

Être dans les mains de tout le monde; se trouver imprimée; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable; se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons : vous avez bien de l'esprit, je suis assurée que si vous voulez faire un quart d'heure de réflexions, vous les verrez, et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je quand vous êtes arrêté? Avec la douleur dans l'âme, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de Mme de la Baume pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois; je vous dis adieu quand je partis pour Bretagne; je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style assez libre et

sans rancune; et enfin je vous écris encore quand Mme d'Époisse me dit que vous vous êtes cassé la tête.

Voilà ce que je voulois vous dire une fois en ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui ait tort. Gardez ma lettre, et la relisez, si jamais la fantaisie vous prenoit de le croire, et soyez juste là-dessus, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes. Que votre intérêt ne vous fasse point voir ce qui n'est pas; avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui étoit entre nous, et je suis désarmée. Mais de croire que si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort; car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours : au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avois promis, j'écrirai en deux mille; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle, et d'un ennui mortel, que je vous obligerai malgré vous à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grâce.

Au reste, j'ai senti votre saignée. N'étoit-ce pas le 17e de ce mois? Justement : elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner, que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien.

Pour cette sollicitation, envoyez-moi votre homme d'affaires avec un placet, et je le ferai donner par une amie de ce M. Didé (car pour moi, je ne le connois point), et j'irai même avec cette amie. Vous pouvez vous assurer que si je pouvois vous rendre service, je le ferois, et de bon cœur, et de bonne grâce. Je ne vous dis point l'intérêt extrême que j'ai toujours pris à votre fortune : vous croiriez que ce seroit le Rabutinage qui en seroit la cause; mais non, c'étoit vous. C'est vous encore qui m'avez causé des afflictions tristes et amères en voyant ces trois nouveaux maréchaux de France. Mme de

Villars, qu'on alloit voir, me mettoit devant les yeux les visites qu'on m'auroit rendues en pareille occasion, si vous aviez voulu.

La plus jolie fille de France vous fait des compliments. Ce nom me paroît assez agréable; je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs.

---

81. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 29e juillet 1668.

Je ne croyois pas, Madame, avoir jamais lieu de vous parler de nos démêlés, après ce que je vous en écrivis dernièrement; mais puisque vous jugez à propos d'éclaircir cette affaire, et de la traiter à fond, je m'en vais vous dire tout ce que j'en pense, avec cette sincérité dont vous m'avez reproché quelquefois que je traitois trop franchement les choses qui me regardoient, et avec la protestation que quoiqu'il vous paroisse que je croie que vous avez eu plus de tort en de certaines rencontres que vous ne pensez, il ne m'en reste rien sur le cœur contre vous, et qu'au contraire j'en ai si mal usé à votre égard, que vous me faites trop de grâce de me pardonner, et de ne laisser pas de me promettre votre amitié. Ceci n'est donc pas pour me justifier tout à fait, mais seulement pour vous faire voir que je n'ai pas tant de tort que vous croyez.

Je demeure d'accord avec vous, ma belle cousine, que votre premier mouvement fut de m'assister, lorsque notre ami Corbinelli vous en alla prier de ma part; et je ne doute pas que si vous n'eussiez consulté que votre cœur, je n'eusse reçu le secours que je vous demandois; mais vous prîtes conseil de gens qui ne m'aimoient pas tant que vous faisiez, qui vous portèrent à prolonger les

affaires par des formalités inutiles; car je sais aussi bien que M. Auzanet, que vous n'aviez pas besoin du consentement de M. de Neuchèse, et qu'avec la cession que je vous eusse faite, il eût bien fallu qu'il vous eût payée, comme il me paya l'hiver d'après; mais enfin, en une autre rencontre, j'aurois eu patience et j'aurois donné à votre conseil tout le temps qu'il eût souhaité. Ce qui me fit croire qu'on ne cherchoit qu'un prétexte à m'éconduire, ce fut que la campagne étant commencée par le siége de Dunkerque, vos gens d'affaires parloient d'envoyer en Bourgogne, et d'en avoir réponse, et cela sans nécessité; et ce qui vous peut faire voir que j'avois raison de m'impatienter, c'est que j'arrivai à l'armée la veille de la bataille. Je partis donc de Paris avec le déplaisir de voir que la seule personne de mon sang que j'aimois au monde, m'abandonnât dans une affaire d'honneur où elle ne couroit aucun hasard; et je vis le lendemain du combat qu'il n'avoit pas tenu à cette cousine qui m'avoit été jusque-là si chère, que je n'eusse eu le chagrin de ne m'y pas trouver. Je vous avoue que j'eus pour vous alors autant de haine que j'avois eu d'amitié (vous savez bien que cela est toujours ainsi); et si j'en fusse demeuré là, vous ne vous fussiez jamais lavée de la tache d'avoir abandonné votre parent et votre ami au besoin. Mais le procédé que j'eus dans la suite effaça bien votre faute, et vous déchargeant du blâme que vous méritiez, je m'en chargeai tout seul, et je vous rendis par là sans y penser le meilleur office du monde.

Je passe donc condamnation sur le portrait, Madame, et personne ne m'en sauroit blâmer plus que je fais moi-même; mais il faut que je vous apprenne là-dessus quelque chose que vous ne savez pas. Cette amie si généreuse que vous dites qui m'obligea de brûler ce portrait, vous obligea à bon marché. Premièrement, après avoir goûté le plaisir de l'entendre lire (je ne dis pas plaisir à cause

de lui, mais plaisir à cause de vous), elle me pria de le déchirer, ce que je fis en mille pièces devant elle. A la vérité, je ne fus pas sorti de sa chambre, que son mari, qui étoit présent à la rupture, ramassa jusques aux moindres morceaux, et les rajusta si bien qu'il le copia, et me le montra trois jours après. Je vous avoue que l'envie de le ravoir me prit, et que me trouvant quelque temps après en commerce d'amitié avec Mme de la Baume, elle eut de moi cette ridicule pièce, qu'elle rendit publique comme vous savez.

Je ne vous dis point ce que je fis sur votre sujet, après la prison du surintendant Foucquet : vous ne l'ignorez pas, et vous en avez plus de reconnoissance que l'action ne mérite; mais la vérité est que depuis ce temps-là jusques à ma prison, je vous ai aimée de tout mon cœur, et qu'il n'y avoit qu'une passion plus forte que la tendresse que je sentois pour vous.

Lorsque vous me dites, un peu avant que je fusse arrêté, que ce portrait couroit dans le monde, il ne me souvient pas bien de ce que je vous répondis pour m'excuser; mais ce que je sais, c'est que j'en eus une douleur mortelle, et que je fis pour étouffer cela dans sa naissance tout ce qu'humainement on peut faire; et pour vous, soit que vous me fissiez justice en croyant bien que j'en étois au désespoir moi-même, et que je ne vous avois fait le mal que vous ressentiez alors que dans le temps que j'étois brouillé avec vous, soit que vous eussiez trop de répugnance à me haïr, après quelques petits reproches moins aigres qu'obligeants, vous me pardonnâtes, et je fus arrêté peu de jours après.

Vous me mandez que vous me fîtes faire des compliments, que vous plaignîtes mon malheur, que vous en parlâtes dans le monde, et que vous en fûtes brouillée avec Mme de la Baume. Si vos compliments fussent venus jusqu'à moi, je vous en aurois su bon gré, et j'au-

rois cru facilement tout le reste; mais bien loin de cela, il me revint de plusieurs endroits que vous vous plaigniez de moi; et ce qui me le persuada encore plus, c'est que toutes mes amies, hormis vous, me vinrent voir sur le fossé aux fenêtres de la Bastille. Cependant la première visite que je reçus chez Dalancé, ce fut la vôtre. Je vous avoue qu'elle me fit plaisir, quoique je ne m'y attendisse pas. Il me sembla que je ne la méritois non plus que la dureté que vous m'aviez témoignée pendant ma prison; mais enfin je revins de bonne foi pour vous, et il me parut que nous étions bien ensemble quand nous nous quittâmes à Paris. Aussitôt que je fus chez moi, je vous écrivis une lettre, où je badinois avec vous, et où vous pûtes voir bien de la tendresse; vous fûtes sept ou huit mois sans me faire réponse, et par là je crus que vous ne vous souciiez pas trop d'avoir commerce avec moi. Je suis assez glorieux naturellement, et dans la conjoncture présente quatre fois plus que si j'étois ce que je devrois être; de sorte que je rengainai les amitiés que je voulois vous faire tant que j'eusse été absent. Mme d'Époisse vous dit que j'étois blessé à la tête, et sur cela vous me faites un compliment. Vous savez combien agréablement je le reçus, et avec quelle douceur je répondis à la petite attaque que vous me donniez, en me disant que je vous haïssois parce que je vous avois offensée. Sur cela vous me faites une espèce d'éclaircissement, par lequel vous prétendez que j'ai tout le tort, et que vous n'en avez point du tout; et moi je vous réponds aujourd'hui que nous en avons tous deux; que cependant j'en ai bien plus que vous, et que c'est pour cela que je vous en demande mille pardons.

Au reste, ma chère cousine, ne pensez pas que la peur de vos procès-verbaux m'oblige de vous crier merci : je suis plus en état de vous faire craindre sur cela que vous moi; je n'ai rien à faire, et pour une lettre que vous

m'écririez, je vous en écrirois quatre. Mais je vous avoue que j'ai mille fois plus de tort que vous, parce que ma représaille a été plus forte que l'offense que vous m'aviez faite, et que je ne devois pas m'emporter si fort contre une jolie femme comme vous, ma proche parente, et que j'avois toujours bien aimée. Pardonnez-moi donc, ma belle cousine, et oublions le passé au point de ne nous en ressouvenir jamais. Quand je serai persuadé de votre bonne foi dans votre retour pour moi, je vous aimerai mille fois plus que je n'ai jamais fait; car après avoir bien ce qu'on appelle tourné et viré, je vous trouve la plus agréable femme de France.

Je mande à un gentilhomme qui vous rendra celle-ci de vous donner un placet pour M. Didé.

Mais vous ne me répondez rien sur la plaisanterie des corniches : cependant vous n'êtes pas personne à vous laisser donner votre reste sur ces matières-là. Est-ce que vous êtes fatiguée de la longueur de votre lettre ou si vous ne voulez pas traiter avec moi ce chapitre, craignant ma rechute, et qu'après cela je ne vous fasse une affaire? Ne vous contraignez pas une autre fois, ma chère cousine : vous pouvez sûrement vous ouvrir à moi sur ce sujet, sans appréhender ni que je retombe, ni que je vous trahisse si j'étois assez maudit pour retomber.

Au reste, Madame, je vous suis trop obligé de la peine que vous ont donnée pour moi les réflexions que vous avez faites sur ces nouveaux maréchaux; mais il faut que je vous console une fois pour toutes sur ces matières, en vous disant que moi qui suis l'intéressé, et qui ne suis ni fou, ni insensible, je regarde cela avec un mépris digne d'un galant homme persécuté. Si on ne donnoit ces honneurs-là qu'à des gens qui eussent autant servi que moi, et je puis dire aussi utilement pour l'État, et aussi glorieusement pour leur réputation, je serois chagrin de la préférence de mes rivaux; mais quand je verrai faire trois

maréchaux de France à la fois, qui n'ont jamais fait une action d'éclat à la guerre, à deux desquels il est arrivé des malheurs sur la réputation, et tous trop jeunes pour une dignité comme celle-là (à moins que d'avoir fait des actions extraordinaires); quand je verrai, dis-je, des caprices de la fortune aussi ridicules que celui-là, bien loin de m'affliger, je me réjouirai de ce qu'une pareille promotion honore ma disgrâce; et voilà les sentiments que doivent avoir mes amis en de pareilles rencontres.

Voulez-vous savoir, ma belle cousine, la raison qui a fait ces messieurs-là maréchaux de France ? Elle est assez plaisante.

D'ordinaire les gens qui sont en passe de s'élever à de grandes dignités sont tellement tourmentés et traversés par les envieux, que souvent on les fait échouer. Pour ceux-ci, ils étoient si peu en passe d'être maréchaux, que l'envie ne daignoit songer à eux; et ainsi le Roi prenant tout d'un coup cette pensée en leur faveur, personne n'a eu le loisir de traverser leur élévation, et de faire connoître à Sa Majesté leur peu de mérite.

Vous me mandez que si j'avois voulu, on vous auroit fait les mêmes honneurs qu'à Mme de Villars. Vous croyez donc, Madame, que sans ma disgrâce, c'est-à-dire si je n'avois été arrêté, j'aurois été maréchal de France? Je crois que non, moi. J'étois il y a longtemps dans une disgrâce sourde, inconnue au public, mais qui m'eût empêché de m'avancer à moins que d'un changement dans le ministère, et je n'étois pas assez jeune pour espérer de voir ce changement.

Mais je m'étonne que vous regardiez Mme de Villars au-dessus de vous, parce qu'elle est tante de Bellefonds qu'on vient de faire maréchal. J'ai peur que l'éclat de cette nouvelle fortune ne vous éblouisse, parce que vous la regardez de près; mais croyez-moi, ma belle cousine, moi qui la regarde d'un peu loin, et qui dès là

en juge plus sainement, ce n'est pas ce que vous pensez. On peut bien donner un rang dans le monde à Charles Gigault au-dessus de Roger de Rabutin; mais il changera fort, ou il marchera toujours bien après lui dans l'estime des honnêtes gens.

La plus jolie fille de France sait bien ce que je lui suis; il me tarde autant qu'à vous qu'un autre vous aide à en faire les honneurs. C'est sur son sujet où je reconnois bien la bizarrerie du destin, aussi bien que sur mes affaires.

---

82. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 14e août 1668.

J'ai reçu votre dernière lettre, j'y ferai réponse l'un de ces jours; j'ai bien des choses à y répondre. Bon Dieu, quelles apostilles n'y ferai-je point! mais je n'ai pas le loisir aujourd'hui.

Je donnerai votre placet quand on me l'apportera.

.... Il met en ordre tous les titres de la noblesse de Champagne; les Coligny, les Étanges et plusieurs autres ont paru à l'envi. Il en est à nos Rabutins; il me paroît de conséquence qu'ils aient de quoi se parer aussi bien que les autres. M. de Caumartin a dit qu'il étoit persuadé qu'il y avoit des titres pour deux noblesses. Cette exagération prétendue m'a paru une médisance. Il me semble que nous avons de quoi faire quatre ou cinq gentilshommes les uns sur les autres. Je vous prie, mon cher cousin, de m'envoyer les copies de tout ce que vous avez; et pour qu'elles soient plus authentiques, faites-les copier par-devant l'intendant de votre province : ne manquez pas à cela, il y va de l'honneur de notre maison. On ne peut pas être plus vive sur cela que je le suis. Adieu : faites réponse à ceci, je vous écrirai plus à loisir.

---

83. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois jours après que j'eus reçu cette lettre de la marquise, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 19e août 1668.

J'ai beaucoup d'impatience, Madame, de recevoir le commentaire que vous me voulez envoyer de la dernière lettre que je vous ai écrite.

Cependant, pour répondre à l'envie que vous avez de voir ce que j'ai de titres de notre maison, je vous envoie d'abord quatre chartes que M. du Bouchet m'a données, qui parlent de loin.

Je vous envoie encore la droite ligne de notre maison, ainsi que je l'ai fait peindre sur la frise d'une de mes galeries de Bussy, en dedans de la cour. Je vous aime et je vous estime encore plus que je ne faisois d'être un peu entêtée de cela.

Je ferai collationner par un notaire ce que je vous enverrai. Pour l'intendant Bouchu, je n'ai point de commerce avec lui.

---

84. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE
DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 28 août 1668.

Encore un petit mot, et puis plus : c'est pour commencer une manière de duplique à votre réplique.

Où diantre vouliez-vous que je trouvasse douze ou quinze mille francs ? Les avois-je dans ma cassette ? Les trouve-t-on dans la bourse de ses amis ? Ne m'allez point dire qu'ils étoient dans celle du surintendant : je n'y ai jamais rien voulu chercher ni trouver ; et à moins donc que l'abbé de Coulanges ne m'eût cautionnée, je n'aurois pas trouvé un quart d'écu, et lui ne le vouloit pas sans cette sûreté de Bourgogne, ou nécessaire ou inutile :

tant y a qu'il la vouloit ; et pour moi, je fus au désespoir de n'avoir pu vous faire ce plaisir. Mais enfin voilà ce chien de portrait fait et parfait. La joie d'avoir si bien réussi, et d'être approuvé, vous fit trouver que j'avois tous les torts du monde, et vous les augmentâtes beaucoup par l'envie de vous ôter tous les remords. Mme de Montglas vous oblige donc de le rompre, et puis son mari rejoint tous les morceaux ensemble, et il le ressuscite. Quelle niaiserie me contez-vous là ? Est-ce lui qui est cause que vous le placez dans un des principaux endroits de votre histoire ? Eh bien, s'il vous l'avoit rendu, vous n'aviez qu'à le remettre dans votre cassette, et ne le point mettre en œuvre comme vous avez fait : il n'auroit pas été entre les mains de Mme de la Baume, ni traduit en toutes les langues. Ne me dites point que c'est la faute d'un autre, cela n'est point vrai, c'est la vôtre purement ; c'est sur cela que je vous donnerois un beau soufflet, si j'avois l'honneur d'être auprès de vous, et que vous me vinssiez conter ces lanternes. C'est ma grande douleur : c'est de m'être remise avec vous de bonne foi, pendant que vous m'aviez livrée entre les mains des brigands, c'est-à-dire de Mme de la Baume ; et vous savez bien même qu'après notre paix vous eûtes besoin d'argent ; je vous donnai une procuration pour en emprunter, et n'en ayant pu trouver, je vous fis prêter sur mon billet deux cents pistoles de M. le Maigre, que vous lui avez bien rendues. Quant à ce que vous dites, que d'abord que j'eus vu mon portrait, je vous revis, et ne parus point en colère, ne vous y trompez pas, Monsieur le Comte, j'étois outrée ; j'en passois les nuits entières sans dormir. Il est vrai que, soit que je vous visse accablé d'affaires plus importantes que celle-là, soit que j'espérasse que la chose ne deviendroit pas publique, je n'éclatai point en reproches contre vous. Mais quand je me vis donnée au public, et répandue dans les provinces, je vous avoue que je fus au désespoir, et que ne vous voyant plus

pour réveiller mes foiblesses, et mes anciennes tendresses pour vous, je m'abandonnai à une sécheresse de cœur qui ne me permit pas de faire autre chose pendant votre prison que ce que je fis : je trouvois encore que c'étoit beaucoup. Quand vous sortîtes, vous me l'envoyâtes dire avec confiance : cela me toucha : bon sang ne peut mentir ; le temps avoit un peu adouci ma première douleur ; vous savez le reste. Je ne vous dis point maintenant comment vous êtes avec moi ; tout le monde me jetteroit des pierres, si je faisois de plus grandes démonstrations. Je voudrois qu'à cela près vous fussiez en état par votre présence de me redonner encore la qualité de votre dupe. Mais sans pousser cet endroit plus loin, je vous dirai pour la dernière fois que je ne vous donne pour pénitence, c'est-à-dire pour supplice, que de méditer sur toute l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, sur mon innocence à l'égard de cette première offense prétendue, sur toute ma confiance après notre raccommodement, qui me faisoit rire de ceux qui me donnoient de bons avis, et sur les crapauds et les couleuvres que vous nourrissiez contre moi pendant ce temps-là, et qui sont écloses heureusement par Mme de la Baume. *Basta*, je finis ici le procès.

Pour la plaisanterie des corniches, je n'y veux pas entrer. Je crois qu'on me doit être obligé de cette retenue, et encore plus de vouloir bien traiter de diminutif une chose qui pourroit l'être de superlatif.

J'ai reçu ce que vous m'avez envoyé touchant notre maison ; je suis entêtée de cette folie. M. de Caumartin est très-curieux de ces recherches. Il y a plaisir en ces occasions de ne rien oublier, elles ne se rencontrent pas tous les jours. M. l'abbé de Coulanges verra M. du Bouchet, et moi j'écrirai aux Rabutins de Champagne, afin de rassembler tous nos papiers. Écrivez-lui aussi qu'il m'envoie l'inventaire de ce qu'il a ; mon oncle l'abbé en a

aussi quelques-uns. Il y a plaisir d'étaler une bonne chevalerie, quand on y est obligé.

La plus jolie fille de France est plus digne que jamais de votre estime, et de votre amitié; elle vous fait des compliments. Sa destinée est si difficile à comprendre que pour moi je m'y perds.

Je crois que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannès et le comte de Saint-Paul. Cette fantaisie lui est entrée fortement dans la tête. Il l'a dit à M. de Turenne, au cardinal de Retz, à M. de la Rochefoucauld : voyez quels personnages. Tous ces messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été résolue et répandue avant que j'en susse rien. Enfin il est parti : j'en ai pleuré amèrement, j'en suis sensiblement affligée ; je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage. J'en vois tous les périls, j'en suis morte; mais enfin je n'en ai pas été la maîtresse; et dans ces occasions-là les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. Adieu, Comte, je suis lasse d'écrire, et non pas de lire tous les endroits tendres et obligeants que vous avez semés dans votre lettre : rien n'est perdu avec moi.

---

85. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que je reçus cette lettre de la marquise, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce dernier août 1668.

On ne peut pas être moins capable de la triplique que je le suis, ma belle cousine : pourquoi m'y voulez-vous obliger? Je me suis rendu dans la réplique que je vous ai faite; je vous ai demandé la vie, vous me voulez tuer à terre, cela est un peu inhumain. Je ne pensois pas que vous vous mêlassiez, vous autres belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir souffleter un

homme qui se jette à vos pieds, qui vous avoue sa faute, et qui vous prie de la lui pardonner. Si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modèle de la satisfaction que vous souhaitez, et je vous la renverrai écrite et signée de ma main, contre-signée d'un secrétaire, et scellée du scèau de mes armes. Que vous faut-il davantage?

Vous ne voulez point, dites-vous, entrer dans les plaisanteries des corniches. Il est vrai que vous en parlez avec bien de la réserve. Eh bon Dieu, qu'en diriez-vous donc si vous étiez aussi mal satisfaite de la dame que moi? Mais ne craignez-vous point que je lui fasse voir un jour quels égards vous avez pour elle? car enfin que ne fait-on, et que ne doit-on pas faire pour rattraper un cœur aussi honnête que celui que j'ai perdu?

Tremblez, Philis, et prenez garde à vous.

Quoique la fortune soit bien folle, je ne pense pas qu'elle le soit assez pour pousser son injustice jusqu'au bout contre la plus jolie fille de France. Donnez-vous un peu de patience, ma belle cousine, et vous découvrirez peut-être les raisons qu'elle a eues de faire ce qu'elle a fait.

Adieu, ma chère cousine. La fin de votre lettre m'attendrit furieusement pour vous, et je vous dirai sur cela en deux mots que je n'aime ni n'estime au monde personne tant que vous.

---

86. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 4e septembre 1668.

Levez-vous, Comte, je ne veux point vous tuer à terre; ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la

chose comme elle s'est passée : c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

Je ne trouve pas que vous ayez conservé une grande tendresse pour la belle qui vous captivoit autrefois. Il en faut revenir à ce que vous avez dit :

A la cour,
Quand on a perdu l'estime,
On perd l'amour.

M. de Montausier vient d'être fait gouverneur de Monsieur le Dauphin :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte, présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats singuliers.

Ma fille vous fait ses compliments. L'opinion que vous avez de sa fortune nous console un peu.

---

87. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 7e septembre 1668.

Rien n'est plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui, je la dirai partout; mais je ne comprends pas que vous parliez si bien d'un procédé. Pour moi, je crois que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui vous a appris cette langue. Ne trouvez-vous pas que c'est grand dommage que nous ayons été brouillés quelque temps ensemble, et que cependant il se soit perdu des folies que nous aurions relevées, et qui nous auroient réjouis? car bien que nous ne soyons pas

demeurés muets chacun de notre côté, il me semble que nous nous faisons valoir l'un l'autre, et que nous nous entredisons des choses que nous ne disons pas ailleurs.

Il n'est pas difficile de savoir mes sentiments sur le sujet de feu mon Iris : je ne cache guère ni mon amour ni ma haine ; mais il faudroit se parler pour tout dire : ce sera un jour la matière de quelques-unes de nos conversations, qui ne sera pas la moins agréable.

Je suis fort aise que M. de Montausier soit gouverneur de Monsieur le Dauphin ; il n'y a que moi en France que j'aimasse mieux en cette place que lui. Il est vrai qu'il semble que le Roi s'excite tous les jours à faire des grâces à cette maison.

Je suis tellement persuadé que Mlle de Sévigné sera bien et bientôt mariée, que cette opinion a de l'air d'un pressentiment. Vous m'en direz des nouvelles avant qu'il soit un an. Je suis son très-humble admirateur.

---

88. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 4e décembre 1668.

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnois la vie, et ne voulois pas vous tuer à terre ? J'attendois une réponse sur cette belle action ; mais vous n'y avez pas pensé ; vous vous êtes contenté de vous relever, et de reprendre votre épée comme je vous l'ordonnois. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui sans doute vous donnera de la joie ; c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan, que vous connoissez il y a longtemps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et

même son père et son fils, par une bonté extraordinaire, de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvons souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paroît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis, et votre approbation. Le public paroît content, c'est beaucoup : car on est si sot que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

Mais voici encore un autre article sur quoi je veux que vous me contentiez, s'il vous reste un brin d'amitié pour moi. Je sais que vous avez mis au bas du portrait que vous avez de moi, que j'ai été mariée à un gentilhomme breton, honoré des alliances de Vassé et de Rabutin. Cela n'est pas juste, mon cher cousin. Je suis depuis peu si bien instruite de la maison de Sévigné, que j'aurois sur ma conscience de vous laisser dans cette erreur. Il a fallu montrer notre noblesse en Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se servir de cette occasion pour étaler leur marchandise. Voici la nôtre :

Quatorze contrats de mariage de père en fils ; trois cent cinquante ans de chevalerie ; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués dans l'histoire ; quelquefois retirés chez eux comme des Bretons ; quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres ; mais toujours de bonnes et de grandes alliances. Celles de trois cent cinquante ans, au bout desquels on ne voit que des noms de baptême, sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Châteaugiron.

Ces noms sont grands ; ces femmes avoient pour maris des Rohan et des Clisson. Depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coetquen, des Rosmadec, des Clindon, des Sévigné de leur même maison ; des du Bellay, des Rieux, des Bodegal, des Plessis Ireul, et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. Tout cela est vrai, il faut m'en croire.... Je vous conjure donc, mon cousin, si vous me voulez obliger, de changer votre écriteau, et si vous n'y voulez point mettre de bien, n'y mettez point de rabaissement. J'attends cette marque de votre justice, et du reste d'amitié que vous avez pour moi.

Adieu, mon cher cousin, donnez-moi promptement de vos nouvelles, et que notre amitié soit désormais sans nuages.

---

89. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre de la marquise, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 8e décembre 1668.

J'ai reçu la lettre où vous me mandiez que vous ne me vouliez pas tuer à terre, ma belle cousine, et j'y ai répondu.

Vous avez raison de croire que la nouvelle du mariage de Mlle de Sévigné me donnera de la joie. L'aimant et l'estimant comme je fais, peu de choses m'en peuvent donner davantage, et d'autant plus que M. de Grignan est un homme de qualité et de mérite, et qu'il a une charge considérable. Il n'y a qu'une chose qui me fait peur pour la plus jolie fille de France : c'est que Grignan, qui n'est pas vieux, est déjà à sa troisième femme : il en use presque autant que d'habits, ou du moins que de carrosses. A cela près, je trouve ma cousine bien heureuse ; mais pour lui il ne manque rien à sa bonne for-

tune. Au reste, Madame, je vous suis trop obligé des égards que vous avez pour moi en cette rencontre. Mlle de Sévigné ne pouvoit épouser personne à qui je donnasse de meilleur cœur mon approbation.

Pour l'autre article de votre lettre, où vous me mandez que vous savez que j'ai fait mettre au bas du portrait que j'ai de vous, que vous avez été mariée à un gentilhomme breton, honoré des alliances de Vassé et de Rabutin, je vous dirai : Que je ne doute pas qu'on ne vous l'ait dit, mais que vous ne devez pas douter aussi qu'on n'ait menti. S'il vous reste un brin d'amitié pour moi, ma chère cousine, vous montrerez à ceux qui vous ont si mal informée ce que je dis d'eux. Vous leur devez cette récompense de leur fausse nouvelle ; car peut-être vous veulent-ils aigrir mal à propos contre moi ; peut-être aussi veulent-ils mettre sous mon nom l'injure qu'ils ont dessein de faire à la maison de Sévigné.

Voici, mot pour mot, ce qu'il y a au-dessous du portrait que j'ai de vous dans mon salon :

MARIE DE RABUTIN, FILLE DU BARON DE CHANTAL, MARQUISE DE SÉVIGNÉ, FEMME D'UN GÉNIE EXTRAORDINAIRE ET D'UNE VERTU COMPATIBLE AVEC LA JOIE ET LES AGRÉMENTS.

Si j'y avois mis ce que vous me mandez, je vous l'avouerois ingénument, et je changerois l'écriteau si j'étois persuadé ; car il se fait tant de friponneries en contrats, que je m'en rapporte plus aux histoires approuvées, et à la voix publique, qu'aux faiseurs de généalogies.

Pour les maisons que vous me mandez qui sont meilleures que la nôtre, je n'en demeure pas d'accord. Je le cède à Montmorency pour les honneurs, et non pour l'ancienneté ; mais pour les autres, je ne les connois pas, je n'y entends non plus qu'au bas breton ; je ne suis pas cependant sans quelque connoissance en cette matière. Je tiens les Guesclin, les Rosmadec, les Coetquen et les

Rieux, meilleurs que les Quelnec, les Baraton et les Châteaugiron. Mais il n'est pas question de faire des comparaisons. Il ne s'agit d'autre chose que de vous assurer encore une fois que ceux qui vous ont si soigneusement instruite de la souscription que j'ai de vous dans mon salon de Bussy, ont faussement menti, et que vous ne devez pas vous fier à ces gens-là.

J'ai encore un autre portrait de vous dans ma chambre, sous lequel ceci est écrit :

MARIE DE RABUTIN, VIVE, AGRÉABLE ET SAGE, FILLE DE CELSE-BÉNIGNE DE RABUTIN ET DE MARIE DE COULANGES, ET FEMME DE HENRI DE SÉVIGNÉ.

Dans notre généalogie que j'ai fait mettre au bout de ma galerie de Bussy, voici ce qui est écrit pour vous :

MARIE DE RABUTIN, UNE DES PLUS JOLIES FILLES DE FRANCE, ÉPOUSA HENRI DE SÉVIGNÉ, GENTILHOMME DE BRETAGNE, CE QUI FUT UNE BONNE FORTUNE POUR LUI, A CAUSE DU BIEN ET DE LA PERSONNE DE LA DAMOISELLE.

Il n'y a pas un endroit dans toutes ces souscriptions dont la maison de Sévigné se pût plaindre. Pour ce qui est de celui où je dis que vous avez été une bonne fortune pour Monsieur votre mari, je ne sais pas s'il auroit eu la sincérité d'en convenir ; mais je sais bien que vous l'auriez été d'un plus grand seigneur que lui, et d'un homme de plus grand mérite : j'ai cela tellement dans la tête, que rien ne me le sauroit ôter.

Je croyois qu'après notre dernier combat je n'aurois jamais d'affaire avec vous, et particulièrement sur les portraits ; mais je vois bien qu'il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aie la vôtre.

---

90. — DU CARDINAL DE RETZ A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Commerci, le 20e décembre.

Si les intérêts de Mme de Meckelbourg et de M. le maréchal d'Albret vous sont indifférents, Madame, je solliciterai pour le cavalier, parce que je l'aime quatre fois plus que la dame. Si vous voulez que je sollicite pour la dame, je le ferai de très-bon cœur, parce que je vous aime quatre millions de fois mieux que le cavalier. Si vous m'ordonnez la neutralité, je la garderai. Enfin, parlez, et vous serez ponctuellement obéie. Je ne suis point surpris des frayeurs de ma nièce : il y a longtemps que je me suis aperçu qu'elle dégénère; mais quelque grand que vous me dépeigniez son transissement sur le jour de la conclusion, je doute qu'il puisse être égal au mien sur les suites, depuis que j'ai vu par une de vos lettres que vous n'avez ni n'espérez guère d'éclaircissements, et que vous vous abandonnez en quelque sorte au destin, qui est souvent très-ingrat, et reconnoît assez mal la confiance que l'on a placée en lui. Je me trouve en vérité, sans comparaison, plus sensible à ce qui vous regarde, vous et la petite, qu'à ce qui m'a jamais touché moi-même le plus sensiblement.

Au reste, Madame, ne vous en prenez ni au cardinal dataire, ni à moi, de ce que l'on n'a rien fait encore pour Corbinelli. Un homme de la daterie, en qui je me fiois, a pris mon nom pour obtenir mille grâces pour lui, et m'a trompé dans trois ou quatre chefs. S'il en a usé pour Corbinelli comme il a fait pour d'autres, je doute que le nom de Corbinelli ait été seulement prononcé depuis ma dernière lettre. Il n'y a pas quinze jours que ce même homme m'écrivit une longue histoire sur cette affaire, et sur quelques autres que je lui avois recommandées; et j'ai découvert deux faussetés dans les détails qu'il me

fait. Ce n'est pas au sujet de Corbinelli; mais comme je vois qu'il ment sur le reste, je juge qu'il a pu encore mentir à cet égard. J'y remédierai par le premier ordinaire, et avec toute la force qu'il me sera possible; vous ne pouvez vous imaginer le chagrin que cela m'a donné.

---

91. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 7e janvier 1669.

Il est tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponse sur la lettre où je vous donnois la vie, que j'étois en peine de vous, et je craignois qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner, comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée, je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paroissoit bonne à vous pour ne m'avoir point fait de réponse. Cependant vous me l'aviez faite, et l'on ne peut pas avoir été mieux perdue qu'elle l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable, et si j'eusse souhaité, ou du moins si j'eusse été indifférente pour la perte de quelque chose, ce n'eût jamais été pour cette lettre-là.

Vous me dites très-naïvement tous les écriteaux qui sont au bas de mes portraits. Je suis persuadée que ceux qui en ont parlé autrement ont menti; mais celui où vous me louez sur l'amitié, qu'en dites-vous? J'entends votre ton, et je comprends que c'est une satire selon votre pensée; mais comme vous serez peut-être le seul qui la preniez pour une contre-vérité, et qu'en plusieurs endroits cette louange m'est acquise par des raisons assez fortes, je consens que ce que vous avez écrit demeure écrit à l'éternité; et pour vous, Monsieur le Comte, sans recommencer notre procès ni notre combat, je vous dirai que je n'ai pas manqué un moment à l'amitié que je vous

devois. Mais n'en parlons plus : je crois que dans votre cœur vous en êtes présentement persuadé.

Pour notre chevalerie de Bretagne, vous ne la connoissez point. Le Bouchet, qui connoît les maisons dont je vous ai parlé, et qui vous paroissent barbares, vous diroit qu'il faut baisser le pavillon devant elles. Je ne vous dis pas cela pour dénigrer nos Rabutins. Hélas ! je ne les aime que trop, et je ne suis que trop sensiblement touchée de ne pas voir celui qui s'appelle Roger briller ici avec tous les ornements qui lui étoient dus; mais il se faut consoler dans la pensée que l'histoire lui fera la justice que la fortune lui a si injustement refusée. Il ne faut donc pas que vous me querelliez sur le cas que je fais de quelques maisons, au préjudice de la nôtre : je dis seulement des Sévignés ce qui en est, et ce que j'en ai vu.

Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de Grignan : il est vrai que c'est un très-bon et un très-honnête garçon, qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage? Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion, signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que par mon goût vous seriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu, que vous y tiendriez bien votre place! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille fois redis en moi-même : « Bon Dieu, quelle différence! »

---

92. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 12e janvier 1669.

Je vous fais justice comme vous me la faites, ma belle

cousine. Je vous ai écrit, et vous n'avez pas reçu ma lettre : tout cela est vrai.

Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué sans y songer, et je vous apprends que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eûtes donné la vie, vous baissâtes la pointe de votre épée, et je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que s'il en fût arrivé autrement, j'eusse été le premier que vous eussiez fait mourir sans dessein. Quoique vous vous serviez encore moins de vos yeux que de votre épée, il y a des gens si maladroits qu'ils se sont enferrés d'eux-mêmes, et nous en savons à qui vous avez percé le cœur, sans songer quasi qu'ils fussent au monde.

Mais ne vous lasserez-vous jamais de me parler de ce que j'ai fait contre vous? Croyez-vous qu'il me soit fort agréable de me ressouvenir d'un si vilain endroit de ma vie? Non assurément, ma chère cousine; mais il m'est encore bien plus rude de voir que vous vous en ressouveniez si souvent.

Pour vous répondre sur les souscriptions de vos portraits, je vous dirai, avec ma sincérité ordinaire, qu'il y a eu un temps où je n'eusse cru parler qu'en contre-vérité de votre tendresse pour vos amis; mais je ne l'eusse pas fait écrire au bas de votre portrait : car comme ces écriteaux regardent plus l'avenir que le présent, la postérité, qui prend tout au pied de la lettre, auroit eu de l'estime pour vous, et ce n'eût pas été alors mon intention de lui en donner ; ainsi vous pouvez juger de quel esprit j'ai dit du bien de vous. Je vous assure, ma chère cousine, que je ne m'en lasserai jamais, et que je n'y entendrai jamais de finesse. Je voudrois bien aussi que toute l'estime que vous me témoignez vînt de votre cœur; mais pourquoi n'en viendroit-elle pas? Il faut que je le croie malgré ma modestie; car je vous estime aussi, et puis l'état de ma

devois. Mais n'en parlons plus : je crois que dans votre cœur vous en êtes présentement persuadé.

Pour notre chevalerie de Bretagne, vous ne la connoissez point. Le Bouchet, qui connoît les maisons dont je vous ai parlé, et qui vous paroissent barbares, vous diroit qu'il faut baisser le pavillon devant elles. Je ne vous dis pas cela pour dénigrer nos Rabutins. Hélas! je ne les aime que trop, et je ne suis que trop sensiblement touchée de ne pas voir celui qui s'appelle Roger briller ici avec tous les ornements qui lui étoient dus; mais il se faut consoler dans la pensée que l'histoire lui fera la justice que la fortune lui a si injustement refusée. Il ne faut donc pas que vous me querelliez sur le cas que je fais de quelques maisons, au préjudice de la nôtre : je dis seulement des Sévignés ce qui en est, et ce que j'en ai vu.

Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de Grignan : il est vrai que c'est un très-bon et un très-honnête garçon, qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage? Je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion, signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que par mon goût vous seriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu, que vous y tiendriez bien votre place! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille fois redis en moi-même : « Bon Dieu, quelle différence! »

---

92. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 12e janvier 1669.

Je vous fais justice comme vous me la faites, ma belle

cousine. Je vous ai écrit, et vous n'avez pas reçu ma lettre : tout cela est vrai.

Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué sans y songer, et je vous apprends que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eûtes donné la vie, vous baissâtes la pointe de votre épée, et je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que s'il en fût arrivé autrement, j'eusse été le premier que vous eussiez fait mourir sans dessein. Quoique vous vous serviez encore moins de vos yeux que de votre épée, il y a des gens si maladroits qu'ils se sont enferrés d'eux-mêmes, et nous en savons à qui vous avez percé le cœur, sans songer quasi qu'ils fussent au monde.

Mais ne vous lasserez-vous jamais de me parler de ce que j'ai fait contre vous? Croyez-vous qu'il me soit fort agréable de me ressouvenir d'un si vilain endroit de ma vie? Non assurément, ma chère cousine; mais il m'est encore bien plus rude de voir que vous vous en ressouveniez si souvent.

Pour vous répondre sur les souscriptions de vos portraits, je vous dirai, avec ma sincérité ordinaire, qu'il y a eu un temps où je n'eusse cru parler qu'en contre-vérité de votre tendresse pour vos amis; mais je ne l'eusse pas fait écrire au bas de votre portrait : car comme ces écriteaux regardent plus l'avenir que le présent, la postérité, qui prend tout au pied de la lettre, auroit eu de l'estime pour vous, et ce n'eût pas été alors mon intention de lui en donner ; ainsi vous pouvez juger de quel esprit j'ai dit du bien de vous. Je vous assure, ma chère cousine, que je ne m'en lasserai jamais, et que je n'y entendrai jamais de finesse. Je voudrois bien aussi que toute l'estime que vous me témoignez vînt de votre cœur; mais pourquoi n'en viendroit-elle pas? Il faut que je le croie malgré ma modestie; car je vous estime aussi, et puis l'état de ma

fortune ne me permet pas de douter que mes flatteurs ne m'aient abandonné.

Je vous sais bon gré, ma chère cousine, du chagrin que vous avez de ne me pas voir à la cour en l'état où j'y devrois être, et il faut que je vous donne encore celui de vous ôter l'espérance que l'histoire me traite un jour mieux que n'a fait la fortune; car enfin vous savez que comme ceux qui l'écrivent sont pensionnaires de la cour, et qu'elle se compose sur les mémoires des ministres, elle ne dira pas de moi des vérités qui, après les maux qu'ils m'ont faits, les feroient accuser d'injustices; et par la même raison aussi, quand on y verra les éloges de beaucoup de héros indignes, ce seront des louanges que ces ministres auront fait donner à leur choix.

---

93. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quatre mois après que j'eus écrit cette lettre, Mme de Sévigné s'étant plainte à Mme de Bussy que je n'avois écrit ni à elle ni à sa fille, et surtout à son gendre sur son mariage, j'écrivis cette lettre à Mme de Sévigné.

A Bussy, ce 16e mai 1669.

J'ai tort, ma belle cousine, non pas de ne vous avoir point écrit sur le mariage de Mme de Grignan, car je vous en avois assez témoigné ma joie; mais de n'avoir pas continué notre commerce de lettres. Je vous en demande pardon. Si vous saviez combien je me veux de mal d'avoir si souvent tort avec vous, vous ne m'en voudriez point; car vous connoîtriez par là que je ne pèche point contre les principes, et que mon cœur est pour vous comme il doit être. En effet, je suis bien maudit que vous ayant toujours aimée et estimée assez pour faire la plus grande passion du monde, j'aie passé une partie de ma vie à vous offenser. J'en ai tant de repentir, ma chère cousine, que je ne doute pas que je ne vous aille aimer éperdument.

Nous verrons si vous me gronderez pour cela comme vous faites pour le contraire.

Mme de Grignan a raison aussi de se plaindre de moi : c'est à elle à qui je devois de nécessité écrire après son mariage, et je lui en vais crier merci : j'avoue franchement la dette. Il faut aussi que vous soyez sincère sur le sujet de M. de Grignan. De quelque côté qu'on nous regarde tous deux, et particulièrement quand il épouse la fille de ma cousine germaine, il me doit écrire le premier (car je ne m'imagine pas que d'être persécuté, ce me doive être une exclusion à cette grâce : il y a mille gens qui m'en écriroient plus volontiers), et cela n'est pas de la politesse de l'hôtel de Rambouillet. Je sais bien que les amitiés sont libres, mais je ne pensois pas que les choses qui regardent la bienséance le fussent aussi. Voilà ce que c'est d'être longtemps hors de la cour : on s'enrouille dans la province.

Adieu, ma belle cousine ; j'ai la plus grande impatience du monde de vous voir ; n'allez pas croire que Paris ait aucune part à cela. Venez seulement à Bourbilly, et vous verrez que je serai content.

---

94. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 4e juin 1669.

Pour vous dire le vrai, je ne me plaignois point de vous ; car nous nous étions rendu tous les devoirs de la proximité dans le mariage de ma fille ; mais je vous faisois une espèce de querelle d'Allemand pour avoir de vos lettres qui ont toujours le bonheur de me plaire. N'allez pas sur cela vous mettre à m'aimer éperdument comme vous m'en menacez : que voudriez-vous que je fisse de votre *éperdument*, sur le point d'être grand'mère ? Je pense qu'en cet état je m'accommoderois mieux de votre haine que de votre extrême tendresse. Vous êtes un homme

bien excessif : n'est-ce pas une chose étrange, que vous ne puissiez trouver de milieu entre m'offenser outrageusement, ou m'aimer plus que votre vie? Des mouvements si impétueux sentent le fagot. Je vous le dis franchement : vous trouver à mille lieues de l'indifférence est un état qui ne vous devroit pas brouiller avec moi, si j'étois une femme comme une autre; mais je suis si unie, si tranquille et si reposée, que vos bouillonnements ne vous profitent pas comme ils feroient ailleurs.

Mme de Grignan vous écrit pour Monsieur son époux. Il jure qu'il ne vous écrira point sottement, comme tous les maris ont accoutumé de faire à tous les parents de leur épousée. Il veut que ce soit vous qui lui fassiez un compliment sur l'inconcevable bonheur qu'il a eu de posséder Mlle de Sévigné : il prétend que pour un tel sujet il n'y a point de règle générale. Comme il dit tout cela fort plaisamment, et d'un bon ton, et qu'il vous aime et vous estime avant ce jour, je vous prie, Comte, de lui écrire une lettre badine, comme vous savez si bien faire. Vous me ferez plaisir, à moi que vous aimez, et à lui qui, entre nous, est le plus souhaitable mari, et le plus divin pour la société qui soit au monde. Je ne sais pas ce que j'aurois fait d'un jobelin qui eût sorti de l'académie, qui ne sauroit ni la langue ni le pays, qu'il faudroit produire et expliquer partout, et qui ne feroit pas une sottise qui ne nous fît rougir.

J'ai vu Madame votre femme, qui vous a fait un beau petit Rabutin; j'ai trouvé ma nièce jolie et spirituelle, je voudrois bien que vous l'eussiez amenée. Adieu, Comte.

---

95. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 4e juin 1669.

Je ne me suis nullement plainte du peu de régularité

que vous avez eue quand je me suis mariée, et je ne sais pourquoi vous prenez soin de vous justifier. Je suis fort sûre que vous avez pour moi les sentiments d'un bon parent et d'un ami; je compte si fort là-dessus que j'ai pensé vous écrire un remercîment de la bonté que vous avez de vous intéresser si tendrement à ce qui m'arrive. Ainsi vous pouvez ne vous pas contraindre et ne me donner des marques de votre souvenir que quand vous en aurez fort envie : je les recevrai toujours avec joie. M. de Grignan ne vous a point écrit, et bien loin de comprendre qu'il dût commencer, il a trouvé très-mauvais que vous n'ayez pas daigné lui faire un compliment : parce qu'il s'est trouvé si heureux qu'il croyoit tout le monde obligé de le féliciter. Voilà des raisons, et je suis assez vaine pour être bien aise de vous les dire moi-même.

---

96. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre (n° 94) me surprit. J'en trouvai le fond aigre, que la réflexion radoucissoit en quelques endroits. Cela m'obligea de répondre au fond, et point aux réflexions.

A Bussy, ce 6e juin 1669.

Vous me mandez que je vous menace de vous aimer éperdument, que vous vous accommoderiez encore mieux de ma haine que de mon extrême tendresse, que je suis un homme bien excessif, que c'est une chose étrange que je ne puisse trouver de milieu entre vous offenser outrageusement, ou vous aimer plus que ma vie, et que des mouvements si impétueux sentent le fagot.

Voilà bien de l'aigreur, ma belle cousine, et je ne sais si je la mériterois quand je voudrois m'excuser du tort que j'ai eu autrefois avec vous; mais assurément je n'en suis pas digne aujourd'hui, et vous avez tort à votre tour quand vous insultez un homme qui se condamne, et qui

après avoir fait une espèce d'amende honorable, badine avec vous.

Je vous estime assez pour ne pas croire que vous en eussiez usé de la sorte, si l'on ne vous avoit échauffée; mais je vois bien que vous avez montré ma lettre à M. et à Mme de Grignan, et que vous avez concerté avec eux la réponse que vous m'avez faite. Elle est trop pleine d'injures contre moi, et de louanges pour lui, pour que vous n'ayez pas eu dessein de lui plaire. Mme de Grignan m'écrit à peu près sur le même ton de panéygrique pour son mari que vous; mais cet entêtement est plus excusable en une femme nouvellement mariée qu'en une belle-mère. Je vous le dis avec la même sincérité dont vous m'écrivez, ma belle cousine : vous êtes quelquefois (en tout bien, et en tout honneur) aussi extrême que moi.

Au reste, ne vous alarmez pas encore trop de mon amour, si vous le prenez pour une menace : il n'y a rien que je ne fasse pour vous rassurer, et je vous haïrois plutôt que de ne vous pas mettre sur cela l'esprit en repos. Mais je ne vous entends pas quand vous dites que des mouvements si impétueux sentent le fagot. Je n'ai jamais ouï dire que pour se brouiller avec sa cousine, ou pour l'aimer plus que sa vie, on méritât d'être brûlé.

Mme de Grignan me mande, comme vous savez, que son mari, bien loin de comprendre qu'il dût commencer à m'écrire, trouve assez mauvais que je n'aie daigné lui faire un compliment, parce qu'il s'est trouvé si heureux qu'il croyoit tout le monde obligé de le féliciter. Si je voulois, je lui répondrois que son mari, bien loin de nous faire voir qu'il se tient aussi heureux qu'elle me dit qu'il se croit, témoigne, en ne suivant pas l'usage reçu de tous les honnêtes gens, qu'il n'a pas trouvé les grâces qu'il attendoit d'elle.

Mais je ne veux lui répondre autre chose, sinon que si une aussi bonne fortune que la sienne lui a fait tourner la

tête, pour moi qui ne suis pas si heureux, j'ai conservé toute ma raison, et que j'essayerai de m'en servir toujours en cette matière, et surtout en vous honorant et en vous aimant comme je dois.

---

97. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de la marquise.

A Paris, ce 9e juin 1669.

Ah ! Comte, est-ce vous qui m'avez écrit la lettre que je viens de recevoir? J'étois si fort étonnée en la lisant que j'en paroissois éperdue ; je ne pouvois croire ce que je voyois. Est-il possible que la plus folle lettre du monde puisse être prise de cette manière par un homme qui entend aussi bien raillerie que vous, et qui sauroit même donner de bonnes explications à une lettre si elle en avoit besoin? mais je soutiens que la mienne parle toute seule. Vous m'écriviez des folies, et je vous en répondois. Je badinois assez bien, ce me semble, sur les extrémités dont vous êtes capable sur mon sujet ; je les exagérois pour mieux badiner ; je trouvois que votre cœur étoit si loin de l'indifférence et si fort accoutumé à n'avoir que de la passion, ou de haine, ou de tendresse pour moi, que c'étoit justement à dire qu'il étoit né pour avoir de l'amour. Dit-on ces choses-là sérieusement? Et pour l'expression de *sentir le fagot*, que vous avez prise dans toute sa force, je vous le pardonne. Vous avez été autrefois dans une cabale où il n'en falloit rien diminuer ; mais je pensois que vous sussiez qu'on l'avoit rendue un peu moins terrible, et qu'on s'en servoit moins communément, pour expliquer des choses extraordinaires. *Cela sent bien le fagot*, c'étoit à dire, cela sent bien son homme qui auroit été amoureux de moi si je l'avois laissé faire, et qui le seroit encore

pour peu que je l'en priasse. Et tout cela, bon Dieu, peut-il être autre chose qu'un jeu? Cependant vous me rassurez en me disant qu'il est aisé de me tirer de peine là-dessus. Vous trouvez que je vous dis des injures; vous trouvez qu'un cousin qui aimeroit sa cousine ne mériteroit pas d'être brûlé; vous trouvez que je suis entêtée de Grignan; vous tenez votre gravité. Comte, est-ce vous, encore une fois? Gardez ma lettre, je vous prie; relisez-la, démontez votre sérieux, représentez-vous combien nous aurions ri de tout cela; mais ce n'est plus vous. J'étois vive et gaie en écrivant ma lettre, et je ne doutois point qu'elle ne vous divertît dans votre solitude, puisqu'elle me réjouissoit ici; j'y attendois une réponse encore plus enjouée, s'il se pouvoit, et je vous jure que j'ai cru, en lisant votre lettre, que je ne lisois ou que je n'entendois pas bien. Nous avions trouvé quelque chose de plaisant à renverser tout l'ordre gothique des familles, et à vous faire écrire un compliment le premier. Je vous jure qu'il y avoit ici une lettre tout écrite que nous n'avons pas voulu envoyer. Nous n'avons point fait tant de façon pour tous nos parents de Bretagne: ils ont reçu des lettres de noces. On vouloit badiner avec vous, et vous en êtes à cent lieues loin. Est-ce vous, Comte, qui n'avez point aimé ma dernière lettre? est-ce vous qui m'y avez répondu ce que voilà? N'espérez pas que je vous parle d'autre chose que de ma lettre : je garderai la vôtre, et j'espère que quelque jour vous reviendrez dans ce bon sens qui étoit si agréable et si droit. Non-seulement je n'ai pas reconnu mon sang dans votre style, mais je n'y ai pas reconnu le vôtre. Si cela duroit, nous pourrions nous faire saigner tant qu'il nous plairoit, sans crainte de nous affoiblir l'un l'autre.

---

98. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 12e juin 1669.

Avant que de répondre à votre dernière lettre, ma chère cousine, je vous déclare que je suis le plus content du monde de vous, et que quand vous devriez dire encore que je suis un homme d'extrémités, je vous aimerai et je vous estimerai fort toute ma vie. Avec tout cela, trouvez bon qu'avec tout le respect et toute la douceur imaginables je justifie mon procédé.

Quoique avant et après le mariage de Mme de Grignan je m'attendisse à une lettre de Monsieur son mari, et qu'il ne m'entrât point dans la tête qu'on pût plaisanter sur cela, je n'en disois mot, espérant un jour vous en faire mes plaintes, lorsque Mme de Bussy me manda que vous lui aviez témoigné trouver étrange que je ne vous eusse point écrit après ce mariage, et particulièrement que je n'en eusse point fait de compliment à Mme de Grignan; et sur cela je vous écrivis une lettre que vous me mandez qui étoit fort badine. En effet, tout ce qui vous regardoit l'étoit extrêmement, mais vous ne sauriez disconvenir que l'article de M. de Grignan ne fût sérieux; vous pourriez le voir encore si vous aviez gardé ma lettre, et pour moi, je m'en souviens mot pour mot. Cela étant, vous savez trop bien vivre pour répondre en badinant à un endroit où on a parlé tout de bon: aussi ne l'avez-vous pas fait, et quoique vous ayez affecté un air de raillerie, vous l'avez mêlé de choses sérieuses; comme, par exemple, quand vous me priez d'écrire à M. de Grignan pour l'amour de vous que j'aime, peut-on prendre cela comme une plaisanterie? Non, il n'est pas possible, et il ne faut pas que vous prétendiez me persuader que je n'entends point raillerie. Je ne l'ai jamais si bien en-

tendue que je fais, et je ne me suis jamais si peu laissé aller au chagrin que la fortune m'a voulu donner ; mais surtout je n'ai jamais eu tant de disposition à vous aimer que j'en ai, je n'oserois plus dire ce terrible mot d'*éperdument*, mais à vous bien aimer. Au nom de Dieu, ma chère cousine, ne me donnez pas sujet de la vouloir changer.

---

99. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 1er août 1669.

Puisque vous m'assurez que vous avez autant d'esprit qu'à l'ordinaire, je m'en vais vous écrire, avec promesse que si je suis jamais assez heureuse pour vous voir, et que vous soyez d'assez bonne humeur pour vous laisser battre, je vous ferai rendre votre épée aussi franchement que vous l'avez fait rendre autrefois à d'autres. Vous voyez que je n'ai pas oublié la journée des combats singuliers, ou pour mieux dire, tout le voyage, dont je fais si souvent une très-agréable commémoration. Vous croyez bien que, m'en souvenant comme je fais, je n'ai pas de peine à croire que personne n'a plus d'esprit que vous ; et c'est aussi ce qui m'a fait crier miséricorde, quand j'ai cru vous avoir vu moins badin, et moins intelligent qu'à l'ordinaire. Je finis cette guerre jusqu'à ce que nous soyons en présence. Cependant souvenez-vous que je vous ai toujours aimé naturellement, et que je ne vous ai jamais haï que par accident.

---

100. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 12e août 1669.

Il n'est pas nécessaire que nous soyons en présence,

ma chère cousine, pour que je vous rende les armes. Je vous enverrai de cinquante lieues mon épée, et l'amitié me fera faire ce que la crainte fait faire aux autres ; mais vous étendez un peu vos priviléges, et vous avez raison, à mon avis, de la même chose où tout le monde auroit tort. Comptez-moi cela : il en vaut bien la peine, et vous pouvez juger par vous-même si c'est un petit sacrifice que celui de son opinion. Nous en dirons sur cela quelque jour davantage. Cependant croyez-bien que je vous aime, et que je vous estime plus que tout ce que je connois de femmes au monde.

---

101. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN, A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ne recevant point de réponse de la marquise, nous demeurâmes longtemps sans nous écrire, jusques à ce que j'apprisse la mort du président Frémyot, dont elle héritoit en partie après la mort de la présidente, et sur cette nouvelle je lui écrivis cette lettre.

A Chaseu, ce 3e avril 1670.

Je vous assure, ma chère cousine, que j'ai été fort aise que M. Frémyot vous ait donné du bien en mourant ; mais si sa chère moitié l'avoit assez aimé pour s'enfermer dans un même tombeau, ma joie auroit été entière. Elle devroit avoir honte de survivre à un si honnête homme que celui-là. Cependant, comme vous mandez à Mme de Toulongeon, vous êtes toutes deux en état d'attendre ; il ne vous faut que de la patience, et pour moi je ne la compte pour rien, dont bien me prend.

---

102. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 16e avril 1670.

Je reçois votre lettre : vous êtes toujours honnête et

très-aimable; je ne vais guère loin chercher dans mon cœur pour y trouver de la douceur pour vous:

Enfin n'abusez pas, Bussy, de mon secret,
Au milieu de Paris il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus contenir la lettre que je l'ai lue.

Je vous remercie donc de m'avoir rouvert la porte de notre commerce qui étoit tout démanché. Il nous arrive toujours des incidents, mais le fond est bon; nous en rirons peut-être quelque jour. Revenons à M. Frémyot. N'est-il pas trop bon ce président, d'avoir pensé à moi lorsque j'y pensois le moins? Je l'aimois fort, et j'y joins présentement une grande reconnoissance; de sorte que ma douleur a été véritable. Cela est honteux, comme vous dites, que Mme la présidente survive à un si admirable mari. C'est tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu, je vous souhaite une patience qui triomphe de vos malheurs.

Vous ne voulez pas que je vous parle de Mme de Grignan, et moi je vous en veux parler. Elle est grosse, et demeure ici pour y faire ses couches. Son mari est en Provence, c'est-à-dire, il s'y en va dans trois jours.

---

103. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 21e avril 1670.

Il faut que je vous avoue la dette: il m'ennuyoit si fort de ne vous plus écrire, quand M. Frémyot est venu à mourir, que pour peu qu'il eût tardé, je vous aurois consolée de la mort de quelque personne vivante, ou je me serois réjoui avec vous de quelque succession imaginaire; mais la fortune me tua ce pauvre président à point

nommé. S'il ne m'a laissé du bien en mourant, comme à vous, au moins lui ai-je l'obligation de m'avoir fourni un prétexte de recommencer notre commerce : c'est le seul bien qu'il m'a fait, que j'estime fort, ma chère cousine, et après le fonds de terre, je ne trouve rien de meilleur.

Il est vrai qu'il est surprenant de voir qu'ayant de l'agrément l'un pour l'autre, et un bon fond, il arrive de temps en temps des riotes entre nous deux; mais quand j'y fais un peu de réflexion, je ne trouve pas que nous nous en devions plaindre. Au contraire, je crois que ce sont des saupiquets en amitié, laquelle dans un long commerce seroit trop fade sans de petites brouilleries: nous en rirons bien quelque jour.

Je ne sais pas si ma patience triomphera de mes malheurs, comme vous le souhaitez; mais elle est extrême. Quoique je fasse toujours de certains pas du côté de la cour, je suis sur le succès dans une tranquillité qui n'est pas imaginable. Je ne doute pas que si mes ennemis l'apprenoient, ils ne dissent que je suis insensible, et que les gens de courage ne souffrent pas si patiemment que je fais. Je vois bien qu'ils m'estimeroient davantage si je prenois les affaires assez à cœur pour me perdre ou pour en mourir.

Voulez-vous que je vous fasse un des petits raisonnements dont je me console quelquefois, ma belle cousine? Écoutez : il y a des disgrâces sourdes, et il y en a d'éclatantes. J'ai été sept ou huit ans à la cour avec une de ces premières, et de l'heure qu'il est mille gens (que l'on croit heureux) en souffrent de pareilles. Pour moi, j'aimois mieux alors être mal à la cour que d'être chassé, parce que j'espérois toujours de me raccommoder; mais je vois bien maintenant qu'avec les ennemis que j'avois, la chose étoit impossible; et cela étant ainsi, une demi-disgrâce qui dure longtemps est insupportable : c'est une

mort de langueur qui fait bien plus de peine qu'une démission de charge, qui, après cent mille dégoûts, est une espèce de coup de grâce.

Voilà, entre autres, les réflexions qui me mettent l'esprit en repos. Je ne sais si elles feroient le même effet à tout le monde; mais enfin mon bonheur, c'est que j'en suis persuadé.

Vous avez deviné : je ne voulois point vous parler de Mme de Grignan, parce que je n'étois point content d'elle, et ma raison est que je n'ai jamais aimé les femmes qui aimoient si fort leurs maris. Encore me mandez-vous une chose qui ne la raccommodera pas avec moi : c'est sa grossesse. Il faut que ces choses-là me choquent étrangement, pour altérer l'inclination naturelle que j'ai toujours eue pour Mlle de Sévigné.

---

104. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après avoir écrit cette lettre, je reçus celle-ci de la marquise.

A Paris, ce 7e mai 1670.

J'ai sur le cœur de n'avoir rien dit à ma nièce de Bussy, cette pauvre enfant que j'ai vue pas plus haute que cela : réparez donc mes torts.

J'ai reçu votre lettre, et je suis fort aise que les cendres du pauvre président aient réchauffé notre commerce. Nous avons ici M. de Corbinelli ; j'en ai une joie sensible, et parce que je juge de vous par moi, je me réjouis avec vous de celle que vous aurez de le voir.

Mme de Grignan est si indigne de votre amitié, elle aime tant son mari, elle est si grosse, que je n'ose vous dire qu'elle se souvient fort de vous. Raillerie à part, elle vous aime et vous honore infiniment.

Adieu, Comte, j'ai une si bonne compagnie autour

de moi, que je n'ose m'embarquer à vous en dire davantage.

---

105. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quatre jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 15e mai 1670.

J'ai fait votre paix avec votre nièce de Bussy; mais nous sommes aussi étonnés de ce qui vous a fait souvenir d'elle, lorsqu'on ne vous en parloit pas, que de ce qui vous l'a fait oublier.

J'attends ici M. de Corbinelli avec une impatience extrême. Nous en dirons de bonnes. Que n'êtes-vous en tiers ? j'entends ici avec nous deux, car à Paris nous n'y serions pas si aises. Vous êtes trop distraits, vous autres gens du monde ; vous n'appuyez pas sur les plaisirs comme nous autres ermites ; vous ne les prenez qu'en courant, et cela fait qu'on n'en a pas tant avec vous. Après sept ou huit jours de séjour, nous vous laisserions retourner dans votre chaos, car nous savons que la nature se plaît dans la diversité.

Le voyage de M. de Grignan en Provence pourroit bien raccommoder Mme de Grignan avec moi. Je vous déclare que je ferai toujours la moitié du chemin. J'oublierai aisément toutes les amitiés qu'elle a faites à son mari, et même sa grossesse, pourvu que je voie quelque apparence d'une meilleure conduite à l'avenir. A moins que cela, je ne l'aimerai que malgré moi ; car je ne saurois m'empêcher de l'aimer.

Adieu, ma belle cousine, écrivons-nous souvent, et badinons toujours. Nous sommes bien meilleurs ainsi que d'autre manière.

---

106. — DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 17e mai 1670.

Mme de Sévigné et moi avons chacun une réponse à vous faire, et nous avons résolu de la mettre en une seule. Je vous dirai donc pour ma part qu'une de mes plus grandes joies ici a été de songer que je m'en retournerois par chez vous. Je serai huit jours à Châtillon, et je me laisserai gouverner par M***. J'ai une violente envie de vous raccommoder tous deux, et de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales et politiques. Nous poserons en fait les deux espèces de disgrâces dont vous parlez à Mme de Sévigné. Je suis venu ici examiner cette vérité, et je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la cour, et sont près d'être comme nous; les autres croient être comme nous, et sont près d'être favoris; d'autres ne sont rien, et se ruinent courageusement à attendre un malheur décidé. Je vous conterai toute l'histoire des Petites-Maisons, et je vous ferai voir démonstrativement que ceux qu'on croit vous devoir plaindre, vous doivent envier. Fiez-vous en moi; nous compterons là-dessus en Languedoc.

Après cela, je vous dirai mille autres choses qui vous pourront rendre supportable un séjour de quelques heures. Préparez-vous donc à savoir gré au Roi de votre éloignement de la cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

Je finis par vous protester que personne ne vous honore avec plus de respect et de fidélité que je fais.

---

107. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, le 17e juin 1670.

Allons, je le veux, Monsieur le Comte, je vous écrirai quand vous m'écrirez, ou quand la fantaisie m'en prendra. Je pense qu'il ne faut rien de plus réglé à des conduites aussi dégingandées que les nôtres. C'est un assez beau miracle que nos fonds soient bons, sans nous demander des dehors fort réguliers.

Au reste, je vous déclare que, selon les gens, je fais un grand secret du mien. J'ai hasardé deux ou trois fois de le dire sans choix; j'ai tant trouvé d'hélas, d'admirations, de signes de croix, et même de discours fâcheux de moi dans mon chemin, que je me résolus de choisir les gens à qui je fais cette confidence. Vous êtes de ce nombre; car je m'imagine qu'en votre faveur vous voudrez bien excuser les retours de mon cœur pour vous, quand même vous auriez vu des lettres que j'ai retrouvées depuis peu, où vous me remerciez avec chaleur et reconnoissance de la véritable envie que j'avois de vous avancer de l'argent sur notre oncle de Chalon; et ensuite la querelle d'Allemand se forma sur ce que vous trouvâtes qu'on pouvoit faire sur moi une fort jolie satire. Je vous mets donc du nombre de ceux qui veulent bien m'excuser. M. de Corbinelli en est aussi. Il a des tendresses pour vous qui rallumeroient les miennes quand je n'y serois pas disposée. Je vous trouve heureux d'avoir devant vous le plaisir de le voir. Pour moi, j'ai derrière celui de l'avoir vu, dont je suis au désespoir; car, en un mot, son esprit est fait pour plaire au mien. Je n'avois rien trouvé en son absence qui me pût consoler de lui. Il m'aime comme j'aime qu'on m'aime. Ainsi je perds ma joie et la douceur de ma vie en le perdant. J'admire par quels enchaînements sa destinée le porte à deux cents lieues de

moi, et son intérêt m'y fait consentir, contre le mien propre.

Adieu, Comte, écrivons-nous, et prenons courage contre nos ennemis. Pensez-vous que je n'en aie pas, moi qui vous parle? Je fais mes compliments à toutes vos dames. Mme de Grignan vous fait les siens de très-bonne grâce. Je ne suis pas accoutumée à la voir grosse, j'en suis scandalisée aussi bien que vous.

APOSTILLE DE CORBINELLI.

Vous êtes deux vrais Rabutins, nés l'un pour l'autre. Dieu vous maintienne en parfaite intelligence. Mais où vous irai-je prendre à Chaseu, moi qui n'irois pas chercher à cheval une couronne à une demi-lieue? Nous verrons pourtant. Quand je serai à Châtillon, je vous manderai mon arrivée. Cependant croyez qu'il est impossible d'être plus votre serviteur que je le suis.

---

108. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Huit jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 25e juin 1670.

Je ne sais, ma belle cousine, quelle idée vous vous êtes faite de ma régularité; mais ceux qui en ont eu avec moi se sont toujours loués de la mienne, et pour nos conduites, je ne vois pas qu'elles soient si dégingandées que vous me mandez. Pour moi, je suis fort satisfait de la vôtre, et je crois bien que vous ne l'avez condamnée que pour avoir prétexte de dauber la mienne. Il est vrai que celle-ci est détestable si vous en jugez par le succès; mais moi qui ne suis pas de ceux qui croient aveuglément qu'on a tort dès qu'on est malheureux, je ne trouve pas ma conduite si dégingandée que vous croyez.

Vous voulez bien que je vous dise franchement que votre lettre me paroît venir d'une personne intriguée, et à qui ses ennemis (comme vous dites que vous en avez) ont donné du chagrin. Ils vous ont même donné un peu d'aigreur contre moi, qui n'en puis mais; car à quel propos, je vous prie, me venir reprocher l'argent que vous m'avez voulu avancer, et la satire que j'ai faite? Est-il question de cela? Vous ai-je obligée par mes lettres à me dire la moindre chose approchante de ces rudesses? Vous avez peut-être reparlé avec M. de Corbinelli de ces affaires, et toute pleine de la chaleur qu'elles vous ont donnée, vous m'écrivez des choses désagréables, à moi qui ne songe à rien de vous qu'à recevoir quelque lettre enjouée pour réponse à celle que je vous avois écrite sur ce ton. Je voudrois bien que vous me dissiez combien de temps ces recommencements-là doivent encore durer, afin que je m'y attende.

Je ne pense pas que vous vouliez dire que j'aie tort de me plaindre, puisque vous avez dit à Breban de me mander que je ne me fâchasse point de ce que vous m'écrivez. Il valoit mieux ne me pas offenser que de me faire satisfaction. Vous deviez jeter cette lettre au feu, et attendre à me faire réponse que vous eussiez été en meilleure humeur; mais vous avez mieux aimé hasarder de perdre votre ami que de perdre vos peines : cela n'est pas d'une bonne cousine. Si je cherchois noise, vous m'auriez fourni en cet endroit un beau sujet de garder contre vous quelque chose sur mon cœur; mais après vous avoir dit mon grief, je vous déclare que je ne vous aime pas moins que je faisois. Je vous prie aussi de prendre un peu plus garde une autre fois à ne pas blesser l'amitié que vous me devez.

M. de Corbinelli a raison de m'aimer; car il sait bien que je l'aime extrêmement. Je me réjouis fort de le voir, et je vous plains de ce que vous ne le verrez de long-temps.

Je ne doute pas que vous n'ayez des ennemis, je le sais par d'autres que par vous ; mais, quoi qu'on m'ait mandé, je ne crois pas votre conduite si dégingandée qu'on dit, et je ne condamne pas les gens sans les entendre.

Je rends mille grâces à votre Grignan de son souvenir ; je ne saurois bonnement dire le sujet que j'ai de me rattendrir pour elle ; mais elle me paroît plus aimable de jour en jour, et je sens que je l'aime beaucoup plus que je ne faisois il y a trois mois.

A CORBINELLI.

Grondez un peu notre amie, afin de m'épargner la peine de me plaindre jamais d'elle à elle-même. Un tiers a meilleure grâce de le faire que l'intéressé. Je vous promets à la pareille de lui laver la tête quand elle vous offensera. Ne croyez pas en être à couvert, car, quoique vous n'ayez pas, comme moi, de péché originel à son égard, défiez-vous de l'avenir : toute femme varie, comme disoit François Ier ; et puis, si elle vous écrivoit en méchante humeur, elle pourroit vous dire quelque rudesse, et alors je ferois merveille de la redresser. Si je ne suis pas encore à Bussy quand vous arriverez à Châtillon, écrivez-moi un mot par Gardien ; je vous enverrai une chaise, car je ne présume pas si fort du plaisir que vous aurez de me voir, que je veuille vous le faire acheter par la moindre incommodité du monde. Pour moi, je meurs d'impatience de vous voir.

---

109. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 25e juin.

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde ; j'y aurois fait plus tôt réponse, sans que j'ai su que vous

couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir; de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que je vous aime toujours très-tendrement, et que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroît très-vif de sa part. Je ne crois point qu'on puisse plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et entière, avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile, mais je sais bien demander conseil, et le suivre; et ma fille de son côté contribue fort à sa conservation.

J'ai mille compliments à vous faire de M. de la Rochefoucauld et de son fils; ils ont reçu tous les vôtres. Mme de la Fayette vous rend mille grâces de votre souvenir, aussi bien que ma tante, et mon abbé, qui aime votre femme de tout son cœur : ce n'est pas peu, car si elle n'étoit pas bien raisonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle Valcroissant, je vous conjure de le faire : vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frère; vous connoissez toute sa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Foucquet; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir une de ses lettres à sa femme; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire. Vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner quand il aura besoin de votre service. Il

est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire assez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très-cher Comte, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

---

110. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 6e juillet 1670.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière lettre y a mis. Je ne l'eus pas plus tôt écrite que je m'en repentis. M. de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer; mais je ne voulus pas perdre ma lettre, toute méchante qu'elle étoit, et je crus que je ne vous perdrois pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque chose de plus. Nous ne nous perdons point, de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune : après mon expérience, je pouvois bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étois de méchante humeur d'avoir retrouvé dans mes paperasses ces lettres que je vous dis. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, et cela compose une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Je le dis à notre homme. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble. Nous voilà donc raccommodés. Vous seriez bien heureux si nous étions quittes ; mais, bon Dieu! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous payerai jamais!

Vous me donnez un trait en me disant que j'ai des ennemis et qu'on vous a mandé que ma conduite étoit dégingandée. Vous feignez qu'on vous l'a écrit; je parie que cela n'est pas vrai. Hélas! mon cousin, je n'ai point d'ennemis, ma vie est toute unie, ma conduite n'est point

dégingandée (puisque dégingandée y a). Il n'est point question de moi : j'ai une bonne réputation, mes amis m'aiment, les autres ne songent pas que je sois au monde. Je ne suis plus ni jeune ni jolie, on ne m'envie point ; je suis quasi grand'mère, c'est un état où l'on n'est guère l'objet de la médisance : quand on a été jusque-là sans se décrier, on se peut vanter d'avoir achevé sa carrière.

M. de Corbinelli vous dira comme je suis, et malgré mes cheveux blancs, il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout son cœur, et je vous jure aussi que je n'aime personne plus que lui. Son esprit, son cœur et ses sentiments me plaisent au dernier point. C'est un bien que je vous dois : sans vous je ne l'aurois jamais vu. Vous l'aurez bientôt ; vous serez bien aise de causer avec lui. Il vous dira la mort de Madame, c'est-à-dire, l'étonnement où l'on a été en apprenant qu'elle a été malade et morte en huit heures, et qu'on perdoit avec elle toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la cour. Je crois que vous aurez été aussi surpris que les autres.

Adieu, Comte, point de rancune ; ne nous tracassons plus. J'ai un peu de tort ; mais qui n'en a point en ce monde ?

Je suis bien aise que vous reveniez pour ma fille. Demandez à M. de Corbinelli combien elle est jolie. Montrez-lui ma lettre, afin qu'il voie que

Si je fais les maux, je fais les médecines.

---

111. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10e juillet 1670.

Je reçus hier votre lettre du 6e de ce mois, ma belle cousine. Je suis bien aise que vous confessiez que vous avez eu tort : cela me marque un bon cœur, et m'oblige

de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avois d'abord pensé. La lettre que je viens de recevoir de vous est aussi agréable que la précédente l'étoit peu. Votre retour me paroît si plaisant, que je vous permets encore de m'offenser, pourvu que vous me promettiez une pareille satisfaction : aussi bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reste. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous soyons bientôt quittes. Je meurs d'impatience d'être assuré que je n'essuierai jamais de mauvaise humeur de vous.

Je ne vous ai point menti quand je vous ai mandé que je savois que vous aviez des ennemis: premièrement, vous me l'aviez écrit dans votre *Épître chagrine*; mais, outre cela, on me l'a mandé d'ailleurs. Quoique votre modestie vous fasse dire que vous n'êtes ni jeune ni belle, et quoique vous ne vous puissiez sauver par là si vous donniez lieu de parler, ce n'est pas sur cela qu'on a parlé de vous; mais je suis bien ridicule de vouloir vous apprendre ce qu'assurément vous savez avant moi : on ne manque pas de gens, au pays où vous êtes, qui avertissent leurs amis des calomnies aussi bien que des vérités qu'on dit d'eux. Je ne vous en dirai donc pas davantage, sinon qu'à quelques petits reproches près, dont vous m'avez un peu trop souvent fatigué, je vous trouve vous-même une dame sans reproche, et j'ai la meilleure opinion du monde de vous.

Cependant je vous assure que la mort de Madame m'a surpris et affligé au dernier point. Vous savez combien agréablement j'étois autrefois avec elle. Toutes mes persécutions m'avoient encore attiré de sa part mille amitiés extraordinaires, que je vous conterai un jour. Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachés, ce sont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune, quand je vois que ceux qui font enrager

les autres, et qui par leur grandeur sont à couvert des représailles, ne le sont pas des coups du ciel. Vivons seulement, ma belle cousine, et nous en verrons bien d'autres.

Je suis tout revenu pour Mme de Grignan, et ce que m'en dira Corbinelli ne peut augmenter la tendresse que j'ai pour elle, à moins qu'il ne m'assurât qu'elle est brouillée avec son mari ; car en ce cas-là je l'aimerois plus que ma vie.

Adieu, ma belle cousine, ne nous tracassons plus. Quoique vous m'assuriez que nos liens s'allongent, de notre race, et qu'ils ne se rompent point, ne vous y fiez pas trop : il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent. Pour moi, j'aime la douceur : je suis comme le frère d'Arnolphe, tout sucre et tout miel.

---

112. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6e août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on avoir des sentiments plus chrétiens? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille ; mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres ; et d'autant plus que je la vois de plus près, et qu'en vérité, quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne thèse, qui me fera lapider un jour : c'est que le public

n'est ni fou ni injuste; Mme de Grignan en doit être trop contente pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables; je me réjouis que vous soyez guéri, pour l'amour de vous, et pour l'amour d'elle. Je vous prie que si vous avez encore quelque bourrasque à essuyer de votre bile, vous obteniez d'elle d'attendre que ma fille soit accouchée. Elle se plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle. Je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici. Rien n'étoit plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle étoit; et rien ne sera si bon pour sa santé, et même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit après cela devenir folle et coquette, elle le seroit plus d'un an avant qu'on le pût croire, tant elle a donné bonne opinion de sa sagesse. Je prends à témoin tous les Grignans qui sont ici, de la vérité de tout ce que je dis. La joie que j'en ai a bien du rapport à vous; car je vous aime de tout mon cœur, et suis ravie que la suite ait si bien justifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle ; ce seroit aller sur les droits de ma fille. Je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

---

113. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 15e août.

Si je vous écris souvent, vous n'avez pas oublié que c'est à condition que vous ne me ferez point de réponse;

et dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que Monsieur le commandant n'y a pas plus de part que Monsieur de Grignan; et je vois, ce me semble, un fonds pour vous qui ne seroit point pour un autre. Je vois un commerce si vif entre vous et une certaine dame, qu'il seroit ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse, vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, et ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, et que je n'en souhaiterois pas davantage. Jouissez de ce plaisir, et n'en soyez pas ingrat. S'il y a une petite place de reste dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner; car vous en avez une très-grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié, si j'ai la dernière application pour sa santé, et si je souhaite que toute la barque arrive à bon port : si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentiments.

Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville! Elle vient d'accoucher d'un garçon qui paroît avoir trois mois. Ma fille disoit tout à l'heure : « Ah ! que je suis fâchée! la petite Deville a pris mon garçon; il n'en vient point deux dans une même maison. » Je lui ai donné, c'est-à-dire à ma fille, un livre pour vous; vous le trouverez d'une extrême beauté; il est de l'ami intime de Pascal; il ne vient rien de là que de parfait : lisez-le avec attention. Voilà aussi de très-beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille; enfin ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé.

---

114. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET D'EMMANUEL DE COULANGES AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 12e septembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est point pour entretenir un commerce avec vous : j'en ferois scrupule, sachant de quelle sorte vous êtes accablé de celui de Mme de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de si grandes lettres : je n'ai jamais rien vu de si vif, et je crois que pour en être délivré vous voudriez qu'elle fût avec vous : voilà où vous réduit son importunité. Elle est présentement séparée de nous au coin de sa chambre, avec une petite table et une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de Coulanges et moi, nous soyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au désespoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme si jalouse ni si envieuse. Elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé; et quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme et un enfant gais et gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espère que tout ira bien; il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très-cher; je vous défends de m'écrire, mais je vous conjure de m'aimer. Pour moi, je vous aime il y a si longtemps, que je ne crois plus qu'il soit besoin de vous le dire.

D'EMMANUEL DE COULANGES.

Vous avez beau dire et beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très-aise que vous soyez content de l'intendant et de l'intendante de Lyon. Ils sont charmés de vous l'un et l'autre, et n'est pas jusques à ma petite belle-sœur qui ne nous écrive mille belles choses de vous. Ne vous mettez point en peine

jamais de me faire réponse; mais trouvez bon seulement que me trouvant ici quand on vous écrit, je vous assure toujours que vous n'avez point de serviteur plus acquis que moi.

Madame votre femme est belle comme un ange, Madame votre femme vit comme un ange, et s'il plaît à Dieu, elle accouchera heureusement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puisque vous êtes content de ma belle-sœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre province : elle est nièce de M. le Tellier, et cousine germaine de M. de Louvois.

---

115. — DE MESDAMES DE SÉVIGNÉ ET DE GRIGNAN AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 19e novembre.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Si ma bonne santé peut vous consoler de n'avoir qu'une fille, je ne vous demanderai point pardon de ne vous avoir pas donné un fils. Je suis hors de tout péril, et ne songe qu'à vous aller trouver. Ma mère vous dira le reste.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Madame de Puisieux dit que si vous avez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille et moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'Arsenal; elle sentit de petites douleurs : je voulus au retour envoyer querir Mme Robinet; elle ne le voulut jamais. On soupa, elle mangea très-bien. M. le Coadjuteur et moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement; elle s'y opposa encore avec un air qui nous persuadoit qu'elle n'avoit qu'une

colique de fille. Enfin, comme j'allois malgré elle querir la Robinette, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles; des cris si violents, si perçants, que nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté est qu'il n'y avoit point de sage-femme : nous ne savions tous où nous étions; j'étois au désespoir. Elle demandoit du secours et une sage-femme; c'étoit alors qu'elle la souhaitoit, ce n'étoit pas sans raison; car comme nous eûmes fait venir en diligence la sage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart d'heure après. Dans ce moment Pecquet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinette arriva, un peu étonnée; c'est qu'elle s'étoit amusée à accommoder Madame la Duchesse, pensant en avoir pour toute la nuit. D'abord Hélène me dit : « Madame, c'est un petit garçon. » Je le dis au Coadjuteur; et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses, quand nous songeons que tout l'été nous avons fait *des béguins au saint père*, et qu'après de si belles espérances

La signora met au monde une fille.

Je vous assure que cela rabaisse le caquet. Rien ne console que la parfaite santé de ma fille; elle n'a pas eu la fièvre de son lait. Sa fille a été baptisée et nommée Marie-Blanche; M. le Coadjuteur pour Monsieur d'Arles, et moi pour moi. Voilà un détail qu'on haïroit bien pour des choses indifférentes; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier président de Provence est revenu exprès de Saint-Germain pour faire son compliment ici : jamais je n'ai vu de si grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore? Oserai-je le dire? Je crois que la santé de votre chère épouse vous en consolera.: c'est que notre aimable

duchesse de Saint-Simon a la petite vérole si dangereusement que l'on craint pour sa vie. Adieu, mon cher; je laisse à votre pauvre cœur à démêler tous ces divers sentiments; vous savez les miens il y a longtemps sur votre sujet.

Les médisants disent que Blanche d'Adhémar ne sera pas d'une beauté surprenante; et les mêmes gens ajoutent qu'elle vous ressemble : si cela est, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

---

116. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 26e novembre.

Vous avez une lettre de votre chère femme; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire? Ce n'est aussi que pour vous dire que Mme la duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avoit reçu tous ses sacrements, et l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement, vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir : elle croyoit que le petit de Noirmoutier dût être aveugle; elle avoit fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident. Tout d'un coup on lui vient dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux que la fluxion avoit mis hors de la tête y étoient rentrés heureusement comme si de rien n'étoit. Là-dessus, elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on lui vient déranger ses pensées; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle avant que les neuf jours soient passés. Enfin nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle ne fût malade.

Monsieur le Grand et le maréchal de Bellefonds cou-

rent lundi dans le bois de Boulogne sur des chevaux vites comme des éclairs : il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

---

117. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 28e novembre.

Ne parlons plus de cette femme, nous l'aimons au delà de toute raison. Elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de Monsieur de Marseille, et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connois les manières des provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentiments, et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le temps où d'autres raisons ont changé l'esprit de Monsieur de Marseille. Depuis quelques jours il est fort adouci; et pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire. Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments, que de marquer de la défiance; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir : la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire : on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il seroit honnête d'être la dupe, plutôt

que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont pas de moi seule : plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez point trompé. Votre famille en est persuadée : nous voyons les choses de plus près que vous ; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier président de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès, aussitôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire son compliment : on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui ; il nous a parlé le plus franchement et le mieux du monde sur l'affaire que vous ferez proposer à l'assemblée. Il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, et qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ses conseils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent. On trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le sont point ; on est alors fort honteux de s'être trompé ; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher Comte, je me fonde en raison, et je vous importune.

Mme de Coulanges m'a mandé que vous m'aimiez ; quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence, et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour Valcroissant ; il m'en est revenu de grands compliments. Le Roi a eu pitié de lui ; il n'est plus sur les galères, il n'a plus de chaîne, et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le Roi de cette justice et de cette bonté.

---

118. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 3e décembre.

Hélas! c'est donc à moi à vous mander la mort de Mme la duchesse de Saint-Simon, après dix-huit jours de petite vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité. Enfin elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au dernier point. Vous savez l'inclination naturelle que j'avois pour elle; si vous en avez conservé autant, vous serez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le P. Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que dans son tripot : il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très-cher Comte. Votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

---

119. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 10e décembre.

Mme de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si longtemps. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable. Je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens tout

à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année passée. Il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un si mauvais temps. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable duchesse. J'étois si affligée moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers : ce M. de Nevers si difficile à ferrer, ce M. de Nevers si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins, il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point Mlle d'Houdancourt, ni Mlle de Grancey; c'est Mlle de Thianges, jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Mme de Montespan en fait les noces dimanche; elle en fait comme la mère, et en reçoit tous les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ses charges; de sorte que cette belle qui n'a pas un sou, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Mme de Montespan fait des merveilles partout.

Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans des réponses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte : je vous quitte d'honorer ma grand'maternité; mais il faut m'aimer, et vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à Mme de Brissac. Je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

118. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 3e décembre.

Hélas! c'est donc à moi à vous mander la mort de Mme la duchesse de Saint-Simon, après dix-huit jours de petite vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité. Enfin elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au dernier point. Vous savez l'inclination naturelle que j'avois pour elle; si vous en avez conservé autant, vous serez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le P. Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne joueroit bien que dans son tripot : il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très-cher Comte. Votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

---

119. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 10e décembre.

Mme de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si longtemps. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable. Je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens tout

à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès. Je serai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année passée. Il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un si mauvais temps. Quelle folie de quitter une si bonne mère, dont vous m'assurez qu'elle est si contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous assure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienséance que ces sortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable duchesse. J'étois si affligée moi-même, que j'aurois eu besoin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le mariage de M. de Nevers : ce M. de Nevers si difficile à ferrer, ce M. de Nevers si extraordinaire, qui glisse des mains alors qu'on y pense le moins, il épouse enfin, devinez qui? Ce n'est point Mlle d'Houdancourt, ni Mlle de Grancey; c'est Mlle de Thianges, jeune, jolie, modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Mme de Montespan en fait les noces dimanche; elle en fait comme la mère, et en reçoit tous les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ses charges; de sorte que cette belle qui n'a pas un sou, lui vaut mieux que la plus grande héritière de France. Mme de Montespan fait des merveilles partout.

Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, et laissez-moi la liberté de vous écrire, sans vous embarquer dans des réponses qui m'ôteroient le plaisir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon cher Comte : je vous quitte d'honorer ma grand'maternité; mais il faut m'aimer, et vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si chèrement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à Mme de Brissac. Je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix est quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite vérole.

Il y a ici un jeune fils du landgrave de Hesse qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné. Sa mère lui avoit recommandé en partant de ne se point faire saigner à Paris : il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource; Mme de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-dessus.

La cour est ici, et le Roi s'y ennuie à tel point, qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

Le maréchal de la Ferté dit ici des choses nompareilles; il a présenté à sa femme le comte de Saint-Paul et le *petit Bon*, en qualité de jeunes gens qu'il faut présenter aux dames. Il fit des reproches au comte de Saint-Paul d'avoir été si longtemps sans l'être venu voir. Le comte a répondu qu'il étoit venu plusieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne lui eût pas dit.

---

120. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fus six mois sans avoir de commerce avec Mme de Sévigné, après lesquels je lui écrivis cette lettre.

A Chaseu, ce 12e décembre.

Je ne fais que d'apprendre l'heureux accouchement de Mme de Grignan, dont je vous félicite, ma chère cousine, Ce n'est pas que ne vous m'ayez fort abandonné depuis six mois; mais j'aime à faire toujours mon devoir avec mes amis, quand même ils se relâchent avec moi. Vous savez bien que je vous ai écrit le dernier. M. de Corbinelli a été à Bussy depuis : nous avons été fort aises de nous revoir, et vous jugez bien que la conversation ne languissoit pas trop entre nous; vous en avez été le sujet

souvent. J'ai reçu de ses nouvelles depuis peu, et j'espère de le revoir l'été prochain en Bourgogne. Cependant je m'amuse à mille occupations, les unes agréables, les autres utiles, et j'envisage d'un esprit clair et net ce qui se passe à la cour, c'est-à-dire les coups extraordinaires de l'amour et de la fortune. Tout cela, ma chère cousine, fait assez d'honneur aux gens malheureux du reste. Je vous avoue que cet honneur n'est pas un bien trop solide; mais nous autres pauvres diables, nous nous consolons de ce que nous pouvons attraper.

Un de mes amusements, c'est de recueillir tout ce que je puis trouver de nos pères, et d'en faire une petite histoire généalogique qui ne vous déplaira pas.

---

121. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Paris, ce lundi 15e décembre.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourroit-on croire à Lyon?); une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire; devinez-la : je vous le donne

en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens? Eh bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière. — Point du tout, Madame.— C'est donc Mlle de Retz? — Point du tout, vous êtes bien provinciale. — Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mlle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.... Mademoiselle.... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle; Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

---

122. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Paris, ce vendredi 19e décembre.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui

arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme vous avez su. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommés dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés: le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau, le duché de Châtellerault: tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut fait ensuite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiselle espéra que le Roi signeroit, comme il l'avoit dit; mais sur les sept heures du soir, Sa Majesté étant persuadée par la Reine, Monsieur, et plusieurs barbons, que cette affaire faisoit tort à sa réputation, il se résolut de la rompre, et après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, il leur déclara, devant Monsieur le Prince, qu'il leur défendoit de plus songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté, et tout le désespoir que méritoit une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle n'a pas sorti de son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement: c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse. Nous espérons que vous en ferez autant, *e fra tanto vi bacio le mani.*

---

123. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 19e décembre 1670.

Voilà M. de Plombières à qui je parlois de vous avec plaisir et déplaisir. Je ne vous fais pas valoir, mon cher cousin, la douleur que j'ai de l'état de votre fortune : ce seroit vouloir escroquer des reconnoissances. Quand je vois des gens fort heureux, je suis au désespoir : cela n'est pas d'une belle âme ; mais le moyen aussi de souffrir des coups de tonnerre de bonheur comme il y en a, dit-on, pour les inclinations !

Je vous remercie de votre compliment sur l'accouchement de ma fille ; c'en est trop pour une troisième fille de Grignan. Mais que dites-vous de la charge de grand maréchal des logis qu'on vient de donner à votre cousin de Thianges ?

Chimène, qui l'eût cru ? — Rodrigue, qui l'eût dit ?

Je me tais tout court : j'irois trop loin si je ne me retenois. Je dirai encore pourtant que je suis au désespoir quand je vois des gens heureux sans raison, et vous en l'état où vous êtes. Je trouve mon intérêt si mêlé avec le vôtre, et l'amour-propre si confondu avec l'amitié, qu'il est impossible de les démêler.

Adieu, Comte ; c'est grand dommage que nos étoiles nous aient séparés. Nous étions bien propres à vivre dans une même ville : nous nous entendons, ce me semble, à demi-mot. Je ne me réjouis pas bien sans vous ; et quand je ris, cela ne passe pas le nœud de la gorge. M. de Plombières me paroît passionné pour vous. Je voudrois bien, comme dit le maréchal de Gramont, que ce qu'il a dans la tête pour vous pût passer dans une autre tête que je dirois bien.

124. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 23e décembre 1670.

De la manière que je vois que ma mauvaise fortune vous touche, Madame, c'est à moi à vous consoler; car pour mon particulier, je vous assure que j'en suis tout consolé, et plus je vois de choses extraordinaires sur la bonne fortune des autres, plus j'ai l'esprit en repos. Comme je vous disois l'autre jour, ces coups-là honorent les honnêtes malheureux, et font croire que le même caprice qui fait faire des fortunes prodigieuses à de certaines gens, fait faire à d'autres de grandes disgrâces sans fondement. Telles et semblables réflexions, jointes à la nécessité, m'ont fait prendre le parti de ne me plus affliger de rien. Je vous conseille, ma chère cousine, d'en user de même, et je vous supplie de croire que la manière dont je soutiens les persécutions qu'on me fait depuis cinq ans, me doit faire autant d'honneur que les plus belles campagnes que j'aie jamais faites.

Mon cousin de Thianges a bien du mérite; mais il faut dire le vrai, il est bien heureux.

Il est vrai, ma chère cousine, que nous étions assez faits l'un pour l'autre; mais je ne désespère pas encore que nous ne passions une bonne partie de notre vie ensemble. Songeons seulement à vivre, et nous verrons bien des choses. Pour moi, j'ai une santé que je n'ai point eue depuis trente ans. Je vous veux surprendre quand je retournerai à Paris: je m'en irai un beau matin chez vous sans livrées; je vous ferai dire que c'est un gentilhomme breton dont vous ne connoissez pas le nom seulement; il se terminera en *ec*. J'entrerai dans votre chambre, je déguiserai ma voix; je suis assuré que vous ne me connoîtrez pas, et que quand je me découvrirai, vous

serez surprise de mon air jeune et de ma fraîcheur. On diroit à me voir que Dieu me veut remplacer en une longue vie, ce qu'il m'ôte de fortune : ce n'est pas tout perdre au moins.

Je crois que si ce qui est dans la tête de Plombières pour moi étoit dans celle que vous diriez bien, je serois un exemple de grande fortune aux siècles présents et à venir.

---

125. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Paris, ce mercredi 24e décembre.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre. Nous en réglions les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'étoit une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de tels changements en si peu de temps ; jamais vous n'avez vu une émotion si générale ; jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection ; il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix ; mais les bonnes grâces du Roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi ; elle a bien pleuré ; ella a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

---

126. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

A Paris, ce mercredi 31e décembre.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé

depuis le 15[e] jusqu'au 20[e] de ce mois : le sujet le méritoit bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit point aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je le dis à ma fille le lundi : « Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; » et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'achèveroit pas. En effet, le jeudi le temps se brouilla, et la nuée creuva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle, ayant eu avis qu'elle s'en alloit se marier à la campagne, et que le coadjuteur de Reims faisoit la cérémonie. Cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir ; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivoit ; elle me fit entrer, elle acheva sa lettre, et puis me fit mettre à genoux auprès de son lit. Elle me dit à qui elle écrivoit, et pourquoi, et les beaux présents qu'elle avoit faits la veille, et le nom qu'elle avoit donné ; qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, et qu'elle vouloit se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi ; elle me parut transportée de joie de faire un homme bienheureux ; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnoissance de M. de Lauzun ; et sur tout cela je lui dis : « Mon Dieu, Mademoiselle, vous voilà bien contente ; mais que n'avez-vous donc fini promptement cette affaire dès le lundi ? Savez-vous bien qu'un si grand retardement donne le temps à tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le Roi que de vouloir conduire si loin une affaire si extraordinaire ? » Elle me dit que j'avois raison ; mais elle étoit si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit alors qu'une légère impression. Elle retourna sur la maison et sur les

bonnes qualités de M. de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sévère dans *Polyeucte :*

> Du moins ne la peut-on blâmer d'un mauvais choix :
> Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure : il est impossible de la redire toute ; mais j'avois été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un : son cœur étoit trop plein. A dix heures, elle se donna au reste de la France, qui venoit lui faire sur cela son compliment. Elle attendoit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit vendredi, j'allai chez elle ; je la trouvai dans son lit ; elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, et me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : « Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dîtes hier ? Ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! » Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé dans cette occasion des sentiments qu'on ne sent guère pour des personnes d'un tel rang. Ceci entre nous deux et Mme de Coulanges ; car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

---

127. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16e janvier 1671.

Hélas ! je l'ai encore cette pauvre enfant, et quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le

10e de ce mois, comme elle en avoit le dessein. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y auroit eu de la folie à se hasarder. Toutes les rivières sont débordées ; tous les grands chemins sont noyés ; toutes les ornières cachées ; on peut fort bien verser dans tous les gués. Enfin la chose est au point que Mme de Rochefort, qui est chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où son mari la souhaite, et où sa mère l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas se mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de sûreté, et qu'il est vrai que cet hiver est épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, et il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne passe plus aucun bateau sous les ponts ; les arches du Pont-Neuf sont quasi comblées. Enfin c'est une chose étrange. Je vous avoue que l'excès d'un si mauvais temps fait que je me suis opposée à son départ pendant quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage ; mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette raison, quoique très-forte, ne la retiendroit pas présentement, sans le Coadjuteur qui part avec elle, et qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt. Cette cérémonie se fait au Louvre ; M. de Lyonne est le procureur. Le Roi lui a parlé (je dis à M. le Coadjuteur) sur ce sujet. Cette affaire s'est retardée d'un jour à l'autre, et ne se fera peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le temps qu'elle passe ici présentement ; et si le Coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois disposée à faire une folie, qui est de partir sans lui. Ce seroit une chose si étrange d'aller seule, et c'est une chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-frère, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire de plus que je ne sens point le plaisir de l'avoir présentement : je sais qu'il faut qu'elle

parte; ce qu'elle fait ici ne consiste qu'en devoirs et en affaires. On ne s'attache à nulle société; on ne prend aucun plaisir; on a toujours le cœur serré; on ne cesse de parler des chemins, des pluies, des histoires tragiques de ceux qui se sont hasardés. En un mot, quoique je l'aime comme vous savez, l'état où nous sommes à présent nous pèse et nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous suis très-obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre, et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changements et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon très-cher Comte, je vous tue par la longueur de mes lettres; j'espère que vous verrez le fonds qui me les fait écrire.

---

128. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 23e janvier 1671.

Voilà, mon cousin, tout ce que l'abbé de Coulanges sait de notre maison, dont vous avez dessein de faire une petite histoire. Je voudrois que vous n'eussiez jamais fait que celle-là. Nous sommes très-obligés à M. du Bouchet: il nous démêle fort et nous fait valoir en des occasions qui font plaisir. En vérité, c'est peu de n'avoir que moi pour représenter ici le corps des Rabutins. Je suis transplantée, et ce que l'on dit soi-même, outre qu'on ne voudroit guère souvent parler sur ce chapitre, ne fait pas un grand effet.

On me vient de conter une aventure extraordinaire qui s'est passée à l'hôtel de Condé, et qui mériteroit de vous être mandée, quand nous n'y aurions pas l'intérêt que nous y avons. La voici: Madame la Prin-

cesse ayant pris il y a quelque temps de l'affection pour un de ses valets de pied nommé Duval, celui-ci fut assez fou pour souffrir impatiemment la bonne volonté qu'elle témoignoit aussi pour le jeune Rabutin, qui avoit été son page. Un jour qu'ils se trouvoient tous deux dans sa chambre, Duval ayant dit quelque chose qui manquoit de respect à la princesse, Rabutin mit l'épée à la main pour l'en châtier ; Duval tira aussi la sienne, et la princesse se mettant entre-deux pour les séparer, elle fut blessée légèrement à la gorge. On a arrêté Duval, et Rabutin est en fuite ; cela fait grand bruit en ce pays-ci. Quoique le sujet de la noise soit honorable, je n'aime pas qu'on nomme un valet de pied avec Rabutin. Je vous avoue que je ne suis guère humble, et que j'aurois eu une grande joie que vous eussiez fait de notre nom tout ce qui étoit en vos mains. Adieu, mon pauvre Rabutin, non pas celui qui s'est battu contre Duval, mais un autre qui eût bien fait de l'honneur à ses parents, s'il avoit plu à la destinée. Je vous souhaite la continuation de votre philosophie, et à moi celle de votre amitié ; elle ne sauroit périr, quoi que nous puissions faire. Elle est d'une bonne trempe, et le fond en tient à nos os. Ma fille vous fait mille compliments, et mille adieux : elle s'en va au diantre en Provence ; je suis inconsolable de cette séparation. J'embrasse mes chères nièces.

---

129. — DE L'ABBÉ DE COULANGES
A M. PRAT.

De Paris, ce 30e janvier 1671.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre de change de treize cents livres à laquelle je ne m'attendois pas, non plus qu'aux huit cents livres que vous me mandez que Monseigneur d'Uzès a entre les mains, parce que depuis celle que je vous écrivis

le mois passé touchant l'argent que Madame la comtesse de Grignan avoit besoin ici, Monsieur le Comte lui a fait payer ici deux mille livres par lettre de change de Marseille acquittée du jour d'hier. C'est ce que je démêlerai demain avec mondit seigneur d'Uzès, qui me dit, il y a bien un mois, qu'il payeroit une rente de onze cent cinquante livres que Monsieur le Comte a faite pour le surplus de sa charge de Provence, avec une autre de six cents livres que je payai des deniers que le sieur Chéraud fit tenir au sieur Héron, qui me les acquitta un mois après le protêt que je fis de la lettre de change. Je n'ai pas laissé pour cela d'envoyer accepter ma première de change de treize cents livres que je reçus hier, sur laquelle le sieur Goupil, qui la doit acquitter, répondit qu'il n'avoit point encore reçu avis du sieur Ferrier, son correspondant, de cette lettre tirée sur lui, et que l'on revînt le samedi, qui est demain, qu'il pourra l'avoir reçu, et qu'aussitôt il l'acceptera. Voilà le compte que je vous puis rendre présentement de cette affaire, jusqu'à ce qu'elle soit plus éclaircie avec Monseigneur d'Uzès. Cependant il n'y aura rien de perdu, et l'on vous en rendra bon compte.

Pour Madame la Comtesse, après avoir attendu Monseigneur le Coadjuteur, depuis trois semaines qu'elle étoit toute prête à partir, enfin elle s'est résolue de se mettre en chemin lundi ou mardi prochain au plus tard, soit qu'il vienne ou ne vienne pas. J'espère pourtant qu'il n'aura pas le courage de l'abandonner dans ce rencontre, et qu'il passera par-dessus quelque reste d'affaire qu'il auroit bien voulu terminer devant que quitter Paris et la cour. Au reste, Monsieur, j'apprends avec quelque sorte de douleur que vous méditez une retraite, que vous avez même déjà quitté le château de Grignan, et que vous êtes descendu dans la ville pour y établir votre demeure. Je n'ai rien à vous dire là-dessus; car vous êtes plus à Dieu et à vous-même qu'à cette maison. Mais encore la

charité, ce semble, demanderoit que vous l'eussiez remise entre les mains de Madame la Comtesse auparavant, et que vous l'eussiez pleinement instruite et conduite encore quelque temps dans un gouvernement d'aussi grande conséquence que celui-là. Vous trouverez sans doute en elle tout une autre personne que celle que vous avez vue à son mariage. Elle comprend la nécessité qu'il y a qu'elle se mêle et prenne une entière connoissance des affaires. Elle apprend avec douleur comme la dépense va à bride abattue pendant son absence, et les dangereuses suites qu'elle peut apporter en peu d'années si elle continue. Elle a les meilleures intentions du monde, et de la force et de la fermeté pour les exécuter, pourvu qu'elle soit secourue. C'est pourquoi, mon cher Monsieur, comme vous avez toujours aimé avec passion les intérêts de cette maison, il faut que vous fassiez de nouveaux efforts et que vous concouriez avec elle pour y apporter quelque ordre. Nous vous irons secourir et joindre à vous, Mme de Sévigné et moi, dans cet automne, et tous ensemble j'espère que nous en viendrons à bout. Je ne crois pas qu'elle arrête à Grignan en arrivant. Elle ira tout droit à Arles, comme je l'entends dire et qu'il est à propos de le faire, pour éviter un accablement de monde à cet abord, dont elle seroit fort embarrassée. Mais le plus tôt qu'elle pourra après, elle ira s'y établir avec Monsieur le Comte, pour faire cesser toutes ces courses de ville en ville qui l'engagent à de continuelles fêtes et dépenses extraordinaires, pendant que les revenus ne vont que leur train et avec beaucoup de peine, je m'assure, en ce temps-ci, comme on l'éprouve dans toutes les autres provinces.

Je ne pensois pas, Monsieur, vous en tant dire ; mais je me suis laissé aller à la passion vive que j'ai conçue pour cette digne et grande maison, que je serois ravi de garantir du naufrage que nous voyons arriver tous les jours aux plus grandes et plus puissantes du royaume, quand

le désordre commence à s'y mettre et qu'il n'y a point de pilote pour conduire le vaisseau; car ce ne fut jamais par le manque des biens, mais par le peu de conduite des grands seigneurs, que leurs maisons périssent. Adieu, je suis tout à vous de tout mon cœur, et pour vous le dire en forme, c'est,

Monsieur,

Votre très-humble et affectionné serviteur,

L'ABBÉ DE COLANGES.

Suscription : Au maître de la poste de Pierrelatte, pour faire tenir, s'il lui plaît, à M. Prat, sacristain de l'église collégiale de Grignan. A Pierrelatte.

---

130. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er février 1671.

Je viens de recevoir votre lettre et le mémoire de notre maison, dont je vous rends mille grâces et à Monsieur l'abbé. Les pièces que vous avez avec les miennes font toutes les preuves que nous pouvons souhaiter; car, quoique votre cadet, j'en ai bien plus que vous.

Je suis bien aise, ma chère cousine, que vous approuviez le dessein de mon histoire généalogique. Vous verrez un jour ce que j'en ai fait, et vous louerez encore plus mon entreprise que vous ne faites.

Mais ne sauriez-vous vous corriger de reparler toujours du passé quand il est désagréable? Vous me mandez que vous voudriez que je n'eusse jamais fait d'autre histoire que celle de notre maison; et ensuite du chagrin que vous témoignez du mélange des noms de Rabutin et de Duval, vous me dites que vous auriez eu une grande joie si j'avois voulu faire de mon nom tout ce qui étoit en mon pouvoir. Je n'ai que deux mots à vous dire là-dessus,

sans entrer avec vous dans le détail de ma justification. Ou je suis coupable et me suis attiré ma mauvaise fortune, ou seulement malheureux. Si c'est celui-ci, vous êtes injuste de me rien reprocher ; et si je suis coupable, il est malhonnête à vous dans tous les temps de me le dire, mais particulièrement quand je suis accablé de persécutions. Personne que vous ne me parle ainsi, et si mes ennemis le disent en quelque lieu, je suis assuré qu'ils ne le pensent pas.

Je vois bien que c'est le départ de Mme de Grignan qui vous met en méchante humeur; mais je remarque que vous avez à point nommé, quand vous m'écrivez, des occasions de picoterie dont je me passerois fort bien. Regardez s'il vous seroit agréable que je vous redisse souvent que si vous aviez voulu, on n'auroit pas dit de vous et du surintendant Foucquet les sottises qui s'en dirent après qu'il fut arrêté. Je ne les ai jamais crues, mais aussi je ne vous ai pas donné le chagrin de les entendre. Je vous prie donc, ma chère cousine, d'avoir les mêmes égards pour moi que j'ai pour vous; car quoique je ne puisse jamais m'empêcher de vous aimer, je n'aimerois pas que toute notre vie se passât en reproches, et en éclaircissements : c'est tout ce que nous pourrions faire, s'il y avoit de l'amour sur le jeu.

L'aventure de notre cousin n'est ni belle ni laide : la maîtresse lui fait honneur, et le rival de la honte.

---

131. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6e février.

Ma douleur seroit bien médiocre si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-

Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur et l'âme; et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de Mme du Housset, on me fit du feu; Agnès me regardoit sans me parler, c'étoit notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisoient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Mme de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle étoit seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse : elle étoit comme je la pouvois désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avois d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Merlusine*. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Mme de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille qui me représentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Mme de la Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici. Toute ma lettre seroit pleine de compliments, si je voulois.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez Mme de Lavardin les nouvelles que

je vous mande ; et j'ai su par Mme de la Fayette qu'ils eurent hier une conversation avec Merlusine, dont le détail n'est pas aisé à écrire ; mais enfin elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord : c'est de se taire très-religieusement, et moyennant cela on ne la poussera pas à bout. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec beaucoup de chaleur ; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez Mme de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher, et de me vouloir prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé : conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de Mlle d'Houdancourt et de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'évêché de Lodève. Madame la Princesse partira le mercredi des Cendres pour Châteauroux, où Monsieur le Prince desire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a la place du conseil de M. d'Estampes qui est mort. Mme de Mazarin arrive ce soir à Paris ; le Roi s'est déclaré son protecteur, et l'a envoyé querir au Lys avec un exempt et huit gardes, et un carrosse bien attelé.

Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, et dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon livre sur les grandes ingratitudes. Le maréchal d'Albret a convaincu Mme d'Heudicourt, non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Béthune, dont il avoit toujours voulu douter ; mais d'avoir dit de lui et de Mme Scarron

tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un et à l'autre, et cela est tellement avéré, que Mme Scarron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abîmée ; mais elle a cette consolation de n'y avoir pas contribué.

---

132. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 9e février.

Je reçois vos lettres, ma bonne, comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant ; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ; il semble que vous m'écriviez des injures ou que vous soyez malade, ou qu'il vous soit arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire : vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse, et lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous avisez donc de penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une tendresse et une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, ma pauvre bonne, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir. Rien ne me donne de distraction ; je suis toujours avec vous ; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi : je suis tou-

jours dans les grands chemins; il me semble même que j'ai quelquefois peur qu'il ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant les yeux; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers, et vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Mme de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres; peut-être que la troisième viendra; c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il n'est pas venu. Les duchesses de Verneuil et d'Arpajon me veulent réjouir; je les prie de m'excuser : je n'ai jamais vu de si belles âmes qu'il y en a en ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez Mme de Villars à parler de vous, et à pleurer; elle entre bien dans mes sentiments. Hier je fus au sermon de Monsieur d'Agen et au salut; chez Mme de Puisieux, chez Monsieur d'Uzès, et chez Mme du Puy-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Si vous aviez un petit manteau fourré, elle auroit l'esprit en repos. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg, tête à tête. Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous : c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar qu'un moment; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit ; je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Je ferai savoir des nouvelles de votre santé. Continuez de m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitié ici est augmenté : je ne finirois point à vous faire des baisemains, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mlle d'Harcourt fut mariée avant-hier; il y eut un

grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les dames parées : c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Mme d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que Mme Scarron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci, avant que d'aller au faubourg.

Lundi au soir.

Je fais mon paquet, et l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas! je la méritois bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Mme de Fontevrault fut bénite hier; MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mlle de Guise, fort éclairé, fort paré ; toutes les dames parées se mirent à genoux autour d'elle, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante dames à table ; le souper fut magnifique. Le Roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta en haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla souper au Louvre avec la compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas! comme un moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus! Je me fais des dragons aussi bien que les

autres. D'Irval a ouï parler de Merlusine : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche ; que vous ne daignâtes pas l'écouter ; que depuis ce temps-là il n'a pas été chez vous. Il y a longtemps que cette créature-là parloit très-mal de vous; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ? N'est-il pas encore Seigneur Corbeau pour vous ? Je desire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point; tout cela est comme Mme Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui peut me donner de la consolation.

---

133. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 11e février.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui me manque. Sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu ; je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues. Elles sont premièrement très-bien écrites; et de plus si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne pas les croire; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Les vôtres sont

grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les dames parées : c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Mme d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que Mme Scarron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci, avant que d'aller au faubourg.

Lundi au soir.

Je fais mon paquet, et l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas! je la méritois bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Mme de Fontevrault fut bénite hier; MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mlle de Guise, fort éclairé, fort paré; toutes les dames parées se mirent à genoux autour d'elle, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante dames à table; le souper fut magnifique. Le Roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table; on monta en haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla souper au Louvre avec la compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas! comme un moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus! Je me fais des dragons aussi bien que les

autres. D'Irval a ouï parler de Merlusine : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche ; que vous ne daignâtes pas l'écouter ; que depuis ce temps-là il n'a pas été chez vous. Il y a longtemps que cette créature-là parloit très-mal de vous; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi? N'est-il pas encore Seigneur Corbeau pour vous? Je desire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille! hé! mon Dieu! a-t-on bien du soin de vous? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point; tout cela est comme Mme Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui peut me donner de la consolation.

---

133. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 11e février.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui me manque. Sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu ; je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues. Elles sont premièrement très-bien écrites; et de plus si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne pas les croire; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Les vôtres sont

grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les dames parées : c'étoit une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Mme d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que Mme Scarron avoit toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci, avant que d'aller au faubourg.

Lundi au soir.

Je fais mon paquet, et l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas! je la méritois bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Mme de Fontevrault fut bénite hier; MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étoient éclairées de deux mille lanternes. La Reine entra d'abord dans l'appartement de Mlle de Guise, fort éclairé, fort paré; toutes les dames parées se mirent à genoux autour d'elle, sans distinction de tabourets : on soupa dans cet appartement. Il y avoit quarante dames à table; le souper fut magnifique. Le Roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table; on monta en haut, où tout étoit préparé pour le bal. Le Roi mena la Reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla souper au Louvre avec la compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully qui m'apporta hier votre lettre; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas! comme un moment me paroîtroit, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus! Je me fais des dragons aussi bien que les

autres. D'Irval a ouï parler de Merlusine : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avoit faites à votre première couche ; que vous ne daignâtes pas l'écouter ; que depuis ce temps-là il n'a pas été chez vous. Il y a longtemps que cette créature-là parloit très-mal de vous; mais il falloit que vous en fussiez persuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embrasser pour l'amour de moi ? N'est-il pas encore Seigneur Corbeau pour vous ? Je desire avec passion que vous soyez remise comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille ! hé ! mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point; tout cela est comme Mme Robinet. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui peut me donner de la consolation.

---

133. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 11e février.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres qui me pénètrent le cœur ; il y en a une qui me manque. Sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu ; je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues. Elles sont premièrement très-bien écrites; et de plus si tendres et si naturelles qu'il est impossible de ne pas les croire; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours, qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Les vôtres sont

vraies et le paroissent. Vos paroles ne servent tout au plus qu'à vous expliquer; et dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister. Voilà, ma bonne, comme vos lettres m'ont paru. Mais quel effet elles me font, et quelles sortes de larmes je répands, en me trouvant persuadée de la vérité de toutes les vérités que je souhaite le plus sans exception! Vous pourrez juger par là de ce que m'ont fait les choses qui m'ont donné autrefois des sentiments contraires. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, il ne faut pas vous en dire davantage: je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire; mais je ne veux point que vous disiez que j'étois un rideau qui vous cachoit: tant pis si je vous cachois, vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection; nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable. Je n'ose plus voir le monde, et quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement. Peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaut et sa femme; ils vous aiment: mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignan me vinrent voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté son lit. Nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cause; nous n'eûmes pas la force de repousser cette folie, et nous fûmes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui; vous y recevrez une de mes lettres. Je ne vous ai point écrit à Briare; c'étoit ce cruel mercredi qu'il falloit écrire; c'étoit le propre jour de votre départ: j'étois si affligée et si accablée, que j'étois même incapable de

chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième, et ma seconde à Lyon ; ayez soin de me mander si vous les avez reçues : quand on est fort éloignés, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *J'ai reçu la vôtre....* La pensée que vous aviez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carrosse alloit toujours en delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, et, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi. Alors, ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour vous aller voir. Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le Coadjuteur et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela était nécessaire au bonheur de votre vie. Conservez bien ce trésor, ma pauvre bonne ; vous êtes vous-même charmée de sa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate.

Je finirai tantôt ma lettre. Peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci ; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, et comme vous vous portez, et votre aimable visage que j'aime tant, et si vous vous mettez sur ce diable de Rhône. Vous aurez à Lyon Monsieur de Marseille.

Mercredi au soir.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent. Elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai questionné tant que j'ai pu : mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui se peut dire. Il étoit bien juste, ma bonne, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous mandez

de M. Busche est original : cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence ; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serois honteuse, si depuis huit jours j'avois fait autre chose que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue ce M. Busche, qui amenoit vos chevaux ; je l'arrêtai, et toute en pleurs je lui demandai son nom ; il me le dit. Je lui dis en sanglotant : « Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point ; et quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir et me dire de ses nouvelles ; je vous donnerai de quoi boire. » Je le ferai assurément, et ce que vous m'en mandez augmente beaucoup le respect que j'avois déjà pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi. Le chocolat vous remettra ; mais vous n'avez point de chocolatière ; j'y ai pensé mille fois ; comment ferez-vous ? Hélas ! ma bonne, vous ne vous trompez pas, quand vous pensez que je suis occupée de vous encore plus que vous ne l'êtes de moi, quoique vous me le paroissez beaucoup. Si vous me voyiez, vous me verriez chercher ceux qui m'en veulent parler ; si vous m'écoutiez, vous entendriez bien que j'en parle. C'est assez vous dire que j'ai fait une visite d'une heure à l'abbé Guéton, pour parler seulement des chemins et de la route de Lyon. Je n'ai encore vu aucuns de ceux qui veulent, disent-ils, me divertir ; parce qu'en paroles couvertes, c'est vouloir m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense. Adieu, ma très-aimable bonne, continuez à m'écrire et à m'aimer ; pour moi, mon ange, je suis tout entière à vous. Ma petite Deville, ma pauvre Golier, bonjour. J'ai un soin extrême de votre enfant. Je n'ai point de lettres de M. de Grignan ; je ne laisse pas de lui écrire.

---

134. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, jeudi 12e février.

Ceci est un peu de provision, car je ne vous écrirai que demain : mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme : c'est une affliction extrême dans toute la famille.

La duchesse de la Vallière manda au Roi, par le maréchal de Bellefonds, outre cette lettre que l'on n'a point vue : « Qu'elle auroit plus tôt quitté la cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes grâces, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir; que cette foiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine étoit-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu ; qu'elle vouloit pourtant que le reste de la passion qu'elle a eue pour lui servît à sa pénitence, et qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie pour le soin de son salut. » Le Roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite ; le Roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré ; et Mme de Montespan fut au-devant d'elle, les bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point. Les uns disent qu'elle demeurera à Versailles, et à la cour; les autres qu'elle reviendra à Chaillot. Nous verrons.

Vendredi, chez M. de Coulanges.

M. de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon. Je vous conjure, ma chère enfant, si vous vous em-

barquez, de descendre au Pont. Ayez pitié de moi; conservez-vous, si vous voulez que je vive. Vous m'avez si bien persuadée que vous m'aimez, qu'il me semble que dans la vue de me plaire vous ne vous hasarderez point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas! qu'elle m'est chère et précieuse cette petite barque que le Rhône m'emporte si cruellement! J'ai ouï dire qu'il y avoit eu un dimanche gras, mais ce n'est que par ouï-dire, et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir pas souffrir quatre personnes ensemble. J'étois au coin du feu de Mme de la Fayette. L'affaire de Merlusine est entre les mains de Langlade, après avoir passé par celles de M. de la Rochefoucauld et de d'Hacqueville. Je vous assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu Mme d'Arpajon : elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras pensa être renvoyé; jamais il ne fut une telle tristesse. Je crois que c'étoit votre absence qui en étoit la cause. Bon Dieu, que de compliments j'ai à vous faire! que d'amitiés! que de soins de savoir de vos nouvelles! que de louanges l'on vous donne! Je n'aurois jamais fait si je voulois nommer tous ceux et celles dont vous êtes aimée, estimée, adorée; mais quand vous aurez mis tout cela ensemble, soyez assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai pour vous. Je ne vous quitte pas un moment; je pense à vous sans relâche, et de quelle façon! J'ai embrassé votre fille, et elle m'a baisée, et très-bien biasée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime cette petite, quand je songe de qui elle vient?

---

135. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 16e février 1671.

Mon Dieu, mon cousin, que votre lettre est raisonnable, et que je suis impertinente de vous attaquer toujours! Vous me faites voir si clairement que j'ai tort, que je n'ai pas le mot à dire, mais je suis tellement résolue de m'en corriger, que quand vos lettres désormais devroient être aussi froides qu'elles sont vives, il est certain que je ne vous donnerois jamais le sujet de m'écrire sur ce ton-là. Au milieu de mon repentir, à l'heure que je vous parle, il vient encore des aigreurs au bout de ma plume : ce sont des tentations du diable que je renvoie d'où elles viennent. Le départ de ma fille m'a causé des vapeurs noires : je prendrai mieux mon temps quand je vous écrirai une autre fois, et de bonne foi je ne vous fâcherai de ma vie.

Encore une fois, j'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne chevalerie; cela me fait un plaisir extrême. L'abbé vous prie de lui faire part de votre dessein : il a fait une litanie des Sévignés, il veut travailler à nos Rabutins; écrivez-lui quelque chose qui puisse embellir son histoire. Je ne trouve rien de si proche que d'être d'une même maison; il ne faut pas s'étonner si l'on s'y intéresse, cela tient dans la moelle des os, au moins à moi. C'est fort bien fait à vous d'avoir tous nos titres; je suis hors de la famille, et c'est vous qui devez tout soutenir.

Adieu, mon cher cousin; écrivons-nous un peu sans nous gronder, pour voir comment nous nous en trouverons. Si cela nous ennuie, nous serons toujours sur nos pieds pour nous faire quelque petite querelle d'Allemand : sur d'autres sujets, cela s'entend. Ce qui me plaît de tout

ceci, c'est que nous éprouvons la bonté de nos cœurs, qui est inépuisable.

---

136. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le mercredi 18e février.

Je vous conjure, ma chère bonne, de conserver vos yeux; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la manière dont vous m'écrivez, il faut bien que je pleure en lisant vos lettres. Pour comprendre quelque chose de l'état où je suis pour vous, joignez, ma bonne, à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentiments. Méchante! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous point aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois. Mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse; ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Mme de Guénégaud m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en conserver le fond; mais plus de larmes, je vous en conjure : elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme un autre; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. J'ai vu Raymond chez la comtesse du Lude; elle me chanta un nouveau récit du

ballet, il est admirable; mais si vous voulez qu'on le chante, chantez-le. Je vois Mme de Villars, je m'y plais, parce qu'elle entre dans mes sentiments; elle vous dit mille amitiés. Mme de la Fayette comprend aussi fort bien les tendresses que j'ai pour vous; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement.

J'ai vu cette pauvre Mme Amelot; elle pleure bien, je m'y connois. Faites quelque mention de certaines gens dans vos lettres, afin que je leur puisse dire. J'ai vu une unique fois les Verneuil et les Arpajon. Je vais aux sermons des Mascaron et des Bourdaloue; ils se surpassent à l'envi.

Voilà bien de mes nouvelles; j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comme vous vous serez trouvée à Lyon; si vous y avez été belle, et quelle route vous aurez prise; si vous y aurez dit l'oraison pour M. le Marquis, et si elle aura été heureuse pour votre embarquement. Pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Je sais votre route, et où vous avez couché tous les jours : vous étiez dimanche à Lyon; vous auriez bien fait de vous y reposer quelques jours. Vous m'avez donné envie de m'enquerir de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable; il ne vouloit point le mettre, et il se trouva hasardeusement qu'une dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'assemblée. Du reste, il faut que je dise comme Voiture : personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi. Ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur; pour moi, j'ai cru que c'étoit à cause de vous; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence; j'embrasse

M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency, et de la beauté de Mlles de Valençay. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à M. de la Rochefoucauld et à Mme de la Fayette et à Langlade : tout cela vous estime, vous aime et vous sert en toute occasion. Pour d'Hacqueville, nous ne parlons que de vous. J'ai ri de votre folie sur la confiance ; je la comprends bien : mais quel hasard, et que cela est malheureux, qu'il se soit trouvé que tout ce que vous avez voulu savoir du Coadjuteur et lui de vous, ait été précisément des choses dont vous n'étiez point les maîtres ! Vos chansons m'ont paru jolies ; j'en ai reconnu les styles.

Ah ! ma bonne, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop que le reste. Eh bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens comme un mal du corps. Je ne puis assez vous remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi ; rien n'est perdu avec moi. Vous m'avez écrit de partout ; j'ai admiré votre bonté ; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié ; sans cela on seroit plus aise de se reposer et de se coucher ; ce m'a été une consolation grande. L'impatience que j'ai d'en avoir encore et de Rouane et de Lyon et de votre embarquement, n'est pas médiocre ; et si vous avez descendu au Pont, et de votre arrivée à Arles, et comme vous avez trouvé ce furieux Rhône en comparaison de

notre pauvre Loire, à qui vous avez tant fait de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme d'une de vos anciennes amies! Hélas? de quoi ne me souviens-je point? Les moindres choses me sont chères; j'ai mille dragons. Quelle différence! je ne revenois jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus; mais comment peut-on vivre quand on sait que quoi qu'on fasse, on ne retrouvera plus une si chère enfant? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour la retrouver. J'ai reçu une lettre de M. de Grignan. Il n'y en a point pour vous. Il me mande qu'il reviendra cet hiver : vous quittera-t-il, ou le suivrez-vous? Mais dans cette incertitude louerai-je votre appartement? On est tous les jours sur le point d'en conclure le marché. Faites-moi réponse.

Monsieur le Dauphin étoit malade, il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Mme de la Vallière est toute rétablie à la cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie, et Mme de Montespan avec des larmes.... devinez de quoi. L'on a eu avec l'une et l'autre des conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre, il faut se taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre.

Mme de Verneuil, Mme d'Arpajon, Mmes de Villars, de Saint-Géran, M. de Guitaut, sa femme, la Comtesse, M. de la Rochefoucauld, M. de Langlade, Mme de la Fayette, ma tante, ma cousine, mes oncles, mes cousins, mes cousines, Mme de Vauvineux, tout cela vous baise les mains mille et mille fois.

Je vois tous les jours votre fille, ce qui s'appelle à l'âtre. Je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin : cela seroit plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite. Je suis habile, j'ai même des précautions inutiles.

Je vis hier Mme du Puy-du-Fou, qui vous salue; j'ai

vu aussi Mme de Janson et une Mme le Blanc. Ce qui a rapport à vous de cent lieues loin m'est plus agréable qu'autre chose. Mon Dieu! le Rhône! vous y êtes présentement. Je ne pense pas à autre chose! J'embrasse vos pauvres filles.

---

137. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi 20e février.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles; songez, ma chère bonne, que je n'en ai point eu depuis la Palice. Je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence : je me dévore, en un mot; j'ai une impatience qui trouble mon repos. Je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres; je ne doute point que vous n'ayez écrit; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant.

Vous saurez, ma petite, qu'avant-hier, mercredi, après être revenue de chez Mme de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher. Cela n'est pas extraordinaire; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce fût ici; je crus même entendre qu'on parloit de ma petite-fille; je ne doutai pas qu'elle ne fût brûlée. Je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchoit quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre : je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maison de Guitaut toute en feu; les flammes passoient par-dessus la maison de Mme de Vauvineux. On voyoit dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confusion, c'étoient des bruits épouvantables

des poutres et des solives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours. M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour bayer comme les autres; j'y trouvai M. et Mme de Guitaut quasi nus, Mme de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite Vauvineux, qu'on portoit tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvoit chez lui. Mme de Vauvineux faisoit démeubler. Pour moi, j'étois comme dans une île, mais j'avois grand'pitié de mes pauvres voisins. Mme Guéton et son frère donnoient de très-bons conseils; nous étions tous dans la consternation : le feu étoit si allumé qu'on n'osoit en approcher, et l'on n'espéroit la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisoit pitié; il vouloit aller sauver sa mère qui brûloit au troisième étage; sa femme s'attachoit à lui, qui le retenoit avec violence; il étoit entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme, grosse de cinq mois : il faisoit pitié. Enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avoit passé au travers de la flamme, et qu'elle étoit sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers; il ne put approcher du lieu où ils étoient. Enfin il revint à nous dans cette rue où j'avois fait asseoir sa femme. Des capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur les restes de l'embrasement, et enfin

Le combat finit faute de combattants;

c'est-à-dire, après que le premier et second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été entièrement consumés. On appela bonheur ce qui restoit de la maison, quoiqu'il y ait pour le pauvre Guitaut pour plus de dix

mille écus de perte; car on compte de faire rétablir cet appartement, qui étoit peint et doré. Il y avoit aussi plusieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui est la maison : il y avoit aussi plusieurs tables, et miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont grand regret à des lettres : je me suis imaginé que c'étoient des lettres de Monsieur le Prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à Mme de Guitaut : je lui offris mon lit; mais Mme Guéton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner; nous envoyâmes querir Boucher : il craint bien que cette grande émotion ne la fasse accoucher devant les neuf jours. Elle est donc chez cette pauvre Mme Guéton; tout le monde les vient voir, et moi je continue mes soins, parce que je l'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

Vous m'aller demander comment le feu s'étoit mis à cette maison : on n'en sait rien; il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris. Mais si on avoit pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'auroit-on point faits de l'état où nous étions tous? Guitaut étoit nu en chemise, avec des chausses; Mme de Guitaut étoit nu-jambes, et avoit perdu une de ses mules de chambre; Mme de Vauvineux étoit en petite jupe, sans robe de chambre; tous les valets, tous les voisins, en bonnets de nuit. L'ambassadeur étoit en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la Sérénissime. Mais son secrétaire étoit admirable; vous parlez de la poitrine d'Hercule; vraiment celle-ci étoit bien autre chose; on la voyoit tout entière : elle est blanche, grasse, potelée, et surtout sans aucune chemise, car le cordon qui la devoit attacher avoit été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie M. Deville de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout; on ne sauroit avoir trop de précautions

pour éviter ce malheur. Je souhaite, ma bonne, que l'eau vous ait été favorable; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

M. de Ventadour devoit être marié jeudi, c'est-à-dire hier; il a la fièvre. La maréchale de la Mothe a perdu cinq cents écus de poisson.

Mérinville se marie avec la fille de feu Launay Gravé et de Mme de Piennes. Elle a deux cent mille francs; Monsieur d'Alby nous assuroit qu'il en méritoit cinq cent mille; mais il est vrai qu'il aura la protection de M. et de Mme de Piennes, qui assurément ne se brouilleront pas à la cour.

Tantôt, à table chez Monsieur du Mans, Courcelles a dit qu'il avoit deux bosses à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette sottise nous a tous fait sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger les fruits, de peur d'éclater à son nez. Un peu après, d'Olonne est arrivé; M. de la Rochefoucauld m'a dit : « Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre; » et en effet, Courcelles est sorti.

Voilà bien des lanternes, ma chère enfant; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuieroit. J'embrasse mon cher Grignan et mon Coadjuteur.

---

138. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 23e février 1671.

Si votre lettre du mois de janvier me donna du chagrin contre vous, ma chère cousine, celle que je viens de recevoir m'a donné bien de l'estime et de l'amitié pour

vous. Je n'ai jamais vu un retour si sincère et si honnête que le vôtre, ni qui marquât un cœur si bien fait. Je ne doute pas après cela que vous n'ayez plus d'égards pour moi que vous n'en avez eu, et vous savez bien que depuis ma faute contre vous et votre amnistie on ne peut être plus net que je l'ai été.

Au reste, ma chère cousine, ne craignez pas que mes lettres soient moins vives, quand vous ne serez pas aigre. Je ne laisse pas d'être assez animé avec ceux dont je suis content; mais si enfin vous me trouviez un peu fade, nous trouverons assez de gens qui méritent des coups de patte, sans nous en donner l'un à l'autre.

L'approbation que vous donnez à l'histoire de notre maison, m'oblige de vous faire confidence de quelque chose plus important à quoi je m'amuse; mais je vous demande le secret.

Pendant que j'étois dans la Bastille, je me mis dans la tête d'écrire mes campagnes. Il y a trois ans que je trouvai ce travail assez beau pour me convier de l'étendre davantage, et faire ce qu'on appelle des mémoires.

Le Roi sait ceci et, que je retourne à la cour ou non, le verra infailliblement. Peut-être que les actions de guerre qui sont diversifiées d'autres événements, et tout cela conté avec des tours assez singuliers, divertira ce grand prince; tant y a qu'en l'amusant je lui apprendrai, à n'en pouvoir douter, ce que j'ai fait pour son service; et c'est là mon principal dessein. Comme il y a un an que cela est achevé, il m'a pris fantaisie d'écrire la vie de mon père, dont j'ai vu la fin et dont j'ai appris le commencement par ses papiers : j'en suis venu à bout, et de celle de mon grand-père; de sorte que je remonte présentement jusqu'à mon aïeul, c'est-à-dire par la droite ligne; car pour les collatéraux, je ne les nommerai qu'en passant. Ce sera donc une histoire généalogique de notre maison, qui sera aussi exacte, moins flat-

teuse, et plus agréablement écrite, que si les gens du métier l'avoient faite. Dites ce que vous jugerez à propos à M. l'abbé de Coulanges : vous le connoissez mieux que moi. Cependant comme il me paroît un homme sage, je pense que vous lui pouvez confier ce secret, et pour moi j'en serai bien aise, quand ce ne seroit que pour lui témoigner ma reconnoissance sur le dessein qu'il a de travailler à nos Rabutins. Adieu.

---

139. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Mercredi 25e février.

Je n'ai point encore reçu une lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que de partir : je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, et ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée. Je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la première lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne suis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez. J'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils, et en litière. Je ne m'étonne pas, ma chère fille, si vos parties nobles ont été si culbutées. M. de Coulanges avoit mandé au secrétaire de M. du Gué qu'on envoyât une litière à Roanne ; si vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais personne comme vous ne s'est conduite comme vous avez fait, et jamais aussi on n'a laissé mourir de faim une pauvre femme. La prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chère enfant, comme vous avez été traitée ! Si j'avois été là, il n'en eût pas été de même, et je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aven-

ture de Mme Robinet m'auroit bien appris à ne vous pas consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes ; il n'en est plus question présentement ; mais tout ce qui vous touche ne me passe pas légèrement dans l'esprit.

J'écris au Coadjuteur sur sa bonne tête : qu'il vous montre ma lettre. En voilà une de Guitaut qui vous réjouira. J'ai fait vos compliments à Mmes de Villars et de Saint-Géran. La première vous aime tendrement ; elle vous écrira. Faites mention dans vos lettres, de ma tante, de la Troche, et de la Vauvinette et de la d'Escars : tout cela ne parle que de vous. Mme du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un ange ; elle est charmée de vous et contente de vos politesses. Elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un temps et par un calme admirables. Tout cela me donne de l'espérance ; mais je ne serai point contente que je ne sache que vous êtes arrivée à Arles. J'espère que Rippert vous aura fait descendre aux endroits périlleux. Pour Seigneur Corbeau, je ne m'y fie plus. Je n'ai point sur mon cœur de m'être divertie, ni même de m'être distraite pendant votre voyage. Je vous ai suivie pas à pas, et quand vous avez été mal, je n'ai point été en repos. Je vous suis aussi fidèle sur l'eau que sur la terre. Nous avons compté vos journées : il nous semble que vous arrivâtes dimanche à Arles. M. de la Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié, avec toutes ses circonstances et dépendances. Il a eu encore des conversations avec Merlusine, qui sont incomparables ; on ne peut les écrire, mais en gros elles sont comme vous les souhaitez. Votre enfant embellit tous les jours ; elle rit, elle connoît ; j'en prends beaucoup de soin. Pecquet vient voir la nourrice très-souvent. Je ne suis point si sotte sur cela que vous pensez. Je fais comme vous ; quand je ne me fie à personne, je fais des merveil-

les. Votre frère revint avant-hier. Je ne l'ai quasi pas vu; il est à Saint-Germain; ses yeux se portent bien; il nous faisoit peur de sa santé, parce qu'il s'ennuyoit à Nancy depuis le départ de Mme Madruche.

Je reçois donc votre lettre du mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte; mais cela fait plaisir. Il en coûte des renouvellements de tendresse dont on est fort aise. Je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chère fille; je recevrai de vos lettres de tous les endroits d'où vous pourrez m'écrire. J'en suis persuadée. Mon Dieu, que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, et que vous m'êtes chère! Il me semble que je fais tort à mes sentiments, de vouloir les expliquer avec des paroles : il faudroit voir ce qui se passe dans mon cœur sur votre sujet.

Le comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville : son frère lui fit la donation de tout son bien lundi au soir. C'est environ trois cent mille livres de rente; tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France. Si Mme de Marans le peut épouser, elle fera une très-bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan; je ne fais point de réponse à sa dernière lettre : a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec lui? Je vous aime, mon enfant, et vous embrasse avec la dernière tendresse. M. Vallot est mort ce matin.

---

140. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 27e février.

Rien ne dure cette année, pas même la mort de M. Vallot; il se porte bien, et au lieu d'être mort, comme on me

l'avoit dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. Il a dit au Roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine, c'étoit M. du Chesnay du Mans.

Mme de Mazarin partit il y a deux jours pour Rome. M. de Nevers n'ira que cet été avec sa femme. M. de Mazarin se plaignit au Roi de ce qu'on envoyoit sa femme à Rome sans son consentement; que c'étoit une chose inouïe qu'on ôtât ainsi une femme à la domination de son mari, et qu'on lui fît donner vingt-quatre mille francs de pension par an, et douze mille francs présentement, pour un voyage qu'il n'approuvoit pas, et qui le déshonoroit. Sa Majesté l'écouta; mais tout étant réglé, et le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Sur tout ce qu'on disoit ici à Mme de Mazarin pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit toujours en riant, comme pendant la guerre civile : « Point de Mazarin, point de Mazarin. »

Pour Mme de la Vallière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remener à Chaillot; car elle est à la cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis longtemps; il faut vous résoudre de l'y laisser.

On appelle à présent le duc de Longueville l'abbé d'Orléans, et le comte de Saint-Paul, duc de Longueville. M. de Ventadour a la fièvre double-tierce, de sorte que le mariage est retardé. On dit mille belles choses là-dessus. Cette petite d'Houdancourt est bien jolie. L'abbé de la Victoire lui disoit l'autre jour : « Mademoiselle, il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accorderez à M. de Ventadour. » Et Benserade disoit : « Je voudrois bien voir qu'une mère, une tante, une amie s'avisât de gronder une femme comme celle-là, parce qu'elle haïroit son mari et qu'elle auroit un galant; ma foi elles auroient bonne grâce. »

M. de Duras a cette année, pendant le voyage de Flandre, le même commandement général qu'avoit M. de

Lauzun l'année passée, et d'autant plus beau qu'il y aura une fois plus de troupes.

Le Roi a donné à Mlle de la Mothe, fille de la Reine, deux cent mille francs : avec cela elle pourra trouver un bon parti. Le Roi a voulu faire M. de Lauzun maréchal de France ; il n'a pas voulu l'accepter, disant qu'il ne le méritoit pas, et que s'il avoit assez servi, ce seroit un honneur qu'il tiendroit fort cher, mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin. M. d'Hacqueville par ses soins a fait avoir à M. le cardinal de Retz six mille livres de rente sur le même fonds qu'on a donné au cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à Messieurs du clergé.

Vendredi au soir.

Le Rhône, ma chère fille, me tient fort au cœur. Je crois que vous êtes arrivée heureusement ; mais j'aimerois bien à le savoir par vous : j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles ; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit ; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir et de vous ravoir ; il nous semble que vous avez fait comme mercredi votre entrée à Aix ; et puis il nous semble que vous êtes bien lasse, ma chère enfant. Reposez-vous, au nom de Dieu ; tenez-vous au lit, restaurez-vous, et contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne se peut payer ; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare : que je la hais! Il y a un autre certain chemin où la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale : je ne soutiens pas cette idée ; mais il n'est plus question de tout cela.

Réponse à la lettre de Vienne.

Je la reçois présentement cette aimable lettre ; ne voyez-vous point comme je la reçois, et avec quelle tendresse je la lis? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang-froid en cette occasion.

Il est vrai que la dignité de beauté où vous avez été élevée n'est pas d'une petite fatigue. Si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez : il faut choisir. Votre paresse me fait peur; ne la croyez pas sur ce choix : il n'y a rien de si aimable que d'être belle ; c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté; mon amour-propre m'y fait prendre intérêt : je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on me va trouver bien habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, et si doux et si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers; et moi, qui suis rangée, j'en suis ravie : je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi nous sommes sorciers, de deviner tout ce que vous faites?

Mais parlons des bords de votre Rhône. Vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres. J'en suis surprise, j'en ai une idée extraordinaire; il me semble qu'on devroit dire :

> Mille sources de sang forment cette rivière,
> Qui traînant des corps morts et des vieux ossements,
> Au lieu de manœuvrer, fait des gémissements.

Langlade vous rendra compte de sa visite chez Merlusine ; en attendant, ce qu'il avoit à faire n'étoit autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée et bien décontenancée : je la vis l'autre jour, elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvelé la tendresse de tous vos amis; mais il faut que cette absence ne

soit pas infinie, et quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un voyage, il ne faut songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de la Rochefoucauld ce que vous trouvez des fatigues des autres, et l'application que vous en faites : il m'a chargée de mille amitiés pour vous, mais d'un si bon ton, et accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos compliments à Mme de Villars. Il y a presse à être nommé dans mes lettres. Je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante au Saint-Esprit, et vous aurez été reçue comme une reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, et de me parler de M. de Grignan, et de Monsieur d'Arles. Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des gens que l'on n'aime guère, qu'on les aime de ceux que l'on aime beaucoup : c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi.

Mascaron, Bourdaloue, me donnent tour à tour des plaisirs et des satisfactions qui doivent pour le moins me rendre sainte. Dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite ; vous avez part à tout ce que je pense : j'admire en moi tous les jours les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embrasse tendrement, embrassez-moi aussi. Une petite amitié à mon Coadjuteur ; pour M. de Grignan, il me semble qu'il est si glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus personne.

---

141. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Mardi 3e mars.

Si vous étiez ici, ma chère bonne, vous vous moqueriez de moi ; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour

m'excuser d'écrire à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours : c'étoit parce que dans deux jours je n'aurois pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire ; c'est que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout ; je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos : mais, hélas ! vous n'avez pas de ces loisirs-là. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous. Je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur. Je vois des harangues, des infinités de compliments, de civilités, des visites ; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée ; moi-même, sur ma petite bonté, je n'y suffirois pas. Que fait votre paresse pendant tout ce tracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place ; elle vous attend dans quelque moment perdu pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. « Hélas ! dit-elle, mais vous m'oubliez : songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous ai jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours ; celle qui vous consolois de tous les plaisirs, et quelquefois vous les faisois haïr ; celle qui vous ai empêchée de mourir d'ennui et en Bretagne et dans votre grossesse. Quelquefois votre mère troubloit nos plaisirs, mais je savois bien où vous reprendre, et elle avoit des égards pour moi ; présentement je ne sais plus où j'en suis ; la dignité et l'éclat de votre mari me fera périr, si vous n'avez soin de moi. » Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de la posséder à Grignan ;

mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, qui ne vous donnent pas un moment de repos. Moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont; le moyen qu'ils vous donnent le temps de lire de telles lanterneries? Je vous assure, ma chère bonne, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur ces pensées. Si l'on ne glissoit pas dessus, on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur. Toute votre chambre me tue ; j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue d'une fenêtre sur ce degré par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai. Je me fais peur quand je pense combien alors j'étois capable de me jeter par la fenêtre, car je suis folle quelquefois : ce cabinet, où je vous embrassai sans savoir ce que je faisois; ces Capucins, où j'allai entendre la messe; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie, Mme de la Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit et le lendemain; et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments : ce pauvre d'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur. J'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites présentement; cela me fait une diversion, sans m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui est ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends présentement

et reprendrai ma lettre quand j'en aurai reçu. J'abuse de vous, ma chère bonne; j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avoit besoin, je n'en ferai pas une coutume.

Mercredi.

Ah! ma bonne, quelle peinture de l'état où vous avez été! et que je vous aurois mal tenu ma parole, si je vous avois promis de n'être point effrayée d'un si grand péril! Mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir. Ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on a tort de passer même après avoir pris toutes ses mesures! un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche. Par quel miracle n'avez-vous pas été brisés et noyés dans un moment? Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous; au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer. Ah mon Dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avoit lui, et de ne point souffrir que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisoit! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable? Mais encore serois-je un peu consolée si cela vous rendoit moins hasardeuse à l'avenir, et si une aventure comme celle-là vous faisoit voir les dangers comme ils sont. Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté; je crois du moins que vous aurez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. Pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours pour vous ont fait ce miracle, et je suis plus obli-

gée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, que de m'avoir fait naître.

C'est à M. de Grignan que je m'en prends. Le Coadjuteur a bon temps; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare; elle me paroît présentement comme les pentes de Nemours. M. Busche m'est venu voir tantôt, j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée; je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes, et puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Faut-il que j'y pense, moi, présentement? C'est le malheur des commerces si éloignés; il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient: cela est naturel, et la contrainte seroit trop grande d'étouffer toutes ses pensées. Il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles ; je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat: ce que vous dites de cette scène est excellent; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre! Je vous épargne mes éternels recommencements sur ce pont d'Avignon: je ne l'oublierai de ma vie.

---

142. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6e mars.

Il est aujourd'hui le 6e de mars; je vous conjure de me mander comme vous vous portez. Si vous vous portez bien, vous êtes malade; mais si vous êtes malade, vous vous portez bien. Je souhaite, ma fille, que vous soyez malade, afin que vous ayez de la santé au moins pour

quelque temps. Voilà une énigme bien difficile à comprendre et à deviner; j'espère que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles; mais il me semble que vous auriez grand besoin de vous reposer un peu. Vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer : quel temps prendrez-vous pour cela? Vous êtes là comme la Reine : elle ne se repose jamais; elle est toujours comme vous êtes depuis quelque temps. Il faut donc prendre son esprit, et avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je suis persuadée que M. de Grignan est bien charmé de la réception qu'on vous fait. Vous ne me parlez guère de lui, et c'est de ce détail que je serois curieuse. Je crois que le Coadjuteur a été noyé sous le pont d'Avignon. Ah mon Dieu! cet endroit est encore bien noir dans ma tête. Dites-moi si cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie. Il faut qu'il vous en coûte toujours, témoin votre première grossesse : il a pensé m'en coûter bien cher cette fois, aussi bien qu'à vous. Voilà le Rhône passé; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice, et que personne ne vous en empêche : ma chère fille, ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous. Le cocher de Mme de Caderousse fait assez souvenir de celui du cardinal de Retz. Ah! Monsieur Busche, que vous êtes divin! Je vous ai conté comme je l'avois bien reçu.

Je suis persuadée que cette pauvre Caderousse mourra bientôt; à peine sait-on ici si elle est morte ou vive : j'en dirai des nouvelles, si on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous; mais ce qui le charme, c'est qu'il croit et qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il est ravi que l'on soit dans son goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous! Je crois que vous aurez eu aussi quelque joie de voir un de mes amis, et qui est le vôtre si véritablement.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux reprises, je vous dirai que je sors d'une symphonie charmante, composée des deux Camus et d'Ytier. Vous savez que l'effet ordinaire de la musique est d'attendrir. Quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver sur votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveler mille choses, que le temps qu'il y a que nous sommes séparés devroit avoir amorties. Mais savez-vous en quelle compagnie j'étois? C'étoit Mlle de l'Enclos, Mme de la Sablière, Mme de Salins, Mlle de Fiennes, Mme de Montsoreau, et le tout chez Mlle de Raymond. Après cela, si vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort; car vous n'avez pas les mêmes raisons qu'elles, et vous ne voyez pas d'où vous êtes ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre qui les rassurera, et qui me rendra un *cavaliero garbato*. Adieu; vous soyez la bien échappée des périls du Rhône, et la bien reçue dans votre royaume d'Arles. A propos, j'ai fait transir M. de Condom sur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout son cœur.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous sommes en peine de savoir si vous riez quand on vous harangue : c'est une incommodité à quoi je craignois que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi bien que vous dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des compliments, et qui me prient de vous en faire, et qui me demandent de vos nouvelles, est infini : j'aurois le visage aussi las que vous, si je les embrassois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le P. Bourdaloue a prêché ce matin au delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits. La cour va et vient à Versailles. Monsieur le Dauphin et Monsieur d'Anjou se portent mieux : voilà de belles nouvelles.

Mme de la Fayette, et tout ce qui est ordinairement chez elle, vous fait souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, et vous prie d'en avoir un peu pour eux. Mme de la Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne seroit que pour changer : vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. Monsieur d'Uzès est ravi des honneurs qu'on vous rend. Il est persuadé, comme les autres, que depuis saint Trophime, il n'y a point eu de nièce pareille à vous. Votre fille est jolie; je l'aime et j'en ai beaucoup de soin. Mme de Tourville est morte, la Gouville pleure fort bien. Madame la Princesse est à Châteauroux, *ad multos annos*. Je suis à vous, ma très-chère, avec une tendresse qu'il n'est pas aisé d'expliquer, et j'embrasse M. de Grignan malgré le pont d'Avignon.

---

143. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 11e mars.

Je n'ai point encore reçu vos lettres; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un gentilhomme de ce pays-là, qui étoit présent à cette arrivée, et qui vous a vue jouer à petite prime avec Vardes, Bandol et un autre. Je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il ma paru de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admirez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan ; j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée. Il m'a trouvée avec le P. Mascaron, à qui je donnois un très-beau dîner. Il prêche à ma paroisse; il me vint voir l'autre jour : j'ai trouvé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas. Il

est de Marseille, et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai su encore par d'autres voies que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avénement. Ma fille, l'humanité ne parvient pas à ne point avoir de ces malheurs en province. Je ne veux point vous dire mon avis sur ce qu'on m'a conté; car peut-être qu'il n'y a rien de vrai.

J'ai demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée; il m'a dit que vous étiez très-belle; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrois bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre ; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour me venir voir. L'abbé Têtu m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs; c'étoit à vous qu'étoit réservé ce miracle. Vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passoit bien des gens; on ne se passe point de vous. Je passe ma vie à parler de vous; ceux qui m'écoutent le mieux sont ceux que je cherche le plus. N'allez point craindre que je sois ridicule; car outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connois parfaitement bien et les gens et le lieu, et ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant; j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron. J'entends tous les matins ou l'un ou l'autre; un demi-quart des merveilles qu'ils disent devroit faire une sainte. Présentement que vous n'êtes plus ici pour me faire conserver mon pauvre corps, je ne lui donne ni paix ni trêve, non plus qu'à mon esprit.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi. Je suis plus touchée que je ne l'étois lorsque vous étiez en chemin; je repleure sur nouveaux frais; je

ne vois goutte dans votre cœur; je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire; je ne vois pas même ce que pense M. de Grignan; et tout est brouillé, je ne sais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'est plus grand ni plus considéré; nulle famille ne peut être plus aimable: vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le Coadjuteur ne m'écrit plus; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas; c'est une sorte de vie étrange que celle des provinces : on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrois bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation parce qu'il est tard : cela me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée n'est pas vrai; j'en suis très-aise. Ces sortes de petits procès dans un lieu où l'on n'a rien autre chose dans la tête, font une éternité d'éclaircissements qui font mourir d'ennui. Je sais assez la manière des provinces pour ne vous point souhaiter ce tracas.

Mais vous êtes bien plaisante, Madame la Comtesse, de montrer mes lettres. Où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan? Vous pensez m'apaiser par vos louanges, et me traiter toujours comme la gazette de Hollande; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi je montre quelquefois, et à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir, et que je pleure tous les jours, *pour qui? pour une ingrate.* Je veux qu'on voie que vous

m'aimez, et que si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos compliments. Chacun me demande : « Ne suis-je point nommé? » Et je dis : « Non, pas encore, mais vous le serez. » Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les Mesmes; il y a presse à votre souvenir; ce que vous envoyez ici est tout aussitôt enlevé : ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez; car, depuis Niobé, jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment! ne me pas remercier d'un tel présent, ne me point dire qu'il est transporté! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous; ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très-plaisant; c'est dommage que vous n'ayez eu le temps d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle. Le Roi se porte fort bien; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles. Tout est comme il étoit. La Reine fait souvent ses dévotions, et va au salut du saint sacrement. Le P. Bourdaloue prêche : bon Dieu! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé y eut un démêlé avec Monsieur de Noyon, qui lui dit qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de la maison de Clermont. On a fort ri de ce titre, pour avoir la place d'un abbé à l'église. On a bien reconté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, et toute la science sur la pairie.

Je dîne tous les vendredis chez le Mans avec M. de la Rochefoucauld, Mme de Brissac et Benserade, qui tou-

jours y fait la joie de la compagnie. Votre santé y est toujours bue, et votre absence toujours regrettée. Si la Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi. Conservez-moi l'honneur de ses bonnes grâces; je lui ferai mes compliments quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes ni à mon ami Corbinelli; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mère.

---

144. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 13e mars.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Mme de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étoient les Mères de l'Église : c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui est au monde étoit à ce sermon, et ce sermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée autant de fois auprès de moi; vous auriez été ravie de l'entendre, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre.

M. de la Rochefoucauld a reçu très-plaisamment, chez Mme de Lavardin, le compliment que vous lui faites; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec sa cousine de Brissac; il a paru s'intéresser beaucoup à votre prétendu naufrage. On a parlé de votre hardiesse; M. de la Rochefoucauld a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'espérance que quelque charitable personne vous en empêcheroit; et que n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche.

Nous avons été voir à la foire une grande diablesse de femme, plus grande que Riberpré de toute la tête; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfants qui vinrent de front, les bras aux côtés : c'est une grande femme tout à fait. J'ai été faire des compliments pour vous à l'hôtel de Rambouillet; on vous en rend mille. Mme de Montausier est au désespoir de ne vous pouvoir venir voir. J'ai été chez Mme du Puy-du-Fou; j'ai été pour la troisième fois chez Mme de Maillanes. Je me fais rire en observant le plaisir que j'ai de faire toutes ces choses.

Au reste, si vous croyez les filles de la Reine enragées, vous croirez bien. Il y a huit jours que Mme de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroy furent mordues d'une petite chienne, qui étoit à Théobon. Cette petite chienne est morte enragée; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroy sont parties ce matin pour aller à Dieppe, et se faire jeter trois fois dans la mer. Ce voyage est triste; Benserade en étoit au désespoir. Théobon n'a pas voulu y aller quoiqu'elle ait été mordillée. La Reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point, ma bonne, que Ludres ressemble à Andromède? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval ailé, qui tue le monstre. « *Ah, Zésu! matame te Grignan, l'étranze sosse t'être zetée toute nue tans la mer.* » En voici une, à mon sens, encore plus étrange : c'est de coucher demain avec M. de Ventadour, comme fera Mlle d'Houdancourt. Je craindrois plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non val' elmo ne scudo.*

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous. Vous croyez que je devine ce que vous faites; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour n'en savoir que ce que je m'imagine. Les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres :

nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent compliments ; sa fille a été bien malade ; Mme d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela, à votre loisir, avec Mme de Verneuil. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frère entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes. Il y a des esprits à qui elles ne valent rien ; elle avoit gâté son père. Il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins qu'on le veut être, on ne peut voir ces déréglements sans chagrin.

Ah ! Bourdaloue, quelles divines vérités nous avez-vous dites aujourd'hui sur la mort ! Mme de la Fayette y étoit pour la première fois de sa vie, elle étoit transportée d'admiration. Elle est ravie de votre souvenir et vous embrasse de tout son cœur. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18e février. Adieu, ma très-aimable bonne. Vous dirai-je que je vous aime ? C'est se moquer d'en être encore là ; cependant, comme je suis ravie quand vous m'assurez de votre tendresse, je vous assure de la mienne, afin de vous donner de la joie, si vous êtes de mon humeur : et ce Grignan, mérite-t-il que je lui dise un mot ?

Je vous écris peu de nouvelles, ma chère Comtesse ; je me repose sur M. d'Hacqueville, qui vous les mande toutes. D'ailleurs je n'en sais point ; je serois toute propre à vous dire que M. le chancelier a pris un lavement.

Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir. La Gêvres arrive, belle, charmante et de bonne grâce ; Mme d'Arpajon étoit au-dessus de moi. Je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui en devois de l'autre jour, je lui payai comptant, et ne branlai pas. Mademoiselle étoit au lit ; elle

fut donc contrainte de se mettre au bas de l'estrade; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle, il faut donner la serviette. Je vois Mme de Gèvres qui dégante sa main maigre; je pousse Mme d'Arpajon : elle m'entend et se dégante; et d'une très-bonne grâce, elle avance un pas, coupe la Gèvres, et prend, et donne la serviette. La Gèvres en a toute la honte, et est demeurée toute penaude. Elle étoit montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants, et tout cela pour voir donner la serviette de plus près par Mme d'Arpajon. Ma bonne, je suis méchante, cela m'a réjouie; c'est bien employé. A-t-on jamais vu accourir pour ôter à Mme d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement? La Puisieux s'en est épanouie la rate. Mademoiselle n'osoit lever les yeux; et moi, j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela on a dit cent mille biens de vous, et Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle étoit fort aise que vous ne fussiez point noyée, et que vous fussiez en bonne santé.

Nous fûmes de là chez Mme Colbert, qui me demanda de vos nouvelles. Voilà de terribles bagatelles; mais je ne sais rien. Vous voyez que je ne suis plus dévote. Hélas! j'aurois bien besoin des matines et de la solitude de Livry. Si est-ce que je ne vous donnerai ces deux livres de la Fontaine, quand vous devriez être en colère. Il y a des endroits jolis et très-jolis, et d'autres ennuyeux : on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait; en croyant mieux faire, on fait mal.

---

145. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 15e mars.

M. de la Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous : n'est-ce pas se moquer des gens? Vous

savez l'estime et l'amitié que j'ai pour lui ; vous savez que son père est l'un de mes plus anciens amis ; vous savez vous-même le mérite de l'un et de l'autre, et vous avez pour eux tous les sentiments que je voudrois vous inspirer : vous voyez donc bien que ma lettre ne peut lui être utile. C'est à moi qu'elle est bonne ; car en vérité j'aime à vous écrire. C'est une chose plaisante à observer que le plaisir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une personne que l'on aime, et l'étrange pesanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuse d'avoir commencé ma journée par vous écrire. Le petit Pecquet étoit au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume, qui sera passé quand vous recevrez cette lettre ; nous parlions de vous, et de là je passe à vous écrire.

Je dois passer cette journée avec moins de chagrin que les autres. Pour hier au soir, j'avois assez de gens, et j'étois comme Benserade : je me faisois un plaisir de ne point coucher avec M. de Ventadour, comme cette pauvre fille qui a eu cet honneur. Vous savez que Benserade ne se consoloit de n'être pas M. d'Armagnac, que parce qu'il n'étoit pas M. de Saint-Hérem. Mais qui me consolera de ne point recevoir de vos lettres? Je ne comprends rien aux postes : elles sont déréglées, et ces gens si obligeants, qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont point de soin de me rapporter les vôtres. Nous parlons sans cesse de vos affaires, l'abbé et moi ; il vous rend compte de tout, c'est pourquoi je ne vous dis rien. Votre santé, votre repos, vos affaires, ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer.

---

146. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 18e mars.

Je reçois deux paquets ensemble qui ont été retardés considérablement, puisque j'ai reçu une lettre du 4e mars écrite depuis une de celles-là. Aussi, ma bonne, je ne comprenois point que vous ne me disiez pas un mot de votre entrée à Aix, ni de quelle manière on vous y avoit reçue. Vous deviez me dire si votre mari étoit avec vous, et de quelle manière Vardes honoroit votre triomphe. Du reste, vous me le représentez très-plaisamment, avec votre embarras et vos civilités déplacées. Bandol vous est d'un grand secours; et moi, ma petite, hélas! que je vous serois bonne! Ce n'est pas que je fisse mieux que vous, car je n'ai pas le don de placer si vite les noms sur les visages; au contraire, je fais tous les jours mille sottises là-dessus : mais je vous aiderois à faire des révérences. Ah! que vous êtes lasse, mon pauvre cœur, et que ce métier est tuant pour Mademoiselle de Sévigné, et même pour Madame de Grignan, toute civile qu'elle est! Je vois d'ici Mme du Canet. M. de Coulanges me l'avoit nommée, comme vous l'avez fait; vous aurez trouvé sa chambre belle.

Vous me donnez une bonne espérance de votre affaire; suivez-la constamment, et n'épargnez aucune civilité pour la faire réussir. Si vous la faites, soyez assurée que cela vaudra mieux qu'une terre de dix mille livres de rente. Pour vos autres affaires, je n'ose y penser, et j'y pense pourtant toujours. Rendez-vous la maîtresse de toutes choses : c'est ce qui vous peut sauver; et mettez au premier rang de vos desseins, celui de ne vous point abîmer par une extrême dépense, et de vous mettre en état, autant que vous pourrez, de ne pas renoncer à ce pays-ci. J'espère beaucoup de votre habileté et de votre sagesse;

vous avez de l'application : c'est la meilleure qualité qu'on puisse avoir pour ce que vous avez à faire.

Je ne suis pas de votre avis pour votre manière d'écrire : elle est parfaite ; il y a des traits dans vos lettres où l'on ne souhaite rien. Si elles étoient de ce style à cinq sols que vous honorez tant, je doute qu'elles fussent si bonnes.

Vous me dites que vous êtes fort aise que je sois persuadée de votre amitié, et que c'est un bonheur que vous n'avez pas eu quand nous avons été ensemble. Hélas ! ma bonne, sans vouloir vous rien reprocher, tout le tort ne venoit pas de mon côté. A quel prix inestimable ai-je toujours mis les moindres marques de mon amitié ! En ai-je laissé passer aucune sans en être ravie ? Mais aussi combien me suis-je trouvée inconsolable quand j'ai cru voir le contraire ! Vous seule pouvez faire la joie et la douleur de ma vie ; je ne connois que vous, et hors de vous tout est loin de moi. La raison me rapproche plusieurs choses, mais mon cœur n'en connoît qu'une. Dans cette disposition, jugez de ma sensibilité et de ma délicatesse, et de ce que j'ai pu sentir pour ce qui m'a éloignée très-injustement de votre cœur. Mais laissons tous ces discours ; je suis contente au delà de tous mes désirs : ce que je souffre, c'est par rapport à vous, et point du tout par vous.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. de Cessac de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même : il nia d'abord ; enfin, le Roi lui promettant son pardon, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis longtemps, et même cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beau-

coup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de Cessac, mais voyant depuis deux mois que tous ceux qu'il gagnoit étoient ruinés, il a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. Il savoit si bien le jeu des autres, que toujours il faisoit va-tout sur la dame de pique, parce que les piques étoient dans les autres jeux, et le Roi perdoit toujours à trente-un de trèfle et disoit : « Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. » Cessac avoit donné trente pistoles aux valets de chambre de Mme de la Vallière pour jeter dans la rivière des cartes qu'ils avoient, qu'il ne trouvoit point bonnes, et avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans cette belle vie s'appelle Pradier, et s'est éclipsé aussitôt que le Roi défendit à Cessac de se trouver devant lui. S'il avoit été innocent, il se seroit mis en prison et auroit demandé qu'on lui fît son procès ; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr. Plusieurs lui conseilloient celui de la Trappe, après un malheur comme celui-là. Voilà de quoi l'on parle uniquement.

J'ai vu enfin Mme de Janson chez elle ; je la trouve une très-aimable et très-raisonnable personne. J'écrirois à son beau-frère, sans qu'il sembleroit qu'on espère tout de lui ; et comme il faut que M. le premier président croie la même chose, il me semble qu'il ne faut rien séparer. Je vous demande seulement des compliments à l'un et à l'autre, comme vous le jugerez à propos. Je ferai des merveilles de tous vos souvenirs.

Mme d'Humières m'a chargée de mille amitiés pour vous ; elle s'en va à Lille, où elle sera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Mon Dieu ! ma bonne, je songe à vous sans cesse, et toujours avec une tendresse infinie ; je vous vois faire toutes vos révérences et vos civilités : vous faites fort bien, je vous en assure. Tâchez, mon enfant, de vous accommoder un peu de ce qui n'est pas mau-

vous avez de l'application : c'est la meilleure qualité qu'on puisse avoir pour ce que vous avez à faire.

Je ne suis pas de votre avis pour votre manière d'écrire : elle est parfaite ; il y a des traits dans vos lettres où l'on ne souhaite rien. Si elles étoient de ce style à cinq sols que vous honorez tant, je doute qu'elles fussent si bonnes.

Vous me dites que vous êtes fort aise que je sois persuadée de votre amitié, et que c'est un bonheur que vous n'avez pas eu quand nous avons été ensemble. Hélas ! ma bonne, sans vouloir vous rien reprocher, tout le tort ne venoit pas de mon côté. A quel prix inestimable ai-je toujours mis les moindres marques de mon amitié ! En ai-je laissé passer aucune sans en être ravie ? Mais aussi combien me suis-je trouvée inconsolable quand j'ai cru voir le contraire ! Vous seule pouvez faire la joie et la douleur de ma vie ; je ne connois que vous, et hors de vous tout est loin de moi. La raison me rapproche plusieurs choses, mais mon cœur n'en connoît qu'une. Dans cette disposition, jugez de ma sensibilité et de ma délicatesse, et de ce que j'ai pu sentir pour ce qui m'a éloignée très-injustement de votre cœur. Mais laissons tous ces discours ; je suis contente au delà de tous mes désirs : ce que je souffre, c'est par rapport à vous, et point du tout par vous.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. de Cessac de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cent mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même : il nia d'abord ; enfin, le Roi lui promettant son pardon, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis longtemps, et même cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beau-

coup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de Cessac, mais voyant depuis deux mois que tous ceux qu'il gagnoit étoient ruinés, il a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. Il savoit si bien le jeu des autres, que toujours il faisoit va-tout sur la dame de pique, parce que les piques étoient dans les autres jeux, et le Roi perdoit toujours à trente-un de trèfle et disoit : « Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. » Cessac avoit donné trente pistoles aux valets de chambre de Mme de la Vallière pour jeter dans la rivière des cartes qu'ils avoient, qu'il ne trouvoit point bonnes, et avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans cette belle vie s'appelle Pradier, et s'est éclipsé aussitôt que le Roi défendit à Cessac de se trouver devant lui. S'il avoit été innocent, il se seroit mis en prison et auroit demandé qu'on lui fît son procès ; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr. Plusieurs lui conseilloient celui de la Trappe, après un malheur comme celui-là. Voilà de quoi l'on parle uniquement.

J'ai vu enfin Mme de Janson chez elle ; je la trouve une très-aimable et très-raisonnable personne. J'écrirois à son beau-frère, sans qu'il sembleroit qu'on espère tout de lui ; et comme il faut que M. le premier président croie la même chose, il me semble qu'il ne faut rien séparer. Je vous demande seulement des compliments à l'un et à l'autre, comme vous le jugerez à propos. Je ferai des merveilles de tous vos souvenirs.

Mme d'Humières m'a chargée de mille amitiés pour vous ; elle s'en va à Lille, où elle sera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Mon Dieu ! ma bonne, je songe à vous sans cesse, et toujours avec une tendresse infinie ; je vous vois faire toutes vos révérences et vos civilités : vous faites fort bien, je vous en assure. Tâchez, mon enfant, de vous accommoder un peu de ce qui n'est pas mau-

vais; ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que médiocre; faites-vous un plaisir de ce qui n'est pas ridicule.

Les étoiles fixes et errantes de Mme du Canet m'ont ort réjouie. M. de Coulanges prétend que vous lui manderez votre avis des dames d'Aix. Il vient de m'apporter une relation admirable de tout votre voyage, que lui fait très-agréablement M. de Rippert. Voilà justement ce que nous souhaitions. Il m'a montré aussi une lettre que vous lui écrivez, qui est très-aimable. Toutes vos lettres me plaisent; je vois celles que je puis. La liaison de M. de Coulanges et de moi est extrême par le côté de la Provence. Il me semble qu'il m'est bien plus proche qu'il n'étoit; nous en parlons sans cesse. Quand les lettres de Provence arrivent, c'est une joie parmi tous ceux qui m'aiment, comme c'est une tristesse quand je suis longtemps sans en avoir. Lire vos lettres et vous écrire font la première affaire de ma vie; tout fait place à ce commerce: aussi les autres me paroissent plaisants. Aimer comme je vous aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. Pour vous écrire, soyez assurée que je n'y manque point deux fois la semaine. Si l'on pouvoit doubler, j'y serois tout aussi ponctuelle; mais ponctuelle par le plaisir que j'y prends, et non point pour l'avoir promis. Il y a quelques lettres de traverse, comme par exemple par M. de la Brosse, qui partit lundi pour Aix. Faites-lui bien faire sa cour auprès de M. de Grignan.

Je reçus hier une lettre du Coadjuteur avec une que vous m'écrivîtes à Arles, avec Monsieur de Mende et Vardes. Elle est en italien; elle m'a divertie. Je ferai réponse au prélat dans la même langue, avec l'aide de mes amis.

M. le marquis de Saint-Andiol m'est venu voir; je le trouve fort honnête homme à voir; il cause des mieux et n'a aucun air qui déplaise. Il m'a dit qu'il vous avoit vue en chemin, belle comme un vrai ange. Il m'a fait transir

en me parlant des chemins que vous alliez passer. Je lui ai montré la relation de Rippert, dont il a été ravi pour l'honneur de la Provence. Vardes a écrit ici des merveilles de vous, de votre esprit, de votre beauté. J'attends la relation de Corbinelli. J'admire plus que jamais M. d'Harouys ; je lui témoignerai vos sentiments et les miens; mais un mot de vous vaut mieux que tout cela : adressez-le-moi, afin que je m'en fasse honneur.

J'ai distribué fort à propos tous vos compliments ; on vous en rend au centuple. La Comtesse étoit ravie, et voulut voir son nom ; je n'ose hasarder vos civilités sans les avoir en poche, car quelquefois on me dit : « Que je voie mon mon. » J'en ai pourtant bien fait passer que je trouvois nécessaires.

Le maréchal de Bellefonds, par un pur sentiment de piété, s'est accommodé avec ses créanciers ; il leur a cédé le fonds de son bien, et donné plus de la moitié du revenu de sa charge, pour achever de payer les arrérages. Cette exécution est belle, et fait bien voir que ses voyages à la Trappe ne sont pas inutiles. Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour ; elle étoit belle comme un ange. Mme de Nevers y vint coiffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin l'avoit bretaudée par plaisir comme un patron de mode excessive. Elle avoit donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés naturellement par cent papillotes qui lui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de chou ronde, sans nulle chose par les côtés : toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'étoit la plus ridicule chose qu'on pût s'imaginer : elle n'avoit point de coiffe ; mais encore passe, elle est jeune et jolie ; mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette la Mothe, se font testonner par la Martin. Cela est au point que le Roi et les dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Mont-

gobert sait si bien : les boucles renversées, voilà tout ; elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie.

Je viens de recevoir une lettre très-tendre de Monsieur de Marseille, de sorte que contre ma résolution je lui viens d'écrire. Ayez soin de me mander des nouvelles de votre affaire. Conservez bien l'amitié du Coadjuteur ; il m'écrit des merveilles de vous.

L'abbé est fort content du soin que vous voulez prendre de vos affaires. Ne perdez point cette envie ; soyez seule maîtresse : c'est le salut de la maison de Grignan. Hélas ! que ne donnerois-je pas pour voir un peu dans votre cœur sur plusieurs chapitres, ce lieu où je désire tant d'être, et où je prends tant d'intérêt ; mais hélas ! je vous aime plus que vous ne sauriez le desirer, quand ce seroit le plus grand de vos desirs.

Votre frère est à Saint-Germain, et il est entre Ninon et une comédienne, Despréaux sur le tout : nous lui faisons une vie enragée. Dieux, quelle folie ! dieux, quelle folie !

D'Hacqueville vous adore, et toujours nous parlons de la petite.

Du même jour, 18e mars.

Avant que d'envoyer mon paquet, je fais réponse à votre lettre du 11e, que je reçois. Je suis plus désespérée que vous que l'on retarde....

DE M. DE BARILLON.

J'interromps la plus aimable mère du monde pour vous dire trois mots, qui ne seront guère bien arrangés, mais qui seront vrais. Sachez donc, Madame, que je vous ai toujours plus aimée que je ne vous l'ai dit, et que si jamais je gouverne, la Provence n'aura plus de gouvernante. En attendant, gouvernez-vous bien, et régnez doucement sur les peuples que Dieu a soumis à vos lois. Adieu, Madame, je quitte Paris sans regret.

C'est ce pauvre Barillon qui m'a interrompue, et qui ne me trouve guère avancée de ne pouvoir pas encore recevoir de vos lettres sans pleurer. Je ne le puis, ma fille, mais ne souhaitez point que je le puisse; aimez mes tendresses, aimez mes foiblesses; pour moi je m'en accommode fort bien. Je les aime bien mieux que des sentiments de Sénèque et d'Épictète. Je suis douce, tendre, ma chère enfant, jusques à la folie : vous m'êtes toutes choses; je ne connois que vous. Hélas! je suis bien précisément comme vous pensez, c'est-à-dire d'aimer ceux qui vous aiment et qui se souviennent de vous; je le sens tous les jours. Quand je trouvai Merlusine, le cœur me battit de colère et d'émotion. Elle s'approcha comme vous savez, et me dit : « Eh bien! Madame, êtes-vous bien fâchée? — Oui, Madame, lui dis-je; on ne peut pas plus. — Ah! vraiment, je le crois, il faudra vous aller consoler. — Madame, n'en prenez pas la peine, ce seroit une chose inutile. — Mais, me dit-elle, n'êtes-vous pas chez vous? — Non, Madame, on ne m'y trouve jamais. » Voilà notre dialogue. Je vous assure qu'elle est débellée, comme dit Coulanges. Il ne me semble pas qu'elle ait une langue présentement.

Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point; j'en suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les ouvre? croyez-vous qu'on les garde? Hélas! je conjure ceux qui prennent cette peine de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard.

Vous parlez de peinture : vraiment vous m'en faites une de l'habit de vos dames, qui vaut tout ce qu'une description peut valoir.

Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer

dans votre chambre, et m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, et du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guère les moments; mais enfin, je n'en suis pas contente, je suis folle : il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne. N'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

Le billet de M. de Grignan est très-joli. Je lui ferai réponse, et je le prie de m'aimer toujours. Pour votre fille, je l'aime; vous savez pourquoi, et pour qui.

---

147. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 20e mars.

M. le coadjuteur de Reims me dit l'autre jour, chez Mme de Coulanges, qu'il vous avoit écrit deux fois, et qu'il n'avoit point eu de réponse. Mettez la main sur la conscience, ma bonne, et payez vos dettes. Il s'en est allé à Reims, et Mme de Coulanges lui disoit : « Quelle folie d'aller à Reims! et qu'allez-vous faire là? Vous vous y ennuierez comme un chien; demeurez ici, nous nous promènerons. » Ce discours à un archevêque nous fit rire, et elle aussi: nous ne le trouvâmes nullement canonique, et nous comprîmes pourtant que si plusieurs dames le faisoient à des prélats, elles ne perdroient peut-être pas leurs paroles.

M. de la Rochefoucauld m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez pas reçu ses dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens. Il y trouva une église, il y trouva vingt chanoines nègres tout nus avec des bonnets carrés, et une

aumusse au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de réfléchir sur cette rencontre, et de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mère, et noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Mme de Guise a fait un faux pas à Versailles; elle n'en a rien dit : elle est accouchée, à quatre mois, d'un pauvre petit garçon, qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, et pour ne point cacher ses fausses démarches.

D'Hacqueville vous a envoyé une assez plaisante chanson sur M. de Longueville : c'est à l'imitation d'un certain récit du ballet que vous ne connoissez point, et que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde. Je le sais, et je le chante bien.

La lettre que vous avez écrite à Guitaut est fort jolie; j'aime passionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je dis, et que vous croyiez le voir, vous serez satisfaite des chanoines de Guinée.

On donna l'autre jour au P. Desmares un billet en montant en chaire; il le lut avec ses lunettes. C'étoit :

De par Monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris
Que leurs femmes on baisera,
Alleluia!

Il en lut plus de la moitié : on pensa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez.

Je crois que vous savez que Mademoiselle a chassé Guilloire; le pauvre Segrais ne tient à guère : c'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentiments sur M. de Lauzun.

Dites un petit mot dans une de vos lettres de Mme de Lavardin; elle est toujours enthousiasmée de votre mérite, et moi, mon enfant, de la tendresse que j'ai pour vous. Si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est

par discrétion; mais en un mot, vous m'occuperez tout entière, et sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme Mlle de Scudéry, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun temps que je ne pense à vous; vous n'y sauriez penser à faux, ma petite. Mais regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi; nous voyons la même chose, quoique à deux cents lieues loin l'une de l'autre.

---

148. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 23e mars.

N'est-il pas cruel, ma chère bonne, de n'avoir pas encore reçu vos lettres? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes, et qui me vient insulter. Il m'a montré votre réponse à l'*Ex-voto*. Ah! que vous écrivez à ma fantaisie! Elle est tellement à mon gré, que je l'ai lue et relue avec plaisir. Cet *Ex-voto*, qui fut fait sur le bout de la table où je vous écrivois, il me réjouit fort, et me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement pendue. Vous en souvient-il? Combien vous me fûtes cruelle ce jour-là! Vous me condamnâtes sans miséricorde, et toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute, mais aussi d'être pendue haut et court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanson de M. de Coulanges étoit bonne aussi; il y a plaisir à vous envoyer de jolies choses, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ses amis, et qu'ils n'y ont pas pris garde, et qu'ils n'en disent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté: vous êtes aimable en tout et partout; hélas! combien êtes-vous aussi aimée! combien de cœurs où vous êtes la première! Il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la

plus folle lettre du monde, et d'après le naturel : elle m'a fort divertie. Enfin les femmes sont folles; il semble qu'elles aient toutes la tête cassée : on leur met le premier appareil, et elles se reposent comme d'une opération; cette folie vous réjouiroit fort, si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld, je le trouvai criant les hauts cris des douleurs extrêmes de la goutte. Ses douleurs étoient au point que toute sa constance étoit vaincue, sans qu'il en restât un seul brin : l'excès de ses douleurs l'agitoit d'une telle sorte qu'il étoit en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême; je ne l'avois jamais vu en cet état; il me pria de vous le mander, et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grâce; la nuit n'a pas été meilleure.

Enfin je reçois cette lettre, et me voilà dans ma chambre toute seule pour vous faire réponse. Voilà comme je fais avec tout le plaisir du monde. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien ici, et quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre et j'écris. Rien n'est préféré à ce plaisir, et je languis après les jours de vous écrire, comme on craint les jours de poste pour écrire à ceux qu'on n'aime pas. Ah! ma bonne, qu'il y a de la différence de ce que je sens pour vous, et de ce qu'on sent pour ceux qu'on n'aime pas! et vous voulez après cela que je lise de sang-froid ce péril que vous avez couru? J'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon et d'ailleurs, que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : « Vogue la galère! » En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir. Si vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois apprise d'ailleurs, et je vous en aurois su fort mauvais gré. Je vous avoue que je serai fort mécontente de Monsieur de Marseille, s'il ne fait ce

que nous souhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de son amour pour la Provence. Quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cent cinquante mille francs, et qu'il ne s'écrie que sur une bagatelle, je suis sa servante très-humble. J'ai une extrême impatience de savoir ce qui sera enfin résolu.

Prenez garde que votre paresse ne vous fasse perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes sont de petites pluies qui gâtent bien les chemins.

Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne : il me semble que ce sera encore une autre séparation, une douleur sur une douleur, une absence sur une absence; enfin je commence de m'affliger tout de bon. Ce sera vers le commencement de mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'assurez que le chemin est libre, vous savez qu'il dépend de vous; je vous l'ai donné. Vous manderez à d'Hacqueville en quel temps vous voulez qu'il soit placé.

Vous ne me mandez point si vous êtes malade ou en santé : il y a des choses à quoi il faut répondre.

Mme d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la plus honnête et la plus civile du monde : voilà comme je vous aime et comme on vous aimera. Elle vous fait mille baisemains.

Vous ne voulez point du tout me dire la date des lettres que vous recevez de moi. J'ai un billet, mais je ne trouve pas ce que vous vouliez. Au moins, mandez-moi quand vous aurez reçu deux éventails que je vous donne et que je vous envoie par cette poste.

M. de Vivonne a une bonne mémoire. Il me semble que vous avez dit être bien aises de vous voir. Faites-lui mes compliments, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveille avec Bandol? dites-lui mille amitiés pour moi. Il a écrit à M. de Coulanges une lettre qui lui ressemble et qui est aimable.

Je vous embrasse, ma chère bonne. Si vous pouvez,

aimez-moi toujours, puisque c'est la seule chose que je souhaite en ce monde pour la tranquillité de mon âme. Je souhaite bien d'autres choses pour vous : enfin tout tourne ou sur vous, ou de vous, ou pour vous, ou par vous.

Je reviens de chez Mme de Villars; elle vous adore. Je n'ai rien appris; je fais faire mon paquet; il est assez tard pour cela.

---

149. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mardi saint 24e mars.

Voici une terrible causerie, ma chère bonne; il y a trois heures que je suis ici. Je suis partie de Paris avec l'abbé, Hélène, Hébert et Marphise, dans le dessein de me retirer ici du monde et du bruit jusqu'à jeudi au soir. Je prétends être en solitude; je fais de ceci une petite Trappe; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions. J'ai dessein d'y jeûner beaucoup par toutes sortes de raisons; marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et sur le tout m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais, ma pauvre bonne, ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous. Je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments sur votre sujet, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siége de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans ce pays, ni dans ce jardin, où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose; et de quelque façon que ce soit aussi, cela me perce le cœur. Je vous vois, vous m'êtes présente; je pense et repense à tout; ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau

tourner, j'ai beau chercher ; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues, je ne l'ai plus. Sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher ; je n'en puis plus, ma chère bonne : voilà qui est bien foible, mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard peut faire qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite. A cela je ne sais point de remède ; elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est tout ce que je lui demande. L'état où ce lieu-ci m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne me point parler de mes foiblesses ; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, qui viennent d'un cœur tout à vous.

Jeudi saint 26ᵉ mars.

Si j'avois autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serois fort bien disposée pour faire mes pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avois résolu, de la manière dont je l'avois imaginé, à la réserve de votre souvenir, qui m'a plus tourmentée que je ne l'avois prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étoient encore : sur cela on songe au présent, et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous : notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effet de mémoire que vous pensez à moi ; la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici : une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantées avec dévotion (je n'avois jamais été à Livry la semaine sainte), un jeûne canonique,

et une beauté dans ces jardins, dont vous seriez charmée : tout cela m'a plu. Hélas! que je vous y ai souhaitée? Quelque difficile que vous soyez sur les solitudes, vous auriez été contente de celle-ci ; mais je m'en retourne à Paris par nécessité ; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la Passion du P. Bourdaloue ou du P. Mascaron ; j'ai toujours honoré les belles passions. Adieu, ma chère Comtesse : voilà ce que vous aurez de Livry ; j'achèverai cette lettre à Paris. Si j'avois eu la force de ne vous point écrire d'ici, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudroit mieux que toutes les pénitences du monde ; mais, au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah ! ma bonne, que cela est foible et misérable !

A Paris, vendredi saint 27e mars.

J'ai trouvé ici un gros paquet de vos lettres ; je ferai réponse aux hommes quand je ne serai du tout si dévote : en attendant, embrassez votre cher mari pour l'amour de moi ; je suis touchée de son amitié et de sa lettre. Je suis bien aise de savoir que le pont d'Avignon soit encore sur le dos du Coadjuteur ; c'est donc lui qui vous y a fait passer ; car pour le pauvre Grignan, il se noyoit par dépit contre vous ; il aimoit autant mourir que d'être avec des gens si déraisonnables. Le Coadjuteur est perdu d'avoir encore ce crime avec tant d'autres. Je suis très-obligée à Bandol de m'avoir fait une si agréable relation. Mais d'où vient, ma bonne, que vous craignez qu'une autre lettre n'efface la vôtre? Vous ne l'avez pas relue ; car pour moi, qui les lis avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulois savoir. Je me doutois bien que les prophéties auroient été entièrement fausses à l'égard de Vardes ; je me doutois

bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité. Je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez, et ce qui vous surprendra, c'est que, quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables et nécessaires. Je crois aussi qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et qu'il faut que le jugement et les occasions y fassent entrer tour à tour ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous nous dites que vous ne contez pas bien; je ne connois personne qui attache plus que vous : ce n'est pas une sorte de tour dans l'esprit à souhaiter uniquement; mais quand cela y est attaché, et qu'on le fait agréablement, je pense qu'on doit être bien aise de s'en acquitter comme vous faites.

Je tremble quand je songe que votre affaire pourroit ne pas réussir. Il faut que M. le premier président fasse l'impossible. Je ne sais plus où j'en suis de Monsieur de Marseille; vous avez très-bien fait de soutenir le personnage d'amie, il faut voir s'il en sera digne.

Si j'avois présentement un verre d'eau sur la tête, il n'en tomberoit pas une goutte. Si vous aviez vu votre homme de Livry le jeudi saint, c'est bien pis que toute l'année. Il avoit hier la tête plus droite qu'un cierge, et ses pas étoient si petits qu'il ne sembloit pas qu'il marchât.

J'ai entendu la Passion du Mascaron, qui en vérité a été très-belle et très-touchante. J'avois grande envie de me jeter dans le Bourdaloue; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès mercredi, et la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan et moi entendîmes l'année passée aux Jésuites; et c'étoit pour cela que j'en avois envie : elle étoit parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un mé-

chant prédicateur! Mais pourquoi cela vous fait-il rire? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois : « Ennuyez-vous, cela est si méchant. »

Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très-bien avec M. de Grignan ; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse. Tout au plus je souhaitois d'en entendre un mot de lui ou de vous, non point par manière de nouvelle, mais pour me confirmer une chose que je souhaite avec tant de passion. La Provence ne seroit pas supportable sans cela, et je comprends bien les craintes qu'il a de vous y voir languir et mourir d'ennui. Nous avons, lui et moi, les mêmes symptômes. Il me mande que vous m'aimez : je pense que vous ne doutez pas que ce ne me soit une chose agréable au delà de tout ce que je puis souhaiter en ce monde ; et par rapport à vous, jugez de l'intérêt que je prends à votre affaire. C'en est fait présentement, et je tremble d'en apprendre le succès.

Le maréchal d'Albret a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il rentre dans tout le bien en fonds de ses grands-pères, et ruine tout le Béarn. Vingt familles avoient acheté et revendu ; il faut rendre tout cela avec tous les fruits depuis cent ans : c'est une épouvantable affaire pour les conséquences. Adieu, ma très-chère ; je voudrois bien savoir quand je ne penserai plus tant à vous et à vos affaires. Il faut répondre :

Comment vous le pourrois-je dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Je suis fâchée contre votre fille ; elle me reçut mal hier ; elle ne voulut jamais rire. Il me prend quelquefois envie de la mener en Bretagne pour me divertir. Adieu, petit démon qui me détournez ; je devrois être à ténèbres il y a plus d'une heure.

Mon cher Grignan, je vous embrasse. Je ferai réponse à votre jolie lettre.

Je vous remercie, ma bonne, de tous les compliments que vous faites ; je les distribue à propos ; on vous en fait toujours cent mille. Vous êtes toute vive partout. Je suis ravie de savoir que vous êtes belle ; je voudrois bien vous baiser ; mais quelle folie de mettre toujours cet habit bleu !

---

150. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 1er avril.

Je revins hier de Saint-Germain. J'étois avec Mme d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi et me demanda des nouvelles de ma fille, et qu'elle avoit ouï dire que vous aviez pensé vous noyer. Je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisoit de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : « Contez-moi comme elle a pensé périr. » Je me mis à lui conter cette belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avoit jetée rapidement sous une arche, à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous y aviez touché. Elle me dit : « Et son mari étoit-il avec elle ? — Oui, Madame, et Monsieur le Coadjuteur aussi. — Vraiment ils ont grand tort, » et fit des hélas, et dit des choses très-obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses, entre autres la jeune Ventadour, très-belle et jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret. Je me tournai vers le grand maître, et je dis : « Hélas ! que l'on le lui donne, il lui coûte assez cher. » Il fut de mon avis.

Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne, et

me dit : « A qui ressemble votre petite-fille? — Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. » Elle fit un cri : « J'en suis fâchée, » et me dit doucement : « Elle auroit mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'-mère. » Voilà comme vous me faites faire ma cour, ma pauvre bonne.

Le maréchal de Bellefonds m'a fait promettre de le tirer de la presse. M. et Mme de Duras, à qui j'ai fait vos compliments, MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*, vous les rendent au centuple. J'ai donné votre lettre à Monsieur de Condom. J'oubliois Monsieur le Dauphin et Mademoiselle. Je lui ai parlé de Segrais, à la romaine, prenant son parti; mais elle n'est pas traitable sur ce qui touche à neuf cents lieues près de la vue d'un certain cap, d'où l'on découvre les terres de Micomicon. J'ai vu Mme de Ludres; elle me vint aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit; elle me parla de vous sur le même ton; et puis tout d'un coup, comme je pensois lui répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, et que ses beaux yeux trottoient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyois me surent bon gré de l'avoir vu, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée : j'entends de la mer; car pour la belle, elle en est fort humiliée.

Les coiffures hurlubrelu m'ont fort divertie, il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous feroit horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain, que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe; il ressemble à sa mère. C'est

Mme de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous : elle le fit taire, et dit qu'elle en savoit plus que lui. Quelle corruption! Quoi! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite? Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien; nous faisons nos efforts, Mme de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il y a de plus une petite comédienne, et les Despréaux et les Racine avec elle; ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries. Il s'étourdit sur les sermons du P. Mascaron; il lui faudroit votre minime. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus : je l'ai lu à M. de la Rochefoucauld; il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après sa côte, et qui voudroit bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que Merlusine est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. Il vous dit encore que s'il avoit seulement trente ans de moins que ce qu'il a, il en voudroit fort à la troisième côte de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues le fit éclater. Nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah! le Bourdaloue. Il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit celle de l'année passée, qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en

entend jamais bien parler? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmor; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon; je vous en souhaiterois autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte; il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures; il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle étoit le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes; nous fûmes tous contents. Il n'a rien qui choque : il imite Monsieur d'Agen sans le copier; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot; enfin j'en fus contente au dernier point.

Mme de Vauvineux vous rend mille grâces; sa fille a été très-mal. Mme d'Arpajon vous embrasse mille fois, et surtout M. le Camus vous adore; et moi, ma pauvre bonne, que pensez-vous que je fasse? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez; sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible; écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie; en un mot, ma bonne, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même : voilà comme je suis. C'est une chose qu'on dit souvent en l'air; on abuse de cette expression. Moi je la répète, et sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai.

Je recois, ma bonne, votre grande et très-aimable lettre du 24e. M. de Grignan est plaisant de croire qu'on ne les lit qu'avec peine; il se fait tort. Veut-il que nous croyions qu'il n'a pas toujours lu les vôtres avec transport? Si cela n'étoit pas, il en étoit bien indigne. Pour moi, je les aime jusqu'à la folie; je les lis et les relis; elles me réjouissent le cœur; elles me font pleurer; elles sont écrites à ma fantaisie. Une seule chose ne va pas

bien : il n'y a pas de raison à toutes les louanges que vous me donnez; il n'y en a point aussi à la longueur de cette lettre; il faut la finir, et mettre des bornes à ce qui n'en auroit point, si je me croyois. Adieu, ma très-aimable bonne, comptez bien sur ma tendresse, qui ne finira jamais.

---

151. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 3e avril.

Voilà une infinité de lettres que je vous conjure de distribuer. Je souhaite que les deux qui sont ouvertes vous plaisent; elles sont écrites d'un trait : vous savez que je ne reprends guère que pour faire plus mal. Si nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaisie, dont je fais grand cas; mais de si loin, que faire? Vous m'avez ravie d'écrire à M. le Camus; votre bon sens a fait comme si Castor et Pollux vous avoient porté ma pensée : voilà ses réponses. La lettre que votre frère vous écrit nous fit hier rire chez M. de la Rochefoucauld. Je vis Monsieur le Duc chez Mme de la Fayette. Il me demanda de vos nouvelles avec empressement; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux États de Bourgogne, et qu'il jugera par l'ennui qu'il aura dans son triomphe de celui que vous aurez eu dans le vôtre. Mme de Brissac arriva; il y a entre eux un air de guerre ou de mauvaise paix qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits soufflets, comme vous y jouiez autrefois avec lui. Il y a un air d'agacerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observent. La Marans arriva là-dessus; elle sentoit la chair fraîche. Sans nous être concertées, Mme de la Fayette et moi, voici ce que nous lui répondîmes, quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer le soir chez son fils. Elle me dit : « Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas

vrai? — Pardonnez-moi, Madame; car il faut que je passe chez Mme du Puy-du-Fou. » Menterie, j'y avois déjà été. Elle s'en va à Mme de la Fayette: « Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien? — Non, Madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au marquis de Ragni. » Menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, Mme de Schomberg la vint *reprendre, quoiqu'elle ne la puisse pas vendre*, et elle fut contrainte de s'en aller, et de quitter une représentation d'amour, et l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; et puis Mme de la Fayette et moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle. Je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir; mais en vérité je ne veux pas la faire longue, vous me paroissez accablée.

Vendredi au soir.

J'ai dîné en lavardinage, c'est-à-dire, en *bavardinage:* je n'ai jamais rien vu de pareil. Mme de Brissac ne nous a pas consolés de M. de la Rochefoucauld ni de Benserade, quoiqu'elle fût dans ses belles humeurs.

Le Roi a voulu que Mme de Longueville se raccommodât avec Mademoiselle. Elles se sont trouvées aujourd'hui aux Carmélites, et cette réconciliation s'est faite. Mademoiselle a donné cinquante mille francs à Guilloire; nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M. le marquis d'Ambres est enfin reçu à l'autre lieutenance de Roi de Guyenne, moyennant deux cent mille francs. Je ne sais si son régiment entre en payement; je vous le manderai.

Adieu, ma très-aimable enfant; je ne veux point vous fatiguer, il y a raison partout.

152. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE LA TROCHE A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce samedi 4e avril.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vous mandai l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers, et dans quel excès la Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement, que la coiffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes : je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette fontaine de la tête découverte me fait craindre pour les dents. Voici ce que *Trochanire*, qui vient de Saint-Germain, et moi, allons vous faire entendre si nous pouvons. Imaginez-vous une tête blonde partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet : on coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop court; car comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode; je ferai coiffer une poupée pour vous en-

voyer; et puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne daigniez point prendre toute cette peine, et que vous ne mettiez une coiffe jaune comme une petite chère. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse et vos dents; mais ne m'empêchez pas de souhaiter de pouvoir vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous me paroissez, et cette coiffure est faite pour vous; mais qu'elle est ridicule à certaines dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas!

DE MADAME DE LA TROCHE.

Mme de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coiffure; mais, ma belle, c'est moi qui lui ai dicté. Madame, vous serez ravissante; tout ce que je crains, c'est que vous ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent de se les faire couper hier par la Vienne; car c'est lui et Mlle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Mme de Crussol vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode; elle alla au coucher de la Reine, et lui dit : « Madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure? — Votre coiffure, Madame? lui répliqua la Reine. Je vous assure que je ne veux point prendre votre coiffure; je me suis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure. » On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reine lui répondit. Mais regardez un peu aussi où elle alloit prendre que c'étoit sa coiffure, parce que c'est celle de Mme de Montespan, de Mme de Nevers, et de la petite de Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce

que nous vous en écrivons. Mme de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; et Mlle de la Borde lui a fait une coiffure qui est tout aussi bien que les autres par les côtés; mais le dessus de sa tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, ma pauvre Madame, il n'est point question d'autre chose à Saint-Germain; moi, qui ne me veux point faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La Comtesse vous embrasse mille fois; le Comte, que j'ai vu tantôt, en voudroit bien faire autant : je lui ai dit votre souvenir, et je le dirai à tous ceux que je trouverai en mon chemin.

Après tout, nous ne vous conseillons point de faire couper vos beaux cheveux; et pour qui? bon Dieu! Cette mode durera peu; elle est mortelle pour les dents. Taponnez-vous seulement par grosses boucles, comme vous faites quelquefois; car les petites boucles rangées de Montgobert sont justement du temps du roi Guillemot.

---

153. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 8e avril.

Je commence à recevoir vos lettres le dimanche : c'est signe que le temps est beau. Mon Dieu, ma bonne, que vos lettres sont aimables! il y a des endroits dignes de l'impression : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous êtes en dévotion, vous avez trouvé nos pauvres sœurs de Sainte-Marie, vous y avez une cellule; mais ne vous y creusez point trop l'es-

prit; les rêveries sont quelquefois si noires, qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut un peu glisser sur les pensées : vous trouverez de la douceur dans cette maison, dont vous êtes la maîtresse.

J'admire la manière de vos dames pour la communion; elle est extraordinaire; pour moi, je ne pourrois pas m'y accoutumer. Je crois que vous en baisserez davantage vos coiffes. Je comprends que vous auriez bien moins de peine à ne vous point friser qu'à vous taire de ce que vous voyez. La description des cérémonies est une pièce achevée; mais savez-vous bien qu'elle m'échauffe le sang, et que j'admire que vous y puissiez résister? Vous croyez que je serois admirable en Provence, et que je ferois des merveilles sur ma petite bonté. Point du tout, je serois brutale; la déraison me pique, et le manque de bonne foi m'offense. Je leur dirois : « Madame, voyons donc à quoi nous en sommes; faut-il vous reconduire? Ne m'en empêchez donc point, et ne perdons pas notre temps et notre poumon. Si vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en fasse point les façons; » et si elles ne vouloient pas, je leur ferois tout haut votre compliment intérieur. Je ne m'étonne pas si cette sorte de manége vous impatiente; j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frère : il a eu son congé de Ninon. Elle s'est lassée d'aimer sans être aimée; elle a redemandé ses lettres, on les a rendues : j'ai été fort aise de cette séparation. Je lui disois toujours un petit mot de Dieu, et le faisois souvenir de ses bons sentiments passés, et le priois de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur. Sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurois pas souffert cette confidence dont je n'aurois que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre; on se trompe. La jeune merveille n'a pas rompu, mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi : mon fils vint hier

me chercher du bout de Paris pour me dire l'accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occasion favorable, et cependant, oserois-je le dire? *son dada demeura court à Lérida*. Ce fut une chose étrange; la demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le cavalier en désordre sortit en déroute, croyant être ensorcelé; et ce qui vous paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de me conter sa déconvenue. Nous rîmes fort; je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché. Il s'est pris à moi, et me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il se passeroit fort bien de cette ressemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donnér à ma fille. Il vouloit que Pecquet le restaurât; il disoit les plus folles choses du monde, et moi aussi : c'étoit une scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas sitôt. J'eus beau l'assurer que tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques : il ne peut se consoler. La petite Chimène dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin c'est un désordre qui me fait rire, et que je voudrois de tout mon cœur qui le pût retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu.

Il me contoit l'autre jour qu'un comédien vouloit se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux; et son camarade lui dit : « Eh, morbleu! attends que tu sois guéri, tu nous perdras tous. » Cela m'a paru fort épigramme.

Ninon disoit l'autre jour à mon fils qu'il étoit une vraie citrouille fricassée dans la neige. Vous voyez ce que c'est que de voir bonne compagnie; on apprend mille gentillesses.

Je n'ai point encore loué votre appartement, quoiqu'il vienne tous les jours des gens pour le voir, et que je l'aie laissé pour moins de cinq cents écus.

Pour votre enfant, voici de ses nouvelles. Je la trouvai

pâle ces jours passés. Je trouvai que jamais les tetons de sa nourrice ne s'enfuyoient; la fantaisie me prit de croire qu'elle n'avoit pas assez de lait. J'envoyai querir Pecquet, qui trouva que j'étois fort habile, et me dit qu'il falloit voir encore quelques jours. Il revint au bout de deux ou trois; il trouva que la petite diminuoit. Je vais chez Mme du Puy-du-Fou; elle vient ici, elle trouve la même chose; mais parce qu'elle ne conclut jamais, elle disoit qu'il falloit voir. « Et quoi voir, lui dis-je, Madame? » Je trouve par hasard une femme de Sucy qui me dit qu'elle connoissoit une nourrice admirable : je l'ai fait venir; ce fut samedi. Dimanche, j'allai chez Mme de Bournonville, lui dire le déplaisir que j'avois d'être obligée de lui rendre sa jolie nourrice. M. Pecquet étoit avec moi, qui dit l'état de l'enfant. L'après-dînée, une demoiselle de Mme de Bournonville vint au logis, et sans rien dire du sujet de sa venue, elle prie la nourrice de venir faire un tour chez Mme de Bournonville. Elle y va, on l'emmène le soir. On lui dit qu'elle ne retourneroit plus; elle se désespère. Le lendemain, je lui envoie dix louis d'or pour quatre mois et demi. Voilà qui est fait. Je fus chez Mme du Puy-du-Fou, qui m'approuva; et pour la petite, je la mis dès dimanche entre les mains de l'autre nourrice. Ce fut un plaisir de la voir teter; elle n'avoit jamais teté de cette sorte. Sa nourrice avoit peu de lait; celle-ci en a comme une vache. C'est une bonne paysanne, sans façon, de belles dents, des cheveux noirs, un teint hâlé, âgée de vingt-quatre ans; son lait a quatre mois; son enfant est beau comme un ange. Pecquet est ravi de songer que la petite n'a plus de besoin; on voyoit qu'elle en avoit et qu'elle cherchoit toujours. J'ai acquis une grande réputation dans cette occasion; je suis du moins comme l'apothicaire de Pourceaugnac, expéditive. Je ne dormois plus en repos de songer que la petite languissoit, et du chagrin aussi d'ôter cette jolie femme, qui pour sa

personne étoit à souhait ; il ne lui manquoit rien que du lait. Je donne à celle-ci deux cent cinquante livres par an, et je l'habillerai, mais ce sera fort modestement. Voilà comme nous disposons de vos affaires.

Je pars à peu près dans un mois, ou cinq semaines. Ma tante demeure ici, qui sera ravie d'avoir cet enfant : elle ne va point cette année à la Trousse. Si la nourrice étoit femme à quitter de loin son ménage, je crois que je la mènerois en Bretagne ; mais elle ne vouloit seulement pas venir à Paris. Votre petite devient aimable, on s'y attache. Elle sera dans quinze jours une pataude blanche comme de la neige, qui ne cessera de rire. Voilà, ma bonne, de terribles détails. Vous ne me reconnoissez plus, me voilà une vraie commère ; je m'en vais régenter dans mon quartier. Pour vous dire le vrai, c'est que je suis une autre personne, quand je suis chargée d'une chose toute seule, ou que je la partage avec plusieurs. Ne me remerciez de rien ; gardez vos cérémonies pour vos dames. J'aime votre petit ménage tendrement ; ce m'est un plaisir et point du tout une charge, ni à vous assurément : je ne m'en aperçois pas. Ma tante a bien fait aussi ; elle est venue avec moi en bien des lieux ; remerciez-la, et contez tout ceci à la petite Deville ; je voulois lui écrire. Dites aussi un mot pour Segrais dans votre première lettre.

Une Mme de la Guette, qui m'a donné la nourrice, vous prie de savoir de M. le cardinal de Grimaldi s'il vouloit souffrir à Aix la fondation des Filles de la Croix, qui instruisent des jeunes filles, et dont on reçoit en plusieurs villes une fort grande utilité. N'oubliez pas de répondre à ceci.

La Marans disoit l'autre jour chez Mme de la Fayette : « Ah, mon Dieu ! il faut que je me fasse couper les cheveux. » Mme de la Fayette lui répondit bonnement : « Ah, mon Dieu ! Madame, ne le faites point, cela ne

sied bien qu'aux jeunes personnes. » Si vous n'aimez ces traits-là, dites mieux.

M. d'Ambres donne son régiment au Roi pour quatre-vingt mille francs et cent vingt mille livres : voilà les deux cent mille francs. Il est content d'être hors de l'infanterie, c'est-à-dire de l'hôpital. Eh, mon Dieu! tâchez bien de l'éviter ; ne faites point si grande chère : on en parle ici comme d'un excès ; M. de Monaco ne s'en peut taire. Mais surtout essayez de vendre une terre ; il n'y a point d'autre ressource pour vous. Je ne pense qu'à vous ; si, par un miracle que je n'espère ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serois vide de tout, comme une figure de Benoît.

Voilà une lettre que j'ai reçue de Monsieur de Marseille. Voilà ma réponse ; je crois qu'elle sera à votre gré, puisque vous la voulez si franche et si sincère, et conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, « dont la dissimulation est le lien, et votre intérêt le fondement. » Cette période est de Tacite ; jamais je n'ai rien vu de si beau. J'entre donc dans ce sentiment, et je l'approuve, puisqu'il le faut.

A neuf heures du soir.

Je reviens fermer mon paquet, après m'être promenée aux Tuileries, avec une chaleur à mourir, et dont je suis triste parce qu'il me semble que vous avez encore plus de chaud. Je suis revenue chez M. le Camus, qui s'en va écrire à M. de Grignan, en lui envoyant la réponse de M. de Vendôme. L'affaire du secrétaire n'a pas été sans difficulté. La civilité qu'a faite M. de Grignan étoit entièrement nécessaire pour cette année : ce qui est fait est fait ; mais pour l'autre, il faut que de bonne foi M. de Grignan soit le solliciteur du secrétaire du gouverneur : autrement il paroîtroit que ce qu'a offert votre mari ne seroit que des paroles ; il faut bien se garder de n'y pas conformer les actions. Il faut aussi captiver Monsieur de

Marseille, et lui faire croire qu'il est de vos amis, malgré qu'il en ait, et que ce sera lui qui sera votre homme d'affaires l'année qui vient. J'approuve la conduite que vous voulez avoir avec lui ; je vois bien qu'elle est nécessaire ; je le vois plus que je ne le faisois.

Je reçois présentement votre lettre du 31e mars ; je n'ai point encore trouvé le moyen de les lire sans beaucoup d'émotion. Je vois toute votre vie, et je ne trouve que M. de Grignan qui vous entende. Vous n'êtes donc point belle, vous n'avez guère d'esprit, vous ne dansez point bien ? Hélas ! est-ce ma chère enfant ? J'aurois grand'peine à vous reconnoître sur ce portrait.

Je dirai à M. de la Rochefoucauld toutes les folies que vous dites sur les chanoines, et comme vous croyez que c'est de là qu'on a nommé le dévot sexe féminin. Il y a plaisir à vous mander des bagatelles ; vous y répondez très-bien, et je vous embrasse mille fois de me remercier de vos éventails, en prenant part au plaisir que j'ai de vous les donner : ce n'est que cela qui vous les doit rendre aimables. Faites que j'aie des trésors, et vous verrez si je me contenterai de faire avoir des pantoufles de natte à votre nourrice.

Mon cher Grignan, puisque vous trouvez votre femme si belle, conservez-la. C'est assez d'avoir chaud cet été en Provence, sans y être malade. Vous croyez que j'y ferois des merveilles ; je vous assure que je ne suis pas au point que vous pensez là-dessus. La crainte m'est aussi contraire qu'à vous, et je crois que ma fille fait mieux que je ne pourrois faire.

Mme de Villars et toutes celles que vous nommez dans vos lettres vous font tant d'amitiés que je ne finirois point si je les disois toutes ; ce n'est pas encore aujourd'hui

qu'on vous oublie. Adieu. Vous m'embrassez si tendrement! Pensez-vous que je ne reçoive point vos caresses à bras ouverts? Pensez-vous que l'amitié puisse jamais aller plus loin que celle que j'ai pour vous?

Mandez-moi comme vous vous portez le 6e de ce mois. Vos habits si bien faits, cette taille si bien remplie dans son naturel, ô mon Dieu! conservez-la donc pour mon voyage de Provence. Vous savez bien qu'il ne vous peut manquer. — Je le souhaite plus que vous, mon cher Comte. Embrassez-moi, et croyez que je vous aime et que tout le bonheur de ma fille est en vous.

---

154. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce jeudi 9e avril.

Voilà M. de Magalotti qui s'en va en Provence, je voudrois bien aller avec lui. Je ne sais s'il sentira bien le plaisir de vous voir; pour moi, j'y serois fort sensible. Le voilà qui se joue avec ma petite-fille; il vous trouve fort honnête femme en la regardant : pour moi, qui trouve les Grignans fort beaux, je la trouve fort à mon gré. Je crois que vous serez aise de voir un homme de ce mérite, un homme du monde, un homme avec qui vous parlerez françois et italien, si vous voulez; un homme dont les perfections sont connues de toute la cour; un homme enfin, un homme qui vous porte deux paires de souliers de Georget. Que puis-je encore vous dire? Il s'en va voir Mme de Monaco, et je parie que vous lui écrirez par lui. Il dit que sans ma lettre, il ne seroit jamais reçu de vous comme il le veut être; enfin il se moque de moi; et moi, je l'envie, et je vous embrasse de tout mon cœur, et point du tout pour finir ma lettre.

155. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 10e avril.

Je vous écrivis mercredi par la poste, hier matin par Magalotti, aujourd'hui encore par la poste; mais hier au soir je perdis une belle occasion. J'allois me promener à Vincennes, en famille et en Troche. Je rencontrai la chaîne des galériens qui partoit pour Marseille; ils arriveront dans un mois. Rien n'eût été plus sûr que cette voie; mais j'eus une autre pensée: c'étoit de m'en aller avec eux. Il y a un certain Duval, qui me parut homme de bonne conversation. Vous les verrez arriver, et vous auriez été fort agréablement surprise de me voir arriver pêle-mêle avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudrois que vous sussiez ce que m'est devenu le mot de Provence, de Marseille, d'Aix; le Rhône seulement, ce diantre de Rhône, et Lyon, me sont de quelque chose. La Bretagne et la Bourgogne me paroissent sous le pôle, où je ne prends aucun intérêt. Il faut dire comme Coulanges :

O grande puissance
De mon orviétan!

Vous êtes admirable, ma bonne, de mander à l'abbé qu'il m'empêche de vous faire des présents. Quelle folie! Hélas! vous en fais-je? Un pouvoir au-dessus du sien m'empêche de vous en faire comme je voudrois; mais ni lui ni personne ne m'ôtera jamais de l'esprit l'envie de vous donner. C'est un plaisir qui m'est sensible, et dont vous feriez très-bien de vous réjouir avec moi, si je me donnois souvent cette joie. Cette manière de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables : on jureroit qu'elles ne vous sont point dictées par les dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il

vous est déjà, est encore votre vraie bonne compagnie; c'est lui, ce me semble, qui vous entend. Conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre, et faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion, qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde, par les raisons que nous avons tant disputées, me paroît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote. Vous savez l'autorité que je donne à cette dernière; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Ceux qui disputent qu'il n'y en a pas voudroient être juges et parties. Vous seriez donc une petite ingrate, ma bonne; mais par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentiments que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable bonne : je m'en vais fermer cette lettre; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours louer votre maison; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche : je suis sur cela comme les gens les plus intéressés sont pour eux-mêmes.

Vendredi au soir.

Je fais mon paquet chez M. de la Rochefoucauld, qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous faites aux chanoines et au P. Desmares. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans son souvenir. S'il apprend quelques nouvelles dignes de vous, il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de la Rochefoucauld, n'ayant plus d'espérance de marcher. Son château en Espagne, c'est de se faire porter dans les maisons, ou dans son carrosse pour prendre l'air. Il parle d'aller aux eaux : je tâche de l'envoyer à Digne, et d'autres à Bourbon. J'ai dîné en *Bavardin*, mais si purement que

j'en ai pensé mourir. Tous nos commensaux nous ont fait faux bond; nous n'avons fait que *bavardiner*, et nous n'avons point causé comme les autres jours. J'ai été chez Mademoiselle, qui est toujours malade.

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé. Il s'y établit si bien, qu'il demanda à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils desiroient de son service. Toutes ses glaces étoient cassées, sa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que sage. Toute cette aventure n'a fait nulle distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé, qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, que je lui apprenois l'inquiétude que j'en avois eue : j'attends sa réponse.

Voilà Mme la Comtesse et Briole, qui vous font trois cents compliments.

Adieu, ma très-chère enfant; je m'en vais fermer mon paquet. Je suis assurée que vous ne doutez pas de mon amitié, c'est pourquoi je ne vous en dirai rien ce soir.

Mme la Comtesse ne peut pas voir une lettre qui vous va trouver sans y mettre quelque chose d'elle, quand ce ne seroit qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. De l'humeur dont vous la connoissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cent mille adorations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

---

156. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, dimanche 12e avril.

Je vous écris tous les jours; c'est une joie pour moi, qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres : ils veulent en avoir pour paroître devant

vous, et moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de.... je veux mourir si je sais son nom; mais enfin c'est un fort honnête homme qui me paroît avoir de l'esprit, que nous avons vu ici ensemble. Son visage vous est connu; pour moi, je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom. N'allez pas prendre patron sur mes lettres : ma bonne, je vous en ai écrit depuis peu d'infinies. Les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez ; je ne sais quand je m'ennuierai en les lisant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette pensée quand il recevoit les vôtres, je présenterois requête pour vous séparer, et j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Brancas pour avoir dit, à ce qu'il dit, une grossièreté sur l'amitié, que personne n'entendit et que je ne sentis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime; il sortit dans une colère véritable. Ce sont des délicatesses incommodes, je ne les ai pas pour lui, et ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie, et que j'embrasse de tout mon cœur.

---

157. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 15e avril.

J'achèverai cette lettre quand il plaira à Dieu : je la commence trois jours avant qu'elle parte, parce que je viens de recevoir la lettre que vous m'écrivez par Gacé, avec des gants dont je vous remercie mille fois. Je les aime, je les trouve bons; votre souvenir me charme. Ils ne vous coûtent rien, c'est ce qui me plaît; je crois même qu'ils seront assez grands. Enfin, ma bonne, vous êtes trop aimable; mais si vous m'aimez, n'achetez jamais rien pour me donner.

Vous avez mal à la langue : n'est-ce point que vous allez être malade comme je le souhaite? Si cela est, je m'en réjouis : ou bien si c'étoit que vous nous eussiez menti? Mais si c'étoit une fluxion qui allât jusqu'à vos dents, j'en serois très en peine. Vous me parlez de la Provence comme de la Norvége; je pensois qu'il y fit chaud, et je le pensois si bien, que l'autre jour, que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, et j'étois triste : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi, et je ne pouvois l'imaginer sans chagrin.

Vous me dites que j'ai été injuste sur le sujet de votre amitié. Je l'ai été encore bien plus que vous ne pensez; je n'ose vous dire jusqu'à quel point a été ma folie. J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour moi, et je l'ai cru parce que je me trouvois pour des gens que je haïssois, comme il me sembloit que vous étiez pour moi; et songez que je croyois cette épouvantable chose au milieu du desir extrême de découvrir le contraire, et comme malgré moi. Dans ces moments, il faut que je vous dise toute ma foiblesse : si quelqu'un m'eût tourné un poignard dans le cœur, il ne m'auroit pas plus mortellement blessée que je l'étois de cette pensée. J'ai des témoins de l'état où elle m'a mise. Je vous dis ceci sans vouloir de réponse que celle que vous me faites tous les jours en me persuadant que je me suis trompée. Ce discours est donc ce qui s'appelle des paroles vaines, qui n'ont autre but que de vous faire voir que l'état où je suis sur votre sujet seroit parfaitement heureux si Dieu ne permettoit point qu'il fût traversé par le déplaisir de ne vous avoir plus, et pour vous persuader aussi que tout ce qui me vient de vous ou par vous, me va droit et uniquement au cœur.

Le chocolat n'est plus avec moi comme il étoit : la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours. Tous ceux qui m'en disoient du bien m'en disent du mal; on le

maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un temps, et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue, qui vous conduit à la mort; enfin, mon enfant, le grand maître, qui en vivoit, est son ennemi déclaré : vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment. Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir; songez que ce n'est plus la mode du bel air. Tous les gens grands et moins grands en disent autant de mal qu'ils disent de bien de vous : les compliments qu'on vous fait sont infinis. Je n'ai point encore vu Gacé; je crois que je l'embrasserai : bon Dieu! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît! J'ai été tantôt chez Ytier, j'avois besoin de musique; je n'ai jamais pu m'empêcher de pleurer à une certaine sarabande que vous aimez.

Je suis fort aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire (ce taponnage vous est naturel, il est au bout de vos doigts); vous avez cent fois pensé l'inventer, vous avez bien fait de ne la point prendre à la rigueur. Je vous avois conseillé de conserver vos dents, vous le faites. C'est une chose étrange que votre serein, et la sujétion que vous avez de vous renfermer à quatre heures, au lieu de prendre l'air : quelle tristesse! Mais il vaut mieux rapporter ici vos belles dents, que de les perdre en Provence par le serein, ou par une mode qui sera passée dans six mois. Dites à Montgobert qu'on ne tape point les cheveux, et qu'on ne tourne point les boucles à la rigueur, comme pour y mettre un ruban; c'est une confusion qui va comme elle peut, et qui ne peut aller mal. On marque quelques boucles : le bel air est de se peigner pour contrefaire la petite tête revenante; vous taponnerez tout cela à merveille; cela est fait en un moment. Vos dames sont bien loin de là, avec leurs coiffures glissantes de pom-

mades, et leurs cheveux de deux paroisses : cela est bien vieux.

Votre peinture du cardinal Grimaldi est excellente : cela mord ; il est plaisant au dernier point et m'a bien fait rire ; je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin Montgobert sait rire ; elle entend votre langage : qu'elle est heureuse d'avoir de l'esprit, et d'être auprès de vous ! Les esprits où il n'y a point de remède font bouillir le sang.

Que vous êtes aimable de m'avoir envoyé une lettre pour Mme de Vaudemont ! Je m'en vais bien lui envoyer et lui écrire un petit mot. Vous me mandiez l'autre jour que le jeu étoit une personne à qui vous aviez bien de l'obligation : ne vous a-t-il rien fait perdre ? Je vous remercie de votre souvenir au reversis, et de jouer au mail ; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites et adroites comme vous ; je m'en vais y jouer dans mon désert. A propos de désert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du Coadjuteur, qui étoit à la Trappe, est revenu à demi fou, n'ayant pu supporter les austérités : on cherche un couvent de coton pour le mettre, et le remettre de l'état où il est. Je crains que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons.

Je pleurois amèrement en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a fait dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence. Si vous avez les mêmes sentiments, ma pauvre bonne, toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver que ma tendresse pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs me traversent le cœur ; mais c'est toujours de la manière

que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux et d'aimable ; j'espère que la vôtre fait de même.

Je suis aise que vous ayez des comédiens ; cela divertit : vous pouvez, ce me semble, les perfectionner. Pourquoi avez-vous laissé mourir la Canette beauté, et du pourpre encore ? Conservez-vous ; si quelqu'un tombe malade chez vous, envoyez-le à la ville.

Ne vous mettez point en peine de mes petits maux ; je m'en accommode fort bien, mais vous qui parlez n'en avez-vous point ? Vous sentez par vous-même que l'on songe à tout, et que l'on s'inquiète de tout quand on aime. Écrivez-moi quelque petite amitié pour Pecquet : il a eu des soins extrêmes de ma petite-fille. J'espère que je recevrai encore ici la réponse de cette lettre. Elle est jolie, cette pauvre petite : elle vient le matin dans ma chambre ; elle rit, elle regarde, elle baise toujours un peu malhonnêtement, mais peut-être que le temps la corrigera. Je l'aime, elle m'amuse ; je la quitterai avec regret ; elle a une nourrice admirable.

La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable aussi, et celle de M. de Coulanges : j'aime vos lettres passionnément. Vous avez très-bien deviné : votre frère est dans le bel air par-dessus les yeux ; point de pâques, point de jubilé, *avaler le péché comme de l'eau :* tout cela est admirable. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilége : c'étoit mon soin aussi que de l'en empêcher ; mais la maladie de son âme est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes. Il est plaisant, il dit qu'il est comme le bonhomme Éson ; il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se ravigoter un peu. Il me conte toutes ses folies, je

le gronde, et je fais scrupule de les écouter ; et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connois la sorte d'amitié qu'il a pour moi. Il est ravi, de ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez ; il me donne mille attaques en riant de l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma bonne, qu'il est grand, quand même je le cache. Je vous avoue encore une autre chose, c'est que je crois que vous m'aimez : vous me paroissez solide ; il me semble qu'on se peut fier à vos paroles ; en un mot, je vous estime fort. Mme de Villars est folle de vous ; elle se mit l'autre jour sur votre chapitre ; il y avoit plaisir à l'entendre.

Vos Messieurs commencent à s'accoutumer à vous : les pauvres gens ! Et les dames ne vous ont pas encore bien goûtée. N'avez-vous point encore eu de picoterie avec la première présidente ? Cette comédie n'en fera-t-elle pas trouver quelque occasion ? Cette sujétion d'avoir affaire tous les ans de tout le monde est une chose embarrassante.

Je vous prie, si vous entrez aux Bénédictines, d'y demander une fille de M. de la Guette. Sa mère est fort de mes anciennes connoissances. Faites-en assez pour qu'elle lui mande.

Adieu, je ne songe qu'à vous ; je vous vois sans cesse, et je fais mon unique plaisir de la pensée de vous aller voir et de vous ramener avec moi. J'embrasse ce Comte, qui est si adroit, qui joue si bien à la pomme et au mail : j'aime ces choses-là. Conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre.

---

158. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 17e avril.

Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille ;

car il n'y a point de réponse à faire, et pour moi, je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles ; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui de Berry avec la survivance pour M. de Sully. Tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le 25ᵉ : voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai ; et quand il ne vient rien à ma connoissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi bien que de vous : il a grand soin de votre mère en votre absence ; et dès qu'il y a un brin de dispute entre l'abbé et moi, c'est toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme lui, à qui rien de bon et de solide ne manque, et qui ne vous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés ; car cette conversation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement :

C'est un penchant si doux qu'on y revient sans peine ;

et quand par hasard, après avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis : « Mais disons donc un pauvre mot de ma fille ; vraiment nous sommes bien ingrats ; » et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas. Je l'aime comme un confident qui entre dans mes sentiments, je ne saurois mieux dire.

Marphise et Hélène vous sont très-obligées ; mais pour

Hébert, hélas! je ne l'ai plus. J'avois l'esprit l'autre jour en train de le donner à Gourville, et de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il me remercieroit, que je répondois de lui. M. de la Rochefoucauld et Mme de la Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert: cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus tout étonnée que Gourville l'envoya querir hier. Il s'habilla en gentilhomme, il y alla. Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudroit deux cent cinquante livres de rente, logé, nourri, et tout cela en attendant mieux; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le Roi y doit aller le 25ᵉ de ce mois; il y sera un jour entier. Jamais il ne s'est fait tant de dépense au triomphe des Empereurs qu'il y en aura là; rien ne coûte; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que Monsieur le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus. Il faut quatre repas; il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront. Il nourrit tout, c'est-à-dire nourrir la France et la loger. Tout est meublé: de petits endroits, qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles: jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée: voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencements-ci.

Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin;* ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis. Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille. Après dîner, j'irai un peu au faubourg, et je joindrai à cette lettre ce que j'apprendrai, pour vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur;* il veut que je l'appelle *Pierrot* ou *Seigneur Corbeau.* Je vous recommande toujours bien, ma fille, d'entretenir l'amitié qui est entre vous. Je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires; en un mot, d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours.

Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. Il me disoit hier au soir que, pendant la semaine sainte, il avoit été si véritablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faisoit bondir le cœur; il n'osoit y penser, il avoit envie de vomir. Il lui sembloit toujours de voir autour de lui des panerées de tetons, et quoi encore? des tetons, des cuisses, des panerées de baisers, des panerées de toutes sortes de choses, en telle abondance, qu'il en avoit l'imagination frappée et l'a encore, et ne pouvoit pas regarder une femme : il étoit comme les chevaux rebutés d'avoine. Ce mal n'a pas été d'un moment. J'ai pris mon temps pour faire un petit sermon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes sentiments, et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées : il pleuroit, il mouroit. Il croit tout cela quand il écrit, il s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or.

Adieu, mon aimable enfant. Comment vous êtes-vous portée le 6e de ce mois? Je souhaite, ma petite, que vous m'aimiez toujours : c'est ma vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous : cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Voulez-vous bien que j'embrasse ce pauvre Comte? Mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?

Vendredi au soir, 17e avril.

Je fais mon paquet chez Mme de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre. Nous l'avons lue ensemble avec plaisir; nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous. Vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur : c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Mme de la Fayette fut hier à Versailles; Mme de Thianges lui avoit mandé d'y aller. Elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'est-à-dire que le Roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne. Il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit. Vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de la Rochefoucauld que voilà vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée : il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Mme de la Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

---

159. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 22e avril.

Avez-vous bien peur que j'aime mieux Mme de Brissac que vous? Craignez-vous, de la manière dont vous me connoissez, que ses manières ne me plaisent plus que les vôtres? que son esprit ait trouvé le chemin de me plaire? Avez-vous opinion que sa beauté efface vos char-

mes? Enfin pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser Madame de Grignan, étant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soyez assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponse que vous connoîtrez par la vôtre, si vous répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille : il est tout ce qui plaît aux autres; il est d'une foiblesse à faire mal au cœur. Il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur : il y fut. Ces messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à votre frère de payer, je dis payer de sa personne : tout misérable qu'il est encore, il paye, et puis il me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même. Je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; je lui dis que ce n'est point là la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chape-chute, et qu'à force de s'exposer il aura son fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout, et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la comédienne, après l'avoir aimée par-ci par-là. Quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit; il est au désespoir de n'en être plus aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : « C'est une âme de bouillie, dit-elle, c'est un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricassé dans de la neige : » je vous l'ai déjà dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la comédienne; il les lui donna; elle en a été jalouse. Elle vouloit les donner à un amant de la princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier. Il me le vint dire; je lui dis que c'étoit un infâme que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'avoit point sacrifié ses

lettres, comme on vouloit lui faire croire pour l'animer; qu'elle les lui avoit rendues; que c'étoit une vilaine trahison et basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié figue et moitié raisin, moitié par adresse, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose. Cela est un peu de la Visionnaire de la comédie; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ces folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Il approuva ce que je lui dis l'autre jour, que mon fils n'étoit point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit *tôpe* à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité, qui m'attire de si vilaines confidences, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie que je le redresse : je le fais comme une amie. Il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines : s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmènerai. Voilà bien des folies; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Vous me parlez très-tendrement et très-obligeamment du voyage de Provence. Soyez assurée une bonne fois que l'abbé et moi, nous le souhaitons, et que c'est une des plus agréables espérances que nous puissions avoir. Il est question de le placer à propos et pour vous et pour nous. Notre d'Hacqueville nous disoit l'autre jour, en nous entendant parler de notre pérégrination de Bretagne en Provence, qu'il ne nous conseilloit point d'y aller cette an-

née ; que nous allassions en Bretagne; que nous y fissions toutes nos affaires ; que nous revinssions ici à la Toussaint revoir un peu mon fils, et ma petite d'Adhémar que je commence à aimer; que nous changeassions de maison, c'est-à-dire moi; que je m'établisse dans un lieu où je vous puisse ramener; et que vers le printemps je m'en allasse en Bourgogne, où j'ai mille affaires, et de là en Provence : Chalon, la Saône, Lyon, le Rhône, me voilà à Grignan; ce n'est pas une affaire que cela. Je serois avec vous sans crainte de vous quitter, puisqu'apparemment je vous ramènerois, qu'il ne seroit point question d'une seconde séparation qui m'ôte la vie; que pour lui, il trouveroit un arrangement mille fois meilleur que l'autre, où il voyoit un voyage d'une longueur ridicule, placé dans le milieu du vôtre, pressée de revenir pour mes affaires et par mon fils, à qui je ne suis pas inutile, avec la douleur de vous quitter encore. Il ne trouva nulle raison à ce premier dessein, et en trouva beaucoup à celui qu'il nous proposoit. Nous écoutâmes ces raisonnements, nous les approuvâmes. Il me dit qu'il vous conseilleroit d'y consentir, et moi je m'y confirme par votre dernière lettre, où vous me faites voir que vous trouveriez fort désagréable que je vous quittasse après avoir été quelque temps avec vous. Je suis persuadée que vous entrerez dans cet arrangement. Pour moi, ce ne sera jamais sans douleur que je verrai reculer le temps et la joie de vous voir ; mais ce ne sera jamais aussi sans quelque douceur intérieure que je conserverai de l'espérance. Ce sera sur elle seule que je fonderai toute ma consolation, et par elle que je tâcherai d'apaiser une partie de mon impatience et de ma promptitude naturelle. Mandez-moi comme cela vous paroît, et soyez assurée que la différence ou d'aller en Provence sans avoir une maison ici, ou d'en avoir une toute rangée, où votre appartement soit marqué, fait la plus grande force de nos raisons.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer; mais savez-vous bien que vous irez avec elle? vous continuerez à la haïr. Songez que vous serez toute l'éternité ensemble; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut. Je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée : c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Mme de la Fayette; M. de la Rochefoucauld y étoit, et moi aussi. La voilà qui entre sans coiffe : elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan; elle étoit poudrée, bouclée; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Mme de la Fayette lui dit : « Vraiment il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complétement ridicule? » M. de la Rochefoucauld : « Ma mère, ha! par ma foi, mère, nous n'en demeurerons pas là : approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir. » Elle venoit aussi d'être coupée. « Ma foi, ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Mme de Schomberg la vint reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes l'autre jour une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs; Mmes de la Fayette, de Coulanges, de Méri, la Troche, et moi. On se promena, on parla de vous à plusieurs reprises et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois à Luxembourg; M. de Longueville y était hier, qui me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement.

J'ai reçu vos gants par le gentilhomme; vous m'accablez de présents; ceux-ci font partie de ma provision pour Bretagne : ils sont excellents. Je vous baise de tout mon cœur, en vous remerciant, ma très-chère petite.

Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres : vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime votre goût. J'approuve fort votre loterie; j'espère que vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, ma bonne; suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point : c'étoit pour mourir; que les dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie.

La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable. Que j'aime vos lettres! Je m'en vais de ce pas à Saint-Germain, et je l'eusse présentée à tous les courtisans. C'étoit à eux que le dessus s'adressoit.

J'ai vu le chevalier, plus beau qu'un héros de roman, digne d'être l'image du premier tome. Il avoit eu son point; j'ai observé qu'il en a toujours quelque nouvelle attaque à la veille des voyages : d'où vient cela? Monsieur le Duc va faire celui de Bourgogne, après avoir reçu le Roi à Chantilly ; je pense qu'il y fera de belles conquêtes. Vous aviez au moins eu une victoire sur M. de Monaco; où avoit-il pris qu'on prononçât...? Nous en savons plus que lui. J'entreprendrai après cela d'apprendre l'italien à notre ambassadeur de Venise. Hélas! à propos, il s'en va, il en est au désespoir.

Je reviens de Saint-Germain avec la d'Arpajon et la d'Uxelles : toute la France y étoit. J'ai vu Gacé, je l'ai tiré à part, et je lui ai demandé de vos nouvelles avec un

le gronde, et je fais scrupule de les écouter; et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connois la sorte d'amitié qu'il a pour moi. Il est ravi, de ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez; il me donne mille attaques en riant de l'attachement que j'ai pour vous: je vous avoue, ma bonne, qu'il est grand, quand même je le cache. Je vous avoue encore une autre chose, c'est que je crois que vous m'aimez : vous me paroissez solide ; il me semble qu'on se peut fier à vos paroles ; en un mot, je vous estime fort. Mme de Villars est folle de vous; elle se mit l'autre jour sur votre chapitre; il y avoit plaisir à l'entendre.

Vos Messieurs commencent à s'accoutumer à vous : les pauvres gens! Et les dames ne vous ont pas encore bien goûtée. N'avez-vous point encore eu de picoterie avec la première présidente? Cette comédie n'en fera-t-elle pas trouver quelque occasion ? Cette sujétion d'avoir affaire tous les ans de tout le monde est une chose embarrassante.

Je vous prie, si vous entrez aux Bénédictines, d'y demander une fille de M. de la Guette. Sa mère est fort de mes anciennes connoissances. Faites-en assez pour qu'elle lui mande.

Adieu, je ne songe qu'à vous; je vous vois sans cesse, et je fais mon unique plaisir de la pensée de vous aller voir et de vous ramener avec moi. J'embrasse ce Comte, qui est si adroit, qui joue si bien à la pomme et au mail: j'aime ces choses-là. Conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre.

---

158. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 17e avril.

Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille;

car il n'y a point de réponse à faire, et pour moi, je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui de Berry avec la survivance pour M. de Sully. Tout cela est faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le 25e: voilà qui est beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai; et quand il ne vient rien à ma connoissance que de ces lanternes-là, je les laisse passer, et vous conte autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, aussi bien que de vous: il a grand soin de votre mère en votre absence; et dès qu'il y a un brin de dispute entre l'abbé et moi, c'est toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme lui, à qui rien de bon et de solide ne manque, et qui ne vous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût fort désagréable, nous serions extrêmement embarrassés; car cette conversation nous est si naturelle, que nous y tombons insensiblement:

C'est un penchant si doux qu'on y revient sans peine;

et quand par hasard, après avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, et je lui dis: « Mais disons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous sommes bien ingrats; » et là-dessus nous recommençons sur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas. Je l'aime comme un confident qui entre dans mes sentiments, je ne saurois mieux dire.

Marphise et Hélène vous sont très-obligées; mais pour

Hébert, hélas! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit l'autre jour en riant de le donner à Gourville, et de lui dire qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il me remercieroit, que je répondois de lui. M. de la Rochefoucauld et Mme de la Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert: cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus tout étonnée que Gourville l'envoya querir hier. Il s'habilla en gentilhomme, il y alla. Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui voudroit deux cent cinquante livres de rente, logé, nourri, et tout cela en attendant mieux; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le Roi y doit aller le 25e de ce mois; il y sera un jour entier. Jamais il ne s'est fait tant de dépense au triomphe des Empereurs qu'il y en aura là; rien ne coûte; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que Monsieur le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus. Il faut quatre repas; il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront. Il nourrit tout, c'est-à-dire nourrir la France et la loger. Tout est meublé: de petits endroits, qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles: jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée: voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencements-ci.

Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin;* ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis. Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille. Après dîner, j'irai un peu au faubourg, et je joindrai à cette lettre ce que j'apprendrai, pour vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur;* il veut que je l'appelle *Pierrot* ou *Seigneur Corbeau.* Je vous recommande toujours bien, ma fille, d'entretenir l'amitié qui est entre vous. Je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires; en un mot, d'une application et d'une solidité qui vous sera d'un grand secours.

Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses maîtresses de sa passion. Il me disoit hier au soir que, pendant la semaine sainte, il avoit été si véritablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faisoit bondir le cœur; il n'osoit y penser, il avoit envie de vomir. Il lui sembloit toujours de voir autour de lui des panerées de tetons, et quoi encore? des tetons, des cuisses, des panerées de baisers, des panerées de toutes sortes de choses, en telle abondance, qu'il en avoit l'imagination frappée et l'a encore, et ne pouvoit pas regarder une femme : il étoit comme les chevaux rebutés d'avoine. Ce mal n'a pas été d'un moment. J'ai pris mon temps pour faire un petit sermon là-dessus : nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes; il entre dans mes sentiments, et particulièrement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si passionnées : il pleuroit, il mouroit. Il croit tout cela quand il écrit, il s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or.

Adieu, mon aimable enfant. Comment vous êtes-vous portée le 6e de ce mois? Je souhaite, ma petite, que vous m'aimiez toujours : c'est ma vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je suis à vous : cela est au-dessous du mérite de mon amitié. Voulez-vous bien que j'embrasse ce pauvre Comte? Mais ne vous aimons-nous point trop tous deux?

Vendredi au soir, 17e avril.

Je fais mon paquet chez Mme de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre. Nous l'avons lue ensemble avec plaisir; nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous. Vous la flattez très-agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur : c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Mme de la Fayette fut hier à Versailles; Mme de Thianges lui avoit mandé d'y aller. Elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'est-à-dire que le Roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne. Il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit. Vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de la Rochefoucauld que voilà vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée : il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Mme de la Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

---

159. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 22e avril.

Avez-vous bien peur que j'aime mieux Mme de Brissac que vous? Craignez-vous, de la manière dont vous me connoissez, que ses manières ne me plaisent plus que les vôtres? que son esprit ait trouvé le chemin de me plaire? Avez-vous opinion que sa beauté efface vos char-

mes? Enfin pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser Madame de Grignan, étant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soyez assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponse que vous connoîtrez par la vôtre, si vous répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille : il est tout ce qui plaît aux autres; il est d'une foiblesse à faire mal au cœur. Il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur : il y fut. Ces messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à votre frère de payer, je dis payer de sa personne : tout misérable qu'il est encore, il paye, et puis il me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même. Je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; je lui dis que ce n'est point là la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chape-chute, et qu'à force de s'exposer il aura son fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout, et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la comédienne, après l'avoir aimée par-ci par-là. Quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit; il est au désespoir de n'en être plus aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : « C'est une âme de bouillie, dit-elle, c'est un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricassé dans de la neige : » je vous l'ai déjà dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la comédienne; il les lui donna; elle en a été jalouse. Elle vouloit les donner à un amant de la princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier. Il me le vint dire; je lui dis que c'étoit un infâme que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'avoit point sacrifié ses

lettres, comme on vouloit lui faire croire pour l'animer; qu'elle les lui avoit rendues; que c'étoit une vilaine trahison et basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié figue et moitié raisin, moitié par adresse, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose. Cela est un peu de la Visionnaire de la comédie; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ces folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Il approuva ce que je lui dis l'autre jour, que mon fils n'étoit point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit *tôpe* à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité, qui m'attire de si vilaines confidences, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie que je le redresse : je le fais comme une amie. Il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines : s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmènerai. Voilà bien des folies; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Vous me parlez très-tendrement et très-obligeamment du voyage de Provence. Soyez assurée une bonne fois que l'abbé et moi, nous le souhaitons, et que c'est une des plus agréables espérances que nous puissions avoir. Il est question de le placer à propos et pour vous et pour nous. Notre d'Hacqueville nous disoit l'autre jour, en nous entendant parler de notre pérégrination de Bretagne en Provence, qu'il ne nous conseilloit point d'y aller cette an-

née ; que nous allassions en Bretagne; que nous y fissions toutes nos affaires ; que nous revinssions ici à la Toussaint revoir un peu mon fils, et ma petite d'Adhémar que je commence à aimer; que nous changeassions de maison, c'est-à-dire moi; que je m'établisse dans un lieu où je vous puisse ramener; et que vers le printemps je m'en allasse en Bourgogne, où j'ai mille affaires, et de là en Provence : Chalon, la Saône, Lyon, le Rhône, me voilà à Grignan; ce n'est pas une affaire que cela. Je serois avec vous sans crainte de vous quitter, puisqu'apparemment je vous ramènerois, qu'il ne seroit point question d'une seconde séparation qui m'ôte la vie; que pour lui, il trouveroit un arrangement mille fois meilleur que l'autre, où il voyoit un voyage d'une longueur ridicule, placé dans le milieu du vôtre, pressée de revenir pour mes affaires et par mon fils, à qui je ne suis pas inutile, avec la douleur de vous quitter encore. Il ne trouva nulle raison à ce premier dessein, et en trouva beaucoup à celui qu'il nous proposoit. Nous écoutâmes ces raisonnements, nous les approuvâmes. Il me dit qu'il vous conseilleroit d'y consentir, et moi je m'y confirme par votre dernière lettre, où vous me faites voir que vous trouveriez fort désagréable que je vous quittasse après avoir été quelque temps avec vous. Je suis persuadée que vous entrerez dans cet arrangement. Pour moi, ce ne sera jamais sans douleur que je verrai reculer le temps et la joie de vous voir; mais ce ne sera jamais aussi sans quelque douceur intérieure que je conserverai de l'espérance. Ce sera sur elle seule que je fonderai toute ma consolation, et par elle que je tâcherai d'apaiser une partie de mon impatience et de ma promptitude naturelle. Mandez-moi comme cela vous paroît, et soyez assurée que la différence ou d'aller en Provence sans avoir une maison ici, ou d'en avoir une toute rangée, où votre appartement soit marqué, fait la plus grande force de nos raisons.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer : mais savez-vous bien que vous irez avec elle? vous continuerez à la haïr. Songez que vous serez toute l'éternité ensemble ; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut. Je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée : c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Mme de la Fayette : M. de la Rochefoucauld y étoit, et moi aussi. La voilà qui entre sans coiffe : elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan ; elle étoit poudrée, bouclée ; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure ; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Mme de la Fayette lui dit : « Vraiment il faut que vous soyez folle ; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complétement ridicule ? » M. de la Rochefoucauld : « Ma mère, ha! par ma foi, mère, nous n'en demeurerons pas là : approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir. » Elle venoit aussi d'être coupée. « Ma foi, ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là ; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel ; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque ; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Mme de Schomberg la vint reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes l'autre jour une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs ; Mmes de la Fayette, de Coulanges, de Méri, la Troche, et moi. On se promena, on parla de vous à plusieurs reprises et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois à Luxembourg ; M. de Longueville y était hier, qui me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement.

J'ai reçu vos gants par le gentilhomme; vous m'accablez de présents; ceux-ci font partie de ma provision pour Bretagne : ils sont excellents. Je vous baise de tout mon cœur, en vous remerciant, ma très-chère petite.

Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres : vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime votre goût. J'approuve fort votre loterie; j'espère que vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, ma bonne; suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point : c'étoit pour mourir; que les dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie.

La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable. Que j'aime vos lettres! Je m'en vais de ce pas à Saint-Germain, et je l'eusse présentée à tous les courtisans. C'étoit à eux que le dessus s'adressoit.

J'ai vu le chevalier, plus beau qu'un héros de roman, digne d'être l'image du premier tome. Il avoit eu son point; j'ai observé qu'il en a toujours quelque nouvelle attaque à la veille des voyages : d'où vient cela? Monsieur le Duc va faire celui de Bourgogne, après avoir reçu le Roi à Chantilly ; je pense qu'il y fera de belles conquêtes. Vous aviez au moins eu une victoire sur M. de Monaco; où avoit-il pris qu'on prononçât...? Nous en savons plus que lui. J'entreprendrai après cela d'apprendre l'italien à notre ambassadeur de Venise. Hélas! à propos, il s'en va, il en est au désespoir.

Je reviens de Saint-Germain avec la d'Arpajon et la d'Uxelles : toute la France y étoit. J'ai vu Gacé, je l'ai tiré à part, et je lui ai demandé de vos nouvelles avec un

plaisir qui surpasse de beaucoup celui d'être à la cour. Il dit que vous êtes belle, que vous êtes gaie, que c'est un plaisir de voir l'intelligence qui est entre vous et M. de Grignan. Il parle même de votre retour. Enfin je ne pouvois le quitter. Il me viendra voir; il a été à la campagne chez son frère, qui a perdu son fils aîné, dont il est affligé.

C'étoit une grande confusion que Saint-Germain. Chacun prenoit congé ou pour aller chez soi ou parce que le Roi s'en va. La Marans a paru ridicule au dernier point : on rioit à son nez de sa coiffure. Elle n'a osé me parler ; elle étoit défaite à plate couture ; elle est achevée d'abîmer par la perte de vos bonnes grâces. On m'a conté d'elle deux histoires un peu épouvantables. Je les supprime pour l'amour de Dieu, et puis ce seroit courir sur le marché d'Adhémar : tant y a, elle me paroît débellée.

Il y a un portrait de vous chez Mme de la Fayette, elle ne lève pas les yeux dessus. Mon fils a congé de venir avec moi en Bretagne pour cinq semaines : cela me fera partir un peu plus tôt que je ne pensois.

Mille personnes m'ont priée de vous faire des baisemains : M. de Montausier, le maréchal de Bellefonds et mille autres. Monsieur le Dauphin m'a donné un baiser pour vous, je vous l'envoie. Adieu, ma très-chère, il est tard; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue. Je vous embrasse, mon cher Grignan, et vous, ma mignonne, plus de mille fois.

---

160. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 24e avril.

Voilà le plus beau temps du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables. C'est le bonheur du

Roi, il y a longtemps que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de Monsieur le Prince, qui a pris ses mesures à Chantilly pour l'été et le printemps; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, qui vous fera une relation à son retour; pour moi, j'en attends une petite ce soir, que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *Bavardin;* je ferai mon paquet au faubourg. Si l'on dit, ma bonne, que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau temps, on aura raison : j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre.

Vous ne me parlez point assez de vous : j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies; je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne sont plus bonnes depuis que vous ne m'aidez plus : vous m'en inspirez, et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux de quelques jours; on trouve bien de la constance. Ce qui est plaisant, c'est que je sentirai que je n'en aurai point pour vous dire adieu d'ici en partant pour la Bretagne; vous serez mon adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies; mais on voit clair au travers de mes paroles, et je ne veux mettre aucun voile au-devant des sentiments que j'ai pour vous. Je serai donc touchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cents lieues de vous : il faut que je sois à trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisième centaine : c'est trop, cela me serre le cœur.

L'abbé Têtu entra hier chez Mme de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amies éloignées. Je lui parlai de mon voyage ; ma bonne,

il ne changea point de ton, et d'un visage riant : « Eh bien ! Madame, me dit-il, nous nous reverrons. » Cela n'est point plaisant à écrire, mais il le fut à entendre ; nous en rîmes fort ; enfin ce fut là son unique pensée : il passa légèrement sur toute mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, et je m'en sers moi-même intérieurement en songeant à vous ; mais ce n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté pour me faire une robe de chambre une étoffe comme votre dernière jupe ; elle est admirable : il y a un peu de vert, mais le violet domine ; en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit de l'air d'une impénitence finale. Le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été une volonté déterminée qui m'a paru contre les bonnes mœurs ; je me suis jetée dans le taffetas blanc. Ma dépense est petite : je méprise la Bretagne, et n'en veux faire que pour la Provence, pour soutenir la dignité de merveille entre deux âges, où vous m'avez élevée.

Mme de Ludres me dit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain ; il n'y avoit nulle distraction ; elle vous aime aussi : *Ah ! pour matame te Grignan, elle est atorable.* Mme de Beringhen étoit justement auprès de Ludres, qui l'effaçoit un peu ; c'est quelque chose d'extraordinaire à mes yeux que sa face. Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. le Premier : « Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs plaisantes mais inlisibles lettres. » Il m'en a dit des morceaux, nous devons prendre un jour pour les lire tout entières.

Votre enfant est aimable ; elle a une nourrice parfaite ; elle devient fort bien fontaine : fontaine de lait, ce n'est pas fontaine de cristal.

M. de Salins a chassé un portier : je ne sais ce qu'on dit ; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plats d'épée, *et l'on se tait du reste ;* on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres ; enfin je n'en dis rien : on ne m'accusera pas de parler ; pour moi, je me sais taire, Dieu merci ! Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma très-chère aimable et très-chère mignonne, je vous aime au delà de ce qu'on peut imaginer. Tantôt je vous manderai des nouvelles en fermant mon paquet.

A Paris, ce vendredi au soir, 24e avril (chez M. de la Rochefoucauld).

Je fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le Roi arriva hier au soir à Chantilly. Il courut un cerf au clair de la lune ; les lanternes firent des merveilles ; le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande : c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître d'hôtel de M. Foucquet, qui l'étoit présentement de Monsieur le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de soutenir tout le soin d'un État ; cet homme donc que je connoissois, voyant à huit heures, ce matin, que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu souffrir l'affront qu'il a vu qui l'alloit accabler, et en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terrible accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être ensuite arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement : je pense que vous trouverez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait

été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M. de Menars épouse Mlle de la Grange Neuville. Je ne sais comme j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

---

161. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce dimanche 26e avril.

Il est dimanche 26e avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ceci n'est pas une lettre, c'est une relation que vient de me faire Moreuil, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé : voici l'affaire en détail. Le Roi arriva jeudi au soir; la chasse, les lanternes, le clair de la lune, la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa : il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners où l'on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Ce rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusque dans sa chambre, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du Roi. » Il lui dit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit Monsieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » La nuit vient : le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en

va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demanda: « Est-ce là tout? » Il lui dit: « Oui, Monsieur. » Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Il attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent point; sa tête s'échauffoit, il croit qu'il n'aura point d'autre marée; il trouve Gourville, et lui dit : « Monsieur, je ne survivrai pas à cet affront-ci; j'ai de l'honneur et de la réputation à perdre. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels : il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre; on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang; on court à Monsieur le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura : c'étoit sur Vatel que rouloit tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi fort tristement: on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur en sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne se point charger de tout le reste. Il jura qu'il ne souffriroit plus que Monsieur le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâche de réparer la perte de Vatel; elle le fut : on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, on fit encore de même; et le soir, le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé un *media-noche;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que m'a dit Moreuil, pour vous mander. Je jette mon bonnet

lettres, comme on vouloit lui faire croire pour l'animer; qu'elle les lui avoit rendues; que c'étoit une vilaine trahison et basse et indigne d'un homme de qualité, et que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié figue et moitié raisin, moitié par adresse, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose. Cela est un peu de la Visionnaire de la comédie; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ces folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Il approuva ce que je lui dis l'autre jour, que mon fils n'étoit point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit *tôpe* à tout. Nous sommes très-bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité, qui m'attire de si vilaines confidences, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie que je le redresse : je le fais comme une amie. Il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines : s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmènerai. Voilà bien des folies; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Vous me parlez très-tendrement et très-obligeamment du voyage de Provence. Soyez assurée une bonne fois que l'abbé et moi, nous le souhaitons, et que c'est une des plus agréables espérances que nous puissions avoir. Il est question de le placer à propos et pour vous et pour nous. Notre d'Hacqueville nous disoit l'autre jour, en nous entendant parler de notre pérégrination de Bretagne en Provence, qu'il ne nous conseilloit point d'y aller cette an-

née ; que nous allassions en Bretagne ; que nous y fissions toutes nos affaires ; que nous revinssions ici à la Toussaint revoir un peu mon fils, et ma petite d'Adhémar que je commence à aimer ; que nous changeassions de maison, c'est-à-dire moi ; que je m'établisse dans un lieu où je vous puisse ramener ; et que vers le printemps je m'en allasse en Bourgogne, où j'ai mille affaires, et de là en Provence : Chalon, la Saône, Lyon, le Rhône, me voilà à Grignan ; ce n'est pas une affaire que cela. Je serois avec vous sans crainte de vous quitter, puisqu'apparemment je vous ramènerois, qu'il ne seroit point question d'une seconde séparation qui m'ôte la vie ; que pour lui, il trouveroit un arrangement mille fois meilleur que l'autre, où il voyoit un voyage d'une longueur ridicule, placé dans le milieu du vôtre, pressée de revenir pour mes affaires et par mon fils, à qui je ne suis pas inutile, avec la douleur de vous quitter encore. Il ne trouva nulle raison à ce premier dessein, et en trouva beaucoup à celui qu'il nous proposoit. Nous écoutâmes ces raisonnements, nous les approuvâmes. Il me dit qu'il vous conseilleroit d'y consentir, et moi je m'y confirme par votre dernière lettre, où vous me faites voir que vous trouveriez fort désagréable que je vous quittasse après avoir été quelque temps avec vous. Je suis persuadée que vous entrerez dans cet arrangement. Pour moi, ce ne sera jamais sans douleur que je verrai reculer le temps et la joie de vous voir ; mais ce ne sera jamais aussi sans quelque douceur intérieure que je conserverai de l'espérance. Ce sera sur elle seule que je fonderai toute ma consolation, et par elle que je tâcherai d'apaiser une partie de mon impatience et de ma promptitude naturelle. Mandez-moi comme cela vous paroît, et soyez assurée que la différence ou d'aller en Provence sans avoir une maison ici, ou d'en avoir une toute rangée, où votre appartement soit marqué, fait la plus grande force de nos raisons.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer; mais savez-vous bien que vous irez avec elle? vous continuerez à la haïr. Songez que vous serez toute l'éternité ensemble; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut. Je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée : c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Mme de la Fayette; M. de la Rochefoucauld y étoit, et moi aussi. La voilà qui entre sans coiffe : elle venoit d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan; elle étoit poudrée, bouclée; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure; elle étoit décontenancée, sentant bien qu'elle alloit être improuvée. Mme de la Fayette lui dit : « Vraiment il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complétement ridicule? » M. de la Rochefoucauld : « Ma mère, ha! par ma foi, mère, nous n'en demeurerons pas là : approchez un peu, ma mère, que je voie si vous êtes comme votre sœur que je viens de voir. » Elle venoit aussi d'être coupée. « Ma foi, ma mère, vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel; pour moi, je riois sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que Mme de Schomberg la vint reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes l'autre jour une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs; Mmes de la Fayette, de Coulanges, de Méri, la Troche, et moi. On se promena, on parla de vous à plusieurs reprises et en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois à Luxembourg; M. de Longueville y était hier, qui me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucauld, il vous aime très-tendrement.

J'ai reçu vos gants par le gentilhomme ; vous m'accablez de présents ; ceux-ci font partie de ma provision pour Bretagne : ils sont excellents. Je vous baise de tout mon cœur, en vous remerciant, ma très-chère petite.

Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres : vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs ; et pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime votre goût. J'approuve fort votre loterie ; j'espère que vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, ma bonne ; suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point : c'étoit pour mourir ; que les dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie.

La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable. Que j'aime vos lettres! Je m'en vais de ce pas à Saint-Germain, et je l'eusse présentée à tous les courtisans. C'étoit à eux que le dessus s'adressoit.

J'ai vu le chevalier, plus beau qu'un héros de roman, digne d'être l'image du premier tome. Il avoit eu son point ; j'ai observé qu'il en a toujours quelque nouvelle attaque à la veille des voyages : d'où vient cela? Monsieur le Duc va faire celui de Bourgogne, après avoir reçu le Roi à Chantilly ; je pense qu'il y fera de belles conquêtes. Vous aviez au moins eu une victoire sur M. de Monaco ; où avoit-il pris qu'on prononçât...? Nous en savons plus que lui. J'entreprendrai après cela d'apprendre l'italien à notre ambassadeur de Venise. Hélas! à propos, il s'en va, il en est au désespoir.

Je reviens de Saint-Germain avec la d'Arpajon et la d'Uxelles : toute la France y étoit. J'ai vu Gacé, je l'ai tiré à part, et je lui ai demandé de vos nouvelles avec un

plaisir qui surpasse de beaucoup celui d'être à la cour. Il dit que vous êtes belle, que vous êtes gaie, que c'est un plaisir de voir l'intelligence qui est entre vous et M. de Grignan. Il parle même de votre retour. Enfin je ne pouvois le quitter. Il me viendra voir; il a été à la campagne chez son frère, qui a perdu son fils aîné, dont il est affligé.

C'étoit une grande confusion que Saint-Germain. Chacun prenoit congé ou pour aller chez soi ou parce que le Roi s'en va. La Marans a paru ridicule au dernier point : on rioit à son nez de sa coiffure. Elle n'a osé me parler ; elle étoit défaite à plate couture ; elle est achevée d'abîmer par la perte de vos bonnes grâces. On m'a conté d'elle deux histoires un peu épouvantables. Je les supprime pour l'amour de Dieu, et puis ce seroit courir sur le marché d'Adhémar : tant y a, elle me paroît débellée.

Il y a un portrait de vous chez Mme de la Fayette, elle ne lève pas les yeux dessus. Mon fils a congé de venir avec moi en Bretagne pour cinq semaines : cela me fera partir un peu plus tôt que je ne pensois.

Mille personnes m'ont priée de vous faire des baisemains : M. de Montausier, le maréchal de Bellefonds et mille autres. Monsieur le Dauphin m'a donné un baiser pour vous, je vous l'envoie. Adieu, ma très-chère, il est tard ; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue. Je vous embrasse, mon cher Grignan, et vous, ma mignonne, plus de mille fois.

---

160. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 24e avril.

Voilà le plus beau temps du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables. C'est le bonheur du

Roi, il y a longtemps que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de Monsieur le Prince, qui a pris ses mesures à Chantilly pour l'été et le printemps; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, qui vous fera une relation à son retour; pour moi, j'en attends une petite ce soir, que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *Bavardin;* je ferai mon paquet au faubourg. Si l'on dit, ma bonne, que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau temps, on aura raison : j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre.

Vous ne me parlez point assez de vous : j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies; je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne sont plus bonnes depuis que vous ne m'aidez plus : vous m'en inspirez, et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux de quelques jours; on trouve bien de la constance. Ce qui est plaisant, c'est que je sentirai que je n'en aurai point pour vous dire adieu d'ici en partant pour la Bretagne; vous serez mon adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies; mais on voit clair au travers de mes paroles, et je ne veux mettre aucun voile au-devant des sentiments que j'ai pour vous. Je serai donc touchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cents lieues de vous : il faut que je sois à trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisième centaine : c'est trop, cela me serre le cœur.

L'abbé Têtu entra hier chez Mme de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amies éloignées. Je lui parlai de mon voyage ; ma bonne,

il ne changea point de ton, et d'un visage riant : « Eh bien ! Madame, me dit-il, nous nous reverrons. » Cela n'est point plaisant à écrire, mais il le fut à entendre ; nous en rîmes fort ; enfin ce fut là son unique pensée : il passa légèrement sur toute mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, et je m'en sers moi-même intérieurement en songeant à vous ; mais ce n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté pour me faire une robe de chambre une étoffe comme votre dernière jupe ; elle est admirable : il y a un peu de vert, mais le violet domine ; en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit de l'air d'une impénitence finale. Le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été une volonté déterminée qui m'a paru contre les bonnes mœurs ; je me suis jetée dans le taffetas blanc. Ma dépense est petite : je méprise la Bretagne, et n'en veux faire que pour la Provence, pour soutenir la dignité de merveille entre deux âges, où vous m'avez élevée.

Mme de Ludres me dit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain ; il n'y avoit nulle distraction ; elle vous aime aussi : *Ah! pour matame te Grignan, elle est atorable.* Mme de Beringhen étoit justement auprès de Ludres, qui l'effaçoit un peu ; c'est quelque chose d'extraordinaire à mes yeux que sa face. Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. le Premier : « Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs plaisantes mais inlisibles lettres. » Il m'en a dit des morceaux, nous devons prendre un jour pour les lire tout entières.

Votre enfant est aimable ; elle a une nourrice parfaite ; elle devient fort bien fontaine : fontaine de lait, ce n'est pas fontaine de cristal.

M. de Salins a chassé un portier : je ne sais ce qu'on dit ; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plats d'épée, *et l'on se tait du reste ;* on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres ; enfin je n'en dis rien : on ne m'accusera pas de parler ; pour moi, je me sais taire, Dieu merci ! Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma très-chère aimable et très-chère mignonne, je vous aime au delà de ce qu'on peut imaginer. Tantôt je vous manderai des nouvelles en fermant mon paquet.

A Paris, ce vendredi au soir, 24e avril (chez M. de la Rochefoucauld).

Je fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le Roi arriva hier au soir à Chantilly. Il courut un cerf au clair de la lune ; les lanternes firent des merveilles ; le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande : c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître d'hôtel de M. Foucquet, qui l'étoit présentement de Monsieur le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de soutenir tout le soin d'un État ; cet homme donc que je connoissois, voyant à huit heures, ce matin, que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu souffrir l'affront qu'il a vu qui l'alloit accabler, et en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terrible accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être ensuite arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement : je pense que vous trouverez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait

été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

M. de Menars épouse Mlle de la Grange Neuville. Je ne sais comme j'ai le courage de vous parler d'autre chose que de Vatel.

---

161. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce dimanche 26ᵉ avril.

Il est dimanche 26ᵉ avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ceci n'est pas une lettre, c'est une relation que vient de me faire Moreuil, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé : voici l'affaire en détail. Le Roi arriva jeudi au soir; la chasse, les lanternes, le clair de la lune, la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa : il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs diners où l'on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Ce rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusque dans sa chambre, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du Roi. » Il lui dit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit Monsieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » La nuit vient : le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en

va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demanda: « Est-ce là tout? » Il lui dit: « Oui, Monsieur. » Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Il attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent point; sa tête s'échauffoit, il croit qu'il n'aura point d'autre marée; il trouve Gourville, et lui dit : « Monsieur, je ne survivrai pas à cet affront-ci; j'ai de l'honneur et de la réputation à perdre. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels : il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre; on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang; on court à Monsieur le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura : c'étoit sur Vatel que rouloit tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi fort tristement: on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur en sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne se point charger de tout le reste. Il jura qu'il ne souffriroit plus que Monsieur le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâche de réparer la perte de Vatel; elle le fut : on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit samedi, on fit encore de même; et le soir, le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé un *media-noche;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que m'a dit Moreuil, pour vous mander. Je jette mon bonnet

par-dessus le moulin, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours. Voilà bien des détails, mais parce que je les aimerois en pareille occasion, je vous les mande.

---

162. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Commencée à Paris, le lundi 27e avril.

J'ai très-mauvaise opinion de vos langueurs; je suis du nombre des méchantes langues, et je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois; mais, ma chère enfant, si ce malheur se confirme, ayez soin de vous; ne vous ébranlez point dans ces commencements par votre voyage de Marseille : laissez un peu établir les choses; songez à votre délicatesse, et que ce n'est qu'à force de vous être conservée que vous avez été jusqu'au bout. Je suis déjà bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce. Si vous êtes grosse, comptez que je n'ai plus aucun dessein que de faire ce que vous voudrez; je ferai ma règle de vos desirs, et laisserai tout autre arrangement et toute autre considération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie; il est présentement en quelque repos. Il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est un ami. Il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avoit cinq ou six hommes; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyoient possesseur; elle connut leurs pensées, et leur dit : « Messieurs, vous vous damnez, si vous croyez qu'il y ait du mal entre nous; je vous assure que nous sommes comme frère et sœur. » Il est vrai qu'il est comme fricassé; je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai retrouver la santé de son corps et de son âme : nous mé-

nageons, la Mousse et moi, de lui faire faire une bonne confession.

M. et Mme de Villars et la petite Saint-Géran sortent d'ici, et vous font mille et mille amitiés. Ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles, et faisant l'honneur du logis : ce logis qui me fait tant songer à vous, où vous étiez il y a un an comme prisonnière ; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut louer. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles, avec Mme la maréchale d'Humières, Mmes d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond et Martin. Vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincèrement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi ; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit ni pour le jour.

A Livry, ce mercredi 29e avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait hier, ma chère bonne, un fort joli voyage. Je partis assez matin de Paris ; j'allai dîner à Pompone ; j'y trouvai notre bonhomme qui m'attendoit ; je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, et plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement ; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point songer à me convertir ; que j'étois une jolie païenne ; que je faisois de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si

fortement que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai. Le rossignol, le coucou, la fauvette,

Dans nos forêts ont ouvert le printemps.

Je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées; mais je ne veux plus vous en parler. Ce matin on m'a apporté vos lettres du 4e de ce mois : qu'elles viennent de loin quand elles arrivent à Paris! J'ai destiné une partie de cet après-dîner à vous écrire dans ce jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma bonne, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des galériens : je devois aller avec eux vous trouver, au lieu de ne songer qu'à vous écrire; je m'en fais des reproches à moi-même. Que vous eussiez été agréablement surprise à Marseille de me trouver en si bonne compagnie! Mais vous y allez donc en litière? quelle fantaisie! J'ai vu que vous ne les aimiez que quand elles étoient arrêtées : vous êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des médisants : tout l'honneur que je vous puis faire, est de croire que jamais vous ne vous fussiez servie de cette voiture, si vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan fût demeuré dans sa Provence. Que je suis fâchée de ce malheur! Conservez-vous, ma très-chère; songez que la Guisarde beauté ayant voulu se prévaloir d'une heureuse couche, s'est blessée rudement, et qu'elle a été trois jours prête à mourir : voilà un bel exemple. Mme de la Fayette craint toujours pour votre vie. Elle vous cède sans contestation la première place auprès de moi à cause de vos perfections; quand elle est douce, elle dit que ce

n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé : cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi; la Troche s'en meurt. Je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai bien troublée dans la mienne par les états, qui me viendront tourmenter à Vitré sur la fin du mois de juillet; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Vous souhaitez, ma bonne, que le temps marche pour nous revoir; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée : il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie, et quoiqu'il ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il ne laisse pas de m'avoir ôté mille petits agréments, qui ne laissent que trop de marques de son passage.

Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille? En vérité, il y en a de bien transportants. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions l'autre jour ravis chez M. de la Rochefoucauld. Nous apprîmes par cœur celle *du Singe et du Chat :*

D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat;
Ils n'y craignoient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point à ceux du voisinage :
Bertrand déroboit tout; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et *la Citrouille*, et *le Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles : c'est le loisir de Livry qui vous tue.

Vous avez écrit un billet admirable à Brancas; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier : c'étoit une rapsodie assez bonne; il nous la lut à Mme de Coulanges et à moi. Je lui dis : « Envoyez-le-moi donc tout achevé pour mercredi. » Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous le vissiez; que cela étoit trop sot et misérable. « Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lu. — Tant y a que je ne veux pas qu'elle le lise. » Jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la première des enquêtes; c'étoit à la seconde qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès.

Ma chère enfant, que dites-vous de l'infinité de ma lettre? Si je voulois, j'écrirois jusqu'à demain. Conservez-vous, ma chère bonne, c'est ma ritournelle continuelle; ne tombez point; gardez quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à la petite une nourrice comme du temps de François Ier, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je ne vous aille point voir cette année? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous; mais votre litière me redérange tout : le moyen de ne pas courir dès cette année, si vous le souhaitez un peu? Hélas! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vous êtes adorée présentement en Provence, et à Paris, à la cour, et à Livry. Enfin, ma bonne, il faut bien que vous soyez ingrate : le moyen de rendre tout cela? Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserois ce fripon de Grignan, si je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

---

163. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er mai.

Je gardois votre secret comme si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus depuis que Valcroissant l'a mandé à Mlle de Scudéry, en se louant de vos honnêtetés, et disant qu'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille? Mais n'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver et ne voulez-vous pas bien, ma bonne, que je sois un peu en peine de vous? Il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez Mme de Villars avec M. de Vindisgrats, deux autres de son pays, M. et Mme de Schomberg, M. et Mme de Béthune : *la plupart des amants* étoient *des Allemands*, comme vous voyez. M. de Schomberg est un des plus aimables maris du monde, sans compter que c'est un héros. Il a l'esprit aisé, une intelligence dont on lui sait un gré nompareil; sa femme l'adore; mais, parce qu'il ne faut pas être heureuse en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla de vous, on vous loua jusqu'au ciel, et ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgrats se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez, il y a six ans, d'un comte de Dietrichstein, qu'il ressembloit à M. de Beaufort, hormis qu'il parloit mieux françois. Nous trouvâmes plaisant qu'il avoit retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre esprit : il vous a vue chez la Reine quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre Mme de Béthune est encore grosse, du troisième; elle me fait grand'pitié. On craint que la princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les jours ici de quoi exercer mes beaux sentiments. Mme de Coulanges vint le soir; nous allâmes

aux Tuileries; nous y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris, qui n'y sera pas encore longtemps, et de plus M. de Saint-Ruth : quel homme, bon Dieu! et que le désagrément de sa physionomie donne de grandes idées de ses autres mérites! Mais comment pourrois-je vous dire les tendrèsses, les amitiés, les remerciements de M. de la Rochefoucauld, de Segrais, de Mme de la Fayette, avec qui je passai le soir, et à qui je fis voir une partie de votre lettre? Il y avoit tant de choses pour eux, que je vous aurois fait tort en toute manière de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire une autre fois tout bas à Mme de la Fayette; car notre conversation d'hier roula sur d'autres discours plus agréables pour vous. Langlade survint, qui s'en va à Bourbon; nous voulons qu'il vous aille voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chansons de Blot; elles ont le diable au corps, et c'est dommage qu'il y ait tant d'esprit. Il nous conta aussi qu'il venoit de voir une mère de Normandie qui, lui parlant d'un fils abbé qu'elle a, lui avoit dit qu'il avoit le dessein d'étudier, et qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous souvient-il du bon mot du comédien que je vous ai mandé? Il l'a mis dans un recueil qu'il fait de tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre; mais cela n'est point encore démêlé. On ne sait rien de l'arrivée du Roi à Dunkerque. Mme de Richelieu a gagné un procès contre Mme d'Aiguillon. Monsieur le Duc est parti pour la Bourgogne; le maréchal d'Albret pour son gouvernement. Monsieur le Prince a suivi le Roi. Vous voyez bien par ces lanterneries qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Bavardin* : ils sont allés se promener à Versailles.

Mme de Verneuil a été très-malade à Verneuil. La d'Escars a eu une manière d'apoplexie, qui a fait grand'-

peur à elle et à toutes celles qui se portent trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas : « Il fera réponse à la Grignan. » Père Ytier vous salue très-révérencieusement. Je suis en colère contre M. de Grignan, sans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frère est au-dessous de la définition ; il est vrai qu'il ne se connoît pas lui-même, ni les autres encore moins. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je vous aime avec une tendresse infinie; jamais il ne s'est vu un attachement si naturel et si tendre que celui que j'ai pour vous.

---

164. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6e mai.

Je vous prie, ma bonne, ne donnons point désormais à l'absence le mérite d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand elle auroit part à cette dernière chose, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyois tous les jours, vous, ma bonne, qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux ; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié : il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses, et quoi que M. de Grignan dise, c'est une folie ; je veux plutôt croire que le temps est venu que ces deux choses marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes les injustices passées, puisque vous voulez les nommer ainsi. Après tout, combien de bons moments que je ne puis assez regretter, et que je regrette aussi avec des larmes et des tendresses qui ne peuvent jamais finir ! Ce discours même n'est pas bon pour mes yeux, qui sont

d'une foiblesse étrange; et je me sens dans une disposition qui m'oblige à finir cet endroit. Il faut pourtant que je vous dise encore que je regarde le temps où je vous verrai comme le seul que je désire à présent, et qui peut m'être agréable dans la vie. Dans cette pensée vous devez croire que pour mon intérêt et pour diminuer toutes mes inquiétudes, qui vont être augmentées jusqu'à devenir insupportables, je ne trouverois aucun trajet qui ne fût court; mais j'ai de grandes conversations avec d'Hacqueville; nous voyons ensemble d'autres intérêts, et les miens le cèdent à ceux-là. Il est témoin de tous mes sentiments; il voit mon cœur sur votre sujet : c'est lui qui se charge de vous les faire entendre, et de vous mander ce que nous résolvons. Dans cette vue, c'est lui qui veut que j'avale toute l'amertume d'être loin de vous plutôt que de ne pas faire un voyage qui vous soit utile. Je cède à toutes ces raisons, et je crois ne pouvoir m'égarer avec un si bon guide.

Parlons de votre santé; est-il possible que le carrosse ne vous fasse point de mal? N'y allez point longtemps de suite; reposez-vous souvent. Je vis hier Mme de Guise; elle me chargea de vous faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrémité, Mme Robinet n'y voyant plus goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa première couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de se pouvoir remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une couche avancée, qui est très-souvent mortelle. Je lui promis de vous donner toutes ces instructions pour quand vous en auriez besoin, et de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'âme et le corps de son enfant. Je m'acquitte exactement de cette commission, dans l'espérance qu'elle vous sera utile. Je vous conjure, mon enfant, d'avoir un soin extrême de votre santé : vous n'avez que cela à faire.

Votre Monsieur, qui dépeint mon esprit juste et carré, composé, étudié, l'a très-bien *dévidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, et vous ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me louoit si bien ; je voudrois au moins avoir été derrière la tapisserie. Je vous remercie, ma bonne, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Brosse : c'est une belle chose qu'une vieille lettre ; il y a longtemps que je les trouve encore pires que les vieilles gens : tout ce qui est dedans est une vraie radoterie. Vous êtes bien en peine de ce rhume. Ce fut aussi dans cette lettre-là que je voulus vous en parler.

Il est vrai que j'aime votre fille ; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie; il n'y a ni en vous ni en moi de quoi la pouvoir composer. C'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus de sujet que M. de Grignan. Hélas! quand on trouve en son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourroit-on donner de la jalousie à la jalousie même? Ne parlons point de cette passion; je la déteste : quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable, les effets en sont trop cruels et trop haïssables.

Je vous prie de ne point faire des songes si tristes de moi : cela vous émeut et vous trouble. Hélas! ma bonne, je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma vie et sur ma santé; vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine. J'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires; je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette occupation, et à toute la joie, et à toute la douceur, à tous les égarements, et à toutes les mortelles inquiétudes, et enfin à tous les sentiments que cette passion me pourra donner.

Je vous enverrai des mémoires pour la fondation ; vous

avez raison de ne la point encore prendre légèrement. Je vous remercie du soin que vous aurez de cela.

Mme de Verneuil a été très-mal à Verneuil de sa néphrétique. Elle est accouchée d'un enfant que l'on a nommé Pierre, car ce n'est pas Pierrot, tant il étoit gros. Faites-lui des compliments par l'abbé.

Mon royaume commence à n'être plus de ce monde. Nous trouvâmes l'autre jour aux Tuileries Mme d'Aumont et Mme de Ventadour. La première nous parut d'une incivilité parfaite en répondant comme une reine aux compliments que nous lui faisions sur sa couche, en lui disant que nous avions été à sa porte ; pour l'autre, elle nous parut d'une sottise si complète, que je plaignis M. de Ventadour, et je trouvai que c'étoit lui qui étoit mal marié. Que toutes les jeunes femmes sont sottes, plus ou moins ! je n'en connois qu'une au monde ; eh bon Dieu ! qu'elle est loin !

Je me jette à corps perdu dans la bagatelle pour me dissiper. Quand je m'abandonne à parler tendrement je ne finis point et je m'en trouve mal. J'ai vu Gacé ; j'ai dîné avec lui chez Mme d'Arpajon. J'ai pris un plaisir extrême à le faire parler de vous. Il m'a dit que M. de Grignan lui avoit parlé d'une espèce de grossesse qui commençoit à se faire espérer ; il m'a dit que vous étiez belle, gaie, aimable, que vous m'aimiez, enfin jusqu'à vos moindres actions. Je me suis tout fait expliquer. Au reste, ma bonne, vous n'êtes pas seule qui aimez votre mère. Mme de Soubise écrit ici des lettres qui surpassent sa capacité ordinaire. Elle sait que Mme de la Troche a eu soin de divertir et de consoler sa mère ; elle l'en a remerciée par une lettre d'une manière qui m'a surprise. Mme de Rohan m'a bien fait souvenir d'une partie de mes douleurs dans la séparation de sa fille. Elle croit qu'elle est grosse : c'est un paquet bien commode dans un voyage de la cour.

Mais, ma bonne, pourquoi avez-vous été à Marseille? Monsieur de Marseille mande ici qu'il y a de la petite vérole : puis-je avoir un moment de repos que je ne sache comme vous vous portez? De plus, on vous aura tiré du canon qui vous aura émue : cela est très-dangereux. On dit que de Biez accoucha l'autre jour d'un coup de pistolet, qu'on tira dans la rue. Vous aurez été dans des galères, vous aurez passé sur des petits ponts, le pied peut vous avoir glissé, vous serez tombée : voilà les horreurs de la séparation; on est à la merci de toutes ces pensées; on peut croire sans folie que tout ce qui est possible peut arriver : toutes les tristesses des tempéraments sont des pressentiments, tous les songes sont des présages, toutes les prévoyances sont des avertissements; enfin c'est une douleur sans fin.

Je ne suis point encore partie; vous vous moquez : je ne suis qu'à deux cents lieues de vous. Je partirai entre ci et la Pentecôte; je la passerai ou à Chartres, ou à Malicorne; mais sûrement point à Paris. Je serois partie plus tôt; mais mon fils m'a arrêtée pour savoir s'il viendroit avec moi. Enfin il y vient, et nous attendons les chevaux qu'il fait venir de Lorraine. Ils arriveront aujourd'hui, et je pars la semaine qui vient. Vous êtes aimable d'entrer comme vous faites dans la tristesse de mon voyage; elle ne sera pas médiocre de l'esprit dont je suis. Vous voudriez quitter votre splendeur pour être une simple bergère auprès de moi dans mes grandes allées. Hélas! je le crois, pour quelques heures seulement. Vous pouvez penser combien de souvenirs de vous entre la Mousse et moi, et combien de millions de choses nous en feront souvenir, sans compter cette pensée habituelle qui ne me quitte jamais. Il est vrai que je n'aurai point Hébert; j'en suis fâchée, mais il faut se résoudre à tout : il est revenu de Chantilly, il est désespéré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup; Gourville l'a mis à l'hôtel de Condé

pour faire cette petite charge dont je vous ai parlé. M. de la Rochefoucauld dit qu'il prend des liaisons avec Hébert, dans la pensée que c'est un homme qui commence une grande fortune : à cela je lui réponds que mes laquais ne sont pas si heureux que les siens. Ce duc vous aime, et m'a assurée qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Mme de la Fayette me prie toujours de vous dire mille choses pour elle : je ne sais si je m'en acquitte bien. Ne m'écrivez, ma chère bonne, qu'autant que cela ne fera point de mal à votre santé, et que cela soit toujours de l'état où vous êtes. Répondez moins à mes lettres et me parlez de vous : plus je serai en Bretagne, plus j'aurai besoin de cette consolation ; ne m'expédiez point là-dessus, et si vous ne le pouvez, faites écrire la petite Deville, et empêchez-la de donner dans la *justice de croire*, et dans les *respectueux attachements*. Quelle me parle de vous, et quoi encore? de vous et toujours de vous.

Vous êtes plaisante avec vos remerciements. Enfin vous êtes au point de faire des présents des gazettes de Hollande et des lettres que je vous écris : c'est être avide de reconnoissances comme vous l'étiez il y a un an de désespoirs.

Ne jetez pas si loin les livres de la Fontaine. Il y a des fables qui vous raviront, et des contes qui vous charmeront : la fin *des Oies de frère Philippe*, *les Remois*, *le petit Chien*, tout cela est très-joli; il n'y a que ce qui n'est point de ce style qui est plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. Il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a de conter.

Brancas est triste à mourir; sa fille partit hier avec son mari pour le Languedoc; sa femme pour Bourbon. Il est

seul et tellement extravagué que nous ne cessons d'en rire, M. de Coulanges et moi.

Monsieur de Marseille a mandé à l'abbé de Pontcarré que vous étiez grosse : j'ai fait assez longtemps mon devoir de cacher ce malheur; mais enfin l'on se moque de moi.

Pour votre coiffure, elle doit ressembler à celle d'un petit garçon. La raie qui est poussée jusqu'au milieu de la tête est tournée jusqu'au-dessus des oreilles. Tout cela est coupé et tourné en grosses boucles qui viennent au-dessous des oreilles. On met un nœud entre le rond et ce coin qui est de chaque côté; il y a des boucles sur la tête. Cela est jeune et joli, cela est peigné, quelquefois un peu tapé, bouclé, chiffonné, taponné, et toujours selon que cela sied au visage. Mme de Brissac et Mme de Saint-Géran, qui n'ont pas encore voulu faire couper leurs cheveux, me paroissent mal, tant la mode m'a corrompue. Quand on est bien coiffée de cette manière, on est fort bien. Quoique ce ne soit pas une coiffure réglée, elle l'est pourtant assez pour qu'il n'y en ait point d'autre pour les jours de la plus grande cérémonie. Écrivez à Mlle du Gué qu'elle vous envoie une poupée que M. de Coulanges lui a envoyée. Vous verrez par là comme cela se fait.

Votre fille embellit tous les jours. Je vous manderai vendredi sa destinée pour cet été, et, s'il se peut, celle de votre appartement que jusques ici tout le monde admire et que personne ne loue.

J'embrasse mille fois M. de Grignan, malgré toutes ses iniquités; je le conjure au moins que, *puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines*, c'est-à-dire qu'il ait un soin extrême de votre santé, qu'il soit le maître là-dessus, comme vous devez être la maîtresse sur tout le reste.

Je crains votre voyage de Marseille. Si Bandol est avec

vous, faites-lui mes compliments. Guitaut m'a montré votre lettre : vous écrivez délicieusement. On se plaît à les lire comme à se promener dans un beau jardin. M. d'Harouys vous adore. Il est plus loin d'être fâché contre vous que cette épingle qui étoit à Marseille n'étoit loin de celle qui étoit à Vitré. Jugez par là combien il vous aime; car je m'en souviens, cet éloignement nous faisoit trembler. Hélas! nous y voilà; je ne suis point trompée dans ce qu'il me fait souffrir. Mon oncle l'abbé a vu ce matin ce d'Harouys. Vous pouvez disposer de tout son bien, et c'est pour cela que vous avez très-bien fait de lui renvoyer honnêtement sa lettre de crédit. Adieu, ma bonne, je vous baise et je vous embrasse.

---

165. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8e mai.

Me voilà encore, et je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine, pour mener ou pour ne mener pas mon fils, fait toute la mienne, et me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup plus encore de votre santé : votre voyage de Marseille me trouble; l'air de la petite vérole et le bruit des canons me donnent une inquiétude qui n'est que trop juste. Si je ne vais point m'en soulager par être auprès de vous, vous me serez bien plus obligée, ma fille, que si je traversois la France. L'état où je suis, et où je vais être, est dur à soutenir; et rien ne seroit capable de m'arrêter que les raisons que vous savez, et dont nous sommes en confidence, notre cher ami et moi. Je sens quelque consolation de l'avoir pour témoin de tous mes sentiments, non pas que j'en aie besoin auprès de vous, mais j'aime à mettre mes sentiments les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

Je fus hier longtemps chez Mme du Puy-du-Fou. Sérieusement elle vous aime, et vous lui êtes obligée des soins et des prévoyances qu'elle a pour vous. Son cœur n'en sait pas davantage; mais dans cette étendue elle fait parfaitement bien. L'abbé est ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ses soins, dès le moment que vous songez à mettre la règle dans votre maison. Ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point. Il n'est pas question de suivre toujours les beaux sentiments; il faut avoir pitié de soi, et avoir de la générosité pour soi-même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencements, et amusez-vous à vous conserver, et à bien conduire vos affaires. J'espère que le voyage de notre abbé, en quelque temps que ce soit, ne vous sera pas inutile. Adieu, ma très-chère; j'attends avec des impatiences vives des nouvelles de votre santé et de votre voyage.

---

166. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 13e mai.

Je reçois votre lettre de Marseille, ma chère bonne; jamais une relation ne m'a tant amusée. Je lisois avec plaisir et avec attention (je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement) : je lisois donc votre lettre vite, par impatience, et je m'arrêtois tout court, pour ne la pas dévorer si promptement; je la voyois finir avec douleur, et douleur de toute manière; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais que le souhaiter. Ne m'en ôtez pas, ma chère bonne, ni à vous-même, du moins l'espérance. Pour moi, j'irai très-assurément vous voir, avant que vous preniez aucune résolution là-dessus : ce voyage est nécessaire à ma vie.

Vous avez donc, ma bonne, été bien étourdie de tant de canons et du *hou* des galériens; vous y avez reçu des honneurs comme la Reine, et moi, plus que je ne vaux : je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le mot de guerre. Je vois bien, ma fille, que vous pensez à moi très-souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Mais je crois que Marseille vous a paru beau; vous m'en faites une peinture extraordinaire qui ne déplaît pas : cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment! des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez; elles font même quelquefois du bruit; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille. J'ai cette image dans la tête,

E di mezzo l'horrore esce il diletto.

Vous êtes belle, à ce que vous dites, et où est donc votre grossesse? Comment s'accommode-t-elle avec votre beauté et avec tant de fatigue? Il revient ici de vous des louanges, des panégyriques; vous avez un esprit si bon, si juste, si droit, qu'on vous a fait seule arbitre des plus grands différends. Vous avez accommodé les différends infinis de M. de Monaco avec un Monsieur dont j'ai oublié le nom. Vous avez un sens si net et si fort au-dessus des autres, qu'on laisse le soin de parler de votre personne, pour parler de votre esprit : voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque prince Alamir, vous avez du fonds de reste pour faire le premier tome du roman, sans qu'on ose en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence, de vous cacher la manière dont vous y êtes honorée, et dont on y parle de vous. Je voudrois savoir si vous êtes entièrement insensible à tous les honneurs qu'on vous fait. Pour moi, je vous avoue grossière-

ment qu'ils ne me déplairoient pas; mais je ferois l'impossible pour tâcher de revenir ici quelque temps me dépouiller de ma splendeur : ce qui vous en reste ici est trop bon pour être négligé. Mme des Pennes a été aimable comme un ange; Mlle de Scudéry l'adoroit : c'étoit la princesse Cléobuline; elle avoit un prince Thrasibule en ce temps-là; c'est la plus jolie histoire de *Cyrus*. Si vous étiez encore à Marseille, je vous prierois de bien faire des compliments pour moi à M. le général des galères; mais vous n'y êtes plus. Pour moi, je suis encore ici; j'en suis en furie : je voulois partir vendredi; l'abbé se met à genoux pour que ce ne soit que lundi : on ne peut tirer les prêtres de Paris; il n'y a que les dames qui en veuillent partir. Je m'en irai donc lundi. Il me semble que vous voulez savoir mon équipage, afin de me voir passer comme j'ai vu passer M. Busche. Je vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, un cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hommes à cheval; je serai dans ma calèche tirée par mes deux beaux chevaux; l'abbé sera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, la Mousse et Hélène; cela aura quatre chevaux avec un postillon. Quelquefois le bréviaire assemblera le second ordre, et laissera place à un certain bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire, Sévigné et moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les hait pas des personnes que l'on aime. Vous écrivez une lettre à votre frère qui vaut un empire, elle est plaisante; j'en ai bien ri, j'eusse juré que sa.... eût été ridicule; en effet, j'ai trouvé qu'elle ressemble à une amande lissée. Voilà de ces sortes de physionomies qui ne se raccommoderont jamais avec moi.

J'ai fait moi-même déménager et mettre en sûreté tous vos meubles dans une chambre que j'ai réservée; j'ai été présente à tout. Pourvu que vous ayez intérêt à quelque chose, elle est digne de mes soins. Je n'ai pas tant d'amitié pour moi, Dieu m'en garde.

Je n'ai garde, ma bonne, de dire à notre océan la préférence que vous lui donnez : il en seroit trop glorieux; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a.

Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu; il croyoit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Mme de Coulanges; je lui dis : « Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper? » Il se tenoit toujours debout. Mme de Coulanges lui dit : « Asseyez-vous donc.—Parbleu! dit-il, Mme de Sanzei se fait bien attendre; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi. » C'étoit elle qu'il attendoit, et il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry. Cette civilité, faite fort naïvement, nous fit rire.

Je vous conjure, ma très-chère bonne et très-belle, de ne point prendre de chocolat. Je suis fâchée contre lui personnellement. Il y a huit jours que j'eus seize heures durant une colique et une suppression qui me fit toutes les douleurs de la néphrétique. Pecquet me dit qu'il y avoit beaucoup de bile et d'humeurs en l'état où vous êtes; il vous seroit mortel.

Mme de Soubise est grosse; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour Mme de Louvigny, vous le savez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation.

L'abbé Têtu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules; il est allé droit à Fontevrault, c'est le chemin, cela est heureux; de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues; il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat; pour moi, je dis qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de Mme de Fontevrault que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de

vous parler du prochain, je prendrois votre manière; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galimatias dont je m'étois servie, et que vous avez pourtant fort bien deviné : il n'y en a guère d'impénétrable pour vous.

Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que les états me consoleront de mon fils; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter. Je vous embrasse mille et mille fois. Aimez-moi toujours, c'est la seule joie et la seule consolation de ma vie.

---

167. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 15e mai.

Me voici encore, ma pauvre bonne, avec tout le chagrin qui accompagne les départs retardés, et les départs qui éloignent de vous encore plus que nous ne sommes. Quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence et moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres, et d'apprendre l'état de votre santé, c'est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comme je la pourrai supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, et puis je pars lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, je pense y avoir réussi autant qu'il se peut. J'ai trouvé dans une petite armoire, en déménageant votre cabinet, cette jolie petite lanterne que vous a donnée M. de Grignan, à qui nous disions si bien :

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux....

Ah vraiment, tant y a, je l'ai.. Il me prit envie de la faire jouer pour vingt pistoles, si je trouve des femmes assez folles pour cela. Je crois que vous en serez bien

d'accord : je la mettrai entre les mains de M. de Coulanges ; mandez-lui votre avis.

Mme de Crussol est grosse, et mille autres; j'allai hier lui dire adieu, et à l'effigie de Mme de Montausier. Si j'avois le temps, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir. Je finis donc cette feuille en vous embrassant mille fois, avec une si vive et si extrême tendresse, que je ne pense pas qu'il y en ait au monde une pareille.

Vendredi au soir, 15e mai (chez M. de la Rochefoucauld).

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Mme de la Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole, à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau temps nous ont donné tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir. C'est un lieu où je vous ai vue; cela nourrit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Mme de la Fayette, et pensa bien d'en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays : je m'en vais dans un autre bien rude : il n'y en a point, ma bonne, où je ne trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à Mme Amelot, à Mme d'Ormesson, et surtout à Mme du Puy-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de la sienne. J'ai pris congé des Uzès et de mille autres. Enfin voilà qui est fait. M. de Rambures est mort : pouvez-vous vous imaginer sa femme affligée avec un bandeau? L'abbé de Foix se meurt; il a

reçu tous ses sacrements; il agonise, cela est pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paroît excessivement content de M. de Vardes et de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bonsoir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

---

168. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 17e mai 1671.

Je vous écris dans la cellule de notre petite sœur de Sainte-Marie. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esprit, et une piété qui me charme, et qui me donne de l'envie, car après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. Voici une créature qui en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, contre l'inclination naturelle que j'aurois de ne la pas trop respecter.

Je la quitte pour vous dire que je loue fort l'occupation que vous vous donnez présentement. Elle est digne de votre esprit; et je m'en réjouis par avance pour l'intérêt de nos neveux, qui trouveront un grand goût à ces Mémoires.

Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y serai jusqu'à la Toussaint. La pauvre Grignan est sous son soleil de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvoient la rafraîchir un peu, elle seroit bien heureuse, mais je doute que rien la puisse consoler entièrement de nous avoir quittés. Écrivez-moi, monsieur le Comte, écrivez moi dans ma province, et croyez que vous n'êtes guère moins bien auprès de moi qu'auprès de notre petite sœur, à la réserve

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ma ca- [illegible] Jamais je ne [illegible] sensible. Je n'en [illegible] possible qu'il y ait encore [illegible] assez bien, je trouve [illegible] vous êtes allée à [illegible] je m'en vais à Vitré pour [illegible]. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à [illegible] : il m'étoit d'une grande conso- lation et d'un grand amusement : il sera présentement d'une étrange façon. Hélas ! que vais-je vous dire du milieu de mes bois ? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mlle du Plessis et de Jacquine ; les jolies peintures ! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé ; mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous : ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard. Bon Dieu ! que ne souffrirai-je point en ce temps-là !

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne. Il me paroît que tout le tort est de son côté ; vous le menâtes beau train de la manière dont vous l'aviez pris : son décontenancement me fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée. Conclusion, vous

l'embrassâtes : c'est un grand effort dans l'état où vous êtes. Il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant il est vrai, ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing. Il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès. Quelle nouvelle pour eux! L'Armentière/ beauté fait la guerre à ses beaux cheveux et se déchire le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre est accouchée à Grenoble? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Je m'en vais coucher à Bonnelle. J'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois; je la prendrai : hélas! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'absence et l'éloignement d'une aimable enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé. Songez un peu, ma fille, à ce que je puis souffrir, n'étant secourue d'aucune distraction.

J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés. Vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien.

Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah! mon cher Comte, je le crois assurément, il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raison, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté, et la vie

d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechutes fréquentes du mal que vous faites souffrir.

Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre. Eh mon Dieu! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle, que j'ai toujours trouvée si incommode! Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentiments; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

---

170. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, samedi 23e mai.

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement sans que je m'en aperçusse; il est parfaitement aimable, j'ai votre idée dans l'esprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous : voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur. Un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux; les autres six ont tenu bon jusques ici. Nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons

prévenu l'aurore dans ces bois pour voir Sylvie, c'est-à-dire Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère*. J'ai dit : *Ces petits sont sans doute à notre ami, fuyons-les*. Du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère*. Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison. Il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et la Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole ; c'est de la même étoffe que Pascal et l'*Éducation d'un Prince* ; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point.

Nous serons le 27ᵉ aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas ! c'est mon unique joie. Vous pouvez ne me plus écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi. Mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos ? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ;

c'est là de quoi il est question. Songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade ; songez.... non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant ; vous ne me parlez point assez de vous. Marquez toujours bien la date de mes lettres. Hélas ! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois. Il me désennuie extrêmement ; il songe fort à me plaire. Nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie; et par-dessus tout notre abbé, qui se fait adorer parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien : il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aimez-moi aussi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

---

171. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 24e mai 1671.

Lorsque j'ai voulu faire réponse à votre lettre, ma chère cousine, j'ai été tout prêt à m'aller enfermer dans la chambre du père gardien des capucins d'Autun ; car je ne suis pas un homme à me laisser donner mon reste sur les bons exemples, non plus que sur autre chose. Mais, pour revenir à notre petite sœur de Sainte-Marie, je vous avouerai qu'elle a de l'esprit, et que je la crois une bonne religieuse ; et sur les pensées que vous avez avec elle de votre salut, je remarque que les bons et les mauvais exemples font le bien et le mal de votre conduite. Avec

les religieuses vous songez à vous sauver, et vous vous damnez avec les gens du monde. Je suis fait en cela tout comme vous, et cent mille gens nous ressemblent.

Ce que vous me dites sur mes Mémoires m'encourage fort à les continuer.

Je vous écrirai en Bretagne ; mais quelque soin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous en cinq mois, moi vous écrire une fois, et vous me faire réponse. Cependant faisons toujours tout ce qui dépendra de nous sur cela.

Si Mme de Grignan est assurée de retourner cet hiver à Paris, je vous assure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la consoleront fort de n'être pas auprès de vous ; mais si elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les excessives chaleurs.

Je ne veux de vous, ma chère cousine, ni des respects ni des honneurs ; je veux seulement de l'amitié et de l'estime, et vous ne me les devez pas refuser, car j'en ai infiniment pour vous.

---

172. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 31e mai.

Enfin, ma fille, nous voici dans ces pauvres Rochers. Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter : ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien ?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient : la Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles. C'est une

Je n'ai garde, ma bonne, de dire à notre océan la préférence que vous lui donnez : il en seroit trop glorieux; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a.

Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu; il croyoit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Mme de Coulanges; je lui dis : « Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper? » Il se tenoit toujours debout. Mme de Coulanges lui dit : « Asseyez-vous donc.—Parbleu! dit-il, Mme de Sanzei se fait bien attendre; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi. » C'étoit elle qu'il attendoit, et il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry. Cette civilité, faite fort naïvement, nous fit rire.

Je vous conjure, ma très-chère bonne et très-belle, de ne point prendre de chocolat. Je suis fâchée contre lui personnellement. Il y a huit jours que j'eus seize heures durant une colique et une suppression qui me fit toutes les douleurs de la néphrétique. Pecquet me dit qu'il y avoit beaucoup de bile et d'humeurs en l'état où vous êtes; il vous seroit mortel.

Mme de Soubise est grosse; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour Mme de Louvigny, vous le savez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation.

L'abbé Têtu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules; il est allé droit à Fontevrault, c'est le chemin, cela est heureux; de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues; il y demeurera. Ce voyage paroît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat; pour moi, je dis qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de Mme de Fontevrault que de la vôtre. Si j'étois désormais en lieu de

vous parler du prochain, je prendrois votre manière; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galimatias dont je m'étois servie, et que vous avez pourtant fort bien deviné : il n'y en a guère d'impénétrable pour vous.

Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que les états me consoleront de mon fils; mais de vous, ma belle, qui m'en consolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter. Je vous embrasse mille et mille fois. Aimez-moi toujours, c'est la seule joie et la seule consolation de ma vie.

---

167. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 15e mai.

Me voici encore, ma pauvre bonne, avec tout le chagrin qui accompagne les départs retardés, et les départs qui éloignent de vous encore plus que nous ne sommes. Quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence et moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres, et d'apprendre l'état de votre santé, c'est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comme je la pourrai supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, et puis je pars lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, je pense y avoir réussi autant qu'il se peut. J'ai trouvé dans une petite armoire, en déménageant votre cabinet, cette jolie petite lanterne que vous a donnée M. de Grignan, à qui nous disions si bien :

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux....

Ah vraiment, tant y a, je l'ai. Il me prit envie de la faire jouer pour vingt pistoles, si je trouve des femmes assez folles pour cela. Je crois que vous en serez bien

d'accord : je la mettrai entre les mains de M. de Coulanges; mandez-lui votre avis.

Mme de Crussol est grosse, et mille autres; j'allai hier lui dire adieu, et à l'effigie de Mme de Montausier. Si j'avois le temps, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir. Je finis donc cette feuille en vous embrassant mille fois, avec une si vive et si extrême tendresse, que je ne pense pas qu'il y en ait au monde une pareille.

Vendredi au soir, 15e mai (chez M. de la Rochefoucauld).

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Mme de la Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole, à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau temps nous ont donné tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir. C'est un lieu où je vous ai vue; cela nourrit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Mme de la Fayette, et pensa bien d'en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays : je m'en vais dans un autre bien rude : il n'y en a point, ma bonne, où je ne trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à Mme Amelot, à Mme d'Ormesson, et surtout à Mme du Puy-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de la sienne. J'ai pris congé des Uzès et de mille autres. Enfin voilà qui est fait. M. de Rambures est mort : pouvez-vous vous imaginer sa femme affligée avec un bandeau? L'abbé de Foix se meurt; il a

reçu tous ses sacrements; il agonise, cela est pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli, qui me paroît excessivement content de M. de Vardes et de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bonsoir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

---

168. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 17e mai 1671.

Je vous écris dans la cellule de notre petite sœur de Sainte-Marie. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esprit, et une piété qui me charme, et qui me donne de l'envie, car après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. Voici une créature qui en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, contre l'inclination naturelle que j'aurois de ne la pas trop respecter.

Je la quitte pour vous dire que je loue fort l'occupation que vous vous donnez présentement. Elle est digne de votre esprit; et je m'en réjouis par avance pour l'intérêt de nos neveux, qui trouveront un grand goût à ces Mémoires.

Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y serai jusqu'à la Toussaint. La pauvre Grignan est sous son soleil de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvoient la rafraîchir un peu, elle seroit bien heureuse, mais je doute que rien la puisse consoler entièrement de nous avoir quittés. Écrivez-moi, monsieur le Comte, écrivez moi dans ma province, et croyez que vous n'êtes guère moins bien auprès de moi qu'auprès de notre petite sœur, à la réserve

qu'elle vous respecte comme son père, et que je vous honore comme mon cousin.

---

169. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Lundi matin, en partant, 18e mai.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche; voilà qui est fait, je vous dis adieu. Jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir, et moi, je m'en vais à Vitré pour le renvier sur vous. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce : il m'étoit d'une grande consolation et d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mlle du Plessis et de Jacquine ; les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé; mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous : ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard. Bon Dieu! que ne souffrirai-je point en ce temps-là!

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne. Il me paroît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train de la manière dont vous l'aviez pris : son décontenancement me fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée. Conclusion, vous

l'embrassâtes : c'est un grand effort dans l'état où vous êtes. Il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant il est vrai, ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing. Il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès. Quelle nouvelle pour eux! L'Armentière, beauté fait la guerre à ses beaux cheveux et se déchire le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre est accouchée à Grenoble? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Je m'en vais coucher à Bonnelle. J'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois; je la prendrai : hélas! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'absence et l'éloignement d'une aimable enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé. Songez un peu, ma fille, à ce que je puis souffrir, n'étant secourue d'aucune distraction.

J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés. Vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien.

Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah! mon cher Comte, je le crois assurément, il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raison, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté, et la vie

d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechutes fréquentes du mal que vous faites souffrir.

Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre. Eh mon Dieu! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle, que j'ai toujours trouvée si incommode! Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentiments; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

---

170. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, samedi 23e mai.

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement sans que je m'en aperçusse; il est parfaitement aimable, j'ai votre idée dans l'esprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous : voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur. Un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux; les autres six ont tenu bon jusques ici. Nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons

prévenu l'aurore dans ces bois pour voir Sylvie, c'est-à-dire Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère*. J'ai dit : *Ces petits sont sans doute à notre ami, fuyons-les.* Du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère*. Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison. Il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et la Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole; c'est de la même étoffe que Pascal et l'*Éducation d'un Prince*; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point.

Nous serons le 27e aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas! c'est mon unique joie. Vous pouvez ne me plus écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi. Mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ;

c'est là de quoi il est question. Songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade ; songez.... non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant ; vous ne me parlez point assez de vous. Marquez toujours bien la date de mes lettres. Hélas ! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois. Il me désennuie extrêmement ; il songe fort à me plaire. Nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie ; et par-dessus tout notre abbé, qui se fait adorer parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien : il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait ; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aimez-moi aussi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

---

171. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 24e mai 1671.

Lorsque j'ai voulu faire réponse à votre lettre, ma chère cousine, j'ai été tout prêt à m'aller enfermer dans la chambre du père gardien des capucins d'Autun ; car je ne suis pas un homme à me laisser donner mon reste sur les bons exemples, non plus que sur autre chose. Mais, pour revenir à notre petite sœur de Sainte-Marie, je vous avouerai qu'elle a de l'esprit, et que je la crois une bonne religieuse ; et sur les pensées que vous avez avec elle de votre salut, je remarque que les bons et les mauvais exemples font le bien et le mal de votre conduite. Avec

les religieuses vous songez à vous sauver, et vous vous damnez avec les gens du monde. Je suis fait en cela tout comme vous, et cent mille gens nous ressemblent.

Ce que vous me dites sur mes Mémoires m'encourage fort à les continuer.

Je vous écrirai en Bretagne ; mais quelque soin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous en cinq mois, moi vous écrire une fois, et vous me faire réponse. Cependant faisons toujours tout ce qui dépendra de nous sur cela.

Si Mme de Grignan est assurée de retourner cet hiver à Paris, je vous assure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la consoleront fort de n'être pas auprès de vous; mais si elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les excessives chaleurs.

Je ne veux de vous, ma chère cousine, ni des respects ni des honneurs; je veux seulement de l'amitié et de l'estime, et vous ne me les devez pas refuser, car j'en ai infiniment pour vous.

---

172. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 31e mai.

Enfin, ma fille, nous voici dans ces pauvres Rochers. Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter: ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient: la Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles. C'est une

chose étrange que les grands voyages: si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie ; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées. Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie; mais quelles pensées tristes de ne voir point de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse. Quoique, à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité, j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière ; il faut bien l'espérer, car sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre.

Il me paroît que vous ne vous êtes point ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils. Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate. Ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : Monsieur l'abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir ; et quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir. Ce contre-temps nous a fâchés; mais quel remède? Voilà par où nous avons débuté. Mlle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les ro-

mans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien, mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle a dit là-dessus est digne de Molière. C'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage.

Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante. Pilois les élève jusques aux nues avec une probité admirable. Tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit. Voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama :* n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire hier encore, en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente.*

Hélas, ma fille, que mes lettres sont sauvages! Où est le temps que je parlois de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre abbé est toujours plus admirable ; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours ; et quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément ; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié ; je vous le disois l'autre jour, elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse,

quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

---

173. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 7e juin.

J'ai reçu vos deux lettres avec une sorte de joie qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Enfin, ma bonne, je les reçois deux jours après qu'elles sont arrivées à Paris, cela me rapproche de vous. Je voulois vous épargner et vous empêcher d'écrire plus d'une fois la semaine, et moi, je croyois ne le pouvoir qu'une fois, mais puisque vous avez tant de courage, et que vous le prenez par là, vogue la galère! Je vous jure que vous me ferez un extrême plaisir, et que pour moi, quoique je sois persuadée que vous recevrez mes deux lettres, je ne laisserai pas de vous écrire, et même de nos petites nouvelles d'ici : vous m'aimez assez pour les souffrir.

La lettre que vous avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans la neige, comme lui disoit Ninon ; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains : depuis le premier mot jusques au dernier, elle est parfaite. Je lui laisse le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin* en quatre jours ; cette lecture nous a divertis.

Vous n'avez pas bien lu : ma calèche ne s'est point rompue par les chemins; mes arcs sont forgés de la main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté au troisième voyage de Bretagne qu'ils ont eu l'honneur de faire. Ce que vous voulez dire, c'est qu'un de mes chevaux, le plus beau de France, est demeuré à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit : c'est cela qui vous a trompée.

Vous êtes grosse assurément d'un garçon; je vous remercie de cette confidence; je n'en abuserai pas. Je vous avoue que je l'aimerai fort, et qu'en faveur de ce Dauphin, je demanderai une grâce à M. de Grignan qu'il ne doit pas me refuser, pour votre enfant, qui est la même chose. La nourrice ne couche point avec son mari; ce seroit tenter Dieu; nous savons bien ce qui en arrive. C'est Marie qui couche avec la nourrice et qui a soin de veiller à tout : en vérité, je ne crois pas qu'ils voulussent nous faire un tel affront.

Il est vrai, ma bonne, que j'eus, il y a quelque temps, une colique très-fâcheuse; mais j'admire M. d'Hacqueville de vous avoir écrit que je ne lui avois point mandé. Ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion, et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point osé pousser la justification avec moi, et se veut racquitter auprès de vous en disant que j'ai eu tort. Je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié : je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa, il vaut autant dire cela qu'autre chose. J'allois à la messe à onze heures, en calèche, avec ma tante. A moitié chemin j'eus un grand mal de cœur; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, mes douleurs redoublées et une suppression qui me tenoit de la nuit : voilà l'alarme au camp; on envoie chez Pecquet, qui eut des soins de moi extrêmes; on envoie chez l'apothicaire, on prépare un demi-bain plein de certaines petites herbes, on m'y met : si j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne songeai point du tout à Mme de la Fayette; notre petit tapissier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Mme de la Fayette, j'étois dans le bain; elle me dit ce qui l'avoit fait venir, et qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à

qu'elle vous respecte comme son père, et que je vous honore comme mon cousin.

---

169. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Lundi matin, en partant, 18e mai.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche; voilà qui est fait, je vous dis adieu. Jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir, et moi, je m'en vais à Vitré pour le renvier sur vous. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce : il m'étoit d'une grande consolation et d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mlle du Plessis et de Jacquine ; les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé; mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous : ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard. Bon Dieu ! que ne souffrirai-je point en ce temps-là !

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne. Il me paroît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train de la manière dont vous l'aviez pris : son décontenancement me fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée. Conclusion, vous

l'embrassâtes : c'est un grand effort dans l'état où vous êtes. Il faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mère qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison ? Cependant il est vrai, ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing. Il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès. Quelle nouvelle pour eux ! L'Armentière beauté fait la guerre à ses beaux cheveux et se déchire le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre est accouchée à Grenoble ? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Je m'en vais coucher à Bonnelle. J'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois; je la prendrai : hélas ! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'absence et l'éloignement d'une aimable enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé. Songez un peu, ma fille, à ce que je puis souffrir, n'étant secourue d'aucune distraction.

J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés. Vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien.

Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah ! mon cher Comte, je le crois assurément, il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raison, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté, et la vie

d'une femme que vous aimez, toutes ces choses sont détruites par les rechutes fréquentes du mal que vous faites souffrir.

Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un et l'autre. Eh mon Dieu! pourquoi tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie continuelle, que j'ai toujours trouvée si incommode! Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième fois, ma chère enfant; remerciez bien d'Hacqueville de toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes sentiments; voilà de quoi il est question en ce monde. N'oubliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli se loue fort de lui.

---

170. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, samedi 23e mai.

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai su donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle tristesse et un souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noirceur de mes pensées m'a rendue quelquefois insupportable. Je suis partie avec votre portrait dans ma poche; je le regarde fort souvent : il seroit difficile de me le dérober présentement sans que je m'en aperçusse; il est parfaitement aimable, j'ai votre idée dans l'esprit; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendresse infinie pour vous : voilà mon équipage, et voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur. Un de mes beaux chevaux demeura dès Palaiseaux; les autres six ont tenu bon jusques ici. Nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons

prévenu l'aurore dans ces bois pour voir Sylvie, c'est-à-dire Malicorne, où je me reposerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère.* J'ai dit : *Ces petits sont sans doute à notre ami, fuyons-les.* Du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère.* Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison. Il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et la Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole ; c'est de la même étoffe que Pascal et l'*Éducation d'un Prince* ; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point.

Nous serons le 27ᵉ aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas ! c'est mon unique joie. Vous pouvez ne me plus écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrois deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parce que c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi. Mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos ? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ;

c'est là de quoi il est question. Songez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade ; songez.... non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très-chère enfant ; vous ne me parlez point assez de vous. Marquez toujours bien la date de mes lettres. Hélas ! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois. Il me désennuie extrêmement; il songe fort à me plaire. Nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie; et par-dessus tout notre abbé, qui se fait adorer parce qu'il vous adore, Il m'a enfin donné tout son bien : il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévoreroit; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aimez-moi aussi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

---

171. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 24e mai 1671.

Lorsque j'ai voulu faire réponse à votre lettre, ma chère cousine, j'ai été tout prêt à m'aller enfermer dans la chambre du père gardien des capucins d'Autun; car je ne suis pas un homme à me laisser donner mon reste sur les bons exemples, non plus que sur autre chose. Mais, pour revenir à notre petite sœur de Sainte-Marie, je vous avouerai qu'elle a de l'esprit, et que je la crois une bonne religieuse ; et sur les pensées que vous avez avec elle de votre salut, je remarque que les bons et les mauvais exemples font le bien et le mal de votre conduite. Avec

les religieuses vous songez à vous sauver, et vous vous damnez avec les gens du monde. Je suis fait en cela tout comme vous, et cent mille gens nous ressemblent.

Ce que vous me dites sur mes Mémoires m'encourage fort à les continuer.

Je vous écrirai en Bretagne ; mais quelque soin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous en cinq mois, moi vous écrire une fois, et vous me faire réponse. Cependant faisons toujours tout ce qui dépendra de nous sur cela.

Si Mme de Grignan est assurée de retourner cet hiver à Paris, je vous assure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la consoleront fort de n'être pas auprès de vous ; mais si elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les excessives chaleurs.

Je ne veux de vous, ma chère cousine, ni des respects ni des honneurs; je veux seulement de l'amitié et de l'estime, et vous ne me les devez pas refuser, car j'en ai infiniment pour vous.

---

172. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 31e mai.

Enfin, ma fille, nous voici dans ces pauvres Rochers. Quel moyen de revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter : ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien ?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient : la Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles. C'est une

chose étrange que les grands voyages: si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie ; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées. Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie; mais quelles pensées tristes de ne voir point de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse. Quoique, à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité, j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière ; il faut bien l'espérer, car sans cette consolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre.

Il me paroît que vous ne vous êtes point ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une manière d'entrée à mon fils. Vaillant avoit mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate. Ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : Monsieur l'abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir ; et quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir. Ce contre-temps nous a fâchés; mais quel remède? Voilà par où nous avons débuté. Mlle du Plessis est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parce que c'est un bel esprit qui a lu tous les ro-

mans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étois jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien, mais que mon cœur étoit saisi : tout ce qu'elle a dit là-dessus est digne de Molière. C'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage.

Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante. Pilois les élève jusques aux nues avec une probité admirable. Tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenoit. Voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama* : n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire hier encore, en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente*.

Hélas, ma fille, que mes lettres sont sauvages! Où est le temps que je parlois de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre abbé est toujours plus admirable ; mon fils et la Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux; nous nous cherchons toujours ; et quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir, et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément ; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'est ma vie, c'est mon âme que votre amitié ; je vous le disois l'autre jour, elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse,

quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

---

173. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 7e juin.

J'ai reçu vos deux lettres avec une sorte de joie qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Enfin, ma bonne, je les reçois deux jours après qu'elles sont arrivées à Paris, cela me rapproche de vous. Je voulois vous épargner et vous empêcher d'écrire plus d'une fois la semaine, et moi, je croyois ne le pouvoir qu'une fois, mais puisque vous avez tant de courage, et que vous le prenez par là, vogue la galère ! Je vous jure que vous me ferez un extrême plaisir, et que pour moi, quoique je sois persuadée que vous recevrez mes deux lettres, je ne laisserai pas de vous écrire, et même de nos petites nouvelles d'ici : vous m'aimez assez pour les souffrir.

La lettre que vous avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans la neige, comme lui disoit Ninon ; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains : depuis le premier mot jusques au dernier, elle est parfaite. Je lui laisse le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin* en quatre jours ; cette lecture nous a divertis.

Vous n'avez pas bien lu : ma calèche ne s'est point rompue par les chemins; mes arcs sont forgés de la main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté au troisième voyage de Bretagne qu'ils ont eu l'honneur de faire. Ce que vous voulez dire, c'est qu'un de mes chevaux, le plus beau de France, est demeuré à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit : c'est cela qui vous a trompée.

Vous êtes grosse assurément d'un garçon; je vous remercie de cette confidence; je n'en abuserai pas. Je vous avoue que je l'aimerai fort, et qu'en faveur de ce Dauphin, je demanderai une grâce à M. de Grignan qu'il ne doit pas me refuser, pour votre enfant, qui est la même chose. La nourrice ne couche point avec son mari; ce seroit tenter Dieu; nous savons bien ce qui en arrive. C'est Marie qui couche avec la nourrice et qui a soin de veiller à tout : en vérité, je ne crois pas qu'ils voulussent nous faire un tel affront.

Il est vrai, ma bonne, que j'eus, il y a quelque temps, une colique très-fâcheuse; mais j'admire M. d'Hacqueville de vous avoir écrit que je ne lui avois point mandé. Ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion, et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point osé pousser la justification avec moi, et se veut racquitter auprès de vous en disant que j'ai eu tort. Je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié : je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa, il vaut autant dire cela qu'autre chose. J'allois à la messe à onze heures, en calèche, avec ma tante. A moitié chemin j'eus un grand mal de cœur; je craignis les suites, je revins sur mes pas, je vomis beaucoup; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, mes douleurs redoublées et une suppression qui me tenoit de la nuit : voilà l'alarme au camp; on envoie chez Pecquet, qui eut des soins de moi extrêmes; on envoie chez l'apothicaire, on prépare un demi-bain plein de certaines petites herbes, on m'y met : si j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne songeai point du tout à Mme de la Fayette; notre petit tapissier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Mme de la Fayette, j'étois dans le bain; elle me dit ce qui l'avoit fait venir, et qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à

qui elle avoit dit mon mal, et qu'il me viendroit voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour se passe, mais non pas ma colique : pour moi, je passai mal la nuit; je n'entendois point parler de M. d'Hacqueville; je sentis son oubli; j'y pensai, j'en parlai. Le matin je me portai mieux, et mieux à ces maux, c'est être guéri. M. d'Ormesson vint à midi tout effrayé, et me dit que M. d'Hacqueville lui venoit d'apprendre au palais que j'étois fort mal; il le savoit donc. Je lui écrivis le soir une petite plainte amoureuse; il fut embarrassé, et me voulut donner de méchantes raisons. Je lui fis voir clair que je n'avois envoyé chez personne, n'étant pas en état d'y songer; pas même chez Mme de la Fayette : il n'avoua point ce qu'il avoit dit à M. d'Ormesson, qui le rendoit coupable ; et moi, qui suis honnête, et qui l'aime, je ne voulus point le pousser là-dessus, et lui laissai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertissante et bien nécessaire; mais elle est vraie, ma bonne; il n'y a pas un mot pour un autre, et j'admire qu'il vous ai voulu mander cette bagatelle d'une façon si contraire à la vérité. Vous pouvez croire que voilà la dernière fois que j'en parlerai; mais j'ai voulu vous dire la chose tout juste et tout naïvement comme elle s'est passée, et vous faire voir que si j'avois été d'abord en état de songer à quelqu'un, j'aurois songé à lui; mais quand je sus qu'il savoit mon mal, je fus fâchée de sa négligence. Vous voyez bien que dans tout cela il n'y a rien qui vous empêche d'être fort bons amis. Son amitié est une des consolations de ma vie, elle m'est bonne à tout. Si vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne santé; je fais vœu de n'en faire jamais un si long. Je ferai vos compliments à Paris, quand ce ne seroit que pour la rareté.

Vous avez donc vu un pauvre vieil homme qu'on alloit rouer : il s'est mieux comporté qu'un certain comte de Frangipani, qui fut exécuté il y a deux mois à Vienne,

avec plusieurs autres qui avoient conjuré contre l'Empereur. Ce Frangipani se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il le fallut traîner au supplice. Il se défendit contre le bourreau; il en fallut quatre pour le tenir; enfin ils en vinrent à bout, à force de le charcuter. Voilà tout justement comme je ferois. Mme de Villars m'a envoyé cette relation qu'on lui venoit d'envoyer d'Allemagne.

A propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner : vous me direz où commence votre frisson. Le frère de Mlle du Plessis ayant aux deux pieds un petit mal comme vous en avez eu, au lieu du traitement que vous a fait Charon, trouva ici un fort habile homme, un homme admirable, dit-elle, qui lui proposa comme un petit remède anodin, de lui arracher de vive force les deux ongles des doigts où il avoit mal, tout entiers, avec la racine, afin, disoit-il, que cette incommodité ne revînt plus. Il consentit à cette opération, de manière qu'il en étoit au lit quand nous sommes arrivés. Il marche présentement, mais c'est comme un château branlant, ou comme un cheval dessolé. Je crois qu'on lui dira toute sa vie : *Je crains que vous tombiez; vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes.* Du reste, Mlle du Plessis est toujours adorable. Elle avoit ouï dire que M. de Grignan *étoit le plus beau garçon qu'on eût su voir :* prenez son ton, vous lui auriez donné un soufflet. Je suis quelquefois assez malheureuse pour dire quelque chose qui lui plaît; je voudrois que vous l'entendissiez me louer et me copier. Elle a retenu aussi certaines choses que vous disiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grâce : hélas! si rien ne me faisoit mieux ressouvenir de vous, que je serois heureuse!

Pomenars est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe; quelqu'un lui de-

manda pourquoi il ne se faisoit point raser : « Moi, dit-il, je serois bien fou de prendre de la peine après ma tête, sans savoir à qui elle doit être. Le Roi me la dispute. Quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en aurai du soin. » Voilà de quelle manière il sollicite ses juges.

Vous verrez, par cette lettre de Monsieur de Marseille, que nous sommes toujours amis : il me semble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre. Il ne donne point dans la *justice de croire;* mais il me prie d'être persuadée qu'*il est*, *avec une vénération extraordinaire*, *l'évêque de Marseille ;* et je le crois. Continuez l'amitié sincère qui est entre vous; ne levez point le masque, et ne vous chargez point d'avoir une haine à soutenir : c'est une plus grande affaire que vous ne pensez.

Je ne puis m'empêcher de vous dire que vos lettres sont telles qu'on le peut souhaiter de toutes façons ; je les sais bien entendre et bien lire; mais ne craignez point d'arrêter trop à de certains endroits ; vous êtes bien loin de ce défaut ; au contraire on voudroit quelquefois quelque chose de plus. Je parle en général; car pour moi, je trouve toujours que vous m'en dites assez. Vous ne sauriez trop dire de détails pour me contenter; tout m'est cher, tout m'est agréable : cependant quelque joie que me donne vos lettres, je voudrois que vous n'écrivissiez point, tant je crains que cela ne vous fatigue, et votre santé m'est plus chère que tous les plaisirs qu'elles me donnent.

Quelle audace de vous faire peindre ! Je m'en réjouis, c'est signe que vous êtes belle. Ce que vous dites sur l'abbé Têtu est admirable; vous n'êtes pas la seule qui trouve son voyage ridicule. Vous faites des merveilles, vous êtes aimée de tout le monde, et il me semble que je vous vois valoir mieux ; c'est que vous ne valiez maille derrière moi, comme dit M. de la Rochefoucauld. Man-

dez-moi bien comme vous avez trouvé Grignan ; je vous souhaite quelquefois une de mes allées parmi vos grandeurs. Y trouverez-vous quelque promenade, vous qui en trouvez sur la pointe d'une aiguille ? Je vous souhaite encore cette grotte où vous fûtes si bien mouillée. Vos fruits de Grignan, c'est-à-dire vos chanoines, sont de vrais fruits d'hiver, ce me semble. Eh, mon Dieu ! ne vous reverrons-nous point, dans cette jolie maison que j'ai louée ? S'il ne falloit que vous aller querir, l'affaire seroit faite : je le veux espérer pour ne pas mourir de chagrin. J'en ai quelquefois de si noirs que j'en sens de la douleur comme d'un mal ; je cours à la distraction, qui est le seul remède qu'on y puisse apporter : on en a souvent besoin, car l'on retombe souvent. Votre frère est un trésor de folie qui tient bien sa place ici. Nous avons quelquefois aussi de bonnes conversations dont il pourroit faire son profit ; mais son esprit est un peu fricassé dans la crème fouettée ; il est aimable à cela près.

Si je vous avois lu les fables de la Fontaine, je vous réponds que vous les trouveriez jolies. Je n'y trouve point ce que vous appelez forcé. Vous avez toujours votre horreur pour les conclusions. Où avez-vous appris que les conclusions de Cinna, de Rodogune, d'Œdipe, et tant d'autres encore dont je ne me souviens pas, fussent ridicules ? Voilà de quoi nous brouiller, moi qui les lis jusqu'à l'Approbation. Votre frère est comme moi. Nous finissons tout, nous ne dormons point de bon cœur que nous ne voyions tout le monde content.

Et l'italien, l'oubliez-vous ? J'en lis toujours un peu pour entretenir noblesse. Vous dites donc que Grignan m'embrasse. Vous perdez le respect, mon pauvre Grignan. Viens donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure ; il y fait si beau ; j'ai si envie de vous voir jouer, vous jouez de si bonne grâce, vous faites de si beaux coups. Vous êtes bien cruel de me refuser une promenade

d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons. Ah, mon Dieu ! j'ai bien envie de pleurer. Je ne sais où d'Hacqueville a pris que je lui fis un secret du jour de mon départ ; je n'en eus jamais le dessein. Hélas ! il me mit en carrosse.

---

174. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 10e juin.

Enfin, ma bonne, je m'en vais vous écrire deux fois la semaine ; je doutois que les lettres du mercredi pussent arriver assez tôt pour partir le vendredi pour la Provence; nous verrons ; rien n'est impossible à mon petit ami de la poste. Mettez sur vos paquets : « A M. Dubois, etc., » afin qu'il n'arrive point de malentendu.

Je m'en vais donc, ma chère bonne, vous entretenir aujourd'hui ce qui s'appelle de la pluie et du beau temps; car je n'ai vos lettres que le vendredi et j'y réponds le dimanche. Je commence donc par la pluie ; car pour le beau temps, je n'ai rien à vous dire ; il y a huit jours qu'il fait ici une pluie continuelle : je dis continuelle, puisqu'elle n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir ; mes ouvriers sont dispersés chacun chez soi ; mon fils est à Rennes. Je suis dans une tristesse épouvantable; la Mousse est tout chagrin aussi : nous lisons, cela nous soutient la vie. Nous avons cru qu'il falloit envoyer votre frère à Rennes voir le premier président, et beaucoup d'amis que j'y ai conservés. S'il a du temps, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coetquen ; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur qu'il ne trouve de bonne compagnie dix à douze hommes à qui il donna à souper à la Tour de Sévigné ; il les faut souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut une jolie

querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jeta entre-deux ; on parla beaucoup, on raisonna peu ; Monsieur le marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire et puis il partit pour Rennes.

Il y a de grandes cabales à Vitré : Mlle de Croque-Oison se plaint de Mlle du Cernet, parce que l'autre jour il y eut des oranges douces à un bal qu'on lui donnoit, dont on ne lui fit point de part. Il faudroit entendre là-dessus Mlle du Plessis et la Launay, comme elles possèdent bien les détails de cette affaire. Mlle du Plessis laisse périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettre le pied, de peur de me donner de la jalousie de sa nouvelle amie; et même l'autre jour, pour me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal. Quand il fait beau, cela me fait rire; mais quand il pleut je lui donnerois volontiers un soufflet, comme vous fîtes un jour.

Mme de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas, sinon que de ses six chevaux de carrosse il ne lui en est resté qu'un, et qu'il est le dernier qui s'en est aperçu. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alègre est chez sa mère ; on croit que M. de Seignelai l'épousera. Je crois que vous ne manquerez pas de gens qui vous mandent tout; pour moi, je méprise les petits événements; j'en voudrois qui pussent me donner de grands étonnements. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'abbé. Nous avons trouvé, avec ses jetons qui sont si justes et si bons, que j'aurois eu cinq cent trente mille livres de bien, en comptant mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher abbé n'ira pas à moins de quatre-vingt mille francs (hélas! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir)? et cent mille francs de Bourgogne. Voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée. Le reste, c'est cent mille écus en me mariant, dix mille écus de Monsieur de Cha-

lon, et vingt mille francs d'autres partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous point où ma plume me jette, ma chère enfant? Je ferois bien de vous dire combien je vous aime tendrement, combien vous êtes les délices de mon cœur et de ma vie, et ce que je souffre tous les jours, quand je fais réflexion en quel endroit la Providence nous a placées pour la passer. Voilà de quoi je compose ma bile : je souhaite que vous n'en composiez point la vôtre; vous n'en avez pas besoin en l'état où vous êtes. Vous avez un mari qui vous adore; rien ne manque à votre grandeur. Tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, qui ne vous rende point le retour de Paris entièrement impossible; qu'il ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, et point par nécessité. Voilà qui est bien aisé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire; les souhaits n'ont jamais été défendus.

Je viens d'écrire à M. de Marseille, et comme il m'assure qu'il aura toute sa vie un respect extraordinaire pour l'évêque de Marseille, je le conjure aussi d'être persuadé que j'aurai toute ma vie une considération extrême pour la marquise de Sévigné. Ma lettre sera capable de le faire crever, s'il a pour vous de méchantes intentions. Je le prends très-simplement sur toutes ses paroles; je ne vais point plus loin; je m'en tiens à ses protestations : je compte là-dessus et reprends le fil de notre amitié de l'hôtel de Nevers, revue et augmentée par l'alliance de M. de Grignan qu'il a tant souhaitée et dont il est parent. Du moins, s'il est capable de quelque remords, il doit être embarrassé quand il remarquera la bonne foi qui est entre nous. J'ai adressé la lettre au gros abbé. A propos, il dit que vous faites bien l'entendue.

On me mande que Mme de Valavoire est à Paris, qui dit des biens de vous inimaginables. Elle ne se peut taire de votre beauté, de votre civilité, de votre esprit, de vo-

tre capacité, et même de votre coiffure que vous avez devinée, et que vous exécutez comme au milieu de la cour. Mme de la Troche et moi nous avons l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée, pour vous faire faire ce petit miracle. Elle est encore à Paris, cette Troche; elle viendra à la fin de ce mois chez elle. Pour moi, je ne sais encore ce que me feront les états; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser mille écus en fricassées et en dîners pour l'honneur d'être la maison de plaisance de M. et de Mme de Chaulnes, de Mme de Rohan, de M. de Lavardin et de toute la Bretagne, qui, sans me connoître, pour le plaisir de vouloir contrefaire les autres, ne manqueront pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harouys, et cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai.

Une de mes grandes envies, c'est d'être dévote; j'en tourmente tous les jours la Mousse. Je ne suis ni à Dieu ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète point du tout; j'entre dans leurs raisons. Cependant Dieu les hait : il faut donc en sortir, et voilà a difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? Ma chère enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pays; je cause avec vous, cela me fait plaisir. Gardez-vous bien de m'y faire réponse; mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé, un demi-brin de vos sentiments, pour voir seulement si vous êtes contente et comme vous trouvez Grignan : voilà tout. Aimez-moi; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est na-

turel, il est bon; et pour moi, je ne vous dirai point si je suis à vous, de quel cœur, ni avec quelle tendresse naturelle. J'embrasse le Comte. Notre abbé vous adore et la Mousse.

175. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 14e juin.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois; et comment se peut-il que je n'en aie seulement pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits passées; j'ai renvoyé deux fois à Vitré, pour chercher à m'amuser de quelque espérance; mais c'est inutilement. Je vois par là que mon repos est entièrement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la radoterie de Chésières : je comprends sa peine si elle est comme la mienne; je sens ses douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27e : on n'est pas heureux quand on est comme lui; Dieu me préserve de son état; et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout à fait noires : je sais qu'en dire.

176. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HACQUEVILLE.

Aux Rochers, mercredi 17e juin.

Je vous écris avec un serrement de cœur qui me tue; je suis incapable d'écrire à d'autres qu'à vous, parce qu'il n'y a que vous qui ayez la bonté d'entrer dans mes ex-

trêmes tendresses. Enfin, voilà le second ordinaire que je ne reçois point de nouvelles de ma fille : je tremble depuis la tête jusqu'aux pieds, je n'ai pas l'usage de raison, je ne dors point, et si je dors, je me réveille avec des sursauts qui sont pires que de ne pas dormir. Je ne puis comprendre ce qui empêche que je n'aie des lettres comme j'ai accoutumé. Dubois me parle de mes lettres qu'il envoie très-fidèlement; mais il ne m'envoie rien, et ne me donne point de raison de celles de Provence; mais, mon cher Monsieur, d'où cela vient-il? Ma fille ne m'écrit-elle plus? Est-elle malade? Me prend-on mes lettres? car, pour les retardements de la poste, cela ne pourroit pas faire un tel désordre. Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse de n'avoir personne avec qui pleurer! J'aurois cette consolation avec vous, et toute votre sagesse ne m'empêcheroit pas de vous faire voir toute ma folie. Mais n'ai-je pas raison d'être en peine? Soulagez donc mon inquiétude, et courez dans les lieux où ma fille écrit, afin que je sache au moins comme elle se porte. Je m'accommoderai mieux de voir qu'elle écrit à d'autres, que de l'inquiétude où je suis de sa santé. Enfin, je n'ai pas reçu de ses lettres depuis le 5[e] de ce mois, elles étoient du 23 et 26[e] mai; voilà donc douze jours et deux ordinaires de poste. Mon cher Monsieur, faites-moi promptement réponse; l'état où je suis vous feroit pitié. Écrivez un peu mieux; j'ai peine à lire vos lettres, et j'en meurs d'envie. Je ne réponds point à toutes vos nouvelles, je suis incapable de tout. Mon fils est revenu de Rennes; il y a dépensé quatre cents francs en trois jours : la pluie est continuelle. Mais tous ces chagrins seroient légers, si j'avois des lettres de Provence. Ayez pitié de moi; courez à la poste, apprenez ce qui m'empêche d'en avoir comme à l'ordinaire. Je n'écris à personne et je serois honteuse de vous faire voir tant de foiblesses, si je ne connoissois vos extrêmes bontés.

Le gros abbé se plaint de moi; il dit qu'il n'a reçu qu'une de mes lettres. Je lui ai écrit deux fois; dites-lui, et que je l'aime toujours.

---

177. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 21e juin.
Réponse au 30e mai et au 2e juin.

Enfin, ma bonne, je respire à mon aise; je fais un soupir comme M. de la Souche; mon cœur est soulagé d'une presse et d'un saisissement qui en vérité ne me donnoit aucun repos. Bon Dieu! que n'ai-je point souffert pendant deux ordinaires que je n'ai point eu de vos lettres! Elles sont nécessaires à ma vie : ce n'est point une façon de parler; c'est une très-grande vérité. Enfin, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en pouvois plus, et j'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois pour votre santé. Je ne trouvois de consolation qu'à me plaindre à notre cher d'Hacqueville, qui, avec toute sa bonne tête, entre plus que personne dans la tendresse infinie que j'ai pour vous : je ne sais si c'est par celle qu'il a pour vous, ou par celle qu'il a pour moi, ou par toutes les deux; mais enfin il comprend très-bien tous mes sentiments; cela me donne un grand attachement pour lui. Je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignés; hélas! il n'est pas seul.

Mais savez-vous bien ce qu'elles étoient devenues ces chères lettres que j'attends et que je reçois avec tant de joie? On avoit pris la peine de les envoyer à Ren-

nes, parce que mon fils y a été. Ces faussetés qu'on dit toujours ici sur toutes choses s'étoient répandues jusque-là; vous pouvez penser si j'ai fait un beau sabbat à la poste.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu; elles sont tellement profanes que je ne comprends pas comme votre saint archevêque les veut souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et cette mode vient de son pays; j'en réjouirai ce soir le bonhomme Coetquen, qui vient souper avec moi. Je suis encore plus contente du reste de vos lettres. Enfin, ma pauvre bonne, vous êtes belle! Comment? je vous reconnoîtrois donc entre huit ou dix femmes, sans m'y tromper. Quoi! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princesse Olympie! Quoi! vous n'êtes point malade à mourir comme je vous ai vue! Ah! ma bonne, je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver; songez que vous ne pouvez rien faire dont je vous sois si sensiblement obligée. C'est à M. de Grignan à vous dire la même chose, et à vous aider dans cette occupation. C'est d'un garçon que vous êtes grosse, je vous en réponds; cela doit augmenter ses soins.

Je vous remercie de vous habiller; vous souvient-il combien vous nous avez fatigués avec ce méchant manteau noir? Cette négligence étoit d'une honnête femme; M. de Grignan vous en peut remercier, mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. C'est une belle chose, ce me semble, que d'avoir fait brûler les tours blonds et retailler les mouchoirs. Pour les jupes courtes, vous aurez quelque peine à les rallonger. Cette mode vient jusques à nous; nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle, de bonne foi, Mlle de Croque-Oison, et l'autre Mlle de Kerborgne, les portent au-dessus de la cheville du pied. Ces noms me réjouissent : j'appelle la Plessis Mlle de Kerlouche. Pour vous qui êtes une reine, vous

donnerez assurément le bon air à votre Provence; pour moi, je ne puis rien faire que de m'en réjouir ici.

Ce que vous me mandez sur ce que vous êtes pour les honneurs est extrêmement plaisant.

J'ai vu avec beaucoup de plaisir ce que vous écrivez à notre abbé; nous ne pouvons, avec de telles nouvelles, nous ôter tout à fait l'espérance de votre retour. Quand j'irai en Provence, je vous tenterai de revenir avec moi, et chez moi : vous serez lasse d'être honorée; vous reprendrez goût à d'autres sortes d'honneurs et de louanges et d'admiration; vous n'y perdrez rien, il ne faudra seulement que changer de ton. Enfin, nous verrons en ce temps-là.

En attendant, je trouve que les moindres ressources des maisons comme la vôtre sont considérables. Si vous vendez votre terre, songez bien comme vous en emploierez l'argent; ce sont des coups de partie. Nous en avons vendu une petite où *il ne venoit que du bled*, dont la vente me fait un fort grand plaisir et m'augmente mon revenu. Si vous rendez M. de Grignan capable d'entrer dans vos bons sentiments, vous pourrez vous vanter d'avoir fait un miracle qui n'étoit réservé qu'à vous. Mon fils est encore un peu loin d'entrer sur cela dans mes pensées. Il est vrai qu'il est jeune, mais ce qui est fâcheux, c'est que quand on gâte ses affaires, on passe le reste de sa vie à les rapsoder, et l'on n'a jamais ni de repos, ni d'abondance.

J'avois fort envie de savoir quel temps vous aviez en votre Provence, et comme vous vous accommodez des punaises. Vous m'apprenez ce que j'avois dessein de vous demander. Pour nous, depuis trois semaines, nous avons eu des pluies continuelles; au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers en ont été dispersés; Pilois en étoit retiré chez lui, et au lieu de m'adresser votre lettre

au pied d'un arbre, vous auriez pu me l'adresser au coin du feu, ou dans le cabinet de notre abbé, à qui j'ai plus que jamais des obligations infinies. Nous avons ici beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les états, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, ma bonne, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin d'oublier cette pauvre exilée. Hélas ! qu'elle nous est chère et précieuse ! Nous en parlons très-souvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore mille fois davantage, et jour et nuit, et en me promenant (car on a toujours quelques heures), et quand il semble que je n'y pense plus, et toujours, et à toute heure, et à tous propos, et en parlant d'autres choses, et enfin comme on devroit penser à Dieu, si l'on étoit véritablement touché de son amour. J'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous ; il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique ; il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

Nous lisons fort ici. La Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi : je le sais fort bien parce que je l'ai très-bien appris ; cela me divertit : son latin et son bon sens le rendent un bon écolier ; et ma routine, et les bons maîtres que j'ai eus, me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies, qu'il joue comme Molière ; des vers, des romans, des histoires, il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne, et nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein. Quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de ce M. Nicole. Il s'en va dans quinze jours à son devoir. Je vous assure que la Bretagne ne lui a point déplu.

J'ai écrit à la petite Deville pour savoir comme vous ferez pour vous faire saigner. Parlez-moi au long de votre

d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons. Ah, mon Dieu ! j'ai bien envie de pleurer. Je ne sais où d'Hacqueville a pris que je lui fis un secret du jour de mon départ ; je n'en eus jamais le dessein. Hélas ! il me mit en carrosse.

---

174. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 10e juin.

Enfin, ma bonne, je m'en vais vous écrire deux fois la semaine ; je doutois que les lettres du mercredi pussent arriver assez tôt pour partir le vendredi pour la Provence ; nous verrons ; rien n'est impossible à mon petit ami de la poste. Mettez sur vos paquets : « A M. Dubois, etc., » afin qu'il n'arrive point de malentendu.

Je m'en vais donc, ma chère bonne, vous entretenir aujourd'hui ce qui s'appelle de la pluie et du beau temps ; car je n'ai vos lettres que le vendredi et j'y réponds le dimanche. Je commence donc par la pluie ; car pour le beau temps, je n'ai rien à vous dire ; il y a huit jours qu'il fait ici une pluie continuelle : je dis continuelle, puisqu'elle n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir ; mes ouvriers sont dispersés chacun chez soi ; mon fils est à Rennes. Je suis dans une tristesse épouvantable ; la Mousse est tout chagrin aussi : nous lisons, cela nous soutient la vie. Nous avons cru qu'il falloit envoyer votre frère à Rennes voir le premier président, et beaucoup d'amis que j'y ai conservés. S'il a du temps, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coetquen ; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur qu'il ne trouve de bonne compagnie dix à douze hommes à qui il donna à souper à la Tour de Sévigné ; il les faut souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut une jolie

querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jeta entre-deux ; on parla beaucoup, on raisonna peu ; Monsieur le marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire et puis il partit pour Rennes.

Il y a de grandes cabales à Vitré : Mlle de Croque-Oison se plaint de Mlle du Cernet, parce que l'autre jour il y eut des oranges douces à un bal qu'on lui donnoit, dont on ne lui fit point de part. Il faudroit entendre là-dessus Mlle du Plessis et la Launay, comme elles possèdent bien les détails de cette affaire. Mlle du Plessis laisse périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettre le pied, de peur de me donner de la jalousie de sa nouvelle amie; et même l'autre jour, pour me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal. Quand il fait beau, cela me fait rire; mais quand il pleut je lui donnerois volontiers un soufflet, comme vous fîtes un jour.

Mme de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas, sinon que de ses six chevaux de carrosse il ne lui en est resté qu'un, et qu'il est le dernier qui s'en est aperçu. On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alègre est chez sa mère ; on croit que M. de Seignelai l'épousera. Je crois que vous ne manquerez pas de gens qui vous mandent tout; pour moi, je méprise les petits événements; j'en voudrois qui pussent me donner de grands étonnements. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'abbé. Nous avons trouvé, avec ses jetons qui sont si justes et si bons, que j'aurois eu cinq cent trente mille livres de bien, en comptant mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher abbé n'ira pas à moins de quatre-vingt mille francs (hélas! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir)? et cent mille francs de Bourgogne. Voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée. Le reste, c'est cent mille écus en me mariant, dix mille écus de Monsieur de Cha-

lon, et vingt mille francs d'autres partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous point où ma plume me jette, ma chère enfant? Je ferois bien de vous dire combien je vous aime tendrement, combien vous êtes les délices de mon cœur et de ma vie, et ce que je souffre tous les jours, quand je fais réflexion en quel endroit la Providence nous a placées pour la passer. Voilà de quoi je compose ma bile : je souhaite que vous n'en composiez point la vôtre; vous n'en avez pas besoin en l'état où vous êtes. Vous avez un mari qui vous adore; rien ne manque à votre grandeur. Tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, qui ne vous rende point le retour de Paris entièrement impossible; qu'il ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, et point par nécessité. Voilà qui est bien aisé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire; les souhaits n'ont jamais été défendus.

Je viens d'écrire à M. de Marseille, et comme il m'assure qu'il aura toute sa vie un respect extraordinaire pour l'évêque de Marseille, je le conjure aussi d'être persuadé que j'aurai toute ma vie une considération extrême pour la marquise de Sévigné. Ma lettre sera capable de le faire crever, s'il a pour vous de méchantes intentions. Je le prends très-simplement sur toutes ses paroles; je ne vais point plus loin; je m'en tiens à ses protestations : je compte là-dessus et reprends le fil de notre amitié de l'hôtel de Nevers, revue et augmentée par l'alliance de M. de Grignan qu'il a tant souhaitée et dont il est parent. Du moins, s'il est capable de quelque remords, il doit être embarrassé quand il remarquera la bonne foi qui est entre nous. J'ai adressé la lettre au gros abbé. A propos, il dit que vous faites bien l'entendue.

On me mande que Mme de Valavoire est à Paris, qui dit des biens de vous inimaginables. Elle ne se peut taire de votre beauté, de votre civilité, de votre esprit, de vo-

tre capacité, et même de votre coiffure que vous avez devinée, et que vous exécutez comme au milieu de la cour. Mme de la Troche et moi nous avons l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée, pour vous faire faire ce petit miracle. Elle est encore à Paris, cette Troche; elle viendra à la fin de ce mois chez elle. Pour moi, je ne sais encore ce que me feront les états; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser mille écus en fricassées et en dîners pour l'honneur d'être la maison de plaisance de M. et de Mme de Chaulnes, de Mme de Rohan, de M. de Lavardin et de toute la Bretagne, qui, sans me connoître, pour le plaisir de vouloir contrefaire les autres, ne manqueront pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harouys, et cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai.

Une de mes grandes envies, c'est d'être dévote; j'en tourmente tous les jours la Mousse. Je ne suis ni à Dieu ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète point du tout; j'entre dans leurs raisons. Cependant Dieu les hait : il faut donc en sortir, et voilà a difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? Ma chère enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pays; je cause avec vous, cela me fait plaisir. Gardez-vous bien de m'y faire réponse; mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé, un demi-brin de vos sentiments, pour voir seulement si vous êtes contente et comme vous trouvez Grignan : voilà tout. Aimez-moi; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il est na-

turel, il est bon; et pour moi, je ne vous dirai point si je suis à vous, de quel cœur, ni avec quelle tendresse naturelle. J'embrasse le Comte. Notre abbé vous adore et la Mousse.

---

175. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 14e juin.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois; et comment se peut-il que je n'en aie seulement pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits passées; j'ai renvoyé deux fois à Vitré, pour chercher à m'amuser de quelque espérance; mais c'est inutilement. Je vois par là que mon repos est entièrement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la radoterie de Chésières : je comprends sa peine si elle est comme la mienne; je sens ses douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27e : on n'est pas heureux quand on est comme lui; Dieu me préserve de son état; et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout à fait noires : je sais qu'en dire.

---

176. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A D'HACQUEVILLE.

Aux Rochers, mercredi 17e juin.

Je vous écris avec un serrement de cœur qui me tue; je suis incapable d'écrire à d'autres qu'à vous, parce qu'il n'y a que vous qui ayez la bonté d'entrer dans mes ex-

trêmes tendresses. Enfin, voilà le second ordinaire que je ne reçois point de nouvelles de ma fille : je tremble depuis la tête jusqu'aux pieds, je n'ai pas l'usage de raison, je ne dors point, et si je dors, je me réveille avec des sursauts qui sont pires que de ne pas dormir. Je ne puis comprendre ce qui empêche que je n'aie des lettres comme j'ai accoutumé. Dubois me parle de mes lettres qu'il envoie très-fidèlement; mais il ne m'envoie rien, et ne me donne point de raison de celles de Provence; mais, mon cher Monsieur, d'où cela vient-il? Ma fille ne m'écrit-elle plus? Est-elle malade? Me prend-on mes lettres? car, pour les retardements de la poste, cela ne pourroit pas faire un tel désordre. Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse de n'avoir personne avec qui pleurer! J'aurois cette consolation avec vous, et toute votre sagesse ne m'empêcheroit pas de vous faire voir toute ma folie. Mais n'ai-je pas raison d'être en peine? Soulagez donc mon inquiétude, et courez dans les lieux où ma fille écrit, afin que je sache au moins comme elle se porte. Je m'accommoderai mieux de voir qu'elle écrit à d'autres, que de l'inquiétude où je suis de sa santé. Enfin, je n'ai pas reçu de ses lettres depuis le 5[e] de ce mois, elles étoient du 23 et 26[e] mai; voilà donc douze jours et deux ordinaires de poste. Mon cher Monsieur, faites-moi promptement réponse; l'état où je suis vous feroit pitié. Écrivez un peu mieux; j'ai peine à lire vos lettres, et j'en meurs d'envie. Je ne réponds point à toutes vos nouvelles, je suis incapable de tout. Mon fils est revenu de Rennes; il y a dépensé quatre cents francs en trois jours : la pluie est continuelle. Mais tous ces chagrins seroient légers, si j'avois des lettres de Provence. Ayez pitié de moi; courez à la poste, apprenez ce qui m'empêche d'en avoir comme à l'ordinaire. Je n'écris à personne et je serois honteuse de vous faire voir tant de foiblesses, si je ne connoissois vos extrêmes bontés.

Le gros abbé se plaint de moi; il dit qu'il n'a reçu qu'une de mes lettres. Je lui ai écrit deux fois; dites-lui, et que je l'aime toujours.

---

177. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 21e juin.
Réponse au 30e mai et au 2e juin.

Enfin, ma bonne, je respire à mon aise; je fais un soupir comme M. de la Souche; mon cœur est soulagé d'une presse et d'un saisissement qui en vérité ne me donnoit aucun repos. Bon Dieu! que n'ai-je point souffert pendant deux ordinaires que je n'ai point eu de vos lettres! Elles sont nécessaires à ma vie : ce n'est point une façon de parler; c'est une très-grande vérité. Enfin, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en pouvois plus, et j'étois si fort en peine de votre santé, que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois pour votre santé. Je ne trouvois de consolation qu'à me plaindre à notre cher d'Hacqueville, qui, avec toute sa bonne tête, entre plus que personne dans la tendresse infinie que j'ai pour vous : je ne sais si c'est par celle qu'il a pour vous, ou par celle qu'il a pour moi, ou par toutes les deux; mais enfin il comprend très-bien tous mes sentiments; cela me donne un grand attachement pour lui. Je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignés; hélas! il n'est pas seul.

Mais savez-vous bien ce qu'elles étoient devenues ces chères lettres que j'attends et que je reçois avec tant de joie? On avoit pris la peine de les envoyer à Ren-

nes, parce que mon fils y a été. Ces faussetés qu'on dit toujours ici sur toutes choses s'étoient répandues jusque-là; vous pouvez penser si j'ai fait un beau sabbat à la poste.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu; elles sont tellement profanes que je ne comprends pas comme votre saint archevêque les veut souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et cette mode vient de son pays; j'en réjouirai ce soir le bonhomme Coetquen, qui vient souper avec moi. Je suis encore plus contente du reste de vos lettres. Enfin, ma pauvre bonne, vous êtes belle! Comment? je vous reconnoîtrois donc entre huit ou dix femmes, sans m'y tromper. Quoi! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princesse Olympie! Quoi! vous n'êtes point malade à mourir comme je vous ai vue! Ah! ma bonne, je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver; songez que vous ne pouvez rien faire dont je vous sois si sensiblement obligée. C'est à M. de Grignan à vous dire la même chose, et à vous aider dans cette occupation. C'est d'un garçon que vous êtes grosse, je vous en réponds; cela doit augmenter ses soins.

Je vous remercie de vous habiller; vous souvient-il combien vous nous avez fatigués avec ce méchant manteau noir? Cette négligence étoit d'une honnête femme; M. de Grignan vous en peut remercier, mais elle étoit bien ennuyeuse pour les spectateurs. C'est une belle chose, ce me semble, que d'avoir fait brûler les tours blonds et retailler les mouchoirs. Pour les jupes courtes, vous aurez quelque peine à les rallonger. Cette mode vient jusques à nous; nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle, de bonne foi, Mlle de Croque-Oison, et l'autre Mlle de Kerborgne, les portent au-dessus de la cheville du pied. Ces noms me réjouissent : j'appelle la Plessis Mlle de Kerlouche. Pour vous qui êtes une reine, vous

donnerez assurément le bon air à votre Provence; pour moi, je ne puis rien faire que de m'en réjouir ici.

Ce que vous me mandez sur ce que vous êtes pour les honneurs est extrêmement plaisant.

J'ai vu avec beaucoup de plaisir ce que vous écrivez à notre abbé; nous ne pouvons, avec de telles nouvelles, nous ôter tout à fait l'espérance de votre retour. Quand j'irai en Provence, je vous tenterai de revenir avec moi, et chez moi: vous serez lasse d'être honorée; vous reprendrez goût à d'autres sortes d'honneurs et de louanges et d'admiration; vous n'y perdrez rien, il ne faudra seulement que changer de ton. Enfin, nous verrons en ce temps-là.

En attendant, je trouve que les moindres ressources des maisons comme la vôtre sont considérables. Si vous vendez votre terre, songez bien comme vous en emploierez l'argent; ce sont des coups de partie. Nous en avons vendu une petite où *il ne venoit que du bled*, dont la vente me fait un fort grand plaisir et m'augmente mon revenu. Si vous rendez M. de Grignan capable d'entrer dans vos bons sentiments, vous pourrez vous vanter d'avoir fait un miracle qui n'étoit réservé qu'à vous. Mon fils est encore un peu loin d'entrer sur cela dans mes pensées. Il est vrai qu'il est jeune, mais ce qui est fâcheux, c'est que quand on gâte ses affaires, on passe le reste de sa vie à les rapsoder, et l'on n'a jamais ni de repos, ni d'abondance.

J'avois fort envie de savoir quel temps vous aviez en votre Provence, et comme vous vous accommodez des punaises. Vous m'apprenez ce que j'avois dessein de vous demander. Pour nous, depuis trois semaines, nous avons eu des pluies continuelles; au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers en ont été dispersés; Pilois en étoit retiré chez lui, et au lieu de m'adresser votre lettre

au pied d'un arbre, vous auriez pu me l'adresser au coin du feu, ou dans le cabinet de notre abbé, à qui j'ai plus que jamais des obligations infinies. Nous avons ici beaucoup d'affaires; nous ne savons encore si nous fuirons les états, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, ma bonne, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin d'oublier cette pauvre exilée. Hélas! qu'elle nous est chère et précieuse! Nous en parlons très-souvent; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore mille fois davantage, et jour et nuit, et en me promenant (car on a toujours quelques heures), et quand il semble que je n'y pense plus, et toujours, et à toute heure, et à tous propos, et en parlant d'autres choses, et enfin comme on devroit penser à Dieu, si l'on étoit véritablement touché de son amour. J'y pense d'autant plus que très-souvent je ne veux pas parler de vous; il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique; il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

Nous lisons fort ici. La Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi : je le sais fort bien parce que je l'ai très-bien appris; cela me divertit : son latin et son bon sens le rendent un bon écolier; et ma routine, et les bons maîtres que j'ai eus, me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies, qu'il joue comme Molière; des vers, des romans, des histoires, il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne, et nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein. Quand il sera parti, nous reprendrons quelque belle morale de ce M. Nicole. Il s'en va dans quinze jours à son devoir. Je vous assure que la Bretagne ne lui a point déplu.

J'ai écrit à la petite Deville pour savoir comme vous ferez pour vous faire saigner. Parlez-moi au long de votre

santé et de tout ce que vous voudrez. Vos lettres me plaisent au dernier point : pourtant, ma petite, ne vous incommodez point pour m'écrire ; car votre santé va toujours devant toutes choses.

Nous admirons, l'abbé et moi, la bonté de votre tête sur les affaires ; nous croyons voir que vous serez la restauratrice de cette maison de Grignan : les uns gâtent, les autres raccommodent ; mais surtout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos ; mais le moyen, ma bonne, quand on est à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien : on se parle et on se voit au travers d'un gros crêpe. Vous connoissez les Rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre : pour moi, je ne sais où j'en suis ; je me suis fait une Provence, une maison à Aix, peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y vois, je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois aussi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche ; ni de grottes pour vous mouiller ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse : si je croyois qu'il vous pût apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrois, Dieu sait ! Voilà une folie que je pousserois loin ; mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau : il sent bien les anciens Adhémars. Je ne vois pas bien où vous avez mis vos miroirs. L'abbé, qui est exact et scrupuleux, n'aura point reçu tant de remerciements pour rien. Je suis ravie de voir comme il vous aime, et c'est une des choses dont je veux vous remercier que de faire tous les jours augmenter cette amitié par la manière dont vous vivez avec moi et avec lui. Jugez quel tourment j'aurois s'il avoit d'autres sentiments pour vous ; mais il vous adore.

Dieu merci ! voilà mon caquet bien revenu. Je vous écris deux fois la semaine, et mon ami Dubois prend un

soin extrême de notre commerce, c'est-à-dire de ma vie. Je n'en ai point reçu par le dernier ordinaire ; mais je n'en suis point en peine, à cause de ce que vous me mandez. Voilà une lettre que j'ai reçue de ma tante.

Votre fille est plaisante ; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère ; elle n'a pas voulu aussi.... Je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troisième parti, et s'avise d'avoir un petit nez carré : ma bonne, n'en êtes-vous point fâchée ? Hélas ! pour cette fois vous ne devez pas avoir cette idée ; mirez-vous, c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien.

Adieu, ma très-aimable bonne, embrassez M. de Grignan pour moi. Vous lui pouvez dire les bontés de notre abbé. Il vous embrasse cet abbé, et votre fripon de frère. La Mousse est bien content de votre lettre ; il a raison, elle est aimable.

La suscription de la lettre originale est : Pour ma très-bonne et très-belle, dans son château d'Apolidon.

---

178. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 24e juin,
au coin de mon feu.

Je ne vous parlerai plus du temps ; je serois aussi ennuyeuse que lui, si je ne finissois ce chapitre :

Qu'il soit beau, qu'il soit laid, je n'en veux plus rien dire,
J'en ai fait vœu, etc.

Je n'ai point eu de vos lettres cette semaine, ma chère fille ; mais je n'en ai point été en peine, parce que vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec patience ; mais pour l'autre se-

maine, où je n'étois point préparée, je vous avoue que le malentendu qui me retint vos lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, et vous-même, ma fille : je m'en repens, et voudrois ne l'avoir pas fait; mais je suis naturelle, et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces sortes de foiblesses. Comme disoit un jour Mme de la Fayette, a-t-on gagé d'être parfaite ? Non assurément ; et si j'avois fait cette gageure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux soirs M. de Coetquen, à trois jours l'un de l'autre : il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici ; et pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles et de celles de M. de Grignan. En parlant des gens adroits et de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander s'il est toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre procession admirable : je ne crois pas qu'il y en ait eu une en France qui lui ressemble. Mes allées sont d'une beauté extrême; je vous les souhaite quelquefois pour servir de promenade à votre grand château. Mon fils est encore ici, et ne s'y ennuie point du tout : j'aurois plusieurs choses à vous dire sur son chapitre, mais ce sera pour un autre temps. Nous avons eu de vilains bohèmes qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danseriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaise, sauf le respect qui est dû à Votre Grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui étoit en colère contre la moitié de sa compagnie.

J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars : nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut se faire raser au moins d'un côté, il est hors de l'affaire de son enlèvement; il n'a plus que le courant de sa

fausse monnoie, dont il ne se met guère en peine. Que vous dirai-je encore, ma très-chère? Il y a peu de choses dont on puisse parler à cœur ouvert de trois cents lieues. Une conversation dans le mail me seroit bien nécessaire : c'est un lieu admirable pour discourir, quand on a le cœur comme je l'ai. Je ne veux point vous parler de la tendresse vive et naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre seroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable enfant. Notre abbé vous adore toujours. J'attends avec une grande impatience des nouvelles de votre voyage et de vos affaires ; j'y prends un extrême intérêt. J'embrasse M. de Grignan.

---

179. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 28e juin.

Vous me récompensez bien, ma fille, de mes pertes passées ; j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie. Ce que je sens en les lisant ne se peut imaginer, et si j'ai contribué quelque chose à l'agrément de votre style, je croyois ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien ; mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur, et une magnificence dont je suis enchantée. J'avois vu, il y a longtemps, des relations pareilles de la première Mme de Grignan ; je ne devinois pas que toutes ces beautés seroient un jour sous l'honneur de vos commandements ; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour

vous, et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails; je vous l'ai déjà dit, et vous le pouvez sentir: ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent. Si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande dame : je comprends bien les sentiments de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château. Une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'une autre : je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie sur certains sentiments, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres.

Vous me parlez trop peu de Vardes et de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous point été bien aise de parler leur langage? Comment va la belle passion de Vardes pour la T*** ? Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misanthropie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour et de la fortune.

Vos lectures sont bonnes. Pétrarque vous doit divertir avec le commentaire que vous avez; celui que nous avoit fait Mlle de Scudéry sur certains sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie; mais si vous en demeurez à la moitié, je vous gronde; vous ferez tort à la majesté du sujet; il faut vous dire, comme ce prélat disoit à la Reine mère : « Ceci est histoire; » vous savez le conte. Je ne pardonne ce manque de courage qu'aux romans,

que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir : je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire *Cléopatre* à la Mousse, et malgré moi je l'écoute et j'y trouve encore quelque amusement.

Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous savez aussi mes transports de voir partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée : c'est ce qui nous faisoit décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce que vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais ; et puis tout d'un coup je pense où vous êtes : mon imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloigné. Votre château m'arrête présentement les yeux ; les murailles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'une beauté surprenante, et tout le jeune plant que vous avez vu est délicieux : c'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusques aux nues ; et très-souvent sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfants. Mon fils regarde cette conduite ; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pilois est toujours mon favori, et je préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont conservé le titre de chevalier au parlement de Rennes. Je suis libertine plus que vous : je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de *Fouesnellerie*, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grâce de demeurer ; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient nécessaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes, c'étoit la mère et une guimbarde de Rennes, et les fils. Mlle du Plessis est toute telle que vous la représentez, et encore un peu plus impertinente. Ce qu'elle dit

tous les jours sur la crainte de me donner de la jalousie est une chose originale dont je suis au désespoir, quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie ; elle n'est ridicule en rien, et parle gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma la Guette, qui parle parisien au milieu de la Provence. Cette petite basse Brette est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Mme de Simiane ; vous avez un fonds de connoissance qui vous doit ôter toute sorte de contrainte : c'est beaucoup ; cela vous fera une compagnie agréable. Puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes compliments, je vous en conjure, et à notre cher Coadjuteur. Nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi : nous nous trouvons trop loin ; cependant j'admire la diligence de la poste.

La comparaison de la vue de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déjà marquée. Je ne souhaite rien tant que de l'occuper ; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir.

J'admire Catau ; je crois qu'elle est mariée ; mais elle a eu une conduite bien malhonnête et bien scandaleuse. Je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avoit eu d'un autre ; et cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain Droguet que vous avez vu laquais de Chésières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens ; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets, qui me paroissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B***, vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme ? Je le veux ;

mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela soit vrai; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On disoit donc que M*** avoit un peu avancé les affaires, et qu'il avoit eu grand'hâte de la marier : cependant,

Cela ne put être si juste,
Qu'au bout de cinq mois, comme Auguste,
Monsieur de C***
Ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une mauvaise couche la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portoit à merveille, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui feroit fort bien une histoire de roman : j'en ai su tout le détail; mais ce seroit une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois. L'enfant mourut heureusement.

Je reviens encore à vous, c'est-à-dire à cette divine fontaine de Vaucluse. Quelle beauté! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent; mais songez que je verrai toutes ces merveilles; moi qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé aura bien des affaires. Après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis; s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour longtemps, et sur toutes sortes de sujets, et d'une manière si peu ennuyeuse qu'il ne devroit pas les oublier.

Je suis aise que vous ayez ici comme une couple de beaux-frères. Je trouve que votre journée est fort bien réglée : on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations, et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit. Quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu trainer à Paris. Quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre abbé. Je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld. Je vous prie de me le dire : en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement. Je disois, comme si je n'eusse rien dit, que *l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire les nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela ? L'ai-je lu ? l'ai-je rêvé ? l'ai-je imaginé ? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête, et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère : songez à sa déroute de cet hiver.

Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je m'en vais écrire à Vivonne pour un capitaine bohème, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos bohèmes, dont je vous parlois l'autre jour, une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Mar-*

seille. « Et où est-il votre grand-père? — *Il est à Marseille,* » d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes.* C'étoit un capitaine bohème d'un mérite singulier ; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne. Voilà ma lettre ; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez ; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore ; si vous êtes assez bien avec *ce gros crevé,* et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je ne puis refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiselle de Sévigné : c'est votre même air ; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux.

Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopatre.* Je vous embrasse très-tendrement. M. de Grignan est bien loin de comprendre qu'on puisse lire des lettres de cette longueur ; mais, tout de bon, les lisez-vous en un jour ?

---

180. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 1er juillet.

Voilà donc le mois de juin passé : j'en suis tout étonnée, je ne pensois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre? Celui-ci prenoit le même train ; mais enfin tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel ; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux ; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole. Nous

fîmes des chansons, que nous vous envoyons. Le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Mme de la Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille : votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, la Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Notre Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusques ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête à tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous ? J'ai aussi mon petit ami que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait ; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience ; mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable. Il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire ; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà Mlle du Plessis qui entre ; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit : « Montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas. » Me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres. Je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon. En récompense, je lui dis l'autre jour que si vous répondiez au dessus de *la reine d'Aragon*, j'étois fort assurée que vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*.

J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce et fort honnête. Il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque

temps mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé ; et moi, de peur de lui répondre sottement que *je crains bien de détruire cette bonne opinion*, je lui dis que j'espère qu'il en mettra encore bien d'autres, quand il me connoîtra mieux. Je reçois toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Mme de Simiane. Il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et les faire entrer dans nos plaisirs et dans nos fantaisies : sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une certaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir ; je me fais une violence pour vous quitter. Notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie ; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, très-chère petite, et vous baise vos belles joues. Mais dites-moi la vérité : sont-elles belles comme elles ont accoutumé ?

---

181. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5e juillet.

C'est bien une marque de votre bonne amitié, ma bonne, que d'aimer toutes les sottises que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de Mlle Croque-Oison. En récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire, de peur de les avoir lues ; et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer bien longtemps ; mais d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois si votre écriture étoit comme celle de M. d'Hacqueville : la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle ? En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus ; mais enfin j'aime fort M. d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son

écriture : je ne vois goutte à ce qu'il me mande ; il me parle dans un pot cassé : je tiraille, je devine, je lis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret ; je ne voudrois pas qu'il sût mes peines : il croit que son écriture est moulée ; mais vous qui parlez, mandez-moi, je vous prie, comment vous vous en accommodez.

Je suis effrayée de l'apoplexie du chevalier de B***. N'est-ce pas celui qui dérobe sur la mer ? Ce n'est pas sans raison que vous aviez tant de soin de le faire aller à confesse.

Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer. Il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoissez la foiblesse humaine : ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un livre de M. Nicole ; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à *Cléopatre*, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore. Cela est épouvantable ; mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire. En récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi ; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours : je le

connois bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments. S'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici.

Je suis fort empêchée pour les états. Mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense; mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, Madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas. Quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de Catau; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus, son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launay; elle étoit bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au *Roman de la Rose* tout d'un coup. Mlle du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour la biglesse joua *Tartuffe* au naturel. Après avoir demandé à table *bœuve* et *moutonne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même temps je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse; elle me répond en baissant les yeux : « Ah! oui, Madame, je suis la plus grande menteuse du monde; je vous remercie de m'en avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'é-

toit du ton de Tartuffe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens : cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de Jacquine et de la Turquesine, en voyant monter votre frère à cheval : c'est une scène. Pour moi, j'eusse pleuré ;

.... Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas ; il n'y en a point ; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui : il y a un mois qu'on me répète que la cour sera le 10ᵉ du mois à Saint-Germain. On est réduit à me conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire *Cléopatre* et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici : Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

Approchez-vous, mon gendre ; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche ; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, qu'elle le trouve beau ; vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander : comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne la sauriez souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs ; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi ; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, je tremble de vous enten-

dre dire que vous m'y souhaitez, sur le même ton? Je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de vous à moi, et de moi à vous. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites point comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions sur vos affaires. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an : plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse le chagrin de la voir et de l'embrasser! Ne trouvez-vous pas que nous sommes assez bien ensemble? Croyez-vous qu'elle m'aime toujours? Adieu, mon très-cher Comte. Quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas que vous ayez jamais eu aucune belle-mère qui vous ait autant aimé que moi.

---

182. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8e juillet.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que par respect on n'a pas fait l'ouverture assez grande; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée. Peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère; et si vous êtes trop accablée d'écritures,

tous les jours sur la crainte de me donner de la jalousie est une chose originale dont je suis au désespoir, quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est fort jolie ; elle n'est ridicule en rien, et parle gascon au milieu de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de ma la Guette, qui parle parisien au milieu de la Provence. Cette petite basse Brette est fort aimable. Je vous trouve fort heureuse d'avoir Mme de Simiane ; vous avez un fonds de connoissance qui vous doit ôter toute sorte de contrainte : c'est beaucoup ; cela vous fera une compagnie agréable. Puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes compliments, je vous en conjure, et à notre cher Coadjuteur. Nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi : nous nous trouvons trop loin ; cependant j'admire la diligence de la poste.

La comparaison de la vue de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déjà marquée. Je ne souhaite rien tant que de l'occuper ; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir.

J'admire Catau ; je crois qu'elle est mariée ; mais elle a eu une conduite bien malhonnête et bien scandaleuse. Je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avoit eu d'un autre ; et cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain Droguet que vous avez vu laquais de Chésières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens ; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets, qui me paroissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B***, vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme ? Je le veux ;

mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela soit vrai; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On disoit donc que M*** avoit un peu avancé les affaires, et qu'il avoit eu grand'hâte de la marier : cependant,

Cela ne put être si juste,
Qu'au bout de cinq mois, comme Auguste,
Monsieur de C***
Ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une mauvaise couche la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portoit à merveille, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui feroit fort bien une histoire de roman : j'en ai su tout le détail; mais ce seroit une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois. L'enfant mourut heureusement.

Je reviens encore à vous, c'est-à-dire à cette divine fontaine de Vaucluse. Quelle beauté! Pétrarque avoit bien raison d'en parler souvent; mais songez que je verrai toutes ces merveilles; moi qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé aura bien des affaires. Après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre; car sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis; s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour longtemps, et sur toutes sortes de sujets, et d'une manière si peu ennuyeuse qu'il ne devroit pas les oublier.

Je suis aise que vous ayez cet automne une couple de beaux-frères. Je trouve que votre journée est fort bien réglée : on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations, et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne; cela me divertit. Quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris. Quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre abbé. Je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y penser, et je la trouvai si bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucauld. Je vous prie de me le dire : en ce cas il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement. Je disois, comme si je n'eusse rien dit, que *l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnoissance attire les nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'est que cela? L'ai-je lu? l'ai-je rêvé? l'ai-je imaginé? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête, et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère : songez à sa déroute de cet hiver.

Adieu, ma très-aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je m'en vais écrire à Vivonne pour un capitaine bohème, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du Roi. Il y avoit parmi nos bohèmes, dont je vous parlois l'autre jour, une jeune fille qui danse très-bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Mar-*

seille. « Et où est-il votre grand-père? — *Il est à Marseille,* » d'un ton doux, comme si elle disoit, *il est à Vincennes.* C'étoit un capitaine bohème d'un mérite singulier; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne. Voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec *ce gros crevé,* et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je ne puis refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiselle de Sévigné : c'est votre même air; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux.

Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopatre.* Je vous embrasse très-tendrement. M. de Grignan est bien loin de comprendre qu'on puisse lire des lettres de cette longueur; mais, tout de bon, les lisez-vous en un jour?

---

180. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 1er juillet.

Voilà donc le mois de juin passé : j'en suis tout étonnée, je ne pensois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre? Celui-ci prenoit le même train; mais enfin tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole. Nous

fîmes des chansons, que nous vous envoyons. Le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Mme de la Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille : votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, la Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Notre Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusques ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête à tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous ? J'ai aussi mon petit ami que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait ; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience ; mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable. Il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire ; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà Mlle du Plessis qui entre ; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit : « Montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas. » Me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres. Je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon. En récompense, je lui dis l'autre jour que si vous répondiez au dessus de *la reine d'Aragon*, j'étois fort assurée que vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*.

J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce et fort honnête. Il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque

temps mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé; et moi, de peur de lui répondre sottement que *je crains bien de détruire cette bonne opinion*, je lui dis que j'espère qu'il en mettra encore bien d'autres, quand il me connoîtra mieux. Je reçois toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Mme de Simiane. Il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et les faire entrer dans nos plaisirs et dans nos fantaisies: sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une certaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir; je me fais une violence pour vous quitter. Notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, très-chère petite, et vous baise vos belles joues. Mais dites-moi la vérité: sont-elles belles comme elles ont accoutumé ?

---

181. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5e juillet.

C'est bien une marque de votre bonne amitié, ma bonne, que d'aimer toutes les sottises que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de Mlle Croque-Oison. En récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher: je n'ose les lire, de peur de les avoir lues; et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer bien longtemps; mais d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois si votre écriture étoit comme celle de M. d'Hacqueville: la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle? En vérité, je ne le crois quasi pas: on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin j'aime fort M. d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son

écriture : je ne vois goutte à ce qu'il me mande ; il me parle dans un pot cassé : je traille, je devine, je lis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret : je ne voudrois pas qu'il sût mes peines : il croit que son écriture est nouée : mais vous qui parlez, mandez-moi, je vous prie, comment vous vous en accommodez.

Je suis effrayée de l'apoplexie du chevalier de B***. N'est-ce pas celui qui dérobe sur la mer ? Ce n'est pas sans raison que vous aviez tant de soin de le faire aller à confesse.

Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer. Il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoissez la foiblesse humaine : ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un livre de M. Nicole ; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à *Cléopâtre*, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore. Cela est épouvantable ; mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire. En récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi ; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours : je le

connois bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments. S'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici.

Je suis fort empêchée pour les états. Mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense; mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, Madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas. Quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de Catau; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus, son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launay; elle étoit bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au *Roman de la Rose* tout d'un coup. Mlle du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour la biglesse joua *Tartuffe* au naturel. Après avoir demandé à table *bœuve* et *moutonne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même temps je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse; elle me répond en baissant les yeux : « Ah! oui, Madame, je suis la plus grande menteuse du monde; je vous remercie de m'en avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'é-

toit du ton de Tartuffe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens : cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de Jacquine et de la Turquesine, en voyant monter votre frère à cheval : c'est une scène. Pour moi, j'eusse pleuré ;

> .... Mais les voyant ainsi,
> Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas ; il n'y en a point ; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui : il y a un mois qu'on me répète que la cour sera le 10e du mois à Saint-Germain. On est réduit à me conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire *Cléopatre* et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici : Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

Approchez-vous, mon gendre ; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche ; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, qu'elle le trouve beau ; vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander : comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne la sauriez souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs ; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi ; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, je tremble de vous enten-

dre dire que vous m'y souhaitez, sur le même ton? Je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de vous à moi, et de moi à vous. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites point comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions sur vos affaires. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an : plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse le chagrin de la voir et de l'embrasser ! Ne trouvez-vous pas que nous sommes assez bien ensemble? Croyez-vous qu'elle m'aime toujours? Adieu, mon très-cher Comte. Quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas que vous ayez jamais eu aucune belle-mère qui vous ait autant aimé que moi.

---

182. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8e juillet.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que par respect on n'a pas fait l'ouverture assez grande; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée. Peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère; et si vous êtes trop accablée d'écritures,

je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé? Mme de la Troche m'a mandé depuis deux jours que, si les belles intentions de Catau pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice. J'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même temps; je vous l'avois déjà mandée.

Ma bonne, notre chapelle s'élève à vue d'œil : cela occupe l'abbé, et me divertit un peu; mais mon parc est sans âme, c'est-à-dire sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet ne vous fait-elle pas grand'pitié, sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui crève sur la place; on peut lire cet endroit d'une lettre; mais jusques ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des choses publiques, on ne se réveille que pour les grands événements; et de ceux qu'on aime, les moindres circonstances en sont chères et touchent le cœur. Mme de la Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de temps en temps. Cela me paroît honnête; mais puisque vous lui faites réponse, je ne lui suis guère obligée : voilà une chose fine, l'entendez-vous bien? Il me semble, ma bonne, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé : je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti le bout de l'an de Madame, et me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos dragons. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées; elles me font, je crois, du bien

et du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit.

J'ai fait comprendre à la petite Mlle du Plessis que ce bel air de la cour, c'est la liberté : si bien que, quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en italien avec M. de la Mousse. Elle est charmée de cette familiarité et moi aussi, et dès là elle se croit de la cour elle-même. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus au milieu de ses conquêtes et dans ces marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous point au moins le conduire jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudents, et dont les grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a fichée dans le milieu de *Cléopatre*, et je l'achève; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres, et vous les commencez; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma bonne, c'est dommage que nous n'y sommes quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printemps qui vient.

Je suis ici avec mes trois prêtres, qui font chacun leur personnage, hormis la messe : c'est la seule chose dont je manque en leur compagnie. Je me promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maison. Quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où l'on trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château, et si vous n'êtes point accablée des petites bêtes dont vous n'avez rien senti jusqu'à présent. J'embrasse M. de Gri-

[illegible] avec une ten- [illegible] d'expliquer [illegible]

[illegible] il y a trois mois [illegible] n'est pas vrai- [illegible] pas vraisemblable aussi.

[illegible]

[illegible]

[illegible] bonne, et [illegible] recevoir deux. [illegible] tendres et [illegible] après cela [illegible] mois de sep- [illegible] campagne. Pour le [illegible] malade ; mais il [illegible] agréable. [illegible] mieux quand [illegible] voir [illegible] qu'il [illegible] mais [illegible] apprenant [illegible] Si vous [illegible]

[illegible]

senti le plaisir d'être avec vous : je vous jure et je vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude. Mes yeux ni mon cœur ne se sont jamais accoutumés à cette vue, et jamais je ne vous ai regardée sans joie et sans tendresse; et s'il y a eu quelques moments où elle n'ait pas paru, c'est alors que je la sentois plus vivement. Ce n'est donc point cela que je me puis reprocher; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu de cruelles politiques qui m'ont ôté quelquefois ce plaisir. Ce seroit une belle chose si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Hélas! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir; je crois que vous en faites de même. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé. Amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous serez demeurée, et je l'achèverai : c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *Morale*, c'est de la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine qu'ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une belle invention que la

fîmes des chansons, que nous vous envoyons. Le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Mme de la Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille : votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, la Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Notre Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusques ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête à tête*, comme disoit Tonquedec. Croyez-vous que je pense à vous ? J'ai aussi mon petit ami que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait ; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience ; mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable. Il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire ; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà Mlle du Plessis qui entre ; elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit : « Montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas. » Me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres. Je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon. En récompense, je lui dis l'autre jour que si vous répondiez au dessus de *la reine d'Aragon*, j'étois fort assurée que vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*.

J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce et fort honnête. Il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque

temps mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé; et moi, de peur de lui répondre sottement que *je crains bien de détruire cette bonne opinion*, je lui dis que j'espère qu'il en mettra encore bien d'autres, quand il me connoîtra mieux. Je reçois toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de Mme de Simiane. Il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et les faire entrer dans nos plaisirs et dans nos fantaisies: sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une certaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir; je me fais une violence pour vous quitter. Notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, très-chère petite, et vous baise vos belles joues. Mais dites-moi la vérité: sont-elles belles comme elles ont accoutumé?

---

181. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5e juillet.

C'est bien une marque de votre bonne amitié, ma bonne, que d'aimer toutes les sottises que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de Mlle Croque-Oison. En récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher: je n'ose les lire, de peur de les avoir lues; et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer bien longtemps; mais d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois si votre écriture étoit comme celle de M. d'Hacqueville: la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle? En vérité, je ne le crois quasi pas: on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin j'aime fort M. d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son

écriture : je ne vois goutte à ce qu'il me mande ; il me parle dans un pot cassé : je tiraille, je devine, je lis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret; je ne voudrois pas qu'il sût mes peines : il croit que son écriture est moulée; mais vous qui parlez, mandez-moi, je vous prie, comment vous vous en accommodez.

Je suis effrayée de l'apoplexie du chevalier de B***. N'est-ce pas celui qui dérobe sur la mer ? Ce n'est pas sans raison que vous aviez tant de soin de le faire aller à confesse.

Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer. Il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit ; mais vous connoissez la foiblesse humaine : ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un livre de M. Nicole ; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à *Cléopatre*, et que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore. Cela est épouvantable ; mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire. En récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi ; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours : je le

connois bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments. S'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici.

Je suis fort empêchée pour les états. Mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense; mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, Madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas. Quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de Catau; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus, son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launay; elle étoit bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au *Roman de la Rose* tout d'un coup. Mlle du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour la biglesse joua *Tartuffe* au naturel. Après avoir demandé à table *bœuve* et *moutonne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même temps je la relevai, et lui dis qu'elle étoit menteuse; elle me répond en baissant les yeux : « Ah! oui, Madame, je suis la plus grande menteuse du monde; je vous remercie de m'en avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'é-

toit du ton de Tartuffe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens : cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de Jacquine et de la Turquesine, en voyant monter votre frère à cheval : c'est une scène. Pour moi, j'eusse pleuré ;

.... Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas ; il n'y en a point ; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui : il y a un mois qu'on me répète que la cour sera le 10e du mois à Saint-Germain. On est réduit à me conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire *Cléopatre* et les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici : Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

Approchez-vous, mon gendre ; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche ; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, qu'elle le trouve beau ; vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander : comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne la sauriez souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs ; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi ; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, je tremble de vous enten-

dre dire que vous m'y souhaitez, sur le même ton? Je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de vous à moi, et de moi à vous. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites point comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions sur vos affaires. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an : plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse le chagrin de la voir et de l'embrasser! Ne trouvez-vous pas que nous sommes assez bien ensemble? Croyez-vous qu'elle m'aime toujours? Adieu, mon très-cher Comte. Quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas que vous ayez jamais eu aucune belle-mère qui vous ait autant aimé que moi.

---

182. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8e juillet.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que par respect on n'a pas fait l'ouverture assez grande; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée. Peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère; et si vous êtes trop accablée d'écritures,

je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé? Mme de la Troche m'a mandé depuis deux jours que, si les belles intentions de Catau pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice. J'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même temps; je vous l'avois déjà mandée.

Ma bonne, notre chapelle s'élève à vue d'œil : cela occupe l'abbé, et me divertit un peu; mais mon parc est sans âme, c'est-à-dire sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet ne vous fait-elle pas grand'pitié, sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui crève sur la place; on peut lire cet endroit d'une lettre; mais jusques ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des choses publiques, on ne se réveille que pour les grands événements; et de ceux qu'on aime, les moindres circonstances en sont chères et touchent le cœur. Mme de la Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de temps en temps. Cela me paroît honnête; mais puisque vous lui faites réponse, je ne lui suis guère obligée : voilà une chose fine, l'entendez-vous bien? Il me semble, ma bonne, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé : je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti le bout de l'an de Madame, et me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos dragons. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées; elles me font, je crois, du bien

et du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous ; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit.

J'ai fait comprendre à la petite Mlle du Plessis que ce bel air de la cour, c'est la liberté : si bien que, quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en italien avec M. de la Mousse. Elle est charmée de cette familiarité et moi aussi, et dès là elle se croit de la cour elle-même. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus au milieu de ses conquêtes et dans ces marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous point au moins le conduire jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudents, et dont les grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a fichée dans le milieu de *Cléopatre*, et je l'achève ; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres, et vous les commencez ; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma bonne, c'est dommage que nous n'y sommes quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printemps qui vient.

Je suis ici avec mes trois prêtres, qui font chacun leur personnage, hormis la messe : c'est la seule chose dont je manque en leur compagnie. Je me promène extrêmement ; il fait beau et chaud ; on n'en a nulle incommodité dans cette maison. Quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où l'on trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château, et si vous n'êtes point accablée des petites bêtes dont vous n'avez rien senti jusqu'à présent. J'embrasse M. de Gri-

gnan et vous, ma très-belle et très-bonne, avec une tendresse qu'il n'est pas aisé de comprendre ni d'expliquer de vous.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ses nouvelles : cela n'est pas vraisemblable; mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi.

---

183. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12e juillet.

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère bonne, et j'en suis fâchée : j'étois accoutumée à en recevoir deux. Il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres; il n'est pas facile après cela de s'en passer. Vous aurez vos beaux-frères ce mois de septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Pour le Coadjuteur, je vous dirai qu'il a été un peu malade; mais il est entièrement guéri : sa paresse est une chose incroyable, et il est d'autant plus criminel qu'il écrit des mieux quand il s'en veut mêler. Il vous aime toujours, et vous ira voir après la mi-août; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure qu'il n'a aucune branche où se reposer (mais je crois qu'il ment), et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais du Seigneur Corbeau; mais admirez la bizarrerie de ma science : en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui. Si vous en apprenez quelque chose par hasard, vous m'obligerez fort de me le mander.

Je songe mille fois le jour au temps où je vous voyois à toute heure. Hélas! ma bonne, c'est bien moi qui dis cette chanson que vous me dites : *Hélas! quand reviendra-t-il ce temps, bergère?* Je le regrette tous les jours de ma vie, et j'en souhaiterois un pareil au prix de mon sang. Ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas

senti le plaisir d'être avec vous : je vous jure et je vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude. Mes yeux ni mon cœur ne se sont jamais accoutumés à cette vue, et jamais je ne vous ai regardée sans joie et sans tendresse ; et s'il y a eu quelques moments où elle n'ait pas paru, c'est alors que je la sentois plus vivement. Ce n'est donc point cela que je me puis reprocher; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu de cruelles politiques qui m'ont ôté quelquefois ce plaisir. Ce seroit une belle chose si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Hélas! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir; je crois que vous en faites de même. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé. Amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port ; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous serez demeurée, et je l'achèverai : c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *Morale*, c'est de la même étoffe que Pascal. A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine qu'ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne : les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une belle invention que la

pante, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens à nos lectures, et sans préjudice de *Cléopatre* que j'ai gagé d'achever : vous savez comme je soutiens mes gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis assez blessée des méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour une lettre à mon fils de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs affaires ; et si je n'avois M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte ; mais je me dis de méchantes raisons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur du soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé ! Il vous aime chèrement ; et nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires et de vos grandeurs. Il voudroit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre Mme de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une

larme; elle a une grosse fièvre, et commence à pleurer; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle. Il fait chaud; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte; mon appartement est frais. J'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence. Je suis toujours toute à vous, ma très-chère et très-aimable bonne. Une amitié à M. de Grignan. Ne vous adore-t-il pas toujours?

---

184. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 15e juillet.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde; mais cela n'est pas bien aisé; ainsi je me contente de ce qui se peut écrire, et je rêve tout ce qui se doit rêver: j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'abbé une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qui me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus; cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs.

Oh! que j'aime la solitude!
Que ces lieux sacrés à la nuit,
Éloignés du monde et du bruit,
Plaisent à mon inquiétude!

Je ne vous dis point, ma bonne, à qui je pense, ni avec quelle tendresse: à qui devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'hippogriffe fût encore au monde, ce seroit une chose galante, et à ne jamais l'oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour

me venir voir quelquefois. Hélas ! ma bonne, ce ne seroit pas une affaire ; il parcourt la terre en deux jours ; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan ; ou souper ici à cause de la promenade, où je serois bien aise de vous avoir, et le lendemain vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris ; il y sera peu : la cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le duc d'Anjou. On me mande que ma petite-enfant est fort jolie ; que sa nourrice en a beaucoup de soin, et que ce petit ménage va en perfection. Je prétends le trouver tout établi chez moi à Paris ; c'est une chose ridicule que les petites entrailles que je sens déjà pour cette petite personne. Mme de Villars m'écrit assez souvent, et me parle toujours de vous : elle est tendre, elle sait bien aimer ; elle comprend les sentiments que j'ai pour vous : cela me donne de l'amitié pour elle. Elle me prie de vous faire mille douceurs de sa part : sa lettre est pleine d'estime et de tendresse ; répondez-y par une petite demi-feuille que je lui puisse envoyer. Ce détour est beau pour aller jusques à elle ; mais pour les affaires pressées que vous avez ensemble, il n'est pas besoin d'une plus grande diligence. La petite Saint-Géran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurois lire : je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertissent, et moi aussi. Cette mauvaise plaisanterie n'est point encore usée ; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierois fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir ; je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a bien de la différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui entendent et relèvent les beaux endroits et qui par là réveillent l'attention. Cette *Morale* de Ni-

cole est admirable, et *Cléopatre* va son train, sans empressement toutefois, c'est aux heures perdues. C'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors ; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent aussi, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur les belles âmes. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui va bien, pourvu qu'on m'en garde le secret.

Mlle du Plessis nous honore souvent de sa présence ; elle disoit hier qu'en basse Bretagne on faisoit une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur on avoit mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : à cette exagération, nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : « Mademoiselle, pensez-y bien ; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire ? On se trompe quelquefois. — Non, Madame, c'est douze cents pièces ou onze cents ; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir ; mais enfin je sais bien que c'est l'un ou l'autre, » et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fussent du moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût une grande prairie, où l'on eût tendu des tentes ; et que, s'ils n'eussent été que cinquante, il eût fallu qu'ils eussent commencé un mois devant. Ce propos de table étoit bon ; vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là ?

Au reste, ma bonne, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste qu'elle ne quitte pas d'un moment la pendule ; j'en suis ravie, et je vous en remercie sur nouveaux frais ; en un mot, je suis toute à vous. L'abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service : il ne voit pas bien en

quelle occasion ; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

---

185. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 19e juillet.

Je ne vois point, ma bonne, que vous ayez reçu mes lettres du 17e et 21e juin ; je vous écris toujours deux fois la semaine, ce m'est une joie et une consolation ; je reçois le vendredi deux de vos lettres qui me soutiennent le cœur toute la semaine. J'ai trouvé fort plaisant de recevoir celle que vous m'adressez dans la Capucine, justement dans le beau milieu de la Capucine. Il faisoit beau ; j'attendois mon laquais qui devoit m'apporter vos lettres de Vitré. Après avoir bien fait des tours, je revenois au logis.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés, et je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison. Je vous assure que cette manière est plus noble et plus aimable qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma bonne, et l'on ne peut pas mieux faire que ce que vous faites : je vous souhaite seulement des matériaux ; car, pour de la bonne volonté, vous en avez de reste.

Vous aurez trouvé plaisant que je vous aie tant parlé du Coadjuteur, dans le temps qu'il est avec vous ; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah ! Seigneur Corbeau, si vous n'aviez demandé, pour toute nécessité, qu'*un poco di pane*, *un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous en êtes : il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée ; mon pauvre Seigneur, j'en suis fâchée, mais c'est bien employé.

Je remercie M. de Grignan d'avoir soin de son adresse et de sa belle taille. Je vous trouve fort jolie de vous être levée si matin pour le voir tirer vos lapins.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de vos yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

Ce qui m'embarrasse pour la fin du sonnet, c'est que le soleil fut pris pour l'Aurore, et qu'il me semble que vous ne fûtes simplement que l'Aurore, et qu'aussitôt qu'il eut pris tous ses rayons vous lui quittâtes la place, et vous allâtes vous coucher. Je vous assure au moins, ma bonne, qu'il n'eut pas l'avantage de vous gâter votre beau teint ; il ne demanderoit pas mieux, de l'humeur dont il est en Provence. C'est à vous à vous en défendre : je vous en conjure pour l'amour de moi qui aime si chèrement votre personne aussi bien que tout le reste.

Je trouve, ma chère bonne, qu'il s'en faut beaucoup que vous soyez en solitude. Je me réjouis de tous ceux qui vous peuvent divertir. Vous aurez bientôt Mme de Rochebonne. Mandez-moi toujours ce que vous aurez. Le Coadjuteur est bon à garder longtemps. L'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château est une chose qu'il acceptera sans doute : que feroit-il de son argent? Cela ne paroîtra pas sur son épargné. Je trouverois fort mauvais qu'il prît mon appartement.

Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser est très-bien et très-juste. Je veux croire, pour ma consolation, que si je l'avois écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous ; en un mot, ma bonne, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant.

Vous avez écrit une lettre à la Mousse dont je vous doit remercier autant que lui ; elle est toute pleine d'amitié pour moi. D'Hacqueville est bien plaisant de vous avoir envoyé la mienne. Enfin Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé. Il me parle de son cœur à toutes les li-

gnes ; si je lui faisois réponse sur le même ton, ce seroit une *portugaise*.

Il ne faut louer personne avant sa mort : c'est bien dit; nous en avons tous les jours des exemples ; mais, après tout, mon ami le public fait toujours bien : il loue quand on fait bien ; et comme il a bon nez, il n'est pas longtemps la dupe, et blâme quand on fait mal. Quand ont va du mal au bien, il ne répond pas de l'avenir ; il parle de ce qu'il voit. La comtesse de Gramont et d'autres ont senti les effets de son inconstance ; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui, et ce ne sera pas par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices.

Notre abbé a pour vous ne tendresse qui me le fait adorer ; il vous trouve d'une solidité qui le charme, et qui le fait brûler d'impatience de vous pouvoir soulager et vous être bon à quelque chose ; il a quasi autant d'envie que moi d'aller en Provence. Nous sommes occupés de notre chapelle ; elle sera achevée à la Toussaint. Nous sommes dans une parfaite solitude et je m'en trouve bien. Ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres est une beauté qui n'étoit pas bien représentée par les bâtons d'alors. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que Mme de Chaulnes arrive aujourd'hui ; je l'irai voir demain, je ne puis pas m'en dispenser ; mais j'aimerois bien mieux être dans la Capucine, ou à lire le Tasse, où je suis d'une habileté qui vous surprendroit et qui me surprend moi-même.

Vous me dites trop de bien de mes lettres, ma bonne ; je compte sûrement sur toutes vos tendresses : il y a longtemps que je dis que vous êtes vraie ; cette louange me plaît ; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres ; mais quelquefois aussi elle pourroit faire du mal. Je sens au milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement. Ah ! qu'il y a peu de personnes

vraies ! Rêvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, une force au delà de la signification ordinaire.

La divine Plessis est justement et à point toute fausse ; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal. Elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde ; mais surtout elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, et que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. J'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable bonne. Vous qui voyez tout, ne voyez-vous point comme je suis belle les dimanches, et comme je suis négligée les jours ouvriers? Mandez-moi si vous avez toujours le courage de vous habiller et ce que vous avez fait de provençal. Mon Dieu ! qu'on est heureux, ma bonne, de vous voir en Provence ! et quelle joie sensible quand je vous embrasserai ! car enfin ce jour viendra; en attendant, j'en passerai de bien cruels vers le temps de vos couches.

Il a vaqué chez Monsieur une charge de vingt mille écus ; Monsieur l'a donnée à l'*Ange*, au grand plaisir de toute sa maison.

La Vauguyon, après deux ans de mariage avec Fromentau, l'a enfin déclaré, et elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fromentau !

Vous ai-je dit qu'il y avoit des demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle Mlle de Croque-Oison, et l'autre de Kerborgne ? J'appelle la Plessis, Mlle de Kerlouche. Ces noms me réjouissent.

Je suis toute à vous, ma bonne, et si vous m'aimez, ayez soin de votre santé.

---

186. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 22e juillet, jour de la Madeleine, où fut tué, il y a quelques années, un père que j'avois.

Je vous écris, ma bonne, avec plaisir, quoique je n'aie rien à vous mander. Mme de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment? à beau pied sans lance, entre onze heures et minuit : on pensoit à Vitré que ce fût des bohèmes. Elle ne vouloit aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle étoit, crurent que c'étoit ce que je vous ai dit, et pensèrent tirer sur elle. Elle venoit de Nantes par la Guerche, et son carrosse et son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant, ma chère ; ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus voir lundi cette duchesse, qui fut aise de me voir comme vous pouvez penser. La Murinette beauté est avec elle, dont mon oncle l'abbé est amoureux. Elles sont seules à Vitré, en attendant M. de Chaulnes qui fait le tour de la Bretagne, et les états qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude: elle ne sait que devenir et n'a recours qu'à moi; vous croyez bien que je l'emporte hautement sur Mlle Kerbogne. Elle me fit les mêmes civilités que si elle n'étoit point dans son gouvernement. Je crois qu'elle me viendra voir après dîner. Toutes mes allées sont nettes rigoureusement; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté. Comme je lui fais valoir d'être demeurée pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah mon Dieu! en

voilà beaucoup sur ce sujet. Il faut pourtant que je vous fasse encore mille baisemains de sa part, et que je vous dise qu'on ne peut estimer plus une personne qu'elle vous estime : elle est instruite par d'Hacqueville de ce que vous valez. Quelle fortune que celle de cette femme! Elle avoit cent mille écus: fille d'un conseiller, ma bonne! Tout est rangé selon l'ordre de la Providence. Cette pensée doit fixer toutes nos inquiétudes, et vous, ma très-belle , comment êtes-vous? où en êtes-vous de vos Grignans ? Le pauvre Coadjuteur a-t-il encore la goutte? L'innocence est-elle toujours persécutée?

Je fis hier matin un acte généreux: j'avois huit ou dix ouvriers qui fanoient mes foins.... pour nettoyer des allées, et j'avois envoyé mes gens à leur place. Picard n'y voulut pas aller, et me dit qu'il n'étoit pas venu pour cela en Bretagne, qu'il n'étoit point un ouvrier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Sans autre forme de procès, je le fis partir à l'instant. Je pense qu'il couchera aujourd'hui à Sablé. Pour sa récompense, il l'a si peu méritée par quatre années de mauvais service que je n'en ai rien sur ma conscience : elle me viendra comme elle pourra.

Il faut avouer que la disette de sujets m'a jetée aujourd'hui dans de beaux détails. En voici encore un. Cette Mme Quintin, que nous vous disions qui vous ressembloit, à Paris, pour vous faire enrager, est comme paralytique; elle ne se soutient pas; demandez-lui pourquoi : elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, elle a bu sa chopine, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de médecin qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortoit de Vitré; elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que j'ai compris que tout cela étoit un air, pour me faire savoir qu'elle a un équi-

page de Jean de Paris. Ma pauvre bonne, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré? La cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort et de Chambord est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain: pour cette année, elle y sera attrapée; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom l'abbaye de Rebais qu'avoit l'abbé de Foix: le pauvre homme! On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou: si je demeure aux états, cela m'embarrassera. Notre abbé ne peut quitter la chapelle; ce sera notre plus-forte raison; car, pour le bruit et le tracas de Vitré, il me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paroître aux états: mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en province, comme les mauvais comédiens. Ma bonne, je vous embrasse avec une tendresse infinie; la tendresse que j'ai pour vous occupe mon âme tout entière; elle va loin et embrasse bien des choses quand elle est au point de la perfection. Je souhaite votre santé plus que la mienne; conservez-vous; ne tombez point. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre abbé.

---

187. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A COULANGES.

Aux Rochers, 22e juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre

compte de mon procédé. Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague ; elle attend donc son mari avec tous les états, et en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mlles de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller ; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avois pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poëtes ont célébrée, prendre tous ceux qui travailloient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte ; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'iroit pas, qu'il n'étoit pas entré à mon service pour cela, que ce n'étoit pas son métier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Ma foi ! la colère me monte à la tête. Je songeai que c'étoit la centième sottise qu'il m'avoit faite ; qu'il n'avoit ni cœur, ni affection ; en un mot, la mesure étoit comble. Je l'ai pris au mot, et quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est

le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite, ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

---

188. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26e juillet.

Je vous écris deux fois la semaine, ma bonne fille, soit dit en passant, et sans reproche, car j'y prends beaucoup de plaisir. Pour aujourd'hui, je commence ma lettre un peu par provision ; elle ne partira que demain, et en la fermant j'y ajouterai encore un mot.

Vous saurez donc qu'hier vendredi j'étois toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main. Je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine ; cette femme s'étouffoit de rire, et cachoit derrière elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle; cet homme étoit suivi d'une femme fort bien faite qui rioit aussi ; et moi, je me mis à rire sans les reconnoître et sans savoir ce qui les faisoit rire. Comme j'attendois aujourd'hui Mme de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avois beau regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle. C'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré lui avoit mis dans la tête de venir me surprendre. La Murinette beauté étoit de la partie, et la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la tristesse même. D'abord ils ont joué au volant; Mme de Chaulnes joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et partout

il a été question de parler de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de ses affaires, et que vous m'aviez mandé que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude ; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisoit vous donnoient beaucoup de chagrin pour lui. Nous avons fort poussé cette plaisanterie, et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour, dont la pensée nous a fait devenir rouges comme du feu. On parle longtemps là-dessus, et puis du dialogue bohème, et puis enfin de Mlle du Plessis, et des sottises qu'elle disoit, et qu'un jour vous en ayant dit une, et trouvant son visage auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer ; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit : « Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement ; » et ensuite à sa mère : « Madame, ces jeunes créatures étoient si folles, qu'elles se battoient : Mlle du Plessis agaçoit ma fille, ma fille la battoit ; c'étoit la plus plaisante chose du monde ; » et qu'avec ce tour, j'avois ravi Mme du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette camaraderie de vous et de Mlle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La Murinette vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tout présentement. Pomenars tiendra bien sa place ; Mlle du Plessis viendra aussi, et ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on lui veut donner aux états, et même les y faire souhaiter afin d'être à la mode. Enfin je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars : sa gaieté augmente en même temps que ses affaires criminelles ; s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis

chargée de mille compliments pour vous ; nous vous avons célébrée à tout moment. Mme de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une Mme de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne : c'est cela qui rend son gouvernement beau ; car quelle autre chose pourroit-ce être? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne me mettrai plus en peine de son divertissement; mais vous, ma bonne, mon Dieu! que je vous plains avec votre tante d'Harcourt! quelle crainte! quel embarras! quel ennui! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne du monde, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure; et si j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois. Après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus, car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes et le Seigneur Corbeau. Ah! défaites-vous de cette trompette du jugement: il y a vingt ans qu'elle me déplaît, et que je lui dois une visite.

Ma tante m'écrit mille choses de Catau, qui est arrivée en neuf jours: elle dit des merveilles de vous et de votre château et de votre grandeur. Pourquoi ne m'avez-vous point mandé que vous l'eussiez envoyée? Elle est bien malheureuse; son certificat qu'on vous envoyoit a été perdu. Je crains que vous ne soyez incommodée de ne l'avoir plus. Pour ma petite-enfant, elle est aimable, et sa nourrice au point de la perfection sans qu'il y manque rien. Mon habileté est une espèce de miracle, et me fait comprendre en amitié la merveille de ce maréchal qui devint peintre. Il faut habiller la petite, et assurément je lui donnerai sa première robe, et parce qu'elle est ma filleule, et parce qu'elle ne me coûtera que quatre sous : laissez-moi faire et ne me remerciez point.

Je crains fort que ces cousins ne soient un sang échauffé; c'est cela qui est traître et qui vous pourroit faire beaucoup de mal. Je vous conseillerois de vous rafraîchir et de prendre de bons bouillons: vous savez qu'il ne faut point craindre de se bien nourrir, et le sang échauffé vous pourroit donner la fièvre dans la saison où nous allons entrer, et ce seroit une très-fâcheuse affaire. Je vous prie, ma petite, songez-y pour l'amour de moi, et vous rafraîchissez.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots. Il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de Monsieur d'Arles; mais sur toutes choses, il vous souhaiteroit bien cent mille écus, dit-il, pour faire achever votre château, et pour tout ce qui vous plairoit. Je ne puis songer à tout ce qui mange à vos dépens sans mourir de peur. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle ; et le désert du Buron, et l'ennui de Nantes avec Mme de Molac, ne conviennent pas à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et Mme de Chaulnes, pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il est net, il y a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui : c'est un aimable lieu ; mais, hélas ! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi, piu che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous point bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment, que je ne pense à vous, que je n'en

parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir? Nous sommes sur la fin du Tasse, et *Goffredo a spiegato il gran vessillo della croce sopra'l muro.* Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à la philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde; mais enfin tout ensemble fait un assez bon effet. Nous avons envie de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'italien. La Murinette le parle comme du françois. J'ai reçu une lettre de notre Cardinal, qui me dit encore pis que pendre du gros abbé qui est avec lui. Adieu, ma très-aimable; je ne daigne vous dire que je vous aime, vous le savez, et je ne trouve point de paroles qui puissent vous faire comprendre comme mon cœur est pour vous. J'achèverai demain cette lettre, et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et après souper nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerny, et lui avons mis le premier appareil, que nous lèverons demain. La Murinette beauté est habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé; Pomenars ne veut pas : voilà le procès. Mme de Chaulnes disoit tantôt que l'abbé Têtu, après avoir été quelque temps à Richelieu, enfin sans autre façon s'étoit établi à Fontevrault, où il est depuis deux mois. Ils le virent, en passant, il y a un mois. Le prétexte, c'est qu'il y a de la petite vérole à Richelieu. Si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savois pas que Monsieur de

Condom eût rendu son évêché; elle m'a assuré que cela étoit fait. La petite personne a envoyé des chansons à sa sœur, que nous ne trouvons pas trop bonnes. Je suis aise que vous ayez approuvé les miennes; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton des dragons; il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici : cela me fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Ah, mon Dieu ! que cette pensée me fait triste, et que je m'ennuie d'être si longtemps sans vous voir! Adieu, ma chère fille, je me vais coucher tristement, et je vous embrasse de tout mon cœur, avec une tendresse infinie. Mandez-moi toujours de vos nouvelles, et surtout de votre santé, que je vous recommande si vous m'aimez.

Adieu, mon cher Grignan; adieu, Monsieur le Coadjuteur, aimez toujours bien votre petite sœur et sa mère.

---

189. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 29e juillet.

Il sera le mois de juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'août sera encore plus long, puisque ce sera le temps des états. N'en déplaise à la compagnie, c'est toujours une sujétion pour moi d'aller les trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'est un embarras, comme dit Mme de la Fayette. Mon esprit n'est plus monté sur ce ton-là; mais il faut avaler et passer ce temps comme les autres. Mme de Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici. Ce qui lui paroissoit de plus charmant, c'étoit mon absence : c'étoit aussi le régal que je lui avois promis. Elle se promenoit dès sept heures du matin toute seule dans ces bois. L'après-dînée il y eut un bal de paysans devant cette porte, qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme et une femme qu'on auroit empêché de danser dans une république bien ré-

glée : c'étoient des postures à pâmer de rire ; Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point sur son chapitre : il ne fait pas un pas qui ne puisse être le dernier, et l'on ne le quitte point qu'on ne lui puisse dire adieu. Tout disparut lundi matin, et je demeurai contente.

Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre. Faites-lui bien mes baisemains, s'il m'aime encore autant qu'à Aix. Mandez-moi si sa patience n'est pas usée ; s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude ; enfin parlez-moi de lui.

Vous répétez sur moi des leçons de silence qui ne sont point à leur place. Il nous sembloit à Paris que l'étoile de Mlle de Toiras pâlissoit. Si elle eût été assez forte pour lui donner un tel mari, elle auroit bien dû se moquer de toutes les beautés. Hélas ! aurez-vous celle de votre tante d'Harcourt ? Que je vous plains ! Il faudroit encore mettre au bout de toutes les questions qu'on leur fait, où elles répondent *non*, une autre qu'on leur fait toujours intérieurement : « Ne voulez-vous point vous en aller ? » où elles répondent *non*, et l'on meurt.

Voilà une lettre de M*** que je vous envoie, ma bonne, vous verrez s'il vous aime, s'il vous estime et si vous perdez toutes vos peines : elles vous servent au moins à être adorée de toute la famille. Plût à Dieu que tous vos desirs eussent un pareil succès !

J'ai reçu une lettre du marquis de Charost toute pleine d'amitié et de ménagement. Il me parle de Mme de Brissac, et me mande qu'il vous écrit. Je vous prie, cruauté à part, faites-lui réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser. Il est vieux comme son père, et ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit en lui refusant une réponse. On me mande que le comte d'Ayen épouse Mlle de Bournonville : *Matame te Lutres en est enrazée.*

Vous me parlez, dans votre lettre, ma bonne, qu'il faudra songer aux moyens de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point chercher d'autre que moi, qui vous la mènerai assurément, si sa nourrice le veut bien. Toute autre voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je compte comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu. Je vous conjure, ma bonne, de me laisser prendre ce petit plaisir. J'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de petite consolation. Voilà donc qui est fait: nous parlerons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un dans mon petit galimatias, c'est-à-dire mon labyrinthe, où votre aimable et chère idée m'a tenu fidèle compagnie. Je vous avoue que c'est un de mes plaisirs que de me promener toute seule; je trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir; mais on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Si vous étiez, ma bonne, aussi heureuse en toutes choses que je le souhaite, votre état seroit bien digne d'envie. Adieu, ma chère petite. Ah! qu'il m'ennuie de ne vous point voir! et que cette pensée me fait souvent rougir mes petits yeux! J'embrasse votre époux.

---

190. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 2e août.

Vous avez donc, ma bonne, chez vous, présentement, toute la foire de Beaucaire. N'avez-vous point encore mis l'habileté de vous défaire des équipages dans le nombre des merveilles que vous faites en Provence? Nos pères avoient bon esprit de nourrir tous les trains! c'est une belle mode à présent dont tout le monde s'est tiré. Elle est bien pire que les portes basses et les grandes chemi-

nées. Il vous faut du courage comme à la guerre, et un Jacquier qui prenne en parti le pain de munition. Ma lettre vous trouvera, comme Dulcinée, dans l'agitation du mouvement de cette compagnie : gardez-la, je dis ma lettre, et puis vous la lirez à loisir. Vous me priez, ma bonne, de me promener dans votre cœur ; vous me dites mille douceurs aimables sur cela Je vous dirai donc que je fais quelquefois cette promenade ; je la trouve belle et très-agréable pour moi : mais à la pareille, ma bonne, je vous conjure civilement de venir vous promener chez moi. Allez partout, et voyez bien s'il y a quelqu'un qui se promène à côté de vous, et si vous n'y êtes pas plus respectée que dans votre gouvernement. Si cela vous donne quelque joie, vous devez être contente ; mais, mon Dieu ! cela ne fait point le bonheur de la vie : il y a de certaines grossièretés solides dont on ne peut se passer.

Que dites-vous des nouvelles de cette semaine ? Nous ne demandons que plaie et bosse ; mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de Monsieur du Mans m'a assommée ; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui ; et de la manière dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir. Cependant le voilà mort d'une petite fièvre en trois heures, sans avoir le temps de songer au ciel, ni à la terre : il a passé ce temps-là à s'étonner ; il est mort subitement de la fièvre tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi ; j'en suis fâchée. Ah ! que j'aurois été contente si la nouvelle de Mme de Lyonne étoit venue toute seule ! C'est bien employé. Sa sorte de malhonnêteté étoit une infamie scandaleuse. Il y a longtemps que je l'avois chassée du nombre des mères. Tous les jeunes gens de la cour ont pris part à sa disgrâce. Elle ne verra point sa fille ; on lui a ôté tous ses gens. Voilà tous ces amants bien écartés.

Vous avez présentement le grand Chevalier, embrassez-le pour moi, mais le Coadjuteur surtout. Je le prie de ne me point écrire ; qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan : ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime mieux encore son amitié. De l'humeur dont il est, il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit ; c'est acheter trop cher une lettre, qu'au prix d'une partie de sa tendresse. Nous conclurons incessamment que, s'il avoit écrit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit à la mort. Adieu, ma chère bonne.

---

191. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 5e août.

Enfin, je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé des nouvelles. Vous apprendrez encore celle de M. de Guise, dont je suis accablée quand je pense à la douleur de Mlle de Guise. Vous jugez bien, ma bonne, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort me puisse faire mal ; car du reste rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous savez comme je crains les reproches qu'on se peut faire à soi-même. Mlle de Guise n'a rien à se reprocher que la mort de son neveu : elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné ; la quantité du sang a causé le transport au cerveau : voilà une petite circonstance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort ; je n'ai jamais vu une telle mortalité. Je vous conjure, ma chère bonne, de vous bien conserver ; et s'il y avoit quelque enfant à Grignan qui eût la petite vérole, envoyez-le à Montélimar : votre santé est le but de mes desirs.

Il faut un peu que je vous dise des nouvelles de nos états pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir, au bruit de tout ce qu'on en put

faire à Vitré. Le lundi matin il m'écrivit une lettre, et me l'envoya par un gentilhomme. J'y fis réponse par aller dîner avec lui. On mangea à deux tables dans le même lieu ; il y a quatorze couverts à chaque table ; Monsieur en tient une, Madame l'autre : cela fait une assez grande mangerie. La bonne chère est excessive ; on remporte les plats de rôti comme si on n'y avoit pas touché ; mais pour les pyramides du fruit, il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyoient pas ces sortes de machines, puisque même ils n'imaginoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer (ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un côté de la table à l'autre ; mais ce n'est pas ici qu'on a eu du chagrin : au contraire, on est fort aise de ne plus voir ce qu'elles cachent) : cette pyramide, avec vingt porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit en fit taire les violons, les hautbois, les trompettes. Après le dîner, MM. de Locmaria et de Coëtlogon, avec deux Bretonnes, dansèrent des passe-pied merveilleux, et des menuets, d'un air que nos bons danseurs n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de bas Bretons, avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pense toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avois vue danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Locmaria : les violons et les passe-pied de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là ; c'est quelque chose d'extraordinaire : ils font cent pas différents, mais toujours cette cadence courte et juste ; je n'ai point vu d'homme danser comme lui cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les états. Le lendemain, M. le premier président, MM. les procureurs et avocats généraux du parlement, huit évêques, MM. de Molac, la Coste et

Coëtlogon le père, M. Boucherat, qui vient de Paris, cinquante bas Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devoient venir Mme de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre, et M. de Lavardin, dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers; car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la Tour de Sévigné, voir M. d'Harouys et MM. Fourché et Chésières, qui arrivoient. M. d'Harouys vous écrira ; il est comblé de vos honnêtetés : il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des états : c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les états; c'est une assez belle chose. Je ne crois pas qu'il y en ait qui aient un plus grand air que ceux-ci. Cette province est pleine de noblesse : il n'y en a pas un à la guerre ni à la cour; il n'y a que ce petit guidon, qui peut-être y reviendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir Mme de Rohan; il viendroit bien du monde ici, si je n'allois à Vitré. C'étoit une grande joie de me voir aux états, où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les états ne doivent pas être longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le Roi; on ne dit pas un mot : voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il y trouve, je ne sais comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité d'autres présents, des pensions, des réparations des chemins et des villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande braverie : voilà les états. J'oublie quatre cents pièces de vin qu'on y boit : mais, si j'oubliois ce petit article, les autres ne l'oublieroient pas, et c'est le premier. Voilà ce qui s'appelle, ma bonne, des contes à dormir debout; mais ils viennent au bout de la plume, quand on est en Bretagne et qu'on n'a pas autre chose à dire. J'ai mille baisemains à vous faire

de M. et de Mme de Chaulnes. Je suis toujours toute à vous, et j'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous. Notre abbé vous embrasse, et moi mon cher Grignan, et ce que vous voudrez.

---

192. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 9e août.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de vous-même et vous méprisant comme vous faites. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre; mais enfin, ma bonne, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de n'avoir point en vous de bonnes qualités et le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car pour moi, je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites sur les inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : et qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire? Je n'en connois point. Vous avez un fonds de raison et de courage que j'honore; pour moi, je n'en ai point tant, surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger. Mes paroles sont assez bonnes; je les range comme ceux qui disent bien; mais la tendresse de mes sentiments me tue. Par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous : je les ai imaginées comme je les sens; j'ai

compris que rien ne me rempliroit votre place, que votre souvenir me seroit toujours sensible au cœur; que je m'ennuierois de votre absence, que je serois en peine de votre santé, que jour et nuit je serois occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avois prévu. Il y a plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien ; et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid :* je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous me voulez aimer, et pour vous, et pour votre enfant : eh! ma bonne, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché : ce sont mes petites entrailles, c'est le trop-plein de la tendresse que j'ai pour vous.

Ma tante l'a été voir; elle aura cet été une robe ; elle est jolie et belle, et sa nourrice a trop de lait. Mais voici une chose qui m'a bien étonnée : c'est qu'enfin Mme de Lavardin ne se dérange point ; elle garde sa maison à Paris; on l'a vue, elle prend courage; et pour son fils, il est à Vitré qui tient deux tables et qui pour gagner les cœurs rit et chante comme si de rien n'étoit. Je le fus voir l'autre jour; je croyois qu'il se jetteroit à mon cou tout en larmes : point du tout; j'étois plus affligée que lui; nous causâmes raisonnablement, et je lui laissai l'abbé et la Mousse à dîner, qui en revinrent tout pleins de bons raisonnements.

Pour moi, j'allai dîner mercredi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les états deux fois le jour, de peur qu'on ne me vienne voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces états : cela est ridicule. Cependant je n'y ai point encore couché, et je ne puis quitter mes bois et mes promenades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici. Il fait un si beau temps que je ne puis me renfermer dans une petite ville.

Mais, ma bonne, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin? N'oubliez pas du moins comme vous accouchâtes la dernière fois, et n'oubliez pas ce qui vous arriva la première, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourrez faire pour me témoigner votre amitié. Voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah! ma bonne, qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi! Hélas! des trésors et tous les biens du monde me pourroient-ils donner tant de joie que votre amitié? Comme aussi, tournez la médaille, l'enfer n'est pas pis que le contraire.

Votre lettre à Mme de Villars est très-bonne : il faudroit être sourde pour ne pas vous entendre. Elle ne paroît pourtant pas d'un style si vif que d'autres que j'ai vues de vous; mais elle en sera très-contente, et personne n'écrit mieux que vous. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponse à Monsieur d'Agen sur cette religieuse qui met tout son diocèse sens dessus dessous : je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de la Rochefoucauld; elles sont bien différentes de celles que l'on a quand on travaille à les mériter : ceci n'est-il

point un peu labyrinthe? l'entendez-vous? cela s'appelle des choses fines.

Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche? Votre petit garçon seroit-il devenu fille? Ne vous embarrassez pas : je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman. Me voilà comme don Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans *Cléopatre ;* mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir : nous ne savons plus où nous attacher; il faut attendre que les états soient partis pour entreprendre quelque chose. Étoit-ce à vous que je mandois l'autre jour qu'il sembloit que tous les pavés fussent métamorphosés en gentilshommes? Je n'ai jamais vu tant de monde. Je m'imagine que les états de Languedoc sont encore plus beaux. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Ne sentez-vous point un peu la pesanteur de votre charge? J'en suis accablée et crois que l'autre vous étoit meilleure. N'espérez-vous pas toujours la même grâce de votre Assemblée? Comment êtes-vous avec le Marseille? Eh, mon Dieu, que je suis bien de Provence, et que ce pays-là est bien devenu le mien! Ah, ma bonne, falloit-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre!

Il n'y avoit que vous, mon cher Grignan, qui pussiez me résoudre à la donner à un Provençal : mais, dans la vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoin Caderousse et Mérinville; car si j'avois trouvé autant de facilité et de disposition dans le cœur de ma fille pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la reine des incidents, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez donc jamais de ma véritable

amitié, et d'une estime et d'une considération très-distinguée : un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise que ma fille ne vous dise rien de moi ; elle m'en faisoit autant de vous l'année passée. Croyez donc, sans qu'elle vous le dise, que je ne vous oublie jamais. La voilà qui gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte pour excuser votre paresse : je laisse entre vous ce débat, et je vous assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pourrez être de personne plus sincèrement que de moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail ; mais vous êtes glorieux : je vois bien que vous voulez que je vous aille voir la première ; vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman ; je vous assure que j'emploierai le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre abbé en a plus d'envie que moi ; c'est quelque chose. Il vous baise les mains, et notre cher la Mousse. Adieu, mon cher Comte ; aimez-moi toujours bien ; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

Ma pauvre bonne, je reviens à vous. Vous n'avez donc point eu toute cette foire que vous attendiez. Mais vous voulez la guerre ; je devine à quoi cette confusion vous seroit bonne. Ne songez-vous plus à vendre cette terre? Eh mon Dieu, ma bonne, que n'avez-vous tout ce que je vous souhaite, ou que n'ai-je moi-même tout ce que je n'ai pas !

M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Cyran. C'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de la Rochefoucauld. Quand il se débitera, priez Mme de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un pour vous à

M. d'Andilly : il vous sera très-obligé de cette confiance. Quand vous songez qu'il n'a jamais eu un sou d'aucun de ses livres, et qu'il les donne tous, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

---

193. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 12e août.

Enfin, ma bonne, me voilà en pleins états; sans cela les états seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Locmaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouys, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela. On dit et on répondit beaucoup de choses. Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, il sortit d'un des bouts du mail une collation très-bonne et très-galante, et surtout du vin de Bourgogne qui passa comme de l'eau de Forges. On fut persuadé que tout cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au soir. Mme de Chaulnes me donna à souper, avec la comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet me pensèrent faire pleurer. Cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister : il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je

ne cherche pas longtemps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps-de-jupe.

Hier je reçus toute la Bretagne à ma Tour de Sévigné. Je fus encore à la comédie : ce fut *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes; c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Locmaria, et de quelle manière il ôte et remet son chapeau : quelle légèreté! quelle justesse! Il peut défier tous les courtisans, et les confondre, sur ma parole. Il a soixante mille livres de rente, et sort de l'académie. Il ressemble à tout ce qu'il y a de plus joli, et voudroit bien vous épouser. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit pas bue ici; cette obligation n'est pas grande, mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne. On commence par moi, et puis Mme de Grignan vient tout naturellement. M. de Chaulnes vous fait mille compliments. Les civilités qu'on me fait sont ridicules, et les femmes de ce pays sont si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toute pleine. Il y a, de votre connoissance, Tonquedec, le comte des Chapelles, Pomenars, l'abbé de Montigny, qui est évêque de Saint-Pol-de-Léon, et mille autres; mais ceux-là me parlent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. Il est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on a dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Mme de Coetquen est ici avec sa fièvre. Chésières se porte mieux : on a député des états pour lui faire un compliment. Nous sommes polis autant pour le moins que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Graves. Mon abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner. Pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, et puis je reviendrai

dire adieu; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions ; nous avons offert sans chicane deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers à proportion : le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisqu'on prend là-dessus l'infinité d'argent qui se donne à tous les états.

Vous voilà, Dieu merci, bien instruite de votre bon pays; mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire : ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois, et de ce que j'entends. Pomenars est divin : il n'y a point d'homme à qui je souhaitasse plus volontiers deux têtes; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, ma fille, je voudrois déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et pour jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chère bonne, j'attends toujours vos lettres avec impatience; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous. Ne direz-vous point à M. de Grignan que je l'embrasse de tout mon cœur, aussi bien que vous, ma chère bonne?

---

194. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, dimanche 16e août.

Quoi! ma bonne, vous avez pensé brûler, et vous voulez que je ne m'en effraye pas! Vous voulez accoucher à Grignan, et vous voulez que je ne m'en inquiète

pas! Ma bonne, priez-moi en même temps que je ne vous aime guère; mais soyez assurée que pendant que vous me serez ce que vous êtes à mon cœur, c'est-à-dire pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui vous peuvent arriver. Je prie M. Deville de faire tous les soirs une ronde pour éviter les accidents du feu. Eh quoi? si le hasard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu, ma bonne, où vous en étiez, et ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié à remercier Dieu : pour moi j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

Je crois que vous n'avez pas oublié aussi d'écrire ou de faire faire un compliment par M. d'Hacqueville à Mme et à M. de Lavardin. Je serois bien ici en main pour le leur faire tout à mon aise; mais quoiqu'il fût vrai, il ne seroit pas vraisemblable. Il fait ici l'amoureux d'une petite madame : je trouvai que c'étoit une contenance dont il a besoin comme d'un éventail.

Vous faites trop d'honneur assurément à notre petit Dubois. Vous n'êtes point *sa très-humble servante*, quelque plaisir qu'il vous fasse; vous avez de l'affection pour lui; vous lui êtes bien obligée de la peine; vous n'en serez point ingrate dans les occasions de lui témoigner votre bonne volonté. Pour moi, si je me croyois, j'en dirois trop : enfin, il est précisément l'homme présentement qui me donne le plus sensible plaisir; il mande qu'il va écrire à Lyon, et qu'il y a en cet endroit du malentendu à nos lettres; car enfin, quoique vous m'écriviez deux fois la semaine, je n'en reçois qu'une à la fois. Il y en a eu quelques-unes où j'en ai eu deux, mais beaucoup où je n'en ai eu qu'une, comme aujourd'hui par exemple, et si vous saviez quelle perte c'est pour moi qu'une de vos lettres, vous verriez clairement le chagrin que cela me donne. Mon petit M. Dubois y fera de son mieux.

Je voudrois bien que vous eussiez un fils, comme Mme de Simiane. D'où est la sage-femme qui l'a si bien accouchée? Parlez-moi souvent de ce qui touche votre personne. Pecquet vous enverra son avis sur vos chaleurs de sang ; vous en ferez ce que vous jugerez à propos ; son conseil ne vous sauroit faire de mal.

J'ai dit à Mme de Chaulnes les compliments que vous lui faites ; elle les a reçus d'une manière, et vous en rend de si bons, que je suis persuadée qu'elle voudroit, au prix des Molac et des Lavardin, que vous fussiez sa lieutenante générale : il n'y a que ces charges de belles ; les lieutenants de Roi ne sont pas dignes de porter votre robe. Je suis encore ici : Mme de Chaulnes fait de son mieux pour m'y retenir, et M. de Chaulnes : ce sont sans cesse des distinctions, peut-être peu sensibles pour nous, mais qui me font admirer la bonté des dames de ce pays. Je ne m'en accommoderois pas comme elles, avec toute ma civilité et ma douceur. Vous croyez bien que sans cela, je ne demeurerois pas ici, où je n'ai que faire. Les comédiens nous ont amusés, les passe-pied nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Nous fîmes hier de grandes dévotions, et demain je m'en vais aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi. Je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la Tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez Mme de Chaulnes. Enfin, soit par besoin ou par dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail et manger ma petite poitrine : j'y serai huit ou dix jours. Notre abbé, et la Mousse, et Marphise, ont grand besoin de ma présence ; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois.

J'ai cent baisemains à vous faire ; il est très-souvent question ici de Mme la gouvernante de Provence : c'est

ainsi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé.

On contoit hier au soir à table qu'Arlequin, l'autre jour, à Paris, portoit une grosse pierre sous son petit manteau. On lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre : cela me fit rire; je jurai que je vous le manderois. Si vous croyez, ma bonne, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir.

Que dites-vous du mariage de Monsieur? Ce sont des traits de la Palatine : c'est sa nièce et celle de la princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura Monsieur de se marier en cérémonie. Quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende pas le françois! On dit qu'elle est belle; du reste elle n'est pas plus riche que Mlle de Grancey. On dit que le jour que ce mariage fut déclaré, les *Anges* disparurent pour huit jours, ne pouvant soutenir les premiers jours de cette nouvelle. Hélas! si cette Madame pouvoit nous bien représenter celle que nous avons perdue!

Mme de la Fayette me mande qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche; elle est fort à plaindre de ce mal : je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, ma bonne; je n'ai que vingt ans; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée me déplaît beaucoup : ce fut la vraie raison de votre accouchement de Livry : tâchez, ma bonne, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui vous peut émouvoir. J'aime déjà ce chamarier de Rochebonne; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son âme :

c'est à M. de Grignan que j'adresse cette gentillesse, comme à celui qui m'y saura mieux répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon, outre celle de l'intendant.

Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre ci et là : c'est mon unique soin, et la chose du monde dont je vous serai la plus sensiblement obligée ; c'est là que vous pouvez me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan. Si vous saviez aussi, ma bonne, la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, et qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête ; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur ; conservez-la, et prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre abbé vous adore toujours. La petite Mousse a une dent de moins, et ma petite-fille une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis Flachère de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse plus tendrement, mille fois plus que je ne vous le puis dire. Adieu, ma très-chère et très-aimable. Chésières s'est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouys, qui vous adore, ce d'Harouys.

---

195. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 19e août.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé. Ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que

vous l'avez imaginé ; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon, et qui dépendra de moi. J'avois déjà pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de novembre que j'avois résolu d'en changer ; je commence dès aujourd'hui, et vous n'avez plus à vous défendre de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans ; Dieu vous garde de la tante, elle m'incommode d'ici. Les manches du chevalier font un bel effet à table : quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi ; quelque foiblesse que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté : elles feroient une belle provision à Vitré ; je n'ai jamais vu une si grande chère. Nulle table à la cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont : aussi est-ce pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne ville, après avoir dîné chez Mme de Chaulnes, et lui avoir fait vos compliments et à Mlle de Murinais. La Murinais voulut lire son nom, doutant de son bonheur. Je crois que cette fille vous plairoit ; elle a quelque chose dans l'humeur qui ne vous seroit pas désagréable. On ne peut jamais les mieux recevoir, ni vous en rendre de plus tendres.

Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là. Nous avions dîné à part. Quarante gentilshommes avoient dîné en bas, et avoient bu chacun quarante santés : celle du Roi avoit été la première, et tous les verres cassés après l'avoir bue ; le prétexte étoit une joie et une reconnoissance extrême de cent mille écus que le Roi a donnés à la province sur le présent qu'on lui a fait, voulant récompenser la bonne grâce qu'on a eue à lui obéir, par cet effet de sa libéralité. Ce n'est donc plus que deux millions deux cent mille livres, au lieu de cinq cents. Le Roi a écrit de sa propre main mille bontés pour sa bonne pro-

vince de Bretagne. Le gouverneur a lu la lettre aux états; après en avoir demandé la copie pour l'enregistrer, il s'est élevé un cri jusqu'au ciel de « Vive le Roi! » et ensuite on s'est mis à boire, mais à boire, Dieu sait! M. de Chaulnes n'a pas oublié dans une si belle occasion la santé de la gouvernante de Provence, et un Breton ayant voulu nommer votre nom et ne le sachant pas, s'est levé, et a dit tout haut : « C'est donc à la santé de Mme de *Carignan.* » Cette sottise a fait rire MM. de Chaulnes et d'Harouys jusqu'aux larmes. Les Bretons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ici à plus de huit jours que Madame de *Carignan;* quelques-uns disent la *comtesse de Carignan :* voilà en quel état j'ai laissé les choses.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui. Il veut vous écrire, et en attendant je vous assure qu'il est si hardi et si effronté que tous les jours du monde il fait quitter la place au premier président, dont il est ennemi, aussi bien que du procureur général; mais cela n'est pas une affaire : c'est Bussy tout à fait. Mme de Coetquen venoit de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite fille; elle s'étoit évanouie. Elle est très-affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie; mais son mari en est inconsolable. Il revient de Paris, après s'être accommodé avec le Bordage : c'étoit la plus grande affaire du monde. Il a donné tous ses ressentiments à M. de Turenne. Vous ne vous en souciez guère; mais cela se trouve au bout de ma plume.

Il y avoit dimanche un bal. Il y avoit une basse Brette qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille. Ma foi, elle étoit ridicule et faisoit des haut-le-corps qui nous faisoient éclater de rire; mais il y avoit d'autres danseuses et d'autres danseurs qui nous ravissoient.

Si vous me demandez comme je me trouve ici après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de

joie. J'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner. J'ai un besoin de repos qui ne se peut dire, j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger (car je meurs de faim à ces festins), j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire : tout le monde m'attaquoit, et mon poumon étoit usé. Enfin, ma bonne, j'ai trouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons : tout cela m'est uniquement bon, en l'état où je suis. Quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a dans cette immensité de Bretons des gens qui ont de l'esprit; il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure du cœur :* ce mot d'*enflure* me déplaît; et pour le reste ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours. Jamais le cœur humain n'a mieux été anatomisé que par ces Messieurs-là. Continuez à nous en mander votre avis; la Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en ai lu que vingt feuillets. Notre abbé n'a point reçu de lettres de vous. Elles étoient sans doute avec mes paquets qui ont été perdus, ces chères, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve. N'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines de suite? Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, et même je vous le conseillerois; mais vous les avez écrites, et je ne les ai pas. Si vous aviez le mémoire de vos dates, vous verriez bien celles qui vous manquent; vous l'aviez pour ce fripon de Grignan; faut-il que je l'embrasse après cette préférence? Parlez-moi de Mme de Rochebonne, et faites des amitiés à mon cher Coadjuteur et au bel air du Chevalier : je lui défends de monter à cheval devant vous. On me mande que mes

petites entrailles se portent bien. Elles vont être habillées; cela est joli, de petites entrailles avec une robe.

Si Mme de Simiane vouloit savoir des nouvelles de son premier sénéchal, vous lui pourriez dire qu'il planta là cette maîtresse qu'il avoit; qu'après elle il épousa la femme d'un homme qui enfin la lui laissa sans façon; et que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force. C'est l'une des plus belles choses du monde; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il a un cadet qui en a fait autant en basse Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener ici. Il y a des gens dont l'étoile fait rire.

Vous serez aise de voir Mme de Senneterre : embrassez-la pour moi; elle le voudra bien. Notre abbé vous aime chèrement et voudroit bien vous servir. Pour moi, ma bonne, que ne voudrois-je point? Peut-on aimer quelqu'un, peut-on penser à une personne, autant que je vous aime et que je pense à vous? Tonquedec m'a fait jurer de vous faire ses baisemains, et encore plus à M. de Grignan : il se vante de l'aimer de tout son cœur. Mandez-moi un mot de lui, je le lui ferai savoir en basse Bretagne. Il n'est pas assez heureux pour être changé, et, comme vous savez, je ne l'avois pas vu depuis la vallée de Josaphat : c'étoit assez pour avoir mis du plomb dans sa tête; mais il y a des têtes qui ne se lestent jamais.

M. d'Harouys est aussi étonné que vous de l'aventure de Mme de Lyonne. Votre raisonnement est bon; mais quoique son mari fût accoutumé d'être cocu pour lui, il ne l'étoit pas pour son gendre; et c'est ce qui l'a fait éclater, car vous savez bien l'honnête métier de la mère.

Vous avez fait des merveilles d'écrire à Mme de Lavardin; je le souhaitois, vous avez prévenu mes désirs.

Voilà tout présentement le laquais de l'abbé qui, se jouant comme un jeune chien avec l'aimable Jacquine,

l'a jetée par terre, lui a rompu le bras, et démis le poignet. Les cris qu'elle fait sont épouvantables, c'est comme si une Furie s'étoit rompu le bras en enfer. On envoie querir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidents viennent, et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser! c'est cela que je crains; et si quelqu'un m'assuroit que je ne me ferois point de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse; cette nouveauté me divertiroit : mais un bras rompu me fera toujours peur après ce que je viens de voir. Adieu, ma très-chère et très-aimable bonne; vous savez bien comme je suis à vous, et que l'amour maternelle y a moins de part que l'inclination.

---

196. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 23e août.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes, quand vous m'avez écrit! Son mari étoit intime ami de M. Foucquet, dis-je bien? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, et M. de Grignan avoit raison de vous faire quitter votre cabinet, pour entretenir votre compagnie : ce qu'il auroit pu retrancher, c'est sa barbe de capucin; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *sa touffe ébouriffée*, vous ne pensiez pas qu'Adonis fût plus beau : je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration. J'admire comme le souvenir de certains temps fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal; je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes; et cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables; elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail;

car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre la Mousse a eu mal aux dents; de sorte que depuis longtemps je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que me peut donner la solitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de forces, je ne suis à plaindre sur rien : mon humeur est heureuse, et s'accommode et s'amuse de tout; et je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici, dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soupé; et quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Mme de Chaulnes, Mlle de Murinais, Mme Fourché, et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi. Mme de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvoit être plus longtemps sans me voir, que toute la Bretagne lui pesoit sur les épaules, et qu'enfin elle se mouroit. Là-dessus elle se jette sur mon lit; on se met autour d'elle, et en un moment la voilà endormie de pure fatigue : nous causons toujours; enfin elle se réveille, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois. Pendant que les autres jouoient au mail, je lui faisois conter Rome, et par quelle aventure elle avoit épousé M. de Chaulnes; car je cherche toujours à ne me point ennuyer. Pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse, comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout nos habits. Les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment. Nous voilà toutes à courir; on crie, on tombe, on glisse; enfin on arrive, on fait grand feu; on change de chemise, de jupe; je fournis à tout; on se fait essuyer ses souliers; on pâme de rire. Voilà comme fut traitée la gouvernante

de Bretagne dans son propre gouvernement. Après cela, on fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna, plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des états, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain de l'autre, ne trouvant pas que je me puisse dispenser de cette complaisance.

Mme de la Fayette vous aura mandé comme M. de la Rochefoucauld a fait duc le prince son fils, et de quelle façon le Roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar. J'ai reçu sa dernière lettre, dites-le lui et l'embrassez pour moi. Vous avez, à mon compte, cinq ou six Grignans; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société : sans cela ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sucy, et que ma tante va prendre mes petites entrailles pour les amener chez elle. Cela fâchera bien la nourrice, mais que faire? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous Mme de Senneterre pour Paris. Je voudrois bien, ma chère enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne me faire pas le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires : c'est ce qui fait que j'y pense, et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chésières est ici; il a trouvé mes arbres crûs;

il en est fort étonné, après les avoir vus (comme M. de Montbazon ses enfants) *pas plus grands que cela.* Il vous baise les mains.

Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheurs, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même ; du moins je le sens mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; la Mousse attend cette lettre que vous composez.

---

197. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 26e août (dans le cabinet de Mme de Chaulnes).

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse et d'estime. Après un si heureux commencement, vous devriez espérer une lettre agréable ; mais je doute fort que cela puisse être, car vous saurez, ma pauvre bonne, que je ne sais rien. Si je vous entretenois de mes pensées, je vous parlerois de vous ; mais vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard. M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer querir par ses gardes, m'écrivant que j'étois nécessaire pour le service du Roi, et que Mme de Chaulnes m'attendoit à souper. J'y vins, j'y fus reçue en perfection, j'y trouvai beaucoup de monde d'augmentation. Tant pis! Lundi, M. d'Harouys donna un dîner à M. et à Mme de Chaulnes, à tous les magistrats et commissaires. J'y étois ; l'abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la Tour de Sévigné ; on n'y regarda pas. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde ; mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une foiblesse qui prend à M. de

Chaulnes, avec le frisson : en un mot, la fièvre. Mme de Chaulnes, tout affligée, s'enferme avec lui; et Mlle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouys fut tout mortifié; tout fut triste : on ne songea qu'à malheur. Le soir la fièvre le quitta; mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirois de marcher; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle.

Pomenars vous fait dix mille compliments. Il conte qu'une femme l'autre jour à Rennes ayant ouï parler des *medianoches*, dit à quatre heures du soir qu'elle venoit de faire *medianoche* chez la première présidente; cela est bon, ma bonne, et d'une sotte belle qui veut être à la mode.

Je crois que ma tante vous aura mandé comme elle a retiré la petite de chez la nourrice. Elle est échauffée, et ma tante la remettra bientôt en bon état; elle ne dormoit pas assez. Enfin je suis ravie que ma tante veuille s'amuser, et Antoine, à la gouverner. Ne vous mettez en peine de rien; ôtez ce petit soin de votre esprit, vous en avez assez d'autres.

Mme de Villars est très-contente de votre lettre. Elle croit que c'est une réponse à une qu'elle vous a écrite par une autre voie ridicule, c'est-à-dire tout droit de Paris, de sorte qu'elle ne se servira pas sitôt de celle que je lui avois offerte.

Voilà, ma bonne, tout ce que je vous écrirai d'ici; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Quoi qu'il en soit, ma très-aimable bonne, vous savez bien que je suis toute à vous, mais dans la vérité, et nullement par manière de parler.

Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier : hors les

grands bals que nous avons vus, on n'en peut faire un plus joli. Plusieurs beautés de basse Bretagne y brilloient. Connoîtriez-vous Mlle de Lannion? C'est une très-belle fille, qui danse très-bien : elle a un amant qu'elle va épouser; il étoit derrière elle; mais M. de Rohan, qui la trouve belle de l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, et elle s'est fichée dans ses cheveux d'une si extraordinaire manière, que l'amant a quitté la place. La demoiselle ne s'en est point émue; sa mère lui faisoit des yeux, point de nouvelles; enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort réjouis. Mais sera-t-il possible, ma bonne, que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment? Quoi! je ne reverrai jamais cette danse et cette grâce parfaite qui m'alloit droit au cœur? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrois bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, et quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en aperçoive. Certains airs, certaines danses font cet effet très-ordinairement. Mon petit Locmaria a toujours un air charmant. Il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence; je ne sais s'il n'étoit point ivre : cela se dit ici sans qu'on s'en offense. Adieu, ma très-chère enfant.

---

198. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 30e août.

Vraiment, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du moins très-souvent. Vous seriez toujours dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une : je suis assurée que cela n'est pas, et que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire, et n'ai reçu que celle que vous m'é-

criviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce malentendu; et vous verriez aisément ce désordre si vous écriviez vos dates. Un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre : c'est un beau début et bien agréable!

Parlons un peu de votre sang que vous dites qui n'est point échauffé. J'en suis bien aise pour une raison, et j'en suis fâchée pour une autre : c'est qu'il y a moins de remède; et puisque c'est l'air, et qu'il faudroit changer de place aux brouillards, et mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds, je ne vois pas trop bien quel remède je pourrois apporter à ce malheur; j'en sais un pourtant, dont j'espère que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence. Autrefois, dans ma jeunesse, l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien. En un mot, ma chère enfant, c'est un bon air que celui de l'Ile-de-France : celui de Vitré tue tout le monde; le serein du Parc est une chose que je ne soutiens pas, moi qui soutenois sans trembler tout celui de Livry; aussi tout le monde y tombe malade.

M. de Chaulnes se porte bien mieux. Ils partiront tous devant qu'il soit six jours: la compagnie est belle et bonne; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare.

Je revins ici vendredi voir un peu mon abbé, ma Mousse et mes bois. Aujourd'hui j'attends Monsieur de Rennes et trois autres évêques à dîner; je leur donnerai une pièce de bœuf salé. Après le dîner, Mme de Chaulnes me vient reprendre pour me remener à Vitré dire adieu à la seigneurie. M. Boucherat, M. le premier président et la voiture complète de magistrats doivent venir aussi. Comme ils m'emmèneront, et que je n'aurai plus le temps de fermer mes lettres, je les vais cacheter dès ce matin. Le contrat de notre province avec le Roi fut signé

vendredi; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à Mme de Chaulnes, et beaucoup d'autres présents. Ce n'est point que nous soyons riches; mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure nous ne savons point refuser nos amis; c'est l'heure du berger : les vapeurs de vos fleurs d'orange ne font pas de si bons effets. Je ne sais pas comme vous vous portez; mais votre santé est bue tous les jours par plus de cent gentilshommes qui ne vous ont jamais vue, et qui ne vous verront jamais; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célèbrent le mieux votre santé. Lavardin et le comte des Chapelles ont fait des bouts-rimés que je leur ai donnés, qui sont très jolis et que je vous enverrai. Vous serez bien aise de savoir aussi que l'autre jour M. de Bruquenvert dansa très-bien le passe-pied avec Mlle de Kerikinili. Voilà de ces choses que vous ne devez pas ignorer : ne m'attaquez pas sur les noms, j'y suis forte présentement.

Les grandeurs de province sont ici dans leur lustre; de sorte que l'autre jour la beauté de la charge de M. de Grignan fut admirée et enviée : être seul est une chose qui charme fort. M. de Molac, qui est accablé par M. de Lavardin, M. de Lavardin par M. de Chaulnes, et les lieutenants de Roi par les lieutenants généraux, envient bien ce bonheur. On vouloit aussi, dans l'humeur de faire des présents, proposer aux états de donner dix mille écus à M. et à Mme de Grignan. M. de Chaulnes soutenoit qu'ils écouteroient la proposition; d'autres, qu'ils le feroient. Enfin nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit sourdement, faire murmurer quelques bas Bretons, et puis les radoucir à table, et leur faire promettre de le proposer.

Mais que dites-vous de M. de Coulanges qui s'en va vous voir? Le joli homme! qu'il est heureux! Je crois, ma bonne, que vous serez fort aise de le voir tourner

dans votre château; sa gaieté vous en donnera; il vous dira comme votre fille est considérée et jolie, et vous portera un paquet de linges pour qui il appartiendra. Votre hanche me désole, et fait que je n'ai plus de courage : tout ce que je desire, et qui est bien assez pour moi, c'est que vous vous portiez bien, et que pour l'amour de moi vous ayez de l'application à votre santé et à votre conservation.

Je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs, que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos pieds; vous êtes élevée, ma bonne, dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit! il ne vous sera pas inutile; mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues sont au-dessus de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire pour votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes; vous savez comme je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses : vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux. Mais où sont donc ces esprits si vifs, si brillants, ces têtes si près du bonnet, ces imaginations échauffées par un si bon soleil? Au moins vous devriez avoir des fous, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui vous pourroit divertir. Je ne comprends point bien votre Provence ni vos Provençaux : ah! que je comprends bien mieux mes Bretons! Si je vous disois tous ceux qui

vous font des compliments, il faudroit un volume : M. et Mme de Chaulnes, M. de Lavardin, le comte des Chapelles, Tonquedec, l'abbé de Montigny, évêque de Léon, d'Harouys, Fourché, Chésières, etc., sans compter mon abbé, qui n'a jamais reçu votre dernière lettre, et notre Mousse qui attend celle que vous composez. Pour moi, ma fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrasser tous vos aimables Grignans. J'ai vu des manches comme celles du chevalier; ah! qu'elles sont belles dans le potage et sur des salades! Adieu, ma très-belle et très-infiniment chère; je ne vous dis rien de mon amitié : c'est que je ne vous aime pas.

---

199. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 2e septembre.

J'ai reçu cette lettre seule; elle est venue droit de Paris, sans passer par les mains de M. Dubois, et de plus je l'ai reçue selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite; de sorte que cette lettre est toute miraculeuse. Il n'est pas besoin de tant de merveilles pour me les rendre bien chères. J'en ai vu une d'une fille à une mère; cette fille n'écrit pas comme vous, elle n'a pas de l'esprit comme vous; mais elle a de la tendresse et de l'amitié comme vous : c'est Mme de Soubise à Mme de Rohan. Je fus surprise hier de voir dans un endroit de sa lettre le fond de son cœur pour Mme de Rohan, et aussi quelle tendresse naturelle Mme de Rohan sent pour elle. Mais voici une belle digression : vous n'êtes guère en état d'en faire, vous, pauvre personne, qui êtes toujours occupée. Votre souvenir est au-dessus des distractions; c'est lui qui les fait aux autres. Vous êtes au-dessus de tout ce qui m'étonne; vous êtes au-dessus du vent et des nuages. Nos états ont beau crier, danser, boire : votre idée se

sait toujours faire place. Il y a ici de grandes fronderies; mais cela s'apaise dans vingt-quatre heures, et j'espère que dans trois jours tout sera fini : je le souhaite beaucoup.

Je n'ose plus aller aux Rochers : on en a trouvé les chemins; il y avoit dimanche cinq carrosses à six chevaux. Je meurs d'envie d'être retournée dans ma solitude; on la trouve belle; Combourg n'est pas si beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maisons de Bretagne soient comme Grignan, il s'en faut beaucoup. Le petit Locmaria, sans tourner autour du pot, a tout l'air de Termes, sa danse, sa révérence, mettre et ôter son chapeau, sa taille, sa tête : voyez si ce petit vilain-là n'est pas assez joli. La Murinette beauté le voudroit bien épouser; mais il n'est pas de même pour elle. Le comte des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Nous parlons sans cesse de vous, lui et Pomenars. Il vous mande que sa hardiesse est encore augmentée, et qu'il ne peut jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'abbé vient quelquefois dîner ici avec la Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci. Je l'ai si bien fait valoir partout, et chez Mme de Chaulnes, et chez M. Boucherat, et chez l'évêque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet évêque, qui est cartésien à brûler; mais, dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent. Voilà mon homme; il est très-savant là-dessus; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, et Monsieur le Prince en est demeuré à son avis. Leurs disputes me divertissent fort.

On me mande que notre petite est fort jolie : elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chère enfant; ma plume me fait enrager, je finis, je vous embrasse.

La petite Deville me mande que vous êtes belle. Mon

Dieu! qu'il m'ennuie de ne vous point voir, et quelle extrême joie quand j'entendrai le son de votre voix! Ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne souhaite point.

Je vous écris deux fois la semaine; je crois que vous recevez mes lettres réglément : hélas! il n'en est pas de même des vôtres. Le désordre vient depuis chez vous jusqu'à Lyon; car après Lyon tout va bien. Mais j'admire que dans votre pays les lettres puissent être perdues.

---

200. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, dimanche 6e septembre

Ah! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, et qui vous fait des frayeurs à toute heure? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous fasse point de mal : souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le Chevalier à cheval. Je voudrois que du moins cela vous servît à faire redoubler le soin de tous vos gens, pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous : j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pour vous, à faire sa ronde plus exactement que jamais. Au reste, vous croyez qu'un rhume n'est rien en l'état où vous êtes; je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième. On porte quelquefois les filles heureusement, et les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt, et en prennent le chemin au sept. Faites réflexion sur ce discours : je défie Mme du Puy-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de matrone, je vous ferai mille compliments de la part de Chésières. Vous vous êtes souvenue très à propos du vers de M. de Grignan. Vous aurez vu par une de mes lettres que je suis bien loin d'oublier ce temps-là.

Vous avez une tribu de Grignans, ma chère fille; mais

ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chattes. Il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigny ; il me paroissoit fort honnête homme, je lui trouvois une ressemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigny, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un cerf avec Mme de Sully, qui est présentement Mme de Verneuil.

Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi : c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y aussi des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre ; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu.

Que dites-vous de Marsillac qui est duc? J'approuve fort ce qu'a fait son père : c'étoit le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur. C'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père. Il me semble aussi que le nom et le mérite de M. de la Rochefoucauld est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée.

La Marans voulut aller l'autre jour à Livry avec Mme de la Fayette ; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour Monsieur le Prince chez elle, et on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh ! ma fille, cela est bon, et fait bien enrager les folles qui se vantent.

En fermant ma lettre, je vous parlerai des états, et de mon heureux retour aux Rochers.

« Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare, » dit M. de Chaulnes aux Bretons, quand il les renvoya chez

eux. Les états finirent à minuit. J'y fus avec Mme de Chaulnes et d'autres femmes. C'est une très-belle, très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, et en termes convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dîner, chacun s'en va de son côté. Je serai ravie de retrouver mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes : j'ai fait un député, un pensionnaire; j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire, rien pour moi; car je ne sais pas demander sans raison.

Voici ce que je fis l'autre jour; vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner, chez M. de Chaulnes, un homme au bout de la salle, que je crus être le maître d'hôtel; j'allai à lui, et lui dis: « Mon pauvre Monsieur, faites-nous dîner, il est une heure, je meurs de faim. » Cet homme me regarde, et me dit : « Madame, je voudrois être assez heureux pour vous donner à dîner chez moi; je me nomme Pécaudière, ma maison n'est qu'à deux lieues de Landernau. » Mon enfant, c'étoit un gentilhomme de basse Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire; je ris encore en vous l'écrivant.

Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie : je la crois de Pellisson; d'autres disent de Despréaux; dites-m'en votre avis. Pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaitement belle; lisez-la avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai mille compliments à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratifications: deux mille pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier président, aux lieutenants de Roi, etc., deux mille écus au comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon : enfin des magnificences. Voilà une province!

Mme de la Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux. M de la Rochefou-

cauld m'écrit aussi. Ils me disent qu'ils me souhaitent; mais c'est moi qui souhaite bien de vous y revoir : cette espérance me soutient la vie. Au reste, j'ai supputé, vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque, à un sonnet par mois; cet ouvrage est digne de vous; ce ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant, songez quelquefois à moi avec vos Grignans. Je m'en vais aux Rochers, si contente d'être hors d'ici, que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lettres, je suis toujours tentée de les brûler, en voyant les bagatelles que je mande; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien les retrancher, sans vous aimer moins pour cela.

---

201. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU COMTE DES CHAPELLES A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9e septembre.

Enfin me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente d'être en repos dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit goupillon. C'est M. de Lavardin qui est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes, et qui est présentement le gouverneur de la province par l'absence de M. de Chaulnes. Il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage, avec vingt gentilshommes de cortége. Le tout ensemble faisoit un véritable escadron : dans ce nombre étoient des Locmaria, des Coëtlogon, des abbés de Feuquières, et plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légèrement, et le comte des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, et combien toutes choses

nous en font souvenir. Nous sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur; car, quand elle ne nous vient point de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres. Nous avons trouvé un petit rond de bois, où entre plusieurs belles choses que vous avez écrites, nous avons vu :

Dieux! que j'aime la tigrerie!
C'est le métier des beaux esprits.

Nous vous prions de nous mander si cette vertu n'est point un peu endormie en vous, par le peu d'occupation que vous lui donnez (nous ne voyons pas bien sur qui vous la pourriez exercer), si cela fait espérer que vous en perdrez l'habitude.

DU COMTE DES CHAPELLES.

Il seroit difficile, Madame la Comtesse, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes, qu'elle n'en avoit quand vous écriviez cette belle et cruelle sentence. Il me souvient, hélas! que j'étois jaune et mourant, et que vous étiez belle et de bon goût, et qu'ainsi vous n'aviez aucune occasion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre devise que j'ai retrouvée auprès de celle-là, et qui est écrite du même temps :

Mas morir en presencia
Che viver en absencia.

Celle-ci me plaît encore à tel point que je crois que je la rendrai véritable, et que je ne sortirai pas deux fois en ma vie des Rochers sans en mourir de regret. Peut-être eût-ce été mieux fait, mourir pour mourir, de mourir dès la première fois; car, toute belle et charmante que vous êtes, personne n'est encore mort à votre honneur; et nous en aurions eu beaucoup tous deux, si j'avois eu cet esprit-là. Mais, comme vous savez, Madame, ce

qui ne se fait pas une fois, se peut faire une autre ; et je trouve même, pourvu qu'on ôte à notre Marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus glorieux pour vous, de mourir dans un lieu où l'on se souvient que vous avez été, que quand vous y étiez. C'est en ce rencontre qu'il sera bien prouvé que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est dans la mémoire, choisissez. Pour dire le vrai, vous ne sentez guère ni l'un ni l'autre pour moi, puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse. J'en suis plus affligé qu'offensé, car je me faisois un grand plaisir de revoir un caractère pour lequel je conserve une vénération toute particulière, quoiqu'il n'ait jamais servi à me marquer la moindre apparence d'amitié. Mais des reproches à une tigresse ne servent de rien. Au reste M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné d'une nombreuse noblesse : aussi y a-t-il été reçu avec toute la politesse imaginable, et régalé dans le bois d'une propre et galante collation. Ainsi finit l'histoire et la lettre, Madame, du plus tendre et du plus respectueux de vos très-humbles serviteurs.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais, et j'aime qu'on finisse. Il s'est tellement attendri par le souvenir de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvés l'un et l'autre si tristes, que cela nous donnoit un air coupable : il sembloit que la compagnie nous embarrassât ; et il étoit vrai, nous avions affaire en Provence quand ils sont arrivés, ou, pour mieux dire, ici ; car c'étoit en se souvenant de vous y avoir vue, qu'on se plaignoit de ne vous y voir plus. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée et emmenée si loin. Il ne faut pas moins d'estime et d'amitié que j'en ai pour M. de Grignan, pour le souffrir, ni moins être persuadée de la tendresse qu'ils ont pour vous, pour

ne pas succomber à tous moments à cette pensée. Savez-vous que je vous aime plus que ma vie?

---

202. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE L'ABBÉ DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13e septembre.

Enfin voilà deux de vos lettres que je reçois à la fois; c'est ainsi que je devrois toujours les recevoir, et il s'en faut bien que je n'aie réglément cette joie, sans que ni moi, ni le petit Dubois, nous puissions encore savoir ni pourquoi ni comment je les reçois quelquefois, ni pourquoi je ne les reçois pas. Il tâche à me démêler ce mystère; cependant j'ai bien perdu de vos lettres, et c'est une étrange perte pour moi. Je crois que vous aimez mes lettres, mais c'est une chose bien précieuse pour moi que les vôtres. Il y a de l'esprit, de l'agrément, du bon sens, de la tendresse, et le tout d'un style qui me touche et qui me plaît : enfin je puis dire que

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus!

C'est une chose aussi bien désagréable de n'avoir pas reçu les deux lettres d'affaires : il n'y a pas de plaisir à perdre ce qui se dit là-dessus. Notre abbé est inconsolable, et se plaignoit de votre silence. La lettre que vous lui avez écrite et qu'il n'a point reçue l'afflige très-véritablement. Il vaudroit mieux qu'elle fût encore où est sa réponse que d'être entre les mains de qui n'a point besoin de ces sortes de détails. Enfin je sens tous les chagrins que cela peut donner; mais la peur que vous avez eue, ma bonne, et qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous. Je suis persuadée que rien ne vous est si contraire que ces sortes d'émotions. Je vous en parlois l'autre jour dans une de mes lettres comme de la chose du monde que vous devez le plus éviter. Ce fut

'unique sujet du malheur qui vous arriva à Livry; et si c'étoit encore le même Chevalier, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée; songez qu'il faut que je sois huit jours sans savoir ce que votre sagesse aura produit. Je vous en remercie et suis assurée qu'en gardant votre lit, vous pensez à moi. Notre Coadjuteur m'a écrit des merveilles, mais je ne suis pas d'assez bonne humeur pour lui répondre; la main droite est plus embarrassée par le chagrin de l'esprit, que par la goutte de la main gauche. Quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'un à l'autre, j'ai été tentée, au bout de son raisonnement, de dire comme à la farce de Molière, après un discours à peu près de la même force : « Et c'est cela qui fait que votre fille est muette. » Des comédiens de campagne l'ont jouée parfaitement bien à Vitré, où on pensa pâmer de rire. Ce que vous dites de la Murinette est extrêmement vrai : il est certain que son humeur est aimable, quoiqu'il y ait quelque chose de brusque et de sec; mais cela est ajusté avec de si bons sentiments, qu'il est impossible que cela déplaise Je m'en vais envoyer vos deux lettres à Nantes à d'Harouys et au comte des Chapelles. Ce dernier ne respiroit que cette réponse. Pour d'Harouys, il s'embarquoit à payer aux états cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, et trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire. Un de ses amis s'en aperçut. Il est vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice : il est adoré partout, et c'est avec raison.

Un beau matin nos états donnèrent des gratifications pour cent mille écus. Un bas Breton me dit qu'il pensoit que les états allassent mourir, de les voir ainsi faire leur testament, et donner leur bien à tout le monde. Plût à Dieu qu'à proportion on fût aussi libéral en votre Provence! J'aime nos Bretons; ils sentent un peu le vin; mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs.

J'en excepte les Grignans, un, deux, trois, quatre, cinq, six, que j'aime, que j'estime, et que j'honore tous au prorata de leurs dignités.

Vous avez des fruits que je dévore déjà par avance; j'en mangerai l'année qui vient, si je ne meurs entre ci et là. Quelle joie, ma bonne! et que j'aime le temps à venir, quelque mal qu'il me puisse faire d'ailleurs, quand je songe au bien qu'il m'apporte tous les jours! Conservez votre santé, votre beauté, votre amitié entre ci et là, afin que rien ne manque à ma joie.

Que dites-vous de celle de M. d'Andilly, de voir M. de Pompone ministre et secrétaire d'État? En vérité, il faut louer le Roi d'un si beau choix. Il étoit en Suède, il pense à lui, et lui donne cette charge de M. de Lyonne, avec toutes les facilités nécessaires pour faire qu'il la puisse payer. Quelles merveilles ne fera-t-il point en cette place, et quelle joie et ses amis et ses amies n'en doivent-ils point avoir? Vous savez la part que j'y dois prendre; et c'est sur un choix comme celui-là que je ferois fort bien une ode à la louange du Roi. Un petit mot de réjouissance au père et au fils ne seroit-il point de bonne grâce à vous, qui êtes si aimée de toute la famille?

Mais il faut vous bien porter, et que cette frayeur ne vous ait rien gâté. Il me semble que vous êtes dans votre septième mois: cela me fait trembler, et d'autant plus que c'est un garçon; vous me le promettez au moins; n'allez pas, par votre négligence, le laisser devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de vendredi avec une grande impatience et une grande émotion; mais elles ne sont pas d'importance mes émotions, et un verre d'eau en fait le remède. Nous sommes de bonnes friponnes, de tout ce que nous disons sur le sujet de Mme de Coetquen.

Vous prenez goût à Nicole; je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur; je vous

renverrai à nos anciens amis. On dit que Monsieur de Condom en a fait un, qui dit que, pourvu qu'on croie les mystères, c'est assez, et improuve toutes nos chicanes sur le Saint-Sacrement, qui ne font que des hérésies. On dit qu'il n'y a rien de plus beau : voilà votre fait.

Le bonhomme d'Andilly me demanda l'autre jour votre adresse pour vous envoyer ce beau recueil de M. de Saint-Cyran. J'en fus ravie, car j'avois dessein de lui demander tout franchement. Notre abbé vous embrasse mille fois. Mon Dieu ! qu'il est habile et que vous avez raison de le souhaiter !

La Mousse prépare déjà sa réponse à cette belle pièce que vous composez. Je n'ai point reçu la lettre que vous écrivez à Mlle de Méri, au lieu de la mienne. Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes libéralités présentes ; c'est pour me faire honte. Ah ! ma fille, quelle poussière au prix de ce que je voudrois faire ! Je me réjouis de M. de Pompone, quand je songe que je pourrai peut-être vous servir par lui ; mais vous n'avez besoin que de M. de Grignan et de vous. Enfin nous ne pouvions pas souhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges, qui vous va voir, vous dira de quelle grâce le Roi a fait cette action.

Adieu, mon enfant. Mon Dieu ! n'êtes-vous point tombée ? Vous ne me dites rien ; vous me ménagez : mais je suis bien pis de n'avoir pour bornes que mon imagination. Ce médecin me fait peur ; que fait-il à Grignan ? et vous n'osez remuer ni pied ni patte ! On n'a point de repos quand on aime.

DE L'ABBÉ DE COULANGES.

Hélas ! ma belle Comtesse, vous peut-il venir dans l'esprit que je ne vous aime toujours très-tendrement ? Quand je ne vous le dirois jamais, votre chère mère sera toujours ma caution, et vous en répondra assurément

comme d'elle-même. Vous ne sauriez croire le chagrin que j'ai que cette grande lettre que vous m'avez écrite de vos affaires soit égarée; car ce qui vous touche m'est sensible au dernier point. Je n'y vois d'autre remède que de vous aller voir pour en parler tête à tête.

---

203. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16e septembre.

Je suis méchante aujourd'hui, ma fille; je suis comme quand vous me disiez : « Vous êtes méchante. » Je suis triste, je n'ai point de vos nouvelles. *La grande amitié n'est jamais tranquille.* MAXIME. Il pleut, nous sommes seuls; en un mot, je vous souhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarrasse fort mon abbé, la Mousse et mes gens, c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagrin. Je voudrois qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres, et il n'est que mercredi : voilà sur quoi on ne sait que me faire; toute leur habileté est à bout; et si par l'excès de leur amitié ils m'assuroient, pour me contenter, qu'il est vendredi, ce seroit encore pis; car, si je n'avois point de vos lettres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raison avec moi; de sorte que je suis contrainte d'avoir patience, quoique ce soit une vertu, comme vous savez, que je n'ai guère à mon usage : enfin je serai satisfaite avant qu'il soit trois jours. J'ai une extrême envie de savoir comme vous vous portez de cette frayeur : c'est mon aversion que les frayeurs. Pour moi, je ne suis pas grosse, mais elles me la font devenir, c'est-à-dire qu'elles me mettent dans un état qui renverse entièrement ma santé. Mon inquiétude présente ne va pas jusque-là : je suis persuadée que la sagesse que vous avez eue de garder le lit vous aura entièrement remise. Ne me venez point dire que vous ne me manderez plus rien de votre

ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chattes. Il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigny ; il me paroissoit fort honnête homme, je lui trouvois une ressemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigny, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un cerf avec Mme de Sully, qui est présentement Mme de Verneuil.

Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi : c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y aussi des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre ; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu.

Que dites-vous de Marsillac qui est duc? J'approuve fort ce qu'a fait son père : c'étoit le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur. C'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père. Il me semble aussi que le nom et le mérite de M. de la Rochefoucauld est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée.

La Marans voulut aller l'autre jour à Livry avec Mme de la Fayette ; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour Monsieur le Prince chez elle, et on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh! ma fille, cela est bon, et fait bien enrager les folles qui se vantent.

En fermant ma lettre, je vous parlerai des états, et de mon heureux retour aux Rochers.

« Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare, » dit M. de Chaulnes aux Bretons, quand il les renvoya chez

eux. Les états finirent à minuit. J'y fus avec Mme de Chaulnes et d'autres femmes. C'est une très-belle, très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, et en termes convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dìner, chacun s'en va de son côté. Je serai ravie de retrouver mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes : j'ai fait un député, un pensionnaire; j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire, rien pour moi; car je ne sais pas demander sans raison.

Voici ce que je fis l'autre jour; vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner, chez M. de Chaulnes, un homme au bout de la salle, que je crus être le maître d'hôtel; j'allai à lui, et lui dis : « Mon pauvre Monsieur, faites-nous dîner, il est une heure, je meurs de faim. » Cet homme me regarde, et me dit : « Madame, je voudrois être assez heureux pour vous donner à dîner chez moi; je me nomme Pécaudière, ma maison n'est qu'à deux lieues de Landernau. » Mon enfant, c'étoit un gentilhomme de basse Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire; je ris encore en vous l'écrivant.

Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie : je la crois de Pellisson; d'autres disent de Despréaux; dites-m'en votre avis. Pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaitement belle; lisez-la avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai mille compliments à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratifications: deux mille pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier président, aux lieutenants de Roi, etc., deux mille écus au comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon : enfin des magnificences. Voilà une province!

Mme de la Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux. M. de la Rochefou-

dont j'aurois une extrême curiosité. Il est difficile de nous en consoler que l'année qui vient. Notre cher oncle souhaite ce voyage, et vous rendra tous les services que vous pouvez attendre de son habileté et de son affection.

Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre chevalier de Buous : il est étrange. C'est un garçon qui me plaisoit dès Paris ; je n'ai pas de peine à croire tout ce que vous m'en dites. Ce qui est plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort. C'est un beau sujet à faire des réflexions, que l'état où vous me le dépeignez. Il est certain qu'en ce temps-là nous aurons de la foi de reste : elle fera tous nos désespoirs et tous nos troubles ; et ce temps que nous prodiguons, et que nous voulons qui coule présentement, nous manquera ; et nous donnerions toutes choses pour avoir un ou deux jours que nous perdons avec tant d'insensibilité : voilà de quoi je m'entretiens quelquefois dans ce mail que vous connoissez. La morale chrétienne est excellente à tous les maux ; mais je la veux chrétienne : elle est trop creuse et trop inutile autrement. Ma Mousse me trouve quelquefois assez raisonnable là-dessus ; et puis un souffle, un rayon de soleil emporte toutes les réflexions du soir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origène et de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du Roi ou de la sainte Écriture.

Je suis fort aise que vous ayez trouvé cette requête jolie. Sans être aussi habile que vous, je l'ai entendue *per discrezione*, et l'ai trouvée admirable. La Mousse est fort glorieux d'avoir fait en vous une si merveilleuse écolière.

Je vous plains de quitter Grignan, vous y êtes en bonne compagnie ; c'est une belle maison, une belle vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée, où peut-être il y aura des maladies et du mauvais air ;

cela me déplaît; et ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point, il me fait pitié. Enfin sa destinée n'est pas de vous voir à Grignan. Peut-être le menerez-vous à vos états; mais c'est une grande différence, et vous devez bien sentir ce désagrément de voyage, dans l'état où vous êtes, et dans la saison où nous sommes. Vous y verrez l'effet des protestations de Monsieur de Marseille; je les trouve bien sophistiquées, et avec de grandes restrictions. Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style : il vous assure de son service, sous condition; aussi lui dis-je que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici jeudi au soir, et me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le serment au parlement, et fit une fort agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre son équipage, et gagner Paris.

L'évêque de Léon a été à la dernière extrémité à Vitré avec un transport au cerveau, qui le rendoit bien pareil à Marphise; il est hors d'affaire. Je serai ici jusqu'à la fin de novembre, et puis j'irai embrasser et mener chez moi mes petites entrailles; et au printemps, si Dieu me prête vie, je verrai la Provence : l'abbé le souhaite pour vous aller voir avec moi, et vous ramener. Il y aura bien longtemps que vous serez en Provence. Il est vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses; mais le moyen? Il faut donc toujours avoir cette *Morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma bonne, que mon cœur me fait bien souffrir; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur. Je suis très-contente de votre amitié. Ne croyez pas au moins que je sois trop délicate et trop difficile. Ma tendresse me pourroit rendre

telle, mais je ne l'ai jamais écoutée; et quand elle n'est point raisonnable je la gourmande; mais croyez-moi de bonne foi; et dans le temps que je vous aime le plus, et que je crois que vous m'aimez, croyez que les choses qui m'ont touchée auroient touché qui que soit au monde. Je vous dis tout cela pour vous ôter de l'esprit qu'il y ait aucune peine à vivre avec moi, ni qu'il faille des observations fatigantes. Non, ma bonne, il faut faire comme vous faites, et comme vous avez su si bien faire quand vous avez voulu : cette capacité qui est en vous rendroit le contraire plus douloureux. Mais où vais-je? Comptez au moins que vous ne perdez aucune de vos tendresses pour moi : je vois et je sens tout, et j'ai toute l'application qui est inséparable de la grande amitié.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi dont la beauté vous étonne vous-même. Savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre, de la dernière médiocrité, quand vous me séparerez de votre idée pleine d'exagération? Voici qui ressemble un peu *à détruire par sa présence;* mais cela est vrai, il faut que cela passe. J'ai ri de ce Carpentras que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta*. Vos dames sont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages! je ne les ai jamais vus nulle part. Que le vôtre, que je vois avec ce petit habit uni, est agréable et beau! et que je voudrois bien le voir et le baiser de tout mon cœur! Au nom de Dieu, ma bonne, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre Chevalier.

Adieu, j'embrasse les vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : je sais ce que

c'est que de tels restes; il faut être bien aisée à contenter pour en être contente. La Mousse souhaite fort que cette ligne s'achève. Savez-vous que le Roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire? Vivons et laissons s'établir M. de Pompone dans une si belle place.

---

205. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23e septembre.

Enfin, ma bonne, nous voilà retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel : toutes nos allées sont noyées, on ne s'y promène plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre; enfin j'en hais ce pays, et je souhaite à tout moment votre soleil; peut-être que vous souhaitez ma pluie; nous faisons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigny, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que ceux-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou six fois de la mort à la vie, les redoublements opiniâtres de la fièvre ont décidé en faveur de la mort. Il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé: mais son frère l'avocat général s'en soucie beaucoup, et pleure très-souvent avec moi; car je le vais voir, et suis son unique consolation : c'est en ces occasions où il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous portez bien. Cela me fait souffrir les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles. Sans ce repos que me donne mon cœur, je ne souffrirois pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre; c'est une trahison, dans la saison où nous sommes,

au milieu de vingt ouvriers : je ferois un beau bruit : *Quos ego!*

Je poursuis cette *Morale* de Nicole que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout; et la conformité à la volonté de Dieu me pourroit suffire, si je ne voulois un remède spécifique. Enfin je trouve ce livre admirable. Personne n'a écrit sur ce ton que ces Messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est de beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que, quoique ce soit en mal, nous en sommes charmés. J'ai même pardonné l'*enflure du cœur* en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot. J'achèverai cette lecture avec plaisir.

Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean : je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire romaine, où je n'ai ni parents, ni amis; encore trouve-t-on ici des noms de connoissance. Enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons point. Vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous envoie, et que vous trouverez admirable. Voilà, ma bonne, tout ce que vous peut dire une vraie solitaire.

On me mande que Mme de Verneuil est très-malade. Le Roi causa une demi-heure avec le bonhomme d'Andilly, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible. Il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration ; il témoigna qu'il étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pompone, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, qu'il savoit qu'il n'étoit pas

riche. Il dit au bonhomme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans la préface de Josèphe qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché : on rioit, on avoit de l'esprit, le Roi disant qu'il ne crût pas qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit querir, qu'il le vouloit voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bonhomme l'assuroit de sa fidélité, il dit qu'il n'en doutoit point, et qu'il savoit trop bien tous ses devoirs pour manquer à celui-là ; que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son Roi. Enfin ce furent des merveilles; il eut soin de l'envoyer dîner, de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour le bonhomme, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : « Il faut s'humilier. » Vous pouvez penser la joie que tout cela me donne, et la part que j'y prends.

Je vous crois présentement à vos états; j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience, et du procédé de l'Évêque, sur lequel je ne serai pas si aisée à contenter que l'année passée. Adieu; vous savez bien si je suis à vous, et si vous pouvez compter sur mon amitié. Dubois m'a mandé que depuis qu'il avoit écrit à Lyon et à Pierrelatte, vos paquets venoient fort bien. En effet il y a trois semaines que j'en reçois deux à la fois. C'est justement mon compte. Je voudrois bien que mes lettres vous donnassent autant de joie que les vôtres m'en donnent. Ma chère enfant, je vous embrasse mille fois.

---

206. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 27e septembre.

Je le veux, ma bonne, ne parlons plus de la perte de nos lettres ; cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire présentement, car, Dieu merci, je

les reçois depuis un mois comme je le puis souhaiter, et vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit prises, et que vous croyiez toujours entretenir quand vous m'écriviez. Cependant, ma bonne, vous voulez fort bien qu'il sache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-dessus, et vous en parlez, ce me semble, sans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites à ce sujet me remplit le cœur. Je vous avoue que je vous crois, et que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie et le but de tous mes desirs. Elle est accompagnée de plusieurs amertumes; mais enfin ce sont des suites nécessaires. Quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plus tôt que je puis; je ne le finirois point, si je n'avois un soin extrême de finir.

Je suis ravie, ma bonne, que vous ayez une belle-sœur aimable, et qui vous puisse servir de compagnie et de consolation; c'est une chose que je vous souhaite à tous moments, et personne n'a plus besoin que vous d'une société agréable. Sans cela, vous vous creusez l'esprit d'une si étrange manière, que vous vous détruisez vous-même. Vous ne vous amusez point à des bagatelles; vous rêvez noir, ou il vous faut de la conversation. On ne peut être plus contente que je la suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur; je compte que c'est Mme de Rochebonne, qui a de l'air du Coadjuteur, et son esprit, et son humeur, et sa plaisanterie. Si vous voulez lui faire mes compliments par avance, vous me ferez beaucoup de plaisir; mais vous ne voulez pas. Je ne trouve pas que vous vouliez aussi assurer votre premier président de mon très-humble service. Il m'a fait mille compliments par Bandol; je lui en ai rendu par la même voie et j'ai adressé la lettre droit à Aix. En voilà une de votre évêque, vous y verrez toujours les mêmes précautions : il ne veut pas être pris par le bec; nous verrons un

peu sa manière de peindre. J'espère fort au premier président, et à la présence des Grignans, et à la vôtre, et à la petitesse du présent, et à la bonté de vos raisons. Hélas ! il n'en faut pas tant en Bretagne, et j'ai quelquefois sur le cœur de n'avoir pas demandé dix mille écus pour vous. Plût à Dieu que quelqu'un voulût vous en donner cent comme on les a donnés ici à une seule personne ! Je vous conterai quelque jour ce que je ne veux pas dire ici.

Je commence à voir le temps que je partirai pour la Provence. Ce sera bien pis quand je compterai de Paris; mais, ma bonne, je vous avoue que je ne compte point de vous laisser après moi : j'en pleurerois dès à présent comme M. du Gué. Je prétends vous ramener avec moi. Je crois qu'après deux ans de Provence, ce sera une chose assez raisonnable. Je vois ce que vous pensez, et c'est cela qu'il faut prévoir de bonne heure, et être persuadée que tout ce qui dépendra de moi vous est acquis. Voilà une de mes grandes douleurs de ne pouvoir pas faire tout ce que mon cœur voudroit ardemment; mais ce que je puis est toujours assez pour vous ôter de grands embarras et pour vous donner des facilités. Je ne pense qu'à vous, ma bonne, et je ne souhaite et n'imagine rien que par rapport à vous : cela est vrai, et vous le croyez. Plût à Dieu que vous en pussiez voir des effets, tels que je les desire !

Voilà M. de Pompone en état d'être envié. Vous me parlez sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bonhomme. Je vous ai dit tout ce que je savois là-dessus. Il m'a écrit deux fois sur sa faveur, et moi aussi deux fois. Il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce qu'il me mande, et de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils, et vingt ans dont il y a eu des années difficiles à soutenir. Voici un changement extraordinaire, c'est un plaisir que d'être spectateur. En voici encore un du comte de

Guiche, qui revient. Je fais la charge de d'Hacqueville qui est depuis vingt jours au chevet du maréchal, malade, et qui sans doute vous aura mandé toutes choses, et la visite que le Roi lui fit il y a cinq ou six jours. Je crois que Vardes ne sera pas longtemps à recevoir la même grâce que le comte de Guiche : il me semble que leurs malheurs figurent ensemble ; c'est à vous à nous mander ce qu'on espère en votre pays.

Voilà une lettre que j'écris à votre évêque ; lisez-la : si vous la trouvez bonne, faites-la cacheter et la lui donnez; si elle ne vous plaît pas, brûlez-la : elle ne vous oblige à rien. Vous voyez mieux que moi si elle est à propos, ou non ; d'ici je ne la crois pas mal, mais ce n'est point d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume; ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté. Si j'étois à portée de recevoir votre avis, vous savez combien je l'estime, et combien de fois il m'a réformée ; mais nous sommes aux deux bouts de la France : ainsi il n'y a rien à faire, qu'à juger si cela est à propos ou non, et sur cela, la donner ou la brûler. Ce n'est pas sans chagrin qu'on sollicite une si petite chose, mais il faut se vaincre dans les sentiments qu'on auroit fort naturellement là-dessus. J'ai de plus à vous dire que j'ai vu faire ici des pas pour moins, et que tout ce qui vient tous les ans est excellent, et qu'enfin chacun a ses raisons.

M. et Mme de Chaulnes m'écrivent de six lieues d'ici, avec des tendresses et des reconnoissances de l'honneur que je leur avois fait par ma présence (c'est ainsi qu'ils disent), qu'ils n'oublieront jamais.

Pour vos dates, ma bonne, je suis de votre avis : c'est une légèreté que de changer tous les jours. Quand on se trouve bien du 26e ou du 16e, par exemple, pourquoi changer ? C'est même une chose désobligeante pour ceux

qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement et comme elle est, et vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain, qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez ; vous êtes toujours pour le dernier qui parle : c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, ma bonne, tenez-vous au 26[e] ou au 16[e], quand vous vous en trouverez bien ; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le temps et change comme lui. Soyez persuadée qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre : je fais juge le Coadjuteur, ou Mme de Rochebonne, si je ne dis pas bien.

J'ai bien envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges ; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un moment, et peut-être point du tout.

Le pauvre Léon est toujours à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mouroit. Il y est plus que jamais, et il saura bientôt mieux que vous si la matière raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque ; c'étoit, comme disent nos amis, un esprit lumineux sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi. Vos lettres sont ma vie. Adieu, ma bonne : je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

---

207. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 30[e] septembre.

Je crois présentement que l'opinion *léonique* est la plus assurée : il voit de quoi il est question, ma bonne, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel : *o che*

spero! Il mourut lundi matin. Je fus à Vitré, je le vis, et voudrois ne l'avoir point vu. Son frère l'avocat général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit évêque avoit trente-cinq ans; il étoit établi; il avoit un des plus beaux esprits du monde pour les sciences; c'est ce qui l'a tué : comme Pascal, il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail; mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là ; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde : c'est que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève; surtout je suis charmée du troisième traité, *des Moyens de conserver la paix avec les hommes*. Lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait : il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleut sans cesse : il ne vous en faut pas dire davantage pour vous représenter notre tristesse. Mais vous qui avez un soleil que j'envie, je vous plains, ma bonne, d'avoir quitté votre Grignan : il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, et au milieu de l'automne vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville; cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvoit-il pas différer son Assemblée ? N'en est-il pas le maître ? Et ce pauvre Coulanges, qu'est-il devenu ? Notre solitude nous fait la tête si creuse, que nous nous faisons des affaires de tout. Les lettres et les ré-

ponses font de l'occupation ; mais il y a du temps de reste ; je lis et relis les vôtres avec un plaisir et une tendresse que je souhaite que vous puissiez imaginer, car je ne vous la saurois dire ; il y en a une dans vos dernières que j'ai le bonheur de croire, et qui soutient ma vie.

On me mande toujours des merveilles de ma petite mie ; elle a grand'part à l'impatience que j'ai de retourner à Paris. Je n'ose vous parler du bonheur de Louvigny qui traite avec le Roi de la charge de son père : c'est une sorte d'établissement qui n'est pas bon à méditer. Mandez-moi des nouvelles de cette pauvre Monaco, mais surtout de votre santé, de vos affaires. Voilà ce qui me tient à cœur souverainement. Notre abbé est trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez. Je suis contente de lui sur votre sujet.

Pour la Mousse, il fait des catéchismes les fêtes et les dimanches ; il veut aller en paradis ; je lui dis que c'est par curiosité, et afin d'être assuré une bonne fois si le soleil est un amas qui se remue avec violence, ou si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit des petits enfants ; et après plusieurs questions, ils confondirent tout ensemble, de sorte que, venant à leur demander qui étoit la Vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le créateur du ciel et de la terre. Il ne fut point ébranlé pour les petits enfants ; mais voyant que des hommes, des femmes, et même des vieillards disoient la même chose, il en fut persuadé, et se rendit à l'opinion commune. Enfin il ne savoit plus où il en étoit, et si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré. Cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties.

Adieu, ma très-chère enfant ; vous voyez bien que se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons. Je vous embrasse et vous baise tendrement, et

vous prie de me laisser penser à vous, et vous aime de tout mon cœur.

---

208. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 4e octobre.

Vous voilà donc, ma chère fille, à votre Assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce temps, pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne, et tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous y avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, et qu'il est triste et confus, mangeant tristement son avoine, et ne songeant plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire à Autry, d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir. Toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce chamarier de Rochebonne qui ne se peut taire de vos perfections. Si je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du comte des Chapelles; mais voilà sa réponse qui suffira, avec deux autres lettres que je veux que vous ayez, celle de M. le Camus et celle de M. d'Harouys. Je pense que, pour vous donner le temps de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de basse Bretagne de nous faire vitement dîner. Je crus que cela vous feroit souvenir de cet homme à la Merci, que je voulois qui raccommodât mes manches, et qui étoit le clerc d'un secrétaire du Roi. Mais ce que vous me dites du soleil et de la lune, de M. de Chaulnes et de M. de Lavardin, est très-bien dit, et que pour vous, vous êtes toujours sur l'horizon. Cela est vrai, ma fille, vous ne vous reposez

jamais, vous êtes toujours dans le mouvement, et je tremble quand je pense à votre état et à votre courage, qui assurément passe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous que quand vous voudrez vous reposer, il ne sera plus temps, et qu'il n'y aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette pensée m'occupe et m'afflige beaucoup; car enfin ce ne sont plus ici les premiers pas, ce sont les derniers : ce sont des brèches sur d'autres brèches, et des abîmes sur des abîmes. Nous en parlons souvent, notre abbé et moi, quoique peu instruits; mais à vue de pays on juge bien où tout ceci peut aller. Cet endroit est bien digne de votre attention, car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loin, dit-on, quand on est las; mais quand on a les jambes rompues, on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes assez habile pour appuyer sur ces considérations, et pour en parler avec notre Coadjuteur, qui a tout ce qui est nécessaire pour vous bien conseiller; car il a un grand sens, un bon esprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occasion comme celle-ci. Notre abbé s'estime bien heureux que vous comptiez son avis pour quelque chose; il ne souhaite la vie et la santé que pour vous aller donner ses conseils, et prendre le jeton, dont vous savez qu'il s'aide parfaitement bien. Voici, ma chère enfant, une lettre qui n'est pas délicieuse; mais encore faut-il parler quelquefois des choses importantes qui tiennent au cœur; et puis vous savez, et je vous l'ai dit en chanson, *on ne rit pas toujours*. Non assurément, il s'en faut beaucoup; cependant il ne faut pas que vous fassiez de la bile noire. Songez uniquement à votre santé, si vous aimez la mienne, et croyez qu'aussitôt que je serai délogée à Pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir et vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi, dans un degré moins élevé, mais plus commode. Que dit Adhémar du retour du comte de

Guiche? Adieu, mon enfant, je suis à vous. J'embrasse M. le lieutenant général qui n'est plus chasseur.

---

209. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7e octobre.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ou à qui j'écris ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont je veux parler présentement, c'est toujours de Nicole, et c'est du traité *d'entretenir la paix entre les hommes.* Ma bonne, j'en suis charmée; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. Je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je crois qu'il a été fait à mon intention; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : « Je suis trop vieux pour me corriger. « Je pardonnerois plutôt à une jeune personne de tenir ce discours. La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'âme et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner du côté des bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, ma bonne ; mais je ne vous vois pas bien d'ici : il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le château de Grignan, je voyois votre appartement, je me pro-

menois sur votre terrasse, j'allois à la messe dans votre belle église ; mais je ne sais plus où j'en suis. J'attends avec grande impatience des nouvelles de ce lieu-là et des nouvelles de l'Évêque. Il y avoit dans mon dernier paquet une lettre qui me donnoit beaucoup d'espérance. Quoique vous ayez été deux ordinaires sans m'écrire, j'espère un peu d'avoir vendredi une lettre de vous, et si je n'en ai point, vous avez été si prévoyante, que je n'en serai point en peine. Il y a des soins, comme par exemple celui-là, qui marquent tant de bonté, de tendresse et d'amitié, qu'on en est charmé. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand. Je n'ai que des riens à vous mander ; c'est abuser d'une lieutenante générale qui tient les états, et qui n'est pas sans affaires. Cela est bon quand vous êtes dans votre palais d'Apollidon. Notre abbé, notre Mousse, sont toujours tout à vous ; pour moi, ma bonne, vous êtes mon cœur et ma vie. *Seposto ho il cor nelle sue mani ; a lei starà di farsi amar quanto le piace.*

Après avoir été tout le temps que je suis ici sans recevoir aucune lettre de Corbinelli, enfin j'en ai reçu une qui me fait voir que toutes ses lettres ont été perdues ainsi que les vôtres : cela me rendoit injuste envers lui. Je lui ai fait des réparations, j'attends les siennes ; car je lui écrivois toujours, et il ne recevoit point mes lettres. Je vous dis tout ceci, afin que si vous le voyez, vous sachiez que répondre.

Le comte de Guiche est à la cour tout seul de son air et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressemble point au reste des hommes : voilà ce qu'on me mande.

---

210. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 11e octobre.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan; vous avez eu raison; j'en ai été quasi aussi triste que vous, et j'ai senti votre éloignement de vingt lieues, comme je sentirois un changement de climat. Rien ne me console que la sûreté où vous serez à Aix pour votre santé. Vous accoucherez au bout de l'an tout juste. J'emploie tous mes jours à songer à ceux de l'année passée que je passois avec vous; il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de temps que vous avez fait; mais si, après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous, et le moyen de résister à ces continuelles fatigues? il n'y a ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse et de sa complaisance. Je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés que vous me promettez, et que nous mangions de ce divin muscat, sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage; et si notre abbé vous peut être bon à quelque chose, il sera au comble de ses desirs. Vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient. Il me semble que ce sont les premiers pas, et j'en sens de la joie : j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé.

Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeler M. et Mme de Grignan, et le chevalier de Grignan, et vous venir faire la révérence? Qu'est-ce que ces Grignans-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en

votre espèce? Celle de vos scorpions me fait grand'peur; vous savez bien au moins que leur piqûre est mortelle. Je suis persuadée que puisque vous avez des bâtiments pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion, pour vous servir de contre-poison. Je ne connoissois la Provence que par les grenadiers, les orangers et les jasmins : voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font notre ornement; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche : on en sert dans les plats, on marche dessus; c'est la Bretagne dans son triomphe.

Monsieur d'Uzès est à son abbaye près d'Angers : il m'a envoyé un exprès. Il dit qu'il me viendra voir, mais je n'en crois rien. Il dit que vous êtes adorable, et adorée de tous les Grignans, je le crois. Vous l'êtes ici pour le moins autant, sans offenser personne. Mon oncle est comme je le souhaite sur votre sujet; Dieu nous le conserve! La Mousse approuve fort que vous laissiez reposer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces sortes d'ouvrages. Il vous conseille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis, ils en jugent mieux que nous-mêmes : en attendant il est tout à vous. Que dirai-je à nos Grignans? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies. Pour vous qui les connoissez, il n'est pas possible de vous les cacher; mais eux, avec qui j'ai mon honneur à garder.... Adieu, ma chère enfant, je vous recommande ma vie : vous savez ce que vous avez à faire pour la conserver.

---

211. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 14e octobre.

Je m'en vais vous mander un petit secret : n'en parlez

pas, je vous prie, si personne ne vous l'a mandé. Vous saurez que notre pauvre d'Hacqueville a tant fait, et s'est si fort tourmenté autour de ses amis, qu'il en est tombé malade. On prend même plaisir à dire que c'est de la petite vérole, et qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuse qui l'a ; je ne le crois point ; mais voici ce qui est. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, on lui demande une heure le lendemain, de sept à huit, pour une consultation pour le cardinal de Retz. On marque ensuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer. On le prie de venir voir donner un remède à cinq heures à M. le maréchal de Gramont, et d'aller querir dans son carrosse M. Brayer pour le petit de Monaco. On l'avertit d'envoyer savoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liste. On le conjure de ne pas manquer de se trouver le soir chez Mlle de Clisson, qui a de si grands maux de mère. On parle du commerce de Provence et de tous les pays de l'Europe, et l'on finit par : *Dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire.* Enfin il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente sa fièvre. Ne me citez jamais, sur la vie. On vous le mandera peut-être d'ailleurs.

Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine ! qu'il a bien fait ! qu'il est aimable ! que je l'embrasserai de bon cœur ! et que vous méritez bien qu'on en fasse davantage pour vous ! mais tout le monde n'est pas digne de comprendre, et c'est un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, et je vous en loue et vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'abbé Têtu est retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris ; et, pour varier un peu la phrase, il a mené

à ce second voyage toute la case de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glorieuse ; mais vous seriez seule de votre sentiment.

Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux frères : notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là dedans. Louvigny n'a pas assez d'argent pour acheter la charge ; je ne sais si l'on vous mande ce détail.

J'étois hier dans une petite allée, à main gauche du mail, très-obscure ; je la trouvai belle ; je fis écrire sur un arbre :

E di mezzo l'horrore esce il diletto.

Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrassez-le pour moi, et l'assurez que je suis fort contente de lui. Et ces pauvres Grignans n'auront-ils rien? Et vous, ma chère petite, quoi ! pas un mot d'amitié?

---

212. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 18e octobre.

L'envie que vous avez d'envoyer ma première lettre à quelqu'un, afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a fait rire, et souvenir d'une Bretonne qui vouloit avoir un *factum* qui m'avoit fait gagner un procès, pour gagner le sien aussi.

Vous voilà donc à Lambesc, ma fille ; mais vous êtes grosse jusqu'au menton. La mode de votre pays me fait peur. Quoi ! ce n'est donc rien que de ne faire qu'un enfant ; une fille n'oseroit s'en plaindre, et les dames en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime point cette grosseur excessive ; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

Écoutez, Monsieur de Grignan, c'est à vous que je

[illegible] n'aurez que des rudesses de moi pour toutes [illegible] vos œuvres : au lieu [illegible] qu'en rire. Il pa[illegible] c'est que d'accoucher. [illegible] que j'ai à vous dire : [illegible], vous ne lui donnez [illegible] vous ne l'aimez point, et [illegible] aussi, et je n'irai point en [illegible] beau m'appeler, point [illegible] ceci : c'est que je vous [illegible] vous que je vous l'aie donnée [illegible] sa santé, sa beauté, sa jeu[illegible] raillerie ; je vous demanderai [illegible] temps et lieu. En attendant, ad[illegible] faire une menace de ne point [illegible] voyez par là que vous ne perdez [illegible] paroles ; nous sommes persuadés, [illegible] vous serez aises de nous voir. [illegible] la Mousse, qui vous rend grâce [illegible] pourvu que je ne trouve point une [illegible] toujours grosse, et encore grosse, [illegible] ne sommes pas des gens de pa[illegible] ayez-en un soin extrême, et prenez [illegible] à Lambesc. Adieu, mon cher

[illegible], ma belle, et vous dis donc que je [illegible] Sévigné à ne pas accoucher à Lambesc : [illegible] le huitième, il n'y a plus d'heure. [illegible] M. de Coulanges. Qu'il est heu[illegible] qu'il a bien fait d'avoir pris courage. [illegible] Embrassez-le pour moi, et vos [illegible] on ne sauroit s'empêcher de les [illegible] me mande que votre enfant pince tout [illegible] méchante : je meurs d'envie de la

voir. Hélas! j'aurois grand besoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air; celui de terre devient si épouvantable, que je crains quelquefois que nous ne soyons assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vue partir pour la Provence au milieu des abîmes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible.

Mais je reviens à votre histoire. Je m'étois moquée de celle de la Mousse; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, et si bien que j'en frissonnois en la lisant, le cœur m'en battoit; en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet Auger enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, et qui conte cela tout naïvement; je crois qu'on ne peut rien voir de plus positif; c'est un sylphe assurément. Après la promesse que vous faites, je ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous portera ici; la récompense est digne d'être bien disputée; et si je ne vous vois arriver, je croirai que cela viendra de la guerre que cette préférence aura émue entre eux. Cette guerre sera bien fondée, et si les sylphes pouvoient périr, ils ne le pourroient faire dans une plus belle occasion. Enfin, ma chère fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté cette histoire d'original : c'est la première de cette nature dont je voudrois répondre.

Je trouve plaisants les miracles de votre solitaire; j'en doute fort, puisqu'il les croit; et M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de temps en temps. Sa vanité pourroit bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer. Ce seroit un beau chemin; il n'eût pas été besoin de prendre tant de peines : s'il ne va que là, on y va fort bien de partout. Je craindrai donc pour son salut, jusqu'à ce que vous m'en assuriez : je vous crois, et je sais que vous êtes tout comme il faut pour n'être persuadée qu'à bonnes enseignes. Dieu est tout-puissant,

qui est-ce qui en doute? Mais nous ne méritons guère qu'il nous montre sa puissance.

Je suis fort aise que M. de Grignan ait bien harangué : cela est agréable pour soi ; on ne se soucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien aussi, un peu pesamment ; mais cela n'étoit pas mal à un gouverneur. Pour Lavardin, il a la langue bien pendue. J'ai mandé à Corbinelli qu'assurément son paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours.

Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément que j'en cache une partie, afin de ne vous point accabler. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié, de vos lettres : ma vie tient à toutes ces choses-là.

---

213. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 21e octobre.

Mon Dieu, ma bonne, que votre ventre me pèse ! et que vous n'êtes pas seule qu'il fait étouffer ! Le grand intérêt que je prends à votre santé me feroit devenir habile, si j'étois auprès de vous. Je donne des avis à la petite Deville qui feroient croire à Mme Moreau que j'ai eu des enfants. En vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. Mais j'avoue qu'auparavant cela l'honnêteté et la préciosité d'un long veuvage m'avoient laissée dans une profonde ignorance ; je deviens matrone à vue d'œil.

Vous avez M. de Coulanges présentement, qui vous aura bien réjoui le cœur ; mais vous ne l'aurez plus quand vous recevrez cette lettre. Je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu de vous aller trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là ; je suis accablée de celles de Paris ; surtout la répétition du mariage de Monsieur me fait sécher sur le pied. Je suis

en butte à tout le monde, et tel qui ne m'a jamais écrit, s'en avise pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'abbé de Pontcarré que je le conjure de ne m'en plus rompre la tête, et de la Palatine qui va querir la princesse, et du maréchal du Plessis qui va l'épouser à Metz, et de Monsieur qui va consommer à Chalon, et du Roi qui va les voir à Villers-Cotterets; qu'en un mot, je n'en veux plus entendre parler qu'ils n'aient couché et recouché ensemble; que je voudrois être à Paris pour n'entendre plus de nouvelles; qu'encore si je me pouvois venger sur les Bretons de la cruauté de mes amis, je prendrois patience; mais qu'ils sont six mois à raisonner sans ennui sur une nouvelle de la cour, et à la regarder de tous les côtés; que pour moi, il me reste encore quelque petit air du monde, qui fait que je me lasse aisément de tous ces dits et redits. En effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on m'en pourroit parler encore, et je me jette avidement et par préférence sur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrême une lettre du bonhomme la Maison; j'étois bien assurée qu'il ne m'en diroit rien. En effet, il ne m'en dit pas un mot, et il salue toujours humblement Madame la Comtesse, comme si elle étoit encore à mes côtés. Hélas! il ne m'en faudroit guère prier pour me faire pleurer présentement : un tour de mail sur le soir en feroit l'office.

A propos, il y a des loups dans mon bois; j'ai deux ou trois gardes qui me suivent le soir, le fusil sur l'épaule; Beaulieu est le capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la lune de notre présence, entre onze heures et minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un homme noir; je songeai à celui d'Auger, et me préparois déjà à refuser la jarretière. Il s'approcha, et il se trouva que c'étoit la Mousse. Un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu; nous approchâmes assez hardiment de celui-là : c'étoit un arbre que j'avois fait abattre

la semaine passée. Voilà des aventures bien extraordinaires : je crains que vous n'en soyez effrayée en l'état où vous êtes; buvez un verre d'eau, ma bonne. Si nous avions des sylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque histoire digne de vous divertir; mais il n'appartient qu'à vous de voir une pareille diablerie sans en pouvoir douter. Quand ce ne seroit que pour parler à Auger, il faut que j'aille en Provence : cette histoire m'a bien occupée et bien divertie; j'en ai envoyé la copie à ma tante, dans la pensée que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois si bien et si exactement. Dieu sait quel goût je trouve à ces sortes de choses en comparaison des Renaudots, qui égayent leur plume à nos dépens. Il y a de certaines choses qu'on aimeroit tant à savoir; mais de celles-là pas un mot. Quand quelque chose me plaît, je vous le mande, sans songer que peut-être je suis un écho moi-même; si cela étoit, il faudroit m'en avertir par amitié.

J'écrivis l'autre jour à *Figuriborum* sur son ambassade : il ne m'a point fait réponse; je m'en prends à vous, ma bonne. Adieu, ma chère belle, je vous vois, je pense à vous sans cesse. Je vous aime de toute la tendresse de mon cœur, et je ne pense point qu'on puisse aimer davantage. Mille amitiés aux Grignans, à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment : cette règle est bonne, je m'en fie à vous. Mon abbé est tout à vous et la belle Mousse.

---

214. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 25e octobre.

Me revoilà dans mes lamentations du prophète Jérémie. Je n'ai reçu qu'un paquet cette semaine, et voilà l'autre perdu. Vous n'avez point été sept jours sans m'é-

crire ; il y a cela entre vos lettres. Ma fille, c'est un démon qui les dérobe, et qui s'en joue ; c'est le sylphe d'Auger ; quoi qu'il en soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour votre évêque ; vous avez très-bien fait d'ouvrir la sienne, elle est toute farcie de tendresse ; je le prends par ses paroles, et je compte là-dessus plus qu'il ne voudroit : c'est très-bien fait, pourquoi s'embarquer t-il dans de si extrêmes protestations ? Je crois que ma réponse n'est point mal : la fin est bien méchante et bien commune ; j'ai quasi donné dans la *justice de croire ;* mais voilà justement où je ne m'en soucie pas.

Si vous n'avez point jeté mes dernières lettres, mandez-moi s'il n'y en a pas une du 30e septembre. Eh bien ! c'est justement celle où vous me disiez de l'avoir reçue, que le diable a emportée : j'en reviens toujours là, parce que j'en suis désespérée. Si vous saviez comme je vous aime premièrement, et puis comme j'estime vos lettres, vous comprendriez bien facilement la noirceur du chagrin que cette perte me donne.

On me mande que le Roi a donné un régiment au chevalier de Grignan ; je crois que c'est Adhémar. Hélas ! est-ce quelque chose de bon ? Je le souhaite.

Mais que dirons-nous de M. de Coulanges ? N'est-ce point le plus joli homme du monde ? J'ai lu sa lettre, tout comme vous l'avez imaginé, c'est-à-dire en pâmant de rire : toute sa lettre est excellente, et ses chapitres. Mon Dieu ! que j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous avec lui ! Il est ravi de tout ce que vous faites, et en vérité il a raison : on ne peut assez vous admirer, je ne saurois faire les honneurs de vous ; et j'en suis touchée comme les autres, et j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans faire comme la présidente Jeannin : vous souvient-il de ce petit conte ? Enfin, ma fille, que vous manque-t-il ? vous le renviez sur M. de Pompone. Au milieu de mon rire, je me suis senti des

serrements de cœur qui ne paroissoient point y devoir trouver leur place, et que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre : tous chemins vont à Rome, c'est-à-dire tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaisamment, et nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, et assurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hiver avec lui tous les chapitres, et surtout celui de la coiffure; il me paroît assez comme celui d'Aristote dans son chapitre des chapeaux.

Mais le chocolat, qu'en dirons-nous? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelque embrasement? Dans l'état où vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi; car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat comme vous savez; mais il me semble qu'il m'a brûlée, et, de plus, j'en ai bien entendu dire du mal; mais vous dépeignez et vous dites si bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus que dire. Cet endroit est plaisant de la lettre de M. de Coulanges, mais tout : je vous assure qu'elle est plaisante.

Adieu, ma très-chère et très-aimable, je prendrai grand plaisir à lire dans le chapitre de la tendresse que vous avez pour moi : je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai; mais pour plus grande sûreté, soyez fixée aussi à m'en donner des marques, comme vous faites. Vous savez avec quelle passion je vous aime, et quelle inclination j'ai eue toute ma vie pour vous : tout ce qui peut m'avoir rendue haïssable venoit de ce fonds; il est en vous de me rendre la vie heureuse ou malheureuse. J'embrasse ce Comte.

La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui mourut. Il est vrai que les lettres de notre petit ami ne sont nullement agréables : il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme

d'ailleurs. Je fais réponse à M. de Coulanges : ma tante ne le croit plus auprès de vous.

---

215. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28e octobre

Des scorpions, ma bonne! il me semble que c'étoit là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont pas offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases* : voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, et pour jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulois; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention.

Je ne sais pas, ma bonne, ce que vous avez fait ce matin; pour moi, je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements. Je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté; si mon fils aime les bois et les promenades, il bénira bien ma mémoire. Mais, à propos de mère, on accuse celle du marquis de Senneterre de l'avoir fait assassiner; il a été criblé de cinq ou six coups de fusil; on croit qu'il mourra : voilà une belle scène pour notre petite amie. Je mande à mon fils que j'approuve le procédé de cette mère, et que voilà comme il faut corriger ses enfants, et que je veux faire amitié avec elle. Je crois qu'il est à Paris, votre petit frère; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici : il fait bien. Mais

que dites-vous de l'infidélité de mon mari, l'abbé d'Effiat? Je suis malheureuse en maris : il a épousé une jeune nymphe de quinze ans, fille de M. et de Mme de la Bazinière, façonnière et coquette en perfection ; le mariage s'est fait en Touraine ; il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour.... Dieu veuille qu'il soit content : tout le monde en doute, et trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouys m'écrit ceci : « Mandez à Mme de *Carignan* que je l'adore ; elle est à ses petits états ; mais ce n'est pas gens comme nous, qui donnons des cent mille écus. Au moins qu'ils lui donnent autant qu'à Mme de Chaulnes pour sa bienvenue. » Il aura beau souhaiter, et moi aussi : leurs esprits sont secs, et leur cœur s'en ressent ; le soleil boit toute leur humidité, qui fait la bonté et la tendresse.

Ma bonne, je vous embrasse mille fois, je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée. La Provence est devenue mon vrai pays : c'est de là que viennent tous mes biens et tous mes maux.

J'attends toujours le vendredi avec impatience, c'est le jour de vos lettres. Saint-Pavin avoit fait un jour une épigramme sur les vendredis, qui étoit le jour qu'il me voyoit chez l'abbé. Il parloit aux dieux, et finissoit :

> Multipliez les vendredis,
> Je vous quitte de tout le reste.

All' applicazione, Signora.

Monsieur d'Angers m'écrit des merveilles de vous ; il a fort vu Monieur d'Uzès, qui ne peut se taire de vos perfections ; vous lui êtes très-obligée de son amitié ; il en est plein, et la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime très-parfaitement ; la Mousse vous honore ; et moi je vous quitte : ah ! marâtre ! Un mot aux chers Grignans.

216. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er novembre.

Si cette lettre que j'ai perdue, ma fille, étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car, tout de bon, rien n'est plus agréable que ce que vous écrivez. Vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut toutes choses au monde; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma chère enfant, je vous reconnois bien à consentir plutôt qu'on s'en aille demain, qu'à demeurer avec vous toute sa vie. Cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litière avec quelqu'un : je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart* et *Marguerite :* il me semble que je suis avec vous tous, et il me semble que je vous vois et M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous ajuster comme vous faites en Provence avec votre mari, et d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie demoiselle de Lorraine : vous souvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours? J'espère que je renouvellerai tous vos ajustements quand j'arriverai à Grignan; mais point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-la reposer comme une bonne terre; si vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier président; votre imagination va vite, car il n'est point en danger. Voilà les tours que me fait la mienne à tout moment : il me semble toujours que tout ce que j'aime, tout ce qui m'est bon, va m'échapper; et cela donne de telles tristesses à mon cœur, que si elles étoient continuelles comme elles sont vives, je n'y pourrois pas résister. Sur cela il faut faire

des actes de résignation à l'ordre et la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde : je suis moins capable que personne de la comprendre; mais quoique dans l'exécution on se trouve foible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée; et à force de trouver ses raisonnements vrais, il ne seroit pas impossible qu'on s'en pût servir dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des foiblesses de notre cœur. M. d'Andilly est aussi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompense : rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je serai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue et admirée de si près. Pour Adhémar, puisqu'il est méchant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, et qu'il entrera par force. On me mande que ce régiment est une distinction agréable; mais n'est-ce point aussi une ruine? Ce que je trouve de bon, c'est que le Roi se soit souvenu d'Adhémar, en absence. Plût à Dieu qu'il se souvînt aussi de son aîné, puisqu'il va bien jusqu'en Suède chercher de fidèles serviteurs! On dit que M. de Pompone fait sa charge comme s'il n'avoit jamais fait autre chose; personne ne s'y est trompé.

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, Chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse, je suis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole fasse en moi d'aussi beaux effets qu'en

M. de Grignan : j'ai des liens de tous côtés, mais surtout j'en ai un qui est dans la moelle de mes os; et que fera là-dessus ce beau livre? Mon Dieu, que je sais bien l'admirer! mais que suis loin de cette heureuse indifférence qu'il nous veut inspirer! Adieu, ma très-chère petite, ne me plaignez-vous point de ce que je m'en vais souffrir, présentement que vous êtes dans votre neuvième? Monsieur le Comte, j'ai bien de la peine à vous pardonner d'avoir mis encore ma fille en cet état, et je suis bien aise que vous remarquiez quand je ne fais point mention de vous dans mes lettres : voilà justement ce que je voulois. Conservez-vous, ma fille, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre; il est vrai que vous avez votre mari, qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là; il faut que je vous ramène, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avoit mandé. Il demande du temps pour y penser, et je crois cette affaire rompue.

---

217. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4e novembre.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry, et que mon cœur fut dans une terrible presse. Il faut passer légèrement sur de tels souvenirs. Il y a de certaines pensées qui égratignent la tête.

Parlons un peu de M. Nicole : il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur ce que vous dites de l'indifférence qu'il veut que l'on ait pour l'approbation ou l'improba-

tion du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grâce, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à un si haut point la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce qu'il pense de nous. Devinez ce que je fais : je recommence ce traité ; je voudrois bien en faire un bouillon et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil, et de l'amour-propre qui se trouve dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin ce traité est fait pour bien du monde ; mais je crois principalement qu'on n'a eu que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées : cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien *placé*, ne le trouvez-vous pas ? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan ; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait : hélas ! que puis-je vous faire de si loin ? Je fais dire tous les jours la messe pour vous ; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas.

Cependant j'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui lèvent ma charpente, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence que fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui pour douze sous veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. « O trop heureux ceux qui plantent des choux ! quand ils ont un pied à terre, l'autre n'en est pas loin. » Je tiens ceci d'un bon auteur.

Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres, quand il

ne pleut pas à verse; mais le temps nous désole, et fait qu'on souhaiteroit un sylphe pour nous porter à Paris. Mme de la Fayette me mande que, puisque vous me mandez sérieusement l'histoire d'Auger, elle est persuadée qu'elle est vraie, et que vous ne vous moquez point de moi. Elle pensoit que ce fût une folie de M. de Coulanges, et cela se pouvoit très-bien penser. Si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge de son père. Voilà M. de la Feuillade bien établi; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur. Votre fille a mal aux dents et pince comme vous : cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus? Songez que je suis dans un désert; jamais je n'ai vu moins de monde que cette année. La Troche, que j'attendois, est malade. Nous sommes donc seuls : nous lisons beaucoup, et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs. Adieu, ma chère enfant, je suis à vous sans aucune exagération, ni fin de lettre, *hasta la muerte* inclusivement. J'embrasse Monsieur de Claudiopolis, et le colonel Adhémar et le beau Chevalier. Pour M. de Grignan, il a son fait à part.

---

218. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 11e novembre.

Plût à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses et les inquiétudes possibles vous pût être bon à quelque chose! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entièrement inutile : cependant il ne vous sert de rien; et de quoi pourroit-il vous servir à deux cents lieues de vous? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes

les prévoyances, qu'on a pris le bon parti pour aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, et vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire le chagrin et l'impatience que donne un visage entièrement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion : elles se souviennent de tout le manége de Mme Moreau ; et vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, et vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché, d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fièvre. Que vous dirai-je enfin, et que vous puis-je dire que des choses à peu près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela est naturel ; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi : je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place. Il faudroit donc ne vous point écrire jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, et ce seroit une étrange chose. Il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes et naturelles dont on est rempli dans certaines occasions. Peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre ; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne santé? J'attends vendredi avec de grandes impatiences : voilà comme je suis à toujours pousser le temps avec l'épaule, et c'est ce que je n'aimois point à faire, et que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le temps marche assez, sans qu'on le hâte d'aller.

Mme de la Fayette me mande qu'elle vous va écrire. Je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la M*** entra l'autre jour chez la Reine à la comédie espagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas. Elle prit la place de Mme du Fresnoi ; on se moqua d'elle, comme d'une folle très-mal apprise.

L'autre jour Pomenars passa par ici. Il venoit de Laval,

où il trouva une grande assemblée de peuple ; il demanda ce que c'étoit. « C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le comte de Créance. »

Cet homme-là, Sire, c'étoit lui-même.

Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé ; il s'en plaignit ; il alla souper et coucher chez le juge qui l'avoit condamné. Le lendemain il vint ici pâmant de rire ; il en partit cependant dès le grand matin, le jour d'après.

Pour des devises, hélas ! ma fille, ma pauvre tête n'est guère en état de songer, ni d'imaginer. Cependant, comme il y a douze heures au jour, et plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée fort haut*, avec ces mots :

Che peri, pur che s' inalzi.

Plût à Dieu que je l'eusse inventée ! je la trouve toute faite pour Adhémar : *Qu'elle périsse, pourvu qu'elle s'élève !* Je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles ; je ne m'en souviens pourtant pas précisément ; mais je la trouve si jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me souviens bien d'avoir vu dans un livre, au sujet d'un amant qui avoit été assez hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air*, avec ces mots : *Da l'ardore l'ardire :* elle est belle, mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrois avoir faite est dans la justesse des devises ; je n'ai aucune lumière là-dessus ; mais en gros elle m'a plu ; et si elle étoit bonne et qu'elle se trouvât dans les quadrilles ou dans un cachet, ce ne seroit pas un grand mal : il est difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo.* J'ai tant fait que le comte des

Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, *l'alte non temo ;* il est joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, et je ne m'en soucierai guère, pourvu que vous vous portiez bien.

---

219. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15e novembre.

Quand je vous ai demandé si vous n'aviez point jeté mes dernières lettres, c'étoit un air : car, de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent point tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois quand vous faisiez des poupées, vous garderez encore celles-ci ; mais il n'y a plus de cassettes capables de les contenir : hélas ! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin la seule rature de ses lettres, c'est à la signature. Je suis bien empêchée pour le nom du régiment ; je vous en ai mandé mon avis. Vous savez comme je suis pour *Adhémar*, et que je voudrois le maintenir au péril de ma vie ; mais je crains que nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise, elle est jolie :

Che peri, pur che m'inalzi.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir votre avis, et où je l'ai pêchée ; car je ne crois pas l'avoir faite. Pour M. de Grignan, ah ! je le crois ; je suis assurée qu'il aime mieux une grive que vous ; et si cela est, j'aime mieux un hibou que lui. Qu'il s'examine ; je l'aime comme il vous aime, à proportion. Je sais bien toujours qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, ma fille,

n'admirez-vous point les erreurs et les contre-temps que fait l'éloignement ? Je suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé ; et quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie ; mais cette joie ne peut être longue ; car enfin il faut accoucher, et c'est cela qui vient dans le milieu du cœur, et qui trouble avec raison, jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc? Avez-vous votre chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connoissez : c'est beaucoup. Je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience. Enfin je ne sais ce que je dis ; mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses. Vos expériences doivent vous avoir rendue sage ; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisois planter la plus belle place du monde ? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer ; l'abbé va et vient pour nos affaires ; et moi, je suis là fichée avec ma casaque à penser à la Provence ; car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement. La fatigue des chemins et ma violente inquiétude ne me paroissent pas deux choses qu'on puisse supporter à la fois.

Mandez-moi de bonne foi quel nom prendra Adhémar : je le trouve empêché. M. de Grignan défend *Grignan*, et a raison ; Rouville défend l'autre ; il faudra se réduire *au petit glorieux*. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je crois que vous m'aimez, et le croirai tant que vous voudrez : comment pourrois-je vivre sans le croire ?

Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes ; oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille-morte, cela fait une étoffe admirable.

Voilà deux bonnes veuves, Mme de Senneterre et Mme de Leuville : l'une est plus riche que l'autre, mais l'autre est plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre Assemblée ; elle dure plus que nos états. Parlez-moi au moins de votre santé, et pour ce que vous appelez des fadaises, je ne trouve que cela de bon. Hélas ! si vous les haïssiez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres sans les lire.

Notre abbé vous embrasse paternellement ; il vous conjure de faire, pendant que vous y serez, tous les enfants que vous voudrez faire, et de n'en point garder pour quand nous arriverons. Adieu, ma chère enfant, je vous recommande ma vie.

---

220. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 18e novembre.

Eh mon Dieu ! ma chère enfant, en quel état vous trouvera cette lettre ! Il sera le 28e du mois ; vous serez accouchée, je l'espère, et très-heureusement ; j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire ; mais il est bien naturel d'être comme je suis dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes : j'en suis au désespoir ; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris les reçoivent : ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas. Quelle vision de prendre une de mes lettres ! Il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité : voilà

qui est insupportable; n'en parlons plus. De la façon dont M. d'Hacqueville m'écrit, Mme de Montausier est morte; il l'avoit laissée à l'agonie. S'il faut écrire à M. de Montausier et à Mme de Crussol, me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au Roi et aux ministres. Je ne saurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement. Cela peut être, mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois; il feroit très-beau s'en aller, et quand nous partirons la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaudroit tout autant finir.

---

221. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22e novembre.

Mme de Louvigny est accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chère enfant, que vous en aurez un aussi. Vous vous y attendez d'une telle sorte, que comme vous dites, *la signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles. Cette sorte d'inquiétude ne se peut porter sur des chemins où je ne recevrois point de lettres. C'est donc vous, ma fille, qui m'arrêtez.

Je suis très-affligée de l'état où vous me représentez votre premier président : c'est une perte considérable pour vous; il faut que votre malheur soit bien fort pour

tuer un homme de cet âge, et si bien fait, et d'une si belle physionomie. Si Dieu vous le rend, ce sera un miracle : je n'eusse jamais cru prendre un si grand intérêt à un premier président de Provence; mais la Provence est mon pays, depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Mme de Richelieu à la place de Mme de Montausier. Quelle joie pour bien des gens ! quel chagrin pour d'autres ! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maison : pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, et ne conserve mes amis de la cour que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre absence. J'ai reçu une lettre de M. de Pompone, toute pleine d'une vraie et sincère amitié : il est bien content du Roi son maître ; il ne trompera personne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'histoire d'Auger, et n'en ai jamais douté : c'est une vision de Mme de la Fayette, fondée sur la folie de M. de Coulanges ; présentement, elle la croit comme moi. L'hiver est ici dans toute son horreur : je suis dans les jardins, ou au coin de mon feu. On ne peut s'amuser à rien quand on est loin de ses tisons, il faut courir. Je passerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'espère que j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai eu soin de lui en pareille occasion.

---

222. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 25e novembre.

J'ai appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier président : je ne puis vous dire combien j'en suis affligée. Il étoit fort honnête homme et fort aimable de sa personne ; mais ce qui me le rendoit très-considérable, c'est l'amitié qui étoit entre vous ; c'est de penser

à ce que vous étoit une si bonne liaison ; et quand je me suis bien creusée sur ce sujet, je me retourne, et je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre santé, et la pensée de votre accouchement. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vous conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous voir affronter la petite vérole à Aix, ou retourner sur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes ; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été saignée, je crois que vous aurez été prévoyante : je crois enfin, et j'espère que tout ira bien. Mme de Louvigny vous a donné un très-bon exemple ; mais dans l'attente de cette nouvelle, on souffre beaucoup ; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire. Je crois que vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme ; je crains qu'elle ne vous ait émue, et ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes. Je ne puis, ma très-chère, vous en dire davantage dans celui où je suis. Ce n'est pas pourtant manque de loisir, je vous en assure ; ce n'est pas manque aussi d'amitié pour vous ; au contraire, c'est ce qui me rend sensible à toutes les pensées de Provence, et qui fait que ne pouvant vous dire que des choses tristes, et trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embrassée.

---

223. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 29e novembre.

Il m'est impossible, très-impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre heureux accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée ; mais de ne point voir

de ces aimables dessus de lettre de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15e; mais je la regardois sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête. Enfin je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que je pouvois souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir : ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets. Pour moi, je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grâce, que j'en faisois dire pour la lui demander. Si l'état où je suis duroit longtemps, la vie seroit trop agréable; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, et de l'avoir fait nommer par la Provence! Voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achèvement d'une joie complète. Mon abbé est transporté comme moi, et notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange; j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

---

224. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 2e décembre.

Enfin, ma bonne, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me faut encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entière satisfaction. Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche, et vous

avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, et puis je partirai, et je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis tout étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse, que je ne cesse d'en remercier Dieu ; je n'espérois point d'en être sitôt quitte. J'ai reçu des compliments sans nombre et sans mesure, et du côté de Paris par mille lettres, et du côté de la Bretagne. On a bu la santé du petit bambin à plus d'une lieue autour d'ici : j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens, ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de Pilois, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, et me dit : « Madame, je viens me réjouir, pas moins, parce qu'on m'a dit que Madame la Comtesse étoit accouchée d'un petit gars. » Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron est couru ici ; entre plusieurs propos, on a parlé de devises ; il y est très-habile. Il dit qu'il n'a jamais vu en aucun lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît celle de la fusée avec les mots : *da l'ardore l'ardire ;* mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit :

Che peri, pur che m'inalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable.

Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an ? Qui nous eût dit : « Dans un an il sera prisonnier, » l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités ! et tout est vanité.*

On dit que la nouvelle Madame n'est point du tout embarrassée de la grandeur de son rang. On dit qu'elle ne

fait pas cas des médecins et encore moins des médecines. On vous mandera comme elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni saignée, ni purgée : que quand elle se trouvoit mal, elle faisoit deux lieues à pied, et qu'elle étoit guérie : *Lasciamo la andar, che farà buon viaggio.*

Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deux ou vingt-troisième jour de couche. Je commence même à croire qu'il est temps de faire souvenir M. de Grignan de la parole qu'il m'a donnée. Enfin songez que voici la troisième fois que vous accouchez au mois de novembre ; ce sera au mois de septembre cette fois si vous ne le gouvernez; demandez-lui cette grâce en faveur du joli présent que vous lui avez fait. Voici encore un autre raisonnement : vous avez beaucoup plus souffert que si on vous avait rouée ; cela est certain. Ne seroit-il point au désespoir, s'il vous aime, que tous les ans vous souffrissiez un pareil supplice ? Ne craint-il point, à la fin, de vous perdre ? Après toutes ces bonnes raisons, je n'ai plus rien à dire, sinon que, par ma foi, je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse ; je souhaite que ce lui soit une menace : pour moi, j'en serois désespérée ; mais je soutiendrai la gageure : ce ne sera pas la première fois que je l'aurai soutenue.

Adieu, divine Comtesse ; je baise le petit enfant, je l'aime tendrement ; mais j'aime bien Madame sa mère, et de longtemps ce degré ne lui passera par-dessus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, de celles de l'Assemblée, de l'effet de votre baptême : un peu de patience et je saurai tout ; mais vous savez que c'est une vertu qui n'est guère à mon usage. J'embrasse M. de Grignan et les autres Grignans. Mon abbé vous honore, et la Mousse.

---

225. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

Ce 2e décembre, aux Rochers.

Je juge de la joie que vous donne l'accouchement de Provence, par la tristesse que m'a donnée la longueur de votre mal : cette mesure est assez juste ; j'en ai parlé plusieurs fois à M. d'Hacqueville, et je vois bien qu'il ne vous en a pas fait un secret. Je ne sais quand vous délogez ; mais je serai avant Noël à Paris ; et en quelque lieu que vous soyez, je trouverai bien le moyen de passer quelque soirée avec vous. Nous avons mille choses à dire, et pourvu que nous n'ayons que Mme de Guitaut pour témoin de nos confiances, je suis assurée que nous ne nous en repentirons point. J'ai besoin de vos raisonnements pour me consoler de la mort de M. d'Oppède ; je la vois par un côté qui me la fait paroître fort mauvaise pour nos amis. J'attendrai vos lumières ; celles de Bretagne ne sont pas fort claires. Pour M. de Lauzun, on me mande que personne n'en sait encore plus que moi. Mais le sujet de moraliser est grand, quand on se souvient de l'année passée justement dans ce temps-ci. Peut-on oublier cet endroit quand on vivroit mille ans ? Et le voilà avec M. Foucquet. Adieu, Monsieur, je remets le reste au coin de votre feu ; mais je veux qu'en attendant vous soyez persuadé que je vous honore et vous estime de tout mon cœur.

Et vous aussi, Madame, je reçois avec beaucoup de joie la proposition que vous me faites pour mon petit-fils. J'avois dessein de vous prévenir de bonne heure ; ce n'étoit point pour rien que j'avois tant de soin de vous pendant ce feu : j'avois mes desseins, soit que vous eussiez un fils ou une fille. Mais que je vous loue de vouloir faire une héritière ! Si Messieurs vos maris vous aimoient tant, Mesdames, voudroient-ils vous faire souffrir tous les ans un plus grand supplice que ne sont ceux des roués ? Voilà

comme je regarde vos rechutes, et c'est la vraie manière dont on les doit regarder. Je me tue d'en écrire en Provence, et je menace que si ma fille est encore grosse et toujours grosse, je n'irai point les voir : je verrai s'ils me souhaitent. Cependant, Madame, j'aurai bientôt l'honneur de vous voir, et ma destinée est tellement d'être votre voisine, que je vais loger à Pâques tout auprès de la maison que vous avez louée. Vous pourriez, Madame, avoir une plus agréable compagnie, mais non pas une qui vous soit plus acquise, ni qui soit plus sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Suscription : A Monsieur, Monsieur le comte de Guitaut.

---

226. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 6e décembre.

Ces dernières lettres ne m'étoient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours. Ce fut une joie si parfaite pour moi que celle de votre heureux accouchement, que ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentai des accidents qui peuvent arriver après. Il me falloit donc ces secondes lettres, et les voilà, ma fille, telles que je pouvois les souhaiter. Vous avez eu la colique; vous avez eu la fièvre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout. Votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que me dit le Coadjuteur; vous étiez déjà tout épouvantée : ah! vraiment, vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel : quelle folie! est-ce qu'on aime cela? Il est blond, c'est ce qui vous charme; vous aimez les blondins : voilà qui est bien honnête. M. Grignan fait fort bien d'en être jaloux : vous le quittez, dit-il, pour le premier venu; c'est pour le dernier venu qu'il veut dire.

Enfin ce garçon-là fera bien des jaloux. Le Coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. Chais ou de Mme Robinet. Il me semble que vous jouez aux petits soufflets avec le Coadjuteur, n'est-il pas vrai! Je souhaite que ma présence ne vous redonne point son amitié; c'est un bonheur pour vous que je serai bien aise de trouver tout établi.

Approchez, Monsieur le secrétaire : vous riez de ma devise; vous dites qu'elle est dans tous les livres, je le crois; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite; je conviens que d'autres l'ont imaginée; mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans vous faire plaisir.

Pour moi, ma chère enfant, n'ayant plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours. Je ne recevrai plus ici de vos lettres; j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Et vous, mon cher Comte, je vous plains : je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin. Voilà qui remettra la blancheur dans votre maison, qui par malheur s'en étoit un peu éloignée; mais cependant je vous demande pardon de la comparaison du hibou : il est vrai qu'elle est choquante; mais j'étois outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une grive à ma fille : si vous vous en repentez, je m'en repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre Assemblée; je voudrois bien que vous y puissiez faire l'affaire du Roi et la vôtre : il seroit fâcheux qu'elle se séparât sans rien conclure. Monsieur de Marseille m'accable de son amitié, et me rend compte de son démêlé avec le Coadjuteur, et de la santé de ma fille. Il a couru à Paris ce démêlé; on me le mande, comme si je n'avois aucun commerce en Provence : hélas! c'est mon vrai pays.

Adieu, mon très-cher, et vous, brave Adhémar, et vous, ma très-chère et très-aimable accouchée. Il faut que je vous dise, comme Barillon me disoit un jour : « Ceux qui vous aiment plus que moi vous aiment trop. » Quand on est si loin, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien, qui ne soit hors de sa place. On pleure quand il faut rire ; on rit quand on devroit pleurer ; on craint pour les jeunes chirurgiens de soixante-quatre ans : enfin, ma fille, ce sont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence, que je ne connois point. Vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire : c'est que vous connoissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, et d'aller ensuite en Provence afin de m'instruire.

Mme de Richelieu est assez bien placée ; si Mme Scarron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

---

227. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9e décembre.

Je pars tout présentement, ma fille, pour m'en aller à Paris. Je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas. Sans la Provence, je doute que j'y fusse retournée cet hiver ; mais le dessein que j'ai de faire ce voyage me fait prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez Mme de Loresse votre parente, pour éviter le pavé de Laval. J'y serai demain, et vendredi j'enverrai à Laval querir mes lettres, où l'on me les doit adresser ; et on me viendra trouver à Meslay, où je coucherai ; après cela je n'en espère plus qu'à Paris. Si pendant cette mar-

che vous étiez aussi quelque ordinaire sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en serez point en peine. Je ne suis ni grosse, ni accouchée, ni téméraire en carrosse; je n'ai point de pont d'Avignon à passer; le temps est très-beau; mon voyage ira son train; et comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je suis accablée de compliments pour la naissance de mon joli petit-fils. Je serai fort aise de savoir encore de ses nouvelles vendredi, et des vôtres encore davantage.

Le pauvre M. de Lauzun est à Pignerol. M. d'Harouys en est très-affligé; mais il me mande que la joie de votre accouchement, et le nom et la naissance de votre fils, se sont fait un passage au travers de sa tristesse; et je l'assure aussi, en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie.

Adieu, ma chère enfant, il faut partir : je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris : vous ne savez que trop combien vous m'êtes chère.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

